

JULES CLARETIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA
VIE A PARIS

— 1908 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

CHRISTOFLE & CIE

56. rue de Bondy - Paris

" LOUIS XV MARLY "

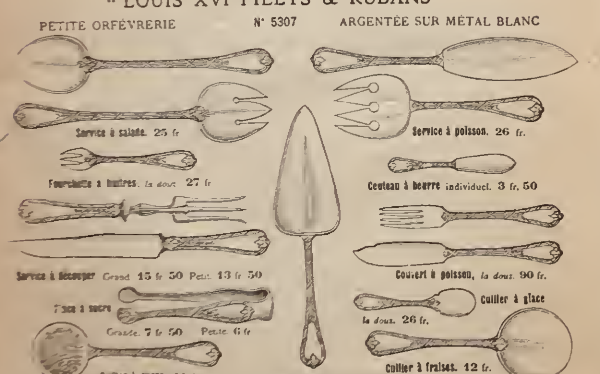
PETITE ORFÈVRERIE — N° 5305 — ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC





" LOUIS XVI FILETS & RUBANS "

PETITE ORFÈVRERIE — N° 5307 — ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

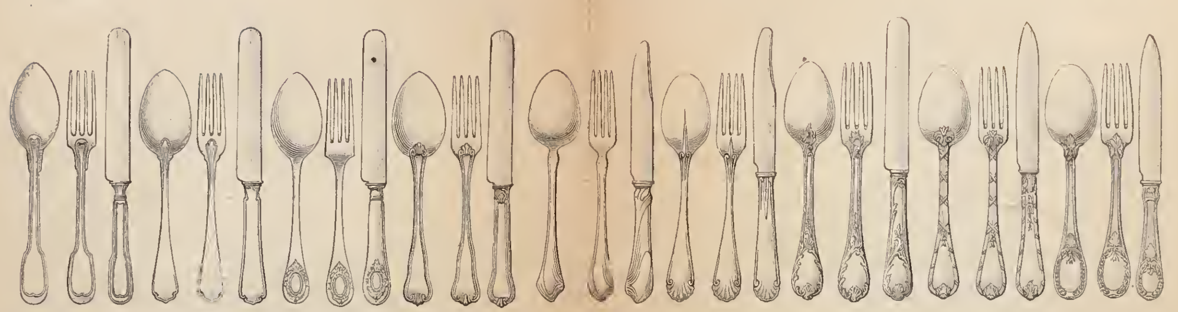
MARQUE DE FABRIQUE

COUVERTS CHRISTOFLE

ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC




MARQUE DE FABRIQUE



Modèle N° 5002 FILET — Modèle N° 5104 JAPONAIS — Modèle N° 5201 ÉCUSSON L. XVI — Modèle N° 5204 VIOLON PALMETTES — Modèle N° 5207 MODERNE GRAMONT — Modèle N° 5501 DIRECTOIRE — Modèle N° 5305 L. XV MARLY — Modèle N° 5307 L. XVI FILETS & RUBANS — Modèle N° 5801 L. XVI TRIANON

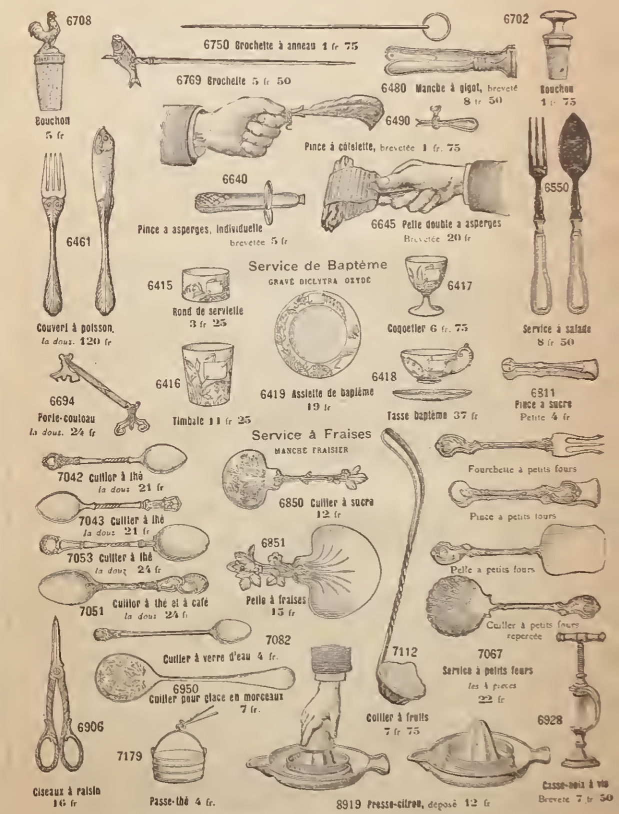
COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC		PRIX 5002 / 5104	5201 / 5204	5207 / 5501	5305	5307	5801
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Cuillers de table	la douzaine	33 »	37 50	37 50	42 »	42 »	48 »
Fourchettes de table	—	33 »	37 50	37 50	42 »	42 »	48 »
Couteaux de table	—	33 »	39 »	41 »	42 »	44 »	47 »
Cuillers de dessert	—	30 »	34 50	34 50	39 »	39 »	45 »
Fourchettes de dessert	—	30 »	34 50	34 50	39 »	39 »	45 »
Couteaux de dessert, lame acier	—	27 »	33 »	35 »	36 »	38 »	41 »
— — lame argentée	—	33 »	39 »	41 »	42 »	44 »	47 »
Cuillers à café	—	17 »	21 »	21 »	24 »	24 »	27 »
Cuillers à moka, 10 centimètres	—	13 »	17 »	17 »	20 »	20 »	23 »
Louche, grande	la pièce.	13 »	16 »	16 »	19 »	19 »	21 »
— petite	—	11 »	14 »	14 »	17 »	17 »	19 »
Cuiller à ragoût	—	8 »	10 »	10 »	11 »	11 »	12 »
Fourchettes à huîtres	la douzaine.	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
— à escargots	—	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
Cuillers à œufs	—	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
Service à hors-d'œuvre 6 pièces	le service.	24 »	29 »	29 »	31 »	31 »	33 »
Couteau à fromage, lame acier	la pièce.	3 50	4 »	4 »	4 25	4 25	4 50

PETITE ORFÈVRERIE ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC ASSORTIE AUX COUVERTS		PRIX 5002	5104	5201 / 5204	5207	5501	5305	5307	5801
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Truelle à poisson	la pièce.	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	17 75	14 »	17 »
Service à poisson	le service.	18 »	23 »	26 »	26 »	26 »	28 50	26 »	32 »
Couverts à poisson	la douzaine.	69 »	108 »	120 »	90 »	126 »	117 »	117 »	156 »
Cuiller à sauce	la pièce.	6 5·	6 50	7 50	7 50	7 50	8 »	8 »	8 50
Service à découper	le service	14 »	14 »	15 »	15 »	15 »	15 50	15 50	16 »
Manche à gigot	la pièce.	8 »	10 »	10 50	10 50	9 50	10 75	10 75	10 »
Pelle à sel	la douzaine.	12 »	12 »	15 »	15 »	15 »	16 50	16 50	18 »
Cuiller à moutarde	la pièce.	2 »	2 »	2 25	2 25	2 25	2 50	2 50	2 75
Pelle à asperges	—	17 »	17 »	17 50	21 »	21 »	17 75	21 »	24 »
Service à salade	le service.	11 »	13 50	14 50	23 »	25 »	24 »	25 »	28 »
Cuillers à glace	la douzaine.	21 »	21 »	24 »	24 »	23 »	26 »	26 »	29 »
Pelle à glace	la pièce.	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »
Serpette à glace	—	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »
Cuiller à sucre	—	7 50	7 50	9 »	9 »	13 »	11 »	11 »	16 »
Pince à sucre	—	6 »	6 »	7 »	7 »	7 »	7 50	7 50	8 »
Cuiller à compote	—	6 50	6 50	7 50	7 50	11 »	8 »	8 »	9 50
Pelle à tarte	—	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »

Tous nos produits portent notre Marque  de Fabrique et le nom CHRISTOFLE.

CHRISTOFLE & CIE

56, rue de Bondy - Paris



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

LA VIE A PARIS

1908

EUGÈNE FASQUELLE, EDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

La Vie a Paris (1895 à 1908) .... 12 vol.
Brichanteau, comédien .... 1 vol.
Brichanteau célèbre .... 1 vol.
L'Accusateur .... 1 vol.
Le Sang français .... 1 vol.
L'Américaine .... 1 vol.
Le Beau Solignac .... 2 vol.
Candidat ! .... 1 vol.
Une Femme de Proie .... 1 vol.
La Fugitive .... 1 vol.
Jean Mornas .... 1 vol.
La Maitresse .... 1 vol.
Michel Berthier .... 1 vol.
Monsieur le Ministre .... 1 vol.
Noris .... 1 vol.
Le Petit Jacques .... 1 vol.
Le Prince Zilah .... 1 vol.
Robert Burat .... 1 vol.
Le Train 17 .... 1 vol.
Le Troisième Dessous .... 1 vol.
Pierrille (illustré) .... 1 vol.
La Cigarette .... 1 vol.
Les Amours d'un Interne .... 1 vol.
Les Muscadins .... 2 vol.
Profils de Théatre .... 1 vol.
Le Mariage d'Agnès .... 1 vol.

JULES CLARETIE
de l'Académie française

LA VIE A PARIS

1908

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

PRÉFACE

LES JOURNALISTES AU POUVOIR.

Emile de Girardin, qui, toute sa vie, rêva de devenir ministre, posait en principe et répétait comme un axiome que « vingt-quatre ans de journalisme ne valent pas vingt-quatre heures de pouvoir ».

C'était le paradoxe un peu amer d'un homme conscient de sa valeur réelle — et pratique, si je puis dire, — souffrant de n'avoir pu appliquer comme homme d'Etat les idées qu'il avait émises comme publiciste. Il avait, disait-on, une idée par jour précisément. Sa provision de décrets était donc considérable. Son stock de réformes pouvait durer un temps plus long que le hasard de la politique n'en accorde d'ordinaire aux ministres. Un décret par jour !...

Vingt-quatre ans de journalisme ne valent pas vingt-quatre heures de pouvoir. C'est un peu la réédition du mot de Victor Cousin : « La littérature mène à tout à la condition qu'on en sorte ». Je ne suis pas certain de la réalité mathématique de ces aphorismes. Le littérateur est l'homme le plus libre que je connaisse lorsque la place qu'il a conquise lui

assure son indépendance. Le journaliste est, parmi nos contemporains, un des plus puissants lorsqu'il se contente d'être journaliste. On le discute sans doute et la polémique est un des ennuis et des séductions du métier, mais il discute surtout les autres. Il *fait* les autres, comme disait le *raisonneur* d'une comédie du siècle dernier. Le journaliste est le maître de la renommée des débutants et de l'autorité des puissants. Il tient en son encrier bien souvent la destinée des gouvernements. L'empereur d'Allemagne déclarait naguère qu'au moment de l'affaire du Maroc c'était le journalisme qui avait failli mettre le feu au monde. Les diplomates sont souvent distancés par les reporters.

Je me rappelle le joli toast de M. Edouard Lockroy, alors ministre de la Marine ou de l'Instruction publique, et répondant, en un banquet de journalistes, à la santé que lui avait porté le président d'une association de presse. M. Lockroy, journaliste né, a toujours gardé, étant au pouvoir, la bonne grâce qui distingue un homme de talent arrivé d'un homme médiocre parvenu. Avec un esprit à la fois malicieux et charmant, il s'adressait à ses confrères de la veille qu'il savait bien retrouver le lendemain :

— En vérité, disait-il gaiement, je vous aime, messieurs, je vous admire et je vous crains. Vous me faites envie et vous me faites peur. Quand je traverse la salle des Pas-Perdus à la Chambre, et que je passe devant vous, je me dis avec effroi : « Voilà « pourtant mes juges, voilà pourtant mes maîtres. « Ils n'ont qu'à parler et nous n'avons plus qu'à gar-

« der le silence. Ils n'ont qu'à écrire et nous, minis-
« tres, nous sommes par terre. Toutes les bonnes
« intentions que nous portons à la tribune, ils les
« ont exprimées, souvent mieux que nous, dans les
« colonnes de leur journal. Nous rééditons dans nos
« discours ce qu'ils ont dit dans leurs articles. Nous
« sommes leurs échos. Et je frémis devant ce tribu-
« nal quotidien, cette Cour Suprême de la Presse
« que je salue en passant ».

On aurait pu répondre au toast humoristique de M. Edouard Lockroy que tous les articles de la terre ne valent pas la harangue qui, à la Chambre, fait voter une loi, codifie ce que propose le journaliste, individualité sans mandat dont la feuille de papier s'envole déchirée comme une feuille morte : *Ludibria ventis*. Mais tout de même, il y avait du vrai dans le paradoxe très aimable du publiciste devenu ministre et resté journaliste.

Ceux-là ne sont point rares qui, au pouvoir, gardent les qualités qui font le bon journaliste : la rapidité, la décision, la netteté, l'art de débrouiller les questions et d'aller droit au but. Je mets en fait que si les affaires publiques étaient toujours conduites comme tel grand journal l'est par son directeur les cahots de la route seraient moins redoutables et la politique plus lumineuse et plus utile. Il est plus malaisé de présider un Conseil d'Administration qu'une réunion publique. Les actionnaires sont plus exigeants que les électeurs.

Et M. Adrien Hébrard, au Congrès de la Presse à Berlin, donnant sans y toucher des conseils à l'Alle-

a.

magne et faisant réfléchir M. de Bülow, montrait, ce jour-là, ce qu'il sait être tous les jours dans les bureaux du *Temps*.

De tous les titres qu'il avait gagnés, de par son labeur et son génie, Chateaubriand (on l'a dit souvent) réclamait surtout celui de *journaliste*. J'imagine que des hommes tels que M. Clemenceau et M. Briand, sont fiers d'être, au pouvoir, demeurés journalistes et la façon courtoise dont le président du Conseil et le ministre traitent les publicistes qui viennent à eux le prouve quotidiennement. Il faut aujourd'hui faire de la politique au grand jour et le grand jour, c'est le journalisme qui le fait. Il a inventé les rayons X avant M. Rœntgen et il projette sa lumière dans les recoins les plus cachés. Il va même très loin — trop loin parfois — dans ses radiographies éperdues. Il mène les instructions parallèlement avec les juges d'instruction eux-mêmes et souvent il devance les magistrats. Il signale les coupables comme, au matin de courses, il prédit le cheval gagnant. La vie privée n'a pas de secrets pour ce moraliste improvisé qui se retranche, comme le médecin, derrière le secret professionnel. Les malfaiteurs ont, en leur argot, un nom spécial pour désigner le magistrat qui les fait comparaître et les interroge. Ils l'appellent *le curieux*. Le journaliste est *le curieux* de la société actuelle. Il est à l'affut de tout ce qui peut intéresser le public et quand il voit passer, là-bas, un gibier quelconque, poil ou plume, il le tire. Il le tire même à des milliers et des milliers d'exemplaires.

Il n'y a plus de rois dans notre République, mais il y a des journalistes, et ils sont bien vraiment les souverains de l'heure présente. Les députés ont bien des pouvoirs et à tout prendre ils ont tous les pouvoirs ; mais si tous les citoyens, leur fortune et leur avenir dépendent des députés, les députés dépendent des journalistes et je me demande quel intérêt un journaliste tout puissant peut bien avoir à être député puisque, de par sa plume, il tient tout député dans sa main.

C'est qu'il peut être à la fois député et journaliste. Et alors, il est le pouvoir suprême. Par le journal il manie l'opinion ; par la Chambre il domine le ministère. Il a la salle de rédaction pour chercher ce qui plaît à l'une, les couloirs pour combiner ce qui peut nuire à l'autre. En vérité, il a plus de pouvoir que le tsar de toutes les Russies au fond de son palais. Et pourquoi donc, s'il en est ainsi, aspire-t-il à changer cette puissance absolue qui s'appelle la publicité contre cette puissance relative qui se nomme le gouvernement ?

Oh, n'y voyez pas toujours une de ces ambitions subalternes qui pousse l'homme à se carrer dans un fauteuil ministériel, à se croire quelque chose comme un *sur-homme* non prévu par Nietzsche, parce que les huissiers, tout à l'heure, ont salué bien bas Son Excellence et que les solliciteurs sont là, dans l'antichambre, qui attendent leur tour de réception, passant leur matinée à contempler les rinceaux du tapis ou à battre du bout des doigts une marche ennuyée sur le fond de leur chapeau. Non,

tous les politiciens ne sollicitent point de faire partie d'une combinaison et n'attendent pas anxieusement un portefeuille parce que leur femme les pousse à franchir le seuil d'un monument national, à prendre un cocher à cocarde tricolore et à avoir un *jour* dans un salon officiel. Il est des apôtres de la transformation sociale, des amoureux du progrès, des énamourés du droit qui rêvent de pouvoir appliquer leurs théories généreuses, de pouvoir en une heure — et par un décret — réaliser les programmes tentateurs qu'ils ont publiés dans leurs articles. Songez donc : toute une théorie devenue vivante par une simple signature, quelle joie ! Réparer les injustices, quel rêve ! Révéler le mérite, mettre au premier plan, dans la lumière, ce qui est dans l'ombre, quel orgueil !

—Avez-vous un homme de génie à me signaler ? me disait un ministre de l'Instruction publique épris de beauté, — celui-là même qui disait plus tard à Alexandre Dumas fils :

« — Je n'ai qu'une idée, sortir de cet enfer...

« — Pavé, lui répondit le dramaturge, de vos bonnes intentions. »

Oui, il en est, des écrivains devenus ministres, il en est, et de nombreux, qui ont ces beaux songes. Et il est tout naturel que des journalistes, ayant vu de près les misères, ayant frôlé et fièrement supporté la pauvreté peut-être, aient la tentation de ce pouvoir qui leur permet de panser les plaies, de guérir tant de maux. Du moins l'espèrent-ils, en leur âme et conscience. Hélas ! ils voient trop tôt que les

solliciteurs les assiègent beaucoup plus que les dévouements et que les demandes de décorations sont plus nombreuses que les demandes de missions périlleuses.

Mais du moins ont-ils cette noble et belle illusion après avoir, étant publicistes, éprouvé parfois le sentiment de l'inutilité des efforts et le dégoût de la tâche chaque jour répétée, du clou enfoncé chaque soir et auquel on n'accroche rien. J'ai vu Prévost-Paradol, las de ses succès de publiciste au *Courrier du Dimanche*, puis au *Journal des Débats*, las de ces triomphes académiques qu'il avait pourtant ambitionnés, je l'ai vu désolé de « n'être rien », de ne pouvoir prendre part du haut de la tribune à la discussion des affaires publiques, pour lesquelles il se sentait né, et, pour être « quelque chose », accepter d'aller représenter aux Etats-Unis cet empire qu'il avait si spirituellement et si vaillamment combattu.

Il paya cher cette faiblesse. Il la paya de sa vie. Un coup de revolver devant une glace et tout fut dit. Et c'est le sentiment qui faisait trépider Girardin avide de ces vingt-quatre heures de pouvoir, c'est cette ambition de *l'action* que subissait Prévost-Paradol. Journaliste, le futur ambassadeur était indiscutable, redouté, applaudi. Ministre plénipotentiaire tombé jusqu'aux honneurs, il n'était plus qu'une épave de la politique libérale emportée à travers l'Atlantique.

Aussi bien le publiciste raffiné que fut Paradol n'était-il pas de ces journalistes sortis du sol, si je puis dire, qui connaissent le prix de la vie parce

qu'ils en savent et qu'ils en ont supporté le poids. Il faut, je le répète, qu'un journaliste ait coudoyé la souffrance humaine pour être — au pouvoir — l'avocat des souffrants, ou simplement pour avoir le sens même, la compréhension de l'existence moderne. Que d'hommes et fort remarquables d'ailleurs et bien intentionnés sont venus échouer au pouvoir — pourquoi ? — parce qu'ils connaissaient la politique seulement par les livres et les articles de revues et n'avaient aperçu le peuple que de loin, à travers les vitres de leur salon.

Ce ne sont pas seulement les comices agricoles où l'on parade qui permettent aux hommes politiques de savoir ce que sont les populations, les êtres humains ; c'est le champ où l'on moissonne, c'est l'atelier où l'on travaille. Un journaliste qui a vu de près les misères, qui les a supportées, qui les a domptées, qui s'est colleté avec la vie et a traité une par une les questions douloureuses, cherché la solution des problèmes inévitables et parfois menaçants — celui-là peut et doit être au pouvoir un manieur d'hommes et un crible humain, si je puis dire, pour tout ce qu'il s'agit d'élucider, et il est autrement intelligent des nécessités absolues que le doctrinaire habitué à résoudre académiquement les problèmes dont je parle. Il a vu le feu. Il a traversé la flamme. Il est trempé.

Je sais bien qu'il peut être un songeur et nourrir sa chimère comme l'autre conserve ses idées toutes faites. L'habituelle quiétude de celui-ci est moins périlleuse souvent que les visions de celui-là. Economie des idées chez l'un, rhétorique souvent détes-

table chez l'autre. Mais encore une fois, il en est du journaliste comme de l'avocat et du médecin qui, à force d'étudier des cas litigieux ou des maladies différentes, acquièrent nécessairement une science des faits et des hommes qui les rendent aptes à diriger ces mêmes hommes et à dominer ces faits.

A regarder de près l'histoire politique du siècle dernier et à considérer l'état des gouvernements à l'heure actuelle, on peut dire que les événements de notre temps ont été conduits par les journalistes. M. Gladstone disait du XIXe siècle : « *C'est le siècle des ouvriers* ». Et les revendications sociales qui se font jour parmi les nations prouvent la vérité de la parole du *great old man*. Je serais presque tenté de dire du XXe siècle : « Ce sera le siècle des journalistes ». Et je le dirais avec une légère crainte, car le journalisme, qui peut être un instrument de délivrance, peut aussi déchaîner bien des maux.

— Que de bien la presse peut faire, s'écrie un des héros d'Emile Augier dans *Les Effrontés*.

— Ne m'en parle pas, répond Giboyer. Cela fait frémir !

M. de Bismarck, qui connaissait le pouvoir de la presse, s'en servait avec une dextérité magistrale. Il fut, dans l'ombre, un journaliste à ses heures ; un journaliste anonyme, à peu près comme ce fin matois de Louis XVIII, le roi de France, qui envoyait au *Moniteur* de petites notes contre ses propres ministres. Thiers avait été journaliste avant d'être président du Conseil et chef d'Etat et on retrouvait en lui le journaliste de tempérament jusqu'en ses dis

cours semés de traits, piqués d'anecdotes, alertes souvent comme une chronique ou une causerie. Lamartine disait de lui que le petit Marseillais prenait la massue du grand Mirabeau pour en faire des flèches. Thiers ne prenait la massue de personne. Il fabriquait et aiguisait ses flèches lui-même. Mais il se rappelait ses débuts, et ses discours avaient la verve et le mordant de ses entrefilets d'autrefois.

Toute la jeune génération d'hommes d'Etat qui, sous Napoléon III, combattit le bon combat et réclamait ce que nous appelions — ne pouvant prononcer le mot de *République* — les *libertés nécessaires*, avait commencé par le journalisme, cette école politique de la polémique. Au journal d'Alphonse Peyrat, *L'Avenir national*, Henri Brisson apportait ses articles, tandis qu'Ernest Picard, le futur ministre des Finances de la Défense Nationale, fondait un journal pour défendre ses propres idées. Eugène Pelletan était journaliste, comme son fils Camille qui, au *Rappel*, donnait des comptes rendus de la Chambre qui, par leur verve, faisaient songer à des lithographies satiriques de Daumier et une série d'articles sur l'inauguration de l'isthme de Suez, nous rappelant en vérité les pages pleines de couleur de Théophile Gautier dans *Le Roman de la Momie*.

Jules Ferry, Charles Floquet furent journalistes. Jules Ferry avait même, avec un spirituel pamphlet, plus fait pour sa popularité qu'avec ses discours déjà si remarquables et si profonds. Lorsqu'il publia sa brochure fameuse : *Les Comptes fantastiques d'Haussmann*, où il fit sauter comme une muscade le

préfet de la Seine du temps de l'Empire, le titre seul, agressif et narquois, fit la fortune du jeune orateur. La plume lui donnait la gloire que méritait sa parole.

Et Gambetta, Gambetta lui-même, Gambetta qui ne semblait né que pour se servir de la toute-puissance du verbe, Gambetta, l'improvisateur magnifique et entraînant, Gambetta qui préparait dans ses harangues amicales du café Procope ses Catilinaires futures, Gambetta fut aussi journaliste à ses heures et on retrouverait des pages signées de son nom dans cette *Revue politique* où M. Henri Brisson, avec son autorité indéniable, préludait, lui aussi, à ses discours si nets et si solides.

Les lettres à Mme Léon, qu'on vient de publier, nous révèlent un Gambetta écrivain — un peu classique et tendu — mais poignant lorsqu'il mêle à des paroles d'amour l'aveu des amertumes qu'apporte le pouvoir.

Et voilà, du reste, que sous le gouvernement de ces journalistes supérieurs qui se nomment Georges Clemenceau et Aristide Briand (sans parler de ces gouvernants *in partibus* : A. Millerand ou Jean Jaurès, journalistes aussi), voilà que M. Brisson, président de la Chambre des députés, logea, certain soir, les journalistes parlementaires au Palais-Bourbon et leur ouvrit tout grands ses salons pour un banquet auquel la Presse, souveraine, conviait le Président de la République en personne. Cela n'a l'air de rien et c'est un grand fait. Un symbole en action, si je puis dire. La Presse, qui juge les légis-

lateurs, se trouve chez elle dans le palais où l'on fait les lois. Elle est chez elle partout et quand un ministre n'a pas la tribune pour répondre, il a *l'interview* ou l'article pour s'expliquer.

On le vit une fois, par exemple, lorsque, devançant la discussion même du budget, M. Poincaré a saisi sa plume de journaliste (il avait débuté par de subtiles études littéraires dans le journal d'Edmond About, *Le XIX*^e^ *Siècle*), M. Poincaré, qui sait écrire comme il sait parler, publia le même jour, dans deux journaux à la fois, une défense de ses réformes financières et de son projet de budget. O triomphe du journalisme ! Le président de la Commission du budget mettant un document officiel sous les yeux du public et le ministre d'hier se faisant immédiatement publiciste pour y répondre ! C'est que M. Poincaré — comme M. Barthou, qui rappelait naguère ses titres de critique dramatique à Bayonne — est de son temps. Il sait que la discussion ne viendra au Sénat qu'un peu plus tard. Il veut saisir, frapper, convaincre l'opinion tout de suite. Il était ministre, il se fait journaliste et le journaliste, en vérité, a autant de puissance que le ministre.

Je crois même que le journal, ce grand tyran, ce redoutable mais si bon tyran, a plus de pouvoir réel que les hommes politiques. Ce que publiait M. Roosevelt dans une gazette américaine était plus connu de notre vieille Europe que les faits et gestes du Président lui-même. Le télégraphe, son collaborateur, est à ses ordres. Et lui aussi, M. Roosevelt, avec un sens très américain, très clairvoyant par

conséquent des réalités modernes, sait l'importance, l'influence d'un article de journal. C'est bien pourquoi de temps à autre il prenait la plume, non seulement pour raconter ses aventures de chasse, mais pour exprimer ses idées et les défendre. En cédant son siège à M. Taft qu'a-t-il fait ? Il a fait du journalisme. Il est devenu journaliste.

Un chef d'Etat ne se contente plus aujourd'hui de rimer des verselets comme le grand Frédéric de Prusse, il se fait polémiste et Napoléon III avait même — ce rêveur — rêvé, pour répandre des idées, de se faire romancier. Il voulait, laissant là son *Histoire de Jules César*, populariser les tentatives de son règne dans un roman qu'il eût commandé à quelque romancier en vogue et qui eût été une sorte de journalisme en feuilleton, le journalisme dramatisé, un journalisme mettant en action les prospérités (bien éphémères) de l'Empire.

— Croyez-vous, demandait le souverain à ses intimes, que M. Ponson du Terrail soit capable d'écrire ce roman-là ? Je lui en donnerais le plan...

Ponson du Terrail était alors, avec ses prodigieuses et folles *Résurrections de Rocambole* (ce *Raffles* avant la lettre), le favori de la foule, le plus écouté des conteurs populaires. N'y a-t-il pas un étonnant symptôme dans ce fait qu'un empereur, issu d'un coup de force, songe à défendre « les grandes idées de son règne » en faisant appel à qui ? à un inventeur de coups de théâtre — à quoi ? au feuilleton, au roman, au journal à un sou ?

Et le journal semblerait aujourd'hui à Napoléon III

tout autrement puissant qu'il ne l'était de son temps. A vrai dire, et je le répète, il est le souverain de la République et les ministres de cette République ne sont que ses délégués, car ils valent surtout par l'empreinte qu'ils ont marquée sur l'opinion et par leur souci de cette opinion, notre juge suprême à tous. Presque tous sont des journalistes et c'est le journalisme qui a assuré à M. Sephen Pichon sa science des questions de politique étrangère et sa maîtrise à les traiter. Autre journaliste, M. Delcassé, orateur pénétrant. Journaliste, Eugène Spuller que j'ai vu rédiger rapidement telle dépêche détaillée comme il eût improvisé un entrefilet.

Il est, a-t-on dit, difficile à un journaliste devenu homme d'Etat de rester étroitement fidèle à ses jugements. Je le sais par moi-même, dans ma petite sphère. Quand je relis certains articles écrits jadis par moi sur la Comédie-Française je me dis : « Combien la critique est facile ! » Et quand on n'a pas charge d'âmes et d'intérêts, combien il est aisé de réclamer des réformes séduisantes, mais périlleuses aussi ! Le journaliste devenu homme d'Etat fait de son mieux, quand il est honnête homme, et il laisse faire au temps, comme les héros de Corneille laissaient faire aux dieux. Seulement comme il a critiqué jadis il sait ce que valent les critiques et ne s'émeut que de celles qui sont justes. Les autres sont négligeables, méprisables.

Pourtant je gage que si, par aventure (*un malheur est si vite arrivé*, disait spirituellement M. Clemenceau à M. Jaurès), Emile de Girardin eût été minis-

tre, il eût modifié son opinion et dit sans doute (en perdant son portefeuille) :

— Vingt-quatre mois de pouvoir ne valent pas la joie d'un article qui ne dure pas même vingt heures, mais qui peut cependant bouleverser le monde.

Bouleverser, eh ! oui ! Ah ! si l'on pouvait dire : le sauver !

JULES CLARETIE.

LA VIE A PARIS

I

LA CROIX D'UN COMÉDIEN

17 Janvier.

Donc, le 19 janvier 1871, un jeudi, pendant qu'on se battait à Buzenval, la Comédie-Française donnait en matinée *Tartuffe*, que jouaient Leroux, Maubant, Talbot, Coquelin, Prud'hon, Charpentier, Tronchet et Mmes Emilie Dubois, Jouassain, Riquer et Ponsin. Entre *Tartuffe* et *Le Médecin malgré lui* (où Got, Talbot, Barré, Prud'hon, Mazoudier, Montet, Mmes Jouassain, Pauline Granger et Tholer tenaient les rôles), M. Coquelin aîné venait dire des vers vibrants d'Edmond Gondinet, *A Molière*. Il était pâle et nerveux, M. Coquelin. Il avait failli demander à ne pas jouer ce jour-là ; son frère cadet allait au feu et la veille était parti pour les avant-postes. Le 15 janvier, le « jour de Molière », ce charmant Cadet avait fait beaucoup rire en jouant Gros-René du *Dépit amoureux* ; lorsqu'il avait jeté loin de lui le « morceau de fromage », don de Marinette, les

spectateurs s'étaient mis à rire en tendant les mains pour le rattraper. Un morceau de fromage ! Un trésor : « A moi ! à moi ! Passez-le-moi ! » Les Parisiens plaisantaient jusque sous les bombes.

Et dans la salle, Molière continuait à faire rire pendant que les détonations des forts ponctuaient les répliques d'Argan ou les déclarations d'amour de Tartuffe. Mais tout à coup, la gaieté des spectateurs fut coupée net et traversée d'un frisson. On entendait venir du dehors, de l'escalier ou des coulisses, on ne savait pas, des gémissements, des cris, des plaintes. Que se passait-il ? Une voiture des ambulances s'était arrêtée devant le théâtre et le comédien Lafontaine en était descendu en disant :

— J'amène trois blessés !

La Comédie devait en recevoir six ce jour-là, un lieutenant, des soldats de la ligne, de pauvres jeunes gens dont deux devaient mourir. Puis Seveste, l'acteur Seveste, qui, lieutenant dans un corps d'éclaireurs, les carabiniers parisiens, s'était excusé ainsi, le 15 janvier, étant alors à Courbevoie, de n'avoir pu assister à la cérémonie de l'anniversaire de Molière :

Monsieur et cher directeur,

Vous ne sauriez croire combien je fus peiné en songeant que cette année, pour la première fois, il me faudrait renoncer à l'honneur de fêter l'anniversaire de la naissance de notre patron.

Ce ne fut pas là un des moindres chagrins que me causa cette guerre ; mais si je n'ai pu prendre une part active à la brillante matinée donnée à cette occasion, croyez que d'ici je me suis associé au devoir rempli par mes camarades, et que je suis loin d'oublier en un jour tout ce que j'ai tenu de la Maison de Molière.

Vous connaissez mes excuses, mais mes regrets sont plus grands qu'on ne saurait se l'imaginer, et je vous prie d'en agréer la nouvelle assurance, ainsi que les vœux que je forme pour la prospérité future de la Comédie-Française.

Agréez, etc.

DIDIER SEVESTE.

Elle était en péril alors, la « prospérité future » de la Comédie-Française ! Elle ne savait comment payer ses employés. Elle avait 14.000 francs en caisse. Et parmi les sociétaires, les uns parlaient de liquidation, les autres, formant faisceau, renonçaient à la plus grosse part de leurs appointements pour l'abandonner à ce qu'on nomme « le petit personnel ».

Didier Seveste l'aimait, la vénérait, cette Comédie dont son père, Edmond Seveste, avait été non pas directeur, comme on l'a dit, mais régisseur général — régisseur ou, si l'on veut, directeur intérimaire de la société — du 13 octobre 1848, date de la révocation inique de Lockroy par Ledru-Rollin (cherchez la femme !) au 15 novembre 1849, date de la nomination d'Arsène Houssaye.

Jules-Didier Seveste, élève de l'excellent Régnier au Conservatoire et premier prix de comédie en 1863, appartenait au Théâtre-Français depuis sept ans déjà. Engagé le 1er août pour « les troisièmes comiques, grimes et manteaux », il avait débuté le 10 novembre, l'année de son prix, dans Petit-Jean des *Plaideurs*. Les frères Coquelin, en plein succès, lui barraient un peu la route. Mais il prenait peu à peu, sûrement, une place très particulière. Dans la *Dalila* de Feuillet, on l'avait remarqué jouant le prince

Kalisch ; il venait de créer dans un drame de Marcellin Desboutins (le graveur) et Jules Amigues, *Maurice de Saxe*, un rôle de prêtre ou de moine révolutionnaire, dom Brifaut, d'une façon énergique, tout à fait remarquable ; et dans la reprise toute récente d'*Une Fête de Néron*, en juillet 1870, il avait donné un accent singulièrement poignant au Romain Montanus, acceptant de mourir en gladiateur plutôt que de s'ouvrir les veines dans un bain comme l'en menace Néron.

Spirituel, mordant même, la verve toujours en éveil, ce « Montmartrois » de Didier Seveste, né à Montmartre en effet, était à la fois indépendant par l'esprit, discipliné par le caractère.

— Avez-vous remarqué, me disait hier un des artistes du logis, que ceux de nos camarades qui véritablement ont « servi » — fait leur service militaire — apportent un sentiment particulier de dévouement et de rectitude dans l'accomplissement de leur devoir artistique ? Notre camarade Baillet, hier décoré comme chef de bataillon d'infanterie, et qui, lieutenant de mobiles, fut solide au poste en 70 et eut la douleur de voir le premier détachement bavarois entrer — en saluant d'ailleurs — dans le fort qu'on avait si bien défendu. Notre camarade Truffier, qui fut un excellent fantassin de la marine à Toulon, avec le fils du tragédien Ligier pour colonel. Albert Lambert, qui enlevait parfois sa capote de soldat pour jouer du Corneille avec la permission de ses chefs. Et, durant la guerre, Paul Mounet, marchant en avant avec ses Périgourdins au combat de

Coulmiers, Mounet-Sully, porte-drapeau des mobiles de la Dordogne et Silvain, élève de La Flèche, fils de soldat, officier de francs-tireurs à l'armée de la Loire.

J'ai relevé, un jour, sur les registres du Conservatoire, les notes données par le professeur Régnier à son élève Didier Seveste. Les voici. Le caractère du combattant de Montretout s'y retrouve :

Seveste (Jules-Didier), né le 4 août 1846 à Montmartre, admis au Conservatoire le 29 novembre 1861.

Notes du professeur Régnier :

Examen de juin 1862 : « Les dispositions de ce très jeune homme ne sont pas encore bien assurées. Sa voix, qui n'est pas formée, ne lui permet pas toujours de rendre ses intentions. Attendre. »

Examen de décembre : « De l'esprit, du naturel, beaucoup de zèle, qualités réelles peu soutenues par une voix trop souvent défaillante. »

Examen de juin 1863 : « Je n'ai que des éloges à faire de cet élève très passionné à son travail et qui se développe de jour en jour. »

En juillet, Seveste se « développe » si bien qu'il est un des premiers lauréats du concours.

C'était ce brave et pauvre garçon dont les spectateurs entendaient les gémissements pendant la matinée de Molière. On le rapportait de Montretout, l'os de la cuisse broyé par un éclat d'obus, et à chaque mouvement du brancard, sur les marches du grand escalier du théâtre, une rage, dit Edouard Thierry sur sa tombe, une « rage de douleur passait au fond de ses moelles ». Pourtant, arrivé parmi

ses camarades, — dans « son théâtre », — le malheureux se crut sauvé.

— Enfin, je suis chez moi !

La jambe était brisée en quatre morceaux. Il essayait de rire.

Ainsi porté comme lorsqu'il jouait le dénouement des *Fourberies de Scapin*, il disait ce mot qu'on a redit déjà :

— Eh bien, voilà : je joue aujourd'hui Scapin au naturel !

On l'inscrivit, à l'ambulance de la Comédie-Française, sous le numéro 54, et le registre porte :

SEVESTE (*Didier*), artiste du théâtre, lieutenant des carabiniers parisiens, âgé de vingt-cinq ans, né à Paris. Coup de feu (balle ayant fracturé la cuisse). Entré le 19 janvier. Amputé le même jour.

Le registre devait ajouter : « Décédé le 31 janvier, à trois heures du matin. » Mais jusque-là, autour du lit du blessé, que de larmes, que d'espoirs, et quel drame !

Tout de suite, en hâte, on était allé trouver le savant docteur Richet pour le prier de venir. Il était absent. On laissait chez lui une lettre pressante.

— Je vais le chercher, je le trouverai ! dit Mlle Croizette.

Elle avait une voiture, une des dernières voitures qu'on pût rencontrer dans Paris, les chevaux étant abattus, devenus viande de boucherie.

Elle ramena le docteur Richet, épuisé après une journée d'opérations sanglantes.

Allait-on prévenir la mère, la sœur de Seveste, et la vieille grand'mère aussi ?

Il avait prié d'abord Mlle Reichenberg d'annoncer aux malheureuses femmes qu'il était là. Sous le portrait de Rachel, la *Rachel* de Gérome, sur le palier, Mlle Reichenberg priait M. Prud'hon de se charger de l'horrible message.

— Je ne pourrais pas.

— Ni moi, disait M. Prud'hon. Attendons. Les pauvres femmes ne vivent que par Seveste. Il sera toujours temps.

Seveste lui-même donna bientôt cet ordre :

— Ne dites rien encore. Laissez-les ignorer, espérer...

On lui fit comprendre alors qu'il fallait lui couper la jambe, la jambe brisée, broyée.

Sa pâleur devint plus vive, puis il répondit :

— Si c'est nécessaire !

Et songeant :

— Mais comment jouerai-je la comédie ? Ah ! oui, La Flèche, dans *L'Avare !*... « Chien de boiteux », lui dit Harpagon... Oui, La Flèche ! Et puis M. Thierry pourra bien m'utiliser comme régisseur, n'est-ce pas ?

On l'amputa le soir même. Pas de chloroforme. Le comédien fut héroïque et resta gouailleur.

— Eh bien, docteur, dit-il, quand le membre fut coupé, vous êtes joliment plus adroit que Nélaton qui m'a fait plus de mal en m'arrachant un ongle incarné ! Merci !

Y a-t-il beaucoup de « mots » célèbres aussi admirables que celui-là ?

Le fils du comédien Leroux qui avait placé Se-

veste dans la voiture d'ambulance, M. Ferdinand de Lesseps qui, à côté du docteur Chenu, avait recueilli le blessé là-bas, Coquelin cadet, retour des avant-postes et « mis à l'ordre du jour », M. Prud'hon, du 15e bataillon de la mobile et qui avait voulu passer aux carabiniers parisiens avec Seveste, Febvre s'empressaient pour voir l'amputé. On les priait d'ajourner leur visite.

Le maire de l'arrondissement, M. Méline, accourait. Puis Etienne Arago, les yeux pleins de larmes. Enfin, le samedi 21 janvier, la veille de ce dimanche où l'on allait se fusiller place de l'Hôtel-de-Ville, le chef d'état-major du général Trochu, le général Schmitz (celui qu'on appelait P. O. Schmitz à cause de ses affiches signées *Par ordre*), arrivait avec un ruban rouge et une croix. Il disait qu'il la portait à Didier Seveste, mais qu'il la donnait en quelque sorte à toute la Comédie-Française dont les hommes avaient fait leur devoir de soldats, les femmes leur devoir de consolatrices, d'ambulancières, de sœurs dévouées.

— Je me dépêche de venir, disait le général, car demain je ne serai plus rien qu'un *ex*. Eh bien, j'apporterai non plus des croix, mais des pièces de théâtre. J'en ai fait déjà dans ma jeunesse.

Edouard Thierry appuyait auprès du général Ernest Coquelin porté pour la médaille militaire, ce très glorieux ruban jaune que le bon Cadet a remplacé depuis à sa boutonnière par la rosette rouge du « mutualiste ».

— Oui, répondait Schmitz, si je puis encore signer P. O. !

Quant à Seveste, il regardait sur un des montants de son lit mécanique sa croix suspendue là, à côté d'une rose artificielle.

Et il disait à sa sœur, admirable de dévouement et de courage, élève de la maison de Saint-Denis avant d'être élève du Conservatoire :

— C'est joli ! Mais une jambe pour un ruban, c'est cher !

Relisez ce que Mme de Girardin, dans les *Courriers de Paris* du vicomte de Launay, dit de ces bouts de ruban qui consolent des héros de la perte d'un bras, d'une cuisse brisée...

Le pauvre Seveste, heureux de sa croix comme un enfant de son jouet, se désolait d'avoir laissé sur le terrain de Montretout cet autre joujou des Parisiens remplissant alors bravement leur rôle de soldats improvisés : son sabre.

— Où est mon sabre ? Je serais furieux s'*ils* l'avaient ramassé !...

— Nous l'avons, votre sabre. Il est mis de côté, répondait Mme Favart, qui mentait pieusement comme la sœur Simplice des *Misérables*.

A Mme Edile Riquer, qui le veillait, à Mme Victoria Lafontaine, qui allait être de garde près de lui la nuit de sa mort, il répétait :

— Mon sabre, où est mon sabre ?

Et voilà qu'à trente-huit ans de distance, la réponse à la question du pauvre Seveste me vient d'un érudit de Valence, M. Victor Colomb, le biblio-

phile réputé, qui, en une lettre émouvante, évoque avec une précision absolue ces dramatiques souvenirs.

Sur le champ de bataille du 19 janvier, M. Victor Colomb a vu tomber Seveste. Sous-lieutenant au 2e bataillon des mobiles de la Drôme, avec un capitaine de zouaves, M. Balette, échappé de Sedan, pour commandant, M. Colomb était, avec sa section, du côté de Montretout, lorsqu'il vit venir à lui une petite troupe portant un uniforme qu'il ne connaissait pas. L'officier, un lieutenant, qui commandait ce détachement, s'approcha :

— Lieutenant, je cherche les mobiles de la Drôme. Pourriez-vous me renseigner ?

— Nous sommes une des compagnies des mobiles de la Drôme.

— J'ai l'ordre de me mettre à la disposition du colonel Balette. Où pourrais-je le trouver ?

Le colonel était loin. M. Colomb donna les indications nécessaires. L'air résolu, alerte, le visage aimable du jeune lieutenant avaient frappé M. Colomb. On se serra la main. Et le lieutenant et ses hommes disparurent dans la direction indiquée.

Puis on combattit ensemble dans la journée ; carabiniers parisiens et mobiles de la Drôme furent presque mêlés. A un moment donné, le lieutenant vint à M. Colomb :

— Je suis désolé. Nous n'avons plus de cartouches et les balles de vos chassepots ne sont pas du calibre de nos fusils.

Ce fut un peu plus tard que Seveste tomba.

M. Colomb le vit ramasser. C'est au moment où le colonel Balette disait à Seveste : « Puisque vous n'avez plus de cartouches, portez-vous vers la *réserve* ! » que le pauvre garçon fut frappé.

On l'emporta. Un des mobiles de M. Colomb, son ordonnance, dit alors :

— Le pauvre lieutenant a laissé son sabre par terre !

— Prenez-le. On le lui rendra s'il survit !

M. Colomb ignorait alors non seulement le nom de Seveste, mais celui du corps auquel appartenait le blessé. Deux jours après, en lisant le journal, il devina à qui il avait eu affaire, et plus tard, après l'armistice, son bataillon campant à Auteuil, son ordonnance lui remit en mémoire le sabre ramassé sur le champ de bataille. Le sabre que réclamait le mourant sur son lit d'agonie !

En voyant, un matin, un lieutenant de mobiles portant un paquet à la main demander l'adresse de la famille Seveste, le concierge du Théâtre-Français s'écria :

— Je suis sûr que c'est le sabre de M. Seveste !

« Oui, dit-il encore, lorsqu'on a porté le pauvre garçon à Saint-Roch on n'a pu mettre que le fourreau sur la bière !...

Alors, M. Victor Colomb prit le chemin de la rue des Martyrs et à deux femmes en grand deuil il remit la précieuse relique.

La sœur de Seveste, devenue Mme Normand, a conservé l'arme du comédien mort pour la patrie et dont elle a voulu que, pour le foyer du théâtre, le

statuaire Fagel sculptât l'image. Elle doit montrer aux enfants orphelins qu'elle fait élever — car, devenue riche par son mariage, elle dépense sa fortune en bonnes œuvres — cette preuve de la bravoure fraternelle.

La croix et le ruban que remit à Mlle Seveste le général Schmitz de la part du gouvernement de la Défense nationale, et qu'on accrocha au lit de l'amputé, pourraient bien prendre place à côté du portrait qu'a fait Raffaëlli de Didier Seveste officier. C'est aussi un titre de gloire — et nul théâtre ne peut l'arborer — que celui d'un artiste qui fut, comme on voudra, un héros ou un martyr.

Il mourut à trois heures du matin, le 31 janvier, dans ce Foyer qu'il avait égayé de sa verve. Le lit mortuaire était placé à l'endroit même où sourit aujourd'hui Jeanne Samary peinte par Carolus-Duran. Et si, dans la galerie des bustes, vous cherchez entre le buste de Belloy et celui de Sedaine une place que je regarde parfois avec émotion, c'est là que Seveste, spirituel jusque dans le supplice, subit l'amputation de la jambe.

J'ai pensé à lui en écrivant *Le Mariage d'Agnès*, ce roman de l'ambulance, cette tragique idylle dans la Tempête.

Un jour — le jour où la Comédie se mit en fête pour recevoir l'empereur de Russie — on avait installé pour les souverains un petit réduit, près du buffet actuel, à l'endroit où il y avait autrefois un placard servant au buffetier.

— Comment, là ! s'écria Mlle Reichenberg. Mais

c'est là, me dit-elle, que, pendant le siège, on mit, entouré de linges phéniqués, la jambe coupée de Seveste !

Le tsar et la tsarine ne s'en doutaient guère.

Eh ! quoi ! à ces heures tragiques, la loge impériale, la loge où Napoléon III et l'impératrice Eugénie assistaient aux premières d'Emile Augier ou de Ponsard, la loge où le prince impérial venait avec son précepteur assister aux représentations classiques, la loge dont il reste encore quelques sièges dorés, ne servait-elle pas de chapelle ardente ? On y mettait entre des cierges les morts qu'on allait enterrer !

Et voilà les souvenirs qu'évoquait hier cet anniversaire de Molière que la Comédie célébrait, à la veille de Buzenval, comme tous les ans. Cérémonie en robes rouges à laquelle Seveste s'excusait de ne pas assister.

Hier, pendant le couronnement du Maître, je pensais aussi à un autre absent, à Coquelin cadet, qui me contait que ce jour de Buzenval précisément, il était sorti ayant cousu dans sa capote de garde national une lettre, une déclaration, un aveu destiné à une femme exquise, morte maintenant, et à laquelle il n'avait jamais osé parler.

— Si je suis tué, elle saura ! Et cette idée qu'elle « saurait » me donnait du courage !

Coquelin cadet, l'humouriste étourdissant des « monologues », Coquelin qui, spirituel et charmant, signe « Pirouette » de si jolies fantaisies, Cadet en un mot n'osant pas plus parler que le poète

Arvers, c'est un de ces romans touchants, une de ces idylles inattendues qu'on trouve parfois derrière les portants de théâtre...

Ma vie a son secret...

Les cœurs ont leurs mystères. Mais, à côté du roman qu'écrivait dans sa lettre intime le soldat improvisé, Didier Seveste, avec son sang, a écrit une page d'histoire, une page glorieuse pour le logis tout entier. Et lorsque quelque étranger visite la Maison, j'ai quelque fierté de vieux Parisien du temps du pain du siège à lui dire :

— Tout n'est pas comédie à la Comédie, et voici un comédien qui, interprète de Molière, mourut pour son pays — comme les Romains de Corneille !

(1) M. Balete — et non Balette — le commandant des mobiles de la Drôme, vit toujours. Il est directeur de l'École Polytechnique de Montréal. C'est encore une manière de servir la France. Voici la lettre qu'il écrivait à M. Victor Colomb après avoir lu, au Canada, le récit de la mort du comédien :

« Cher monsieur Colomb,

« Les hasards de mes lectures et aussi de la vie me mettent sous les yeux *Le Temps* du 17 janvier, où je vois avec plaisir mon nom accolé au vôtre à propos de Seveste. Je m'applaudis de ce multiple et heureux hasard qui devait me porter, comme il m'a porté en effet, à vous rappeler de très vieux temps que le souvenir parvient presque à rajeunir. Il m'a fourni aussi la précieuse occasion de vous serrer la main, et j'espère que l'adresse un peu rudimentaire de ma lettre suffira pour vous trouver.

« Mes compliments aux camarades que vous rencontrerez.

« Votre vieux camarade,

« Balete. »

Hélas! ils sont clairsemés les camarades de 1870-71 !

II

UN PROCÈS ET UNE COMÉDIE

24 Janvier.

Le vaudeville, né français, souvent s'est diverti de la substitution faite à la caserne d'un soldat par un autre, d'une recrue par une autre recrue. Le public se plaît à voir les travestissements des vingt-huit jours d'un réserviste, et un acteur comique transformé en Champignol malgré lui attire la foule et devient classique. On ne badine pas avec l'amour, mais on badine avec le régiment. Et le colonel, s'il est dans la salle, s'amuse aussi fort que le dernier des « pékins » des aventures du héros de la farce. Mais nul ne s'avise alors de trouver que les plaisanteries vaudevillesques sont en contradiction avec les articles du Code et que ces escamotages de personnes, bouffons et originaux au théâtre, risquent de paraître coupables à la Cour d'assises.

Avez-vous lu le procès de ce jeune financier parisien qui, pour ne point quitter ses affaires pressantes, se fait remplacer au bataillon de chasseurs où il est incorporé par un de ses commis ? Le finan-

cier est caporal ; le commis aura l'honneur de porter pendant la période d'exercices les galons de laine. Nul ne s'apercevra de l'aventure. Et voilà un vaudeville tout fait : *Le Caporal malgré lui* ou plutôt *Le Caporal par persuasion.*

Par persuasion et par goût, car le caporal improvisé fait, paraît-il, excellemment son métier et remplit parfaitement son devoir à la frontière. Ses officiers en sont enchantés, ses hommes le trouvent excellent et juste. Il rend ses comptes avec ponctualité. Son chef ne demande qu'à avoir sous ses ordres un caporal qui vaille ce caporal. Mais voilà la question : le caporal est un faux caporal, un remplaçant, un figurant. Le vrai caporal continue à tenir ses livres à Paris, tandis que le pseudo-caporal donne des signatures au lieutenant-trésorier du bataillon. Il faut bien authentiquer les écritures, puisqu'on est le caporal X... Et tout cela ne serait qu'une peccadille amusante, une farce de rapin ou de collégien, si une dénonciation (il est partout des lettres anonymes) ne venait avertir l'autorité militaire, et si le patron et le commis, le remplaçant et le remplacé, n'étaient traduits devant les magistrats comme « faussaires ».

— Faussaires ? Mais nous plaisantions ! Mais du consentement de mon remplaçant, je faisais, par procuration, mon service obligatoire ! Mais ni le bataillon de chasseurs ni la patrie n'ont perdu au change ! Vous vouliez un chasseur à pied, vous avez eu un chasseur à pied. Vous réclamiez un caporal, vous avez eu un caporal. Qu'attendiez-vous de plus ?

Plaisanterie, soit. C'est que la loi ne plaisante pas.

Le faux caporal avait, en donnant au lieutenant-trésorier une décharge de 6 fr. 03, commis, pour dire les mots, un faux en écriture publique. Au théâtre, la scène de la signature eût fait beaucoup rire :

— Comment, vous hésitez à me décharger de la somme qui vous est due pour une indemnité kilométrique et journalière du trajet de Paris à Stenay ?

— Mais non, mon lieutenant, je n'hésite pas.

— Alors, signez !

— C'est que... c'est que j'aime les voyages... Je ne réclame rien... L'Etat ne me doit rien pour mes déplacements...

— Je n'entre pas dans ces considérations-là. Voici 6 francs 3 centimes. Donnez-moi un reçu de 6 francs 3 centimes.

Encore une fois, au théâtre, c'est là une « situation » comique. Dans la vie, au régiment, c'est une situation tragique. Le faux caporal risque le bagne tout simplement. Le bagne ? Eh ! oui, le bagne, comme la plupart des personnages de Molière, comme Scapin qui se joue de Géronte, comme les gens d'esprit qui se moquent de Pourceaugnac. Ici, Géronte, c'était le Trésor public et fort innocemment le pseudo-caporal, le caporal par hasard, le caporal par dévouement n'y entendait pas malice. Les jurés, amusés et attendris à la fois, se sont divertis de ce vaudeville qui pouvait, de par leur verdict, tourner si facilement au drame, et le dénouement de la Cour d'assises a ressemblé fort à un baisser de rideau des Nouveautés ou des Folies-Dramatiques. Acquittement complet. Les vingt-huit jours du faux caporal

ne se termineront point par la prison, et du diable si l'on reprend les acteurs de la plaisanterie à un pareil scénario, à cette substitution de personnages !

Ainsi la vie à ses deux aspects, comme le théâtre a ses deux masques, et comme la société contemporaine a deux écoles. On s'est un peu étonné de voir un des maîtres du théâtre, délicieusement charmeur, se plaire tout à coup à teinter son esprit, si finement séduisant, d'une goutte d'amertume. C'est que les contemporains ignorent extraordinairement les gens qu'ils coudoient. Ils les classent, ils les cataloguent, ils leur mettent au dos une étiquette, et tout leur semble dit. Ce sont là des jugements de surface, des définitions superficielles. « On ne m'appelle jamais que le peintre des chats, disait Eugène Lambert. Moi, je veux bien, parce que peindre des chats, cela m'amuse. Mais il ne me serait pas plus malaisé, croyez-le bien, de peindre des tigres. »

On peut, tout en s'en moquant, se défier des bêtes fauves humaines — car il en est — et garder un aimable sourire même en entrant dans leur cage. L'optimiste n'est pas nécessairement un aveugle. Il observe et il pardonne, voilà tout. Quelquefois il hausse les épaules — légèrement — et alors on le trouve cruel. On est habitué à sa mansuétude. C'est un indulgent. Mais on ne devine pas l'ironie du sourire ou l'espèce de pitié de cette indulgence même. Parce que les pires catastrophes coudoyées ne sont pas toujours aussi féroces qu'elles semblaient redoutables, on accuse le philosophe d'être un satisfait, et s'il avait des ennemis (or, qui n'en a pas ?) on

risquerait même le mot d'égoïsme. Non, il est bon, voilà tout. Il a toutes les tendresses voulues pour les misères imméritées, tous les dédains pour les parvenus insupportables. Mais il en sourit. La bonté semble désarmée d'ordinaire. Elle est calme, elle ne montre pas les dents. Mais elle en a.

Et il vient un jour où la quiétude la plus apparente et la cordialité la plus sincère se font cependant non pas agressives, comme la violence voulue des « éreinteurs » de profession, mais militantes, et veulent prouver qu'elles consentent bien à être aimables, indulgentes, mais qu'elles n'entendent pas être dupes. Alors, sous les gants de Philinte, on sent tout à coup la griffe d'Alceste. Philinte a des ongles, comme ses voisins, et même il pourrait avoir l'ongle long comme le petit marquis. Seulement, étant de bonne compagnie, ces ongles, il les taille et ne les fera sentir que lorsqu'il lui plaira.

Et quand il lui plaît, il dit son fait à un monde où il y a vraiment un peu trop d'arrivistes forcenés et où les petits chats de Lambert tournent trop rapidement aux grands félins. Il se révolte contre ces cohues, ces poussées, ces brutalités de la vie courante, ces avidités, ces rivalités, ces violences d'impulsifs, ces nervosités de gens qui ne savent plus supporter ni l'attente, ni la discipline, ni la douleur. Il y eut un temps où, au théâtre, — puisque aussi bien, en passant, *Les Deux Hommes* de M. Alfred Capus m'inspirent ces réflexions — le principal ressort dramatique, celui qui prenait au cœur le public, était le Sacrifice. Sacrifice à une idée, à un

devoir, à un amour. Mode abolie. Le sacrifice est du vieux jeu, comme la patience. Et la mêlée humaine devient de plus en plus quelque chose d'inquiétant et de farouche, comme, en dépit de toutes les ordonnances, la circulation des véhicules deviendra de plus en plus redoutable. La vitesse engendre la vitesse. C'est mathématique. L'arrivisme pousse à l'arrivisme. Et le temps présent est celui des « apéritifs » qui ouvrent les appétits, lesquels, un jour ou l'autre, ouvriront les ventres.

Voilà ce que les prétendus optimistes savent parfaitement apercevoir dans le pêle-mêle formidable de la société actuelle. Ils en rient, parce qu'après tout le rire est aussi un remède, — une riposte tout au moins, — mais ne leur demandez pas d'avoir des yeux pour ne point voir et des reparties pour n'en point user.

Le moment serait même excellemment choisi pour un Saint-Simon de la démocratie. J'ai souvent rêvé d'un coin assuré d'où l'on pourrait, en spectateur non pas désintéressé, passionné au contraire, suivre le spectacle des ambitions et des trahisons humaines, des dévouements aussi et des efforts des braves gens, avec sur un bout de table des feuillets de papier blanc à qui, dans l'absolue liberté de sa vie, sans être enchaîné par les mille liens des relations ou des habitudes, on pourrait confier le secret de ses sensations, de ses tristesses, de ses étonnements toujours nouveaux devant les aimables turpitudes des voisins. Il faudrait, comme dit Giboyer, « avoir de quoi » et ne dépendre de personne. Encore si cette sorte de Timon de Paris trouvait pour ses

vérités et sévérités des lecteurs, ne serait-il pas exposé à les entendre dire :

— Que nous veut ce fâcheux et qui l'a invité ?

Entre Horace qui sourit, l'amphore de falerne à la main, et Diogène qui, lanterne aux doigts, « cherche un homme » dans un désert d'hommes, la foule n'hésite guère. Elle suit l'épicurien, elle tourne le dos au « gêneur ». Mais tout de même Horace lui-même trouve que Diogène a du bon.

Et en attendant, le mot terrible de Shakespeare semble le mot d'ordre du moment : « Le monde est une huître qu'il faut ouvrir avec un couteau. » M. de Bismarck n'a pas dit et n'a pas fait autre chose.

Il y aurait bien un moyen à prendre, si la vie le permettait : ce serait de laisser passer le flot, couler le ruisseau, rouler la boue et de s'en tenir aux joies du livre et de la pensée. *In angulo cum libello.* Ou encore, las de l'action, de se consoler, comme le fait aujourd'hui M. Jules Lemaître, avec quelque grand poète, des lourdes déceptions de la réalité. Oh ! les chères lettres, toujours accueillantes ! Las de la politique, on ouvre Racine. Et Bérénice est là qui n'a pas varié, qui n'a pas déçu. Auguste Vacquerie s'écriait jadis, irrité contre Racine : « Racine est un pieu ! » M. Lemaître répondrait volontiers : « Non, Racine est un port. »

Et j'envie ceux qui peuvent retrouver un peu de leur jeunesse dans la jeunesse de Racine. Dans celle de Victor Hugo aussi, qui vaudrait bien une suite de « conférences ». Qui sait ? C'est peut-être à ce « port » que j'aborderai quelque jour.

III

UNE REINE A PARIS

7 Février.

Il y a quelques années, la première fois que la reine Amélie de Portugal vint en souveraine à la Comédie-Française où, jeune fille, elle avait pris place si souvent comme spectatrice dans la baignoire du duc d'Aumale ou la loge de ses parents, elle occupait la loge administrative où tant de personnages historiques ont passé, dont quelques-uns — et combien ! — maintenant sont des fantômes. J'avais eu l'honneur de conduire la reine Amélie au Foyer où elle tenait à féliciter les artistes, et en revenant, le duc d'Aumale, qui n'avait point voulu accompagner sa nièce pour la laisser plus libre, me demanda, de ce ton cordial et militaire qu'il avait :

— Eh bien, cela s'est-il passé comme il faut ?

— Sa Majesté a trouvé pour chaque artiste le mot le plus aimable et le plus juste. Tout le monde est charmé.

— Oh ! parbleu ! fit le duc gaiement : elle sait son métier !

Et paternel, la voix affectant une brusquerie sous laquelle on devinait une caresse :

— Oui, oui, tu t'acquittes bien, tu t'acquittes fort bien de ta fonction ! Tous mes compliments. Tu connais ton affaire !

La jeune reine, rougissante, un peu confuse, courbait légèrement la tête sous les éloges du prince soldat. Elle répétait :

— Mon oncle ! Oh ! mon oncle !

Mais lui insistait, soulignait sa « mise à l'ordre du jour » :

— Je dis que tu sais ton métier ! Je suis content, très content de toi !

A chaque fois que la reine de Portugal est revenue dans cette Maison où on l'aime, c'est avec une émotion profonde qu'elle a évoqué le souvenir de cette soirée où, dans le petit salon, derrière la loge de l'administrateur, le duc d'Aumale, attendant la fin de la visite du Foyer, complimentait avec joie la souveraine à ses débuts. « Je crois toujours revoir là mon cher oncle ! » Et l'autre jour, lorsque la nouvelle de l'assassinat du roi Carlos et du prince royal nous est parvenue, dans l'horreur de la surprise et l'épouvante d'un tel drame, les paroles du vieux duc à la jeune reine me sont brusquement revenues à la pensée : « Tu connais ton affaire ! Je suis content de toi ! Tu sais ton métier ! »

Certes, elle « sait son métier » — qui est de faire son devoir, cette épouse et cette mère qui, au premier coup de feu, se dresse entre les balles et le corps de son mari et de son fils. Elle « sait son mé-

tier », cette Française qui, debout, défend son enfant blessé avec la seule arme qu'elle ait à la main, — des fleurs : un bouquet de violettes et de camélias. Le jour où la machine de Fieschi cracha sa mitraille sur le cortège de Louis-Philippe, boulevard du Temple, le duc d'Orléans, par un mouvement instinctif, se leva droit sur ses étriers, couvrant de sa haute taille son père et s'offrant aux coups des meurtriers. Le duc d'Aumale nous a souvent raconté cette journée. Et la reine Amélie a, d'instinct, imité son grand-oncle. Elle a été mère comme le duc d'Orléans avait été fils.

Et nous allons chercher bien loin des sujets de tragédies et des tableaux de drames qui sont moins poignants que ceux d'hier ! Jeanne de Castille suivant le corps de son époux est-elle moins attendrissante que cette reine passant la nuit qui suit le meurtre entre le cadavre de son mari et celui de son premier né ?

Elle pense, dans la veillée funèbre, non seulement à tout le passé détruit, à toutes les espérances que la catastrophe emporte, mais, ferme dans l'affreux destin, aux devoirs que l'avenir, que l'aurore qui va se lever demain lui impose. Elle songe à l'adolescent blessé qui va régner. Elle songe à ce pays troublé qu'il faut apaiser, à ce Portugal dont son cœur de Française a fait sa patrie et qu'elle voudrait heureux, calme, libre...

Je me rappelle, lorsque le Congrès international de la Presse réunit à Lisbonne les journalistes de tous pays, le banquet offert dans la salle du théâtre

de San-Carlos tout doré, éclatant de lumières et de loges aux spectatrices en toilettes de gala, et le toast que porta alors un homme d'Etat, jeune, éloquent, d'une intelligence haute, d'un libéralisme averti : M. Ennès, conseiller d'Etat, président de cette fête.

M. Ennès avait à saluer, en son discours, les représentants de toutes les nations assemblées et dont plusieurs étaient rivales. Il le fit avec un tact admirable, ne blessant personne, caractérisant chaque pays avec un art exquis et disant par exemple : « Je salue l'Angleterre qui nous a donné, avec le parlementarisme, le goût, l'habitude, la science de la liberté ; l'Italie, à qui nous devons les plus chères et les plus profondes manifestations de l'art humain ; l'Allemagne, à qui nous sommes redevables de tout ce que la pensée a de plus puissant peut-être ; l'Espagne, qui nous a donné le Nouveau-Monde et dont le voisinage nous doit être fraternel ; la France... »

S'interrompant alors dans l'énumération, M. Ennès dit, souriant :

— Oh ! la France ! Elle nous est chère entre toutes les nations. Elle nous a donné notre reine !

Il fallut bien que dans l'unanimité des bravos, les applaudissements des Allemands eux-mêmes se joignissent aux nôtres et saluassent la France ainsi personnifiée dans sa grâce et sa beauté.

— Ce bon Ennès ! me disait la reine. C'était un homme remarquable. En le perdant, nous avons perdu un ami.

Mieux et plus qu'un ami. Un homme d'Etat. Un

de ceux sur qui pouvait compter le Portugal. Il est mort trop tôt. Il est mort trop jeune.

Les « amis » de cette race sont rares, même pour les souverains, surtout pour les souverains. Je ne sais qui a écrit (c'est une femme) un roman au titre ironique : *Heureuse comme une reine.* La reine Amélie, charitable, bonne, vaillante, ubiquiste du dévouement, aura supporté avec courage ce lugubre bonheur. Et le roman ici est de l'histoire, de la vivante et sanglante histoire.

Je la revois, la belle souveraine, descendant le grand escalier de la Comédie-Française, le premier soir d'abonnement, le mardi 3 décembre dernier, moins de deux mois avant son deuil. Elle était heureuse de la respectueuse sympathie, très visible, de ces spectateurs rangés sur son passage. On la saluait, elle souriait, parfois s'arrêtait pour tendre la main et dire quelques mots à des Portugais accourus. Elle me disait tout bas :

— Cela est si bon de se sentir aimée en France !

Elle avait tenu, comme de coutume, à voir de près les comédiens et les auteurs de la pièce applaudie, non plus Mme Bartet et M. Maurice Donnay comme à sa dernière visite à ce logis où arrivait, avant toute autre, sa dépêche éperdue et douloureuse lorsqu'il avait brûlé ; mais Mlle Leconte, Mme Pierson, Mme Kolb, et les auteurs de *L'Amour veille* qu'elle connaissait et par leurs noms et par leurs autres œuvres. Elle avait été délicieuse, dans ce Foyer où elle se plaisait à se retrouver. Un mot dit à chacun des artistes, un mot spirituel et d'une amabilité sin-

cère, avait charmé, conquis, séduit. « Ah ! monsieur l'abbé, vous en faites de belles ! » disait-elle à M. Siblot. Tous étaient là : M. Berr, M. Grand, M. Numa. Tous recevaient leur part d'éloges, et la jeune Mlle Provost, pour la première fois, faisait, Parisienne si moderne, une révérence classique devant une souveraine.

Et comme de coutume, par une affabilité et un désir bien naturels, la reine Amélie souhaitait à ces comédiens, à ces comédiennes de les revoir bientôt en Portugal (car les souverains en visite demandent volontiers par bienveillance des « tournées » aux acteurs qu'ils félicitent). « Vous n'êtes jamais venu à Pétersbourg, quand y viendrez-vous ? » demandait l'empereur de Russie à M. Coquelin cadet, le soir du gala de Compiègne.

Les comédiens remerciaient, promettaient. La reine était si noblement acceuillante là-bas, à Lisbonne !

— J'ai passé une soirée charmante !

Elle oubliait pendant *L'Amour veille* que la « politique veille ». Un moment, au Foyer, la reine Amélie avait semblé tenir le « cercle » comme à Cintra ou au palais des Necessidades. L'ambassadeur, M. de Souza-Roza, avec son grand air, lui nommait des personnalités qui sollicitaient l'honneur d'une présentation, et l'ambassadeur de Turquie Munir Pacha s'inclinait, élégant, devant Sa Majesté portugaise. Il y a deux mois, deux mois seulement ! Et le sourire que promenait la reine sur la foule respectueuse et séduite s'est éteint. Les yeux clairs et charmants se

sont emplis de pleurs. L'amour qui veille maintenant, c'est celui de la mère, de la mère attentive, dévouée, anxieuse et brave, voyant régner si jeune, si tôt et comment ! — le roi Manuel.

De l'œil des rois on a compté les larmes.
Les yeux du peuple en ont trop pour cela.

Mais le peuple, au cœur plein de pitié pour ces souffrances qu'il ressent plus profondément, — souffrances quotidiennes, dures et incessantes, — le peuple s'émeut à ces douleurs d'en haut qui le rapprochent de ceux qui le dominent et lui font dire : « Tout de même, les reines souffrent comme nous ! La douleur est le lot commun des mères. La tâche des travailleurs est lourde. Celle des grands est cruelle. Qui donc prétend, ô duperie ! que le lot des êtres vivants est le bonheur ? »

Et je revois, dans le petit salon, derrière la loge, la reine rougissante, timide et demeurée jeune fille devant son oncle ; je la revois inclinant la tête tandis que le duc d'Aumale la complimente, — puis ce front charmant, le voici redressé, hautain, héroïque sous la fusillade, et j'entends le vieillard redire, à la fois gaiement et fièrement :

— Je suis content de toi ! Tu sais ton métier !

IV

Les gloires légendaires. — Napoléon, le prince Eitel-Frédéric et l'ambassadeur El Mokri. — Victor Hugo. — Le tombeau. — Waterloo. — Béranger et Marco de Saint-Hilaire. — Une tasse de café. — Le prince prétendant et le *Juif errant*. — Talma. — *Les Trois Mousquetaires*. — Le roman, l'histoire. — Le général Prim et *Amadis de Gaule*. — Souvenirs de Metternich contés par la princesse de Metternich. — Pauline Borghèse. — Le bain de la princesse. — Talma professeur de diction. — Une montre. — Lettre du général Prim sur le Maroc. — *Cosas de Espana*.

14 Février.

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée...

On peut dire qu'*il* aura su ce que c'est que la gloire. L'autre soir, l'ambassadeur du sultan du Maroc s'inquiétait surtout de trouver, dans le musée de la Comédie-Française, un portrait de ce

... Bonabardi, sultan des Francs d'Europe

que l'auteur des *Orientales* a chanté, et il y a deux jours le fils du kaiser d'Allemagne, n'ayant que quelques heures à donner à Paris, allait contempler la masse de porphyre sous laquelle repose le soldat couronné. A la même heure — et à quelques pas de là — le président du Conseil évoquait éloquemment devant le monument de ce probe Scheurer-Kestner,

3.

député de l'Alsace, la mémoire des Alsaciens et des Lorrains qui combattirent pour la France. Ce sont là des contrastes et des spectacles qui portent aux songeries.

Le fils de l'empereur d'Allemagne debout devant le tombeau de l'empereur ! Le monologue de Charles-Quint devenu une « actualité » de par le prince Eitel-Frédéric ! Le visiteur allemand demandant son secret à celui qui, couché là, disait de lui-même — parlant de ce qu'il avait été jadis — en un alexandrin involontaire :

J'étais géant alors et haut de cent coudées !

Victor Hugo, en ses antithèses fameuses, n'en eût pas imaginé une plus saisissante que ce salut de l'arrière-petit-fils du vainqueur de Sedan aux reliques du vainqueur d'Iéna.

Parle — dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain...
Ou si tu ne dis rien, laisse, en ta paix profonde,
Carlos étudier ta tête comme un monde...
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant !
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !

Au lieu de Carlos, mettez Eitel, le vers restera juste. Le jeune prince a salué nos invalides, contemplé la redingote grise, l'épée de Napoléon, l'énorme « petit chapeau » légendaire, et c'est aussi ce qu'à Paris voulait voir de près l'ambassadeur marocain. Il est des renommées que rien n'ébranle, et qui nous dira pourtant ce que nous ont coûté ces *reliquiæ* de la gloire ?

C'est la défaite et le besoin qu'ont les peuples de se consoler avec les récits héroïques des temps évanouis qui ont fait renaître cette légende napoléonienne dont, au temps de Lanfrey et de Charras, sous le second Empire, les esprits semblaient se détacher. Les Français se plaisent amoureusement à ces souvenirs comme les enfants avidement aux belles histoires. Hélas ! les invasions ne sont pas des contes ! Mais le malheur fait partie de l'épopée, et l'imagination suit, comme dans la vision de Raffet et la ballade allemande, la « Revue nocturne qui passe ».

— C'est pourtant toi, oui, toi et Béranger, qui avez fait Napoléon ! disait un jour, devant nous, Charles Hugo à son père.

Personne ne « fait » personne. Il est des gloires qui se font toutes seules. Une lithographie de Charlet, un couplet de chanson populaire, un mot de soldat vaincu renvoyé au vainqueur comme une suprême injure, et de grossier devenu lapidaire — et voilà Mont-Saint-Jean entré dans la légende des siécles à venir. Cela au lendemain même du désastre, et lorsque la terre est encore fraîche du sang versé autour de la Haie-Sainte ou de la ferme d'Hougoumont.

Et pourquoi, même après Sedan, Waterloo sonne-t-il comme un glas aux oreilles françaises ?

J'ai entendu M. Balfour, l'éminent homme d'Etat, affirmer :

— Ce n'est pourtant pas le 18 juin 1815 qui marque la chute de l'Empire, c'est la bataille de

Leipzig. Waterloo n'a été que la conclusion, l'épilogue. Depuis Leipzig, Napoléon était perdu.

Oui, mais Waterloo n'en garde pas moins une horreur tragique plus poignante. Leipzig, a-t-on dit, c'est la bataille des nations. Waterloo, c'est l'agonie d'une armée, le sacrifice de la Grande Armée à son compagnon de route, à son chef affolé jouant sa dernière partie avec ces dés qui sont des hommes, osselets devenus bientôt des ossements.

Nous avons vu renaître la légende, et j'ai connu un des premiers artisans de cette renaissance, le vieil Emile Marco de Saint-Hilaire, qui mourait précisément à l'heure où H. Taine s'attaquait à la renommée de Bonaparte.

— J'ai été enfant de chœur, disait le vieillard, dans la chapelle dont M. Taine veut chasser le dieu !

Marco de Saint-Hilaire voulait dire qu'il avait été page de l'empereur ou plutôt de l'impératrice Joséphine. Il se plaisait même à raconter qu'il avait eu l' « honneur » de renverser une tasse de café sur le mollet droit de l'empereur Napoléon à Fontainebleau !

Ce n'est pas là de la « grande histoire », mais tout est intéressant de ce qui ajoute un trait à la vérité.

Marco de Saint-Hilaire, passant le plateau, avait trébuché sur le tapis, et le café s'était répandu sur la culotte de l'empereur. Le pauvret se tenait, son plateau à la main, blême, pétrifié, devant César furieux. Et Joséphine, qui protégeait le petit Emile, de dire en ramassant elle-même la tasse renversée sur l'aubusson :

— Sire, sire... la tasse de Sèvres n'est pas cassée !

Et Napoléon de répondre en se frottant le mollet (peut-être avec des expressions plus vives que celles-ci) :

— *Fichtre !* Je m'en *fiche* pas mal, mais le café était trop chaud !

Oui, les termes étaient plus nets et plus forts.

On ne lit plus les livres de Marco de Saint-Hilaire, mais ils ont autant contribué que les chansons de Béranger, l'histoire de M. Thiers et les livres de M. de Norvins à la popularité de l'épopée impériale. J'oublie l'imagerie d'Epinal.

Lorsque le prince Louis-Napoléon se présenta contre le général Cavaignac à la présidence de la République, Etienne Arago lui dit dans les couloirs de la Chambre :

— Il y aurait un candidat qui vous battrait plus facilement que Ledru-Rollin s'il se présentait contre vous.

— Et c'est ?

— C'est le *Juif Errant*. Il a son portrait dans toutes les chaumières.

Silencieusement, le prince esquissa un sourire. Toutes les chaumières avaient une image de la redingote grise.

Sous Napoléon III, le vieux Marco était resté très pauvre, tandis que le prince-président devenait empereur. Il demanda une audience au souverain. Napoléon III recevait en sortant de la chapelle des Tuileries, le dimanche. Il passait devant la haie des solliciteurs, faisait halte et écoutait.

L'huissier arrête Marco de Saint-Hilaire, porteur de sa lettre d'audience.

— Pour être reçu, dit-il, il faut un habit noir.

— Et quand on n'en a pas ? réplique Marco, qui n'en avait point.

L'empereur entend le dialogue, s'approche du maigre et grand vieillard.

— Sire, lui dit le pauvre écrivain, à brûle-pourpoint, je suis l'homme qui a le plus fait pour vous amener ici !

Napoléon, impassible d'habitude, fronce le sourcil.

— Je suis Marco de Saint-Hilaire !... Le page de l'impératrice Joséphine vous demande ses Invalides !

Le conteur ne jouit pas longtemps de la petite pension que lui assura l'empereur. Mais il disait vrai : en collaboration avec Hugo, Béranger, Emile Debraux et les images d'Epinal, il avait « fait » l'Empire.

Sur cette époque si dramatique et si curieuse, on ne se lassera pas de conter, et lorsque M. Frédéric Masson nous décrit les splendeurs du sacre, il semble qu'il répète un conte des *Mille et une Nuits*. Tout le monde a pu tout espérer en France depuis que le petit officier corse est entré à Notre-Dame pour y revêtir le manteau impérial.

J'imagine que M. Mounet-Sully n'oubliera pas de rappeler, dans la conférence qu'il doit faire sur Napoléon et Talma, la répétition générale du sacre, et le tragédien donnant des conseils de costume à

César. L'autre soir, El Mokri était très frappé de la façon dont l'admirable interprète d'*Œdipe roi* était costumé, drapé.

Superbe en son burnous blanc, l'ambassadeur marocain examinait avec curiosité les plis du manteau d'Œdipe.

— C'est comme chez nous, disait-il à son interprète.

Les Grecs antiques lui rappelaient les Berbères. Le burnous contemplait le peplos.

Voltaire, le buste de Victor Hugo lui rappelaient des noms illustres qu'il n'ignorait pas. Mais ce qui m'a frappé, c'est que devant le tableau de H. Laissement (*Une lecture au Comité*), comme on lui montrait le profil d'Alexandre Dumas fils, Dumas lisant *Francillon*, ce nom de « Doumas » lui parut familier. Et — popularité mondiale ! — l'ambassadeur me parla des *Trois Mousquetaires*.

Athos, Aramis, d'Artagnan ! héros de roman aussi célèbres que Napoléon, ce héros de l'histoire — et dont les hauts faits n'ont coûté de sang à personne. Héros de théâtre qui ont, par leurs exploits, enseigné l'héroïsme à plusieurs générations déjà ! Héros bien français, élégants, imprudents, empanachés, coquets et charmants, et dont les coups d'épée sont aussi connus d'un ministre marocain que les chevauchées et les aventures d'Antar !

O triomphes du roman et force toute-puissante du rêve ! Notre ami Charles Edmond, qui fut, en Crimée, le chef d'état-major du général Prim, commandant le contingent espagnol qui combattait avec nos sol-

dats, me contait que ces pauvres diables de Castillans et d'Andalous, expédiés et comme exilés là-bas autour de Sébastopol, sentaient le mal du pays peu à peu les envahir. Alors, le général Prim d'appeler ses officiers et de dire :

— Messieurs, chaque soir, au bivouac, vous ferez faire le cercle aux troupiers et vous leur raconterez les exploits d'Amadis de Gaule !

Amadis de *Gaaulo* ! prononçait l'Espagnol.

Ainsi le roman, le vieux roman de chevalerie, redonnait aux soldats l'ardeur voulue pour patienter, attendre la fin de la guerre, faire au jour le jour « de l'histoire » !

Le roman de Napoléon Ier, l'épopée, qui attire à la fois El Mokri et le prince Eitel, ne lassera jamais les conteurs de légendes. Mme la princesse de Metternich tient de l'adversaire même de l'empereur, du grand Metternich en personne, des anecdotes pittoresques dont elle donna jadis connaissance à M. Victorien Sardou, et je n'abuserai pas des confidences de l'auteur de *L'Affaire des poisons*, puisqu'il m'a autorisé à les redire.

Où Metternich, grand seigneur, retrouva le parvenu chez Napoléon Ier, c'est un jour que le prince se promenait à Compiègne avec Marie-Louise, sous cette treille ou cette charmille qui devait rappeler à l'impératrice certains coins de Schœnbrünn.

L'empereur suivait de loin Marie-Louise et le prince. Celui-ci causait, gesticulait. L'impératrice rêvait.

Quand Metternich revint vers l'empereur, Napoléon lui demanda :

— Que disiez-vous à l'impératrice ?

— Rien de bien important, sire. De menues historiettes de la cour de Vienne. Sa Majesté s'en amusait.

— Ah ! oui, parbleu, fit l'empereur avec un soupir et comme un geste nerveux, vous, vous savez comment on *leur* parle!

Oui, c'était là le parvenu, agacé de ne point connaître le langage, les usages des cours, la « manière », dirait le prince d'Aurec.

— Mais, ajoutait le vieux Metternich à la princesse de Metternich, où Napoléon ne m'a jamais paru le plus grand, ne m'a mieux donné la sensation de la toute-puissance, c'est un soir, dans un dîner intime, un dîner de famille où figuraient Murat, le roi Louis, le roi Jérôme et où j'étais familièrement invité... A un moment donné, dans le cours du repas, un plat annoncé sur le menu se fit attendre. Ces accidents arrivent même chez les monarques. Je ne sais si la marée avait manqué et s'il était question pour le cuisinier de se passer son épée, comme Vatel, ou sa broche à travers le corps. Toujours est-il que le front de l'empereur se plissa, et que d'un geste souverain, Napoléon, se tournant vers Murat : « Roi de Naples, dit-il brusquement, allez donc voir pourquoi l'on ne nous sert pas ! » Le roi de Naples se leva, salua, sortit. Puis, comme il ne revenait pas : « Roi de Westphalie, dit vivement l'empereur à Jérôme, allez donc voir pourquoi le roi de Naples nous

fait attendre. » Jérôme imita Murat, sortit. Et si les deux rois n'étaient pas revenus, avec le valet portant le plat en retard, l'empereur eût certainement dit et il allait dire : « Roi de Hollande, voyez donc ce que font là-bas le roi de Naples et le roi de Westphalie ! » Ce geste impérieux, cette parole brève et n'admettant pas de réplique adressée à des souverains par cet empereur de par le droit de la force, m'ont, ce jour-là, montré de la façon la plus vive et la plus césarienne combien Napoléon était vraiment le chef, l'*imperator*, le Maître ! »

Un maître qui d'ailleurs subissait non sans colère les caprices et les fantaisies de ses sœurs. J'ai parmi mes autographes un ordre de Napoléon où rageusement il ordonne la destruction de cachemires et de mousselines de l'Inde que, malgré le blocus continental, la princesse Pauline Borghèse faisait passer en contrebande.

« Brûlez ! Surtout parce que c'est la princesse. »

Qu'eût-il dit s'il avait appris qu'un jour, en Belgique, cette même jolie Pauline avait mis l'artillerie en émoi pour réchauffer un bain ? Voici comment.

Elle se rendait en 1807 à Chaudfontaine. Les chemins étaient raboteux. Pauline exigea qu'ils fussent sablés. Elle voulait se baigner, mais elle craignait que l'eau de la baignoire ne fût froide.

Alors le général Verger-Desbarreaux, commandant le département de l'Ourthe, d'aviser le préfet qu'on lui donnait l'ordre de faire chauffer des boulets par la fonderie de canons établie en 1803 dans l'ancien couvent de Saint-Léonard :

Monsieur le préfet,

La princesse est prévenue que le chemin est mauvais et cahoteux en quelques endroits et m'a chargé de vous inviter à le faire raccommoder en faisant jeter du sable ou de la terre dans les lieux qui sont dégradés.

Elle désire aussi qu'il soit transporté à Chaudfontaine, chez le sieur Picard, six boulets de 6 et une pince pour les tirer du feu. Ces boulets doivent être rougis à Chaudfontaine pour réchauffer l'eau du bain de la princesse.

La *Gazette de Liége* a jadis publié cette correspondance. Le jour même, le capitaine d'artillerie Jure, directeur de la fonderie de Saint-Léonard, recevait l'ordre préfectoral, et dès le lendemain, à six heures du matin, répondait au préfet de l'Ourthe :

Monsieur le préfet,

Je n'ai point de boulets de 6, mais je pense que pour l'objet dont il s'agit, les boulets de 8 seront meilleurs. Je vais faire forger une pince pour les saisir, et aussitôt qu'elle sera prête je les enverrai à Chaudfontaine. Je pense qu'ils y seront avant neuf heures.

Et voilà des boulets qui, momentanément du moins, ne firent de mal à personne. Mais l'anecdote est agréable et évoque un aimable spectacle : le bain de la princesse — de la princesse qui voulait aussi que l'atelier de Canova fût chauffé comme la baignoire de Chaudfontaine.

Pauline Borghèse prenait également comme eût dit mon professeur de rhétorique, des « bains de poésie ». On m'apporta un jour, à la Comédie, une montre d'or qui avait appartenu à Talma et où se trouvait gravée, dans l'intérieur du boîtier, une dédicace de la princesse au tragédien : « *Pauline à Talma* », s'il m'en souvient. Et j'avais grande envie de

conserver ce bibelot historique, la montre à sonnerie étant d'ailleurs fort belle.

Il me sembla que la montre de Talma devait pourtant échoir à l'artiste éminent qui joue *Hamlet* et *Œdipe*, et j'adressai le propriétaire de la montre à M. Mounet-Sully, qui ne la prit pas. Il possédait déjà de Talma un glaive, très beau, donné par un admirateur anglais de l'acteur tragique, et que portait, l'autre soir, Oreste. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas acquis cette montre de Talma qu'elle est authentiquée pour moi par un renseignement donné par M. Frédéric Masson. Pendant une cure de petit-lait que fit, à Aix, la princesse Borghèse, Talma vint en Savoie lui donner des leçons ou des séances de lecture. Il lisait à Pauline les poètes et les lui faisait répéter. Et c'est en souvenir, en remerciement de ces séances, que la sœur de Napoléon donna, sans doute, au tragédien la montre en question. « *Pauline à Talma.* » Je crois même qu'il est dit quelques mots de cette montre dans une lettre de Pauline Borghèse.

Si le possesseur inconnu qui me l'offrit il y a quelques années lit ces lignes, il y trouvera mes regrets de n'avoir point gardé la montre de Talma et l'expression du désir que j'aurais de l'acquérir.

Pourvu, grand Dieu, que cette « invite » ne me vaille pas une pluie de « montres de Talma » ! Le cardinal Lavigerie prononçait, certain dimanche, un sermon à Notre-Dame. Il parlait depuis fort longtemps. Tout à coup il s'interrompt :

— Je vous demande pardon, mes chers frères,

d'abuser de votre patience. Je crois avoir dépassé l'heure que je m'étais fixée à moi-même. Je n'en sais rien, à dire vrai, car je n'ai pas de montre.

Pauvre cardinal !

Le lendemain, des montres de toute valeur affluaient chez l'éloquent prélat. « Votre Eminence me permettra de lui offrir... » « Si Votre Eminence daignait accepter... » Toutes les formules, comme tous les modèles. Mais j'avertis les possesseurs de « montres de Talma » que je ne tiendrais qu'à celle que j'ai vue, la montre donnée par Pauline à Talma, son lecteur et professeur de diction.

Et — puisque je parlais de roman tout à l'heure — il y a comme un petit roman intime dans l'aventure de la princesse et du tragédien. La « cure de petit-lait » est comme un proverbe à deux personnages intercalé dans le grand drame napoléonien qui parle encore à l'imagination du jeune prince allemand et de l'ambassadeur marocain.

Je voudrais bien savoir quelles impressions emportera de notre Paris El Mokri après avoir promené son œil profond sur le spectacle de nos rues. Le prince Eitel n'a eu de Paris et des Parisiens qu'une vision à vol d'automobile. Il a vu Paris un peu en courant. El Mokri a pénétré plus avant, par ses conversations avec nos hommes d'Etat, dans l'esprit même de ce pays. Il apportera à son souverain des paroles de sagesse, des conseils de prudence, et s'il peut collaborer à la fin de l'aventure marocaine, il aura rendu service à tout le monde, à son pays, au nôtre, à l'Europe.

Voilà que l'Espagne, qui nous souriait et que nous aimons, fronce un peu les sourcils et ne semble pas, puisqu'il s'agit de collaboration, une collaboratrice satisfaite du scénario rédigé en commun. Elle reste l'arme au pied, et je retrouvais hier une lettre pittoresque et intéressante de ce Prim qui animait jadis ses soldats en leur contant *Amadis de Gaule.* Il avait combattu les Marocains. Il ne trouvait pas que l'Espagne eût tort de chevaucher, héroïque doña Quichotte, pour la cause de la civilisation. Il venait d'achever une campagne demeurée célèbre, et sa lettre, datée d'il y a quarante-sept ans, est d'actualité aujourd'hui. Le général espagnol l'adresse à un de ses amis de Paris :

Campement de Tetuan, 17;50 avril.

Cher monsieur Eyguen.

Merci cent fois pour les bonnes nouvelles que m'adressez à propos de ma conduite dans la campagne que nous venons de terminer. Oui, je me flatte d'avoir rempli dignement mon poste mais comment faire autrement quand l'honneur de mon pays et la vaillance traditionnelle de nos armes était (*sic*) en jeu ?

Nous sommes venus en Afrique non seulement à soutenir un duel à mort avec ces sauvages, mais aussi à démontrer à l'Europe et au monde entier que les Espagnols du présent sont dignes de leurs ancêtres, et Dieu merci, nous l'avons bien prouvé, car je vous assure qu'il n'est pas possible d'être ni plus brave dans les combats, ni plus résigné contre les privations, les tempêtes, les fatigues, ni plus courageux non plus en face du terrible choléra qui depuis le premier jour est entré chez nous, qui nous a décimé les nerfs (?) et qui aujourd'hui même fait des victimes.

Eh bien, une armée pas aguerrie, une armée pour ainsi dire de conscrits qui remplit si noblement la mission que sa reine et sa patrie lui ont confiée mérite-t-elle bien de la patrie? Je vous entends dire *oui,* comme nos amis le baron et M. Guillou répètent *oui, oui,* et cela me fait plaisir d'entendre.

Nous attendons l'arrivée des plénipotentiaires mores qui doivent rédiger le traité ; pour, cela fait, filer sans retard ; car la

guerre finie, nous n'avons rien à faire ici qu'attraper quelque peu de choléra. 8 000 hommes resteront à Tetuan tant que les 400 millions ne seront pas versés. Mais les Mores nous répètent à chaque nstant qu'avant trois mois ils auront tout payé. J'en doute fort. Cependant ils ont une si grande envie de rentrer en possession de leur cité sainte et mercantile que c'est possible qu'ils nous payent le plus tôt.

J'espère être à Madrid dans la première quinzaine de mai.

Je suis enchanté des nouvelles que vous me donnez du bitume. Hélas ! vous savez combien j'ai besoin de rattraper quelque chose. Aussi je vous serais très reconnaissant des bonnes nouvelles que vous voudrez bien me donner à cet égard.

Je vous prie de serrer les mains du baron et de M. Guillou de ma part, et recevez pour vous l'assurance de ma sincère amitié.

PRIM.

Aujourd'hui même je parlerai au général en chef en faveur de M. Bois-Lagrange.

Vieilles histoires ! Toujours nouvelles. On remarquera que le général s'inquiète autant du choléra que des affaires de bitume. Il ne perd pas la carte d'Europe tout en étudiant la carte du Maroc.

Dans une autre lettre, que j'ai là, il écrivait à Charles Edmond : « Je garde le superbe sabre d'un chef marocain pour les républicains de Madrid... » Prim, menaçant pour ses compatriotes, devait nous être fatal en 1870, et les républicains madrilènes répondre par des coups de tromblon à ses menaces de coups de sabre. L'histoire est un éternel, un perpétuel, un tragique recommencement. Mais trop souvent les « affaires de France » ont été des « affaires d'Espagne ». On a dit et redit que le Maroc était un guêpier. Non. La fable parle du renard imprudent que piquent, lardent, affolent les guêpes. Nous ne sommes pas le renard. Et nous ne redoutons pas maître Ysengrin, le loup. Le Maroc est simplement une toile d'araignée dont il ne faudrait pas être la mouche.

V

De la littérature et de l'amour à propos d'un crime. — Le capitaine von Gœben. — Un Othello de quatre-vingt-un ans. — Caprices de l'amour. — Les suicides. — La fin d'une amoureuse. — Poètes et fous. — Alfred de Musset sujet médical. — Un boulevardier. — Camille Weinschenck. — Souvenirs de jeunesse. — Un rival de Victor Jacquemont.

6 Mars.

Ce n'est point parce qu'un drame d'amour s'est déroulé à Berlin qu'il n'intéresse pas la vie parisienne. A Berlin, il est des juges ; il est aussi des meurtriers, et la fin du capitaine von Gœben, qui s'est ouvert la gorge dans sa cellule, après avoir assassiné le mari de sa maîtresse, est assez mélodramatique. Il portait, ce soldat, un des grands noms allemands que la Guerre de 1870-1871 a rendus illustres, malheureusement pour nous et nos enfants. Le général von Gœben avait combattu Faidherbe et une rencontre fortuite dans un wagon, après les batailles, me donna l'occasion de parler au commandant en chef allemand du commandant en chef de notre armée du Nord. Von Gœben exprima le respect qu'il avait pour le tacticien français, créateur de ces bataillons de tirailleurs sénégalais qui vont,

en compagnie de leurs femmes, défendre pour nous la convention d'Algésiras. Pauvres bons et braves nègres allant en guerre « en famille » avec un large sourire découvrant leurs dents blanches !

Le capitaine von Gœben descendait du général de l'année terrible. Descendait ! Le mot est sinistre. Il est vrai trop souvent pour les familles. Quelle lugubre comédie à écrire : *Les Descendants*. La dégénérescence atteint les races et les nations. Ce malheureux, suicidé aujourd'hui, avait juré devant l'arbre de Noël — l'arbre de Noël, le cher et sacré arbre familial — de tuer M. de Schœnebeck « cette nuit même ». Une façon de « réveillonner ». Il adorait Mme de Schœnebeck. Elle lui jurait qu'elle l'aimait. Non, elle ne l'aimait pas. Et c'est là le drame d'une psychologie morbide qui intéresse non seulement les Linden, mais le boulevard, mais tout le monde. Quel réveil chez ce meurtrier, poussé au crime par l'amour, lorsqu'il s'aperçoit que cette créature par qui il était comme hypnotisé, dominé, envoûté, se souciait moins de lui peut-être que de ce mari assassiné ! Mme de Schœnebeck n'est pas Hermione jetant son « Qui te l'a dit ? » à Oreste. C'est une détraquée qui, après une crise hystérique du crime, regrette l'homme, cet autre Pyrrhus, un Pyrrhus légitime, qu'elle a fait « immoler ». Et le déchirement est grand, il est sinistre dans l'esprit du misérable lorsqu'il se heurte à cette horrible constatation : « J'ai tué quelqu'un pour une femme qui aimait peut-être son mari et dont je n'étais que le pantin ! »

Alors, désespéré, — situation que je recommande à quelque auteur dramatique, — le meurtrier se demande : « Etais-je fou ou était-elle folle ? »

Elle était folle, paraît-il, ou du moins elle l'est devenue. Et le pauvre « suggestionné » qui a tué pour obéir à une curieuse de meurtre se trouve, reprenant sa raison, placé devant le sombre irréparable, devant ce fait lugubre : il y a au monde un soldat, un von Gœben, qui est un assassin !

Et lorsqu'en sa cellule il s'est tué, le capitaine, avec ce couteau qu'il avait, nous dit-on, aiguisé sur son assiette, ce n'est pas, j'en suis sûr, la vie qu'il a regrettée, non, c'est l'amour, l'unique amour de cette créature dont la névrose l'énervait, dont le charme l'affolait. La perdre ! Savoir qu'elle trompait, qu'elle mentait ! Voilà la douleur suprême, la seule douleur peut-être.

Je voudrais connaître en son texte original la lettre qu'a écrite le capitaine avant de mourir. Ce serait, comme disent les savants, une contribution à l'histoire de la folie-suicide. Car l'amour est une folie brève — ou chronique — comme la fureur, comme l'ivresse. Dégrisé, dégrisé affreusement, le pauvre amoureux, après le sang versé !

N'est-ce pas une folie encore, un accès de démence sénile qui a poussé ce vieillard de quatre-vingt-un ans à tuer, par jalousie, à étouffer, comme Othello, sa femme, une Desdémone de soixante et onze printemps ? Ce n'est plus en Allemagne, c'est auprès de la bourgeoise petite ville de Pithiviers, à Dimancheville, que s'est déroulée cette tragédie :

Philémon assommant Baucis à coups de pincette, puis lui enfonçant dans la bouche un pan de chemise. Variante réaliste à l'oreiller shakespearien. *Le Jaloux octogénaire !* On pourrait sur le titre, croire à une comédie. Non pas, c'est un drame. Champfleury écrivit jadis *Les Amoureux de Sainte-Périne.* L'amour ridé ! Mais les vieux amoureux étudiés par Champfleury n'allaient ni jusqu'au meurtre, ni jusqu'au suicide. Etienne Baffroy, l'amoureux de quatre-vingt-un ans, tenta au contraire, comme presque tous les meurtriers par amour, de se suicider. C'est même la marche ordinaire de ce genre de crimes.

Deux médecins, dont l'un est médecin honoraire de Charenton, M. Antheaume, et dont l'autre, M. Dramart, est aussi docteur des asiles d'aliénés, ont publié des « poésies de fous » à propos de la littérature poétique dans les maladies de l'esprit. Ces poètes, comme le vieillard de Dimancheville, parlent presque tous de tuer « l'objet aimé », avant de se tuer eux-mêmes. Et souvent ces fous ont des accents de poésie véritable. Témoin ce morceau qui fait partie de la collection de l'asile de Marseille :

Je te chanterai des chansons si douces,
Que ton cœur de pierre en sera touché.
Si bien qu'il faudra, si tu me repousses,
Qu'il soit, ton cœur sec, plus dur qu'un rocher.
Je te chanterai des chansons si douces !

La rime n'est pas riche ; mais nous n'en sommes plus à contester le mérite des rimes pauvres.

Je te donnerai, s'il le faut, ma vie ;
Mais pendant une heure, au moins, je t'aurai.

Ce moment passé, s'il m'en prend envie,
C'est sans nul regret que je te tuerai.
Je te donnerai, s'il le faut, ma vie.

Et quand coulera le sang de tes veines,
Pour tâcher encor d'accabler ton sort,
Pour risquer aussi d'augmenter tes peines,
Je me donnerai sur-le-champ la mort,
Lorsque coulera le sang de tes veines.

Car, sache-le bien, dans mon âme étrange
Bouillonne un mélange ardent et sans nom,
Où l'on voit unis la douceur d'un ange,
La foi d'un chrétien, le cœur d'un démon.
Oui, sache-le bien, dans mon âme étrange !

La gradation de l'amour morbide est là : « Je te tuerai, puis je me tuerai ! » Paroles de poète, menaces de fou. Mais on ne sait jamais, en amour, si les paroles de colère ne seront pas tenues plus sûrement que les serments

La littérature se mêle d'ailleurs à ces drames passionnels. Je suis bien certain que Mme de Schœnebeck avait beaucoup lu, et le capitaine von Gœben devait trouver fade le roman d'amour de *Werther*. Le célèbre professeur M. Scipio Sighele prépare un livre à la fois littéraire et sociologique — œuvre scientifique sans doute, mais œuvre aussi de moraliste — sous ce titre qui attire : *Littérature et criminalité.* Il sera intéressant de voir la part que fait à la littérature la criminalité. Et de toute la littérature, c'est l'amour, éternel et tout puissant, qui offre le plus de champ à l'héroïsme à la fois et au crime.

Qui donc a émis cette pensée : « C'est l'amour qui nous pousse aux belles actions mais qui nous empêche de les accomplir » ?

L'amour ? les folies, les impulsions de l'amour ? *Le jeu de l'amour et de la jalousie.* De la jalousie ou de la vanité ? Qui en sondera les abîmes ? Dumas fils me contait ce trait : la fin d'une jolie fille qu'il avait connue à Paris, adulée et adorée, et qu'un lord anglais, vieux ridicule et laid, avait emmenée à Londres où elle vivait somptueusement.

Elle était d'ailleurs délicieuse. Elle était jeune, le vieil amant la faisait riche. Elle n'aimait pas son lord, son mylord, comme on disait dans les vaudevilles d'autrefois, non certes, elle ne l'aimait pas le moins du monde. Un soir, en revenant de Drury-Lane, où ils avaient assisté à la représentation de quelque pantomine de Christmas, elle dit à son vieil adorateur :

— Tu as trop longtemps lorgné miss X... dans le ballet des Fées ! On m'assure que cette grande oie grasse est ta maîtresse. Si tu ne me jures point que ce n'est pas vrai, je me jette par la fenêtre !

— Vraiment, ma chère, fit le vieillard avec flegme, votre jalousie me rendrait un peu fat. Se défenestrer pour un amant tel que moi, quelle folie ! Mais je n'ai pas à vous jurer qu'une chose qui n'existe pas n'existe pas...

— N'importe. Jurez-moi qu'elle n'est point votre maîtresse, et de plus que vous ne la verrez ou la reverrez jamais !

— Je ne puis vous jurer cela, ce serait un serment absurde. Il faut garder ces choses sérieuses pour les grandes occasions !

— Vous ne voulez pas jurer que cette fille n'est pas votre maîtresse ?

— Non. A quoi bon ? Elle ne l'est pas !

— Ainsi, vous ne voulez pas jurer ? Une fois, deux fois, vous ne voulez pas jurer ? Non ! Une troisième fois ?

Le vieux lord demeurait muet.

Alors la jolie Parisienne d'ouvrir brusquement la fenêtre du salon où se débitait ce duo d'amour et, d'un bond, d'aller s'écraser dans la rue.

Elle détestait peut-être cet amant, elle s'en moquait certainement. Mais à la première boutade jalouse, elle sautait, de rage, par la fenêtre.

— Et dites-moi sur quoi l'on peut compter ou de quoi l'on peut se défier, avec les femmes ! concluait l'auteur de M. de Ryons, *l'Ami des Femmes*.

Le pauvre capitaine von Gœben a dû se poser cet ironique point d'interrogation tout en aiguisant sur la porcelaine la lame de couteau qui allait lui couper l'artère carotide.

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

Et les médecins sont si convaincus que l'amour est une maladie qu'ils se plaisent, l'un après l'autre, à disséquer, si je puis dire, le poète même de l'amour, le malheureux Alfred de Musset.

Le docteur Cabanès l'avait étudié comme dipsomane. *La Dipsomanie d'Alfred de Musset*. Lisez, hélas ! l'ivrognerie. M. Lefébure l'étudie dans *La Chronique médicale* sous cette étiquette : « Alfred de Musset sensitif ». Voilà qu'un docteur de Lyon publie une thèse spéciale : « Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset ». Il y a même, en méde-

cine, une maladie spéciale, variété, je crois, des maladies de cœur, et qui s'appelle le « mal de Musset ». O la gloire ! Etre « autopsié » après la mort, c'est la rançon de l'immortalité.

Il y a gloires et gloires. Il y a les gloires, les glorioles et les gloriettes. Ce boulevardier qui vient de disparaître, — physionomie très spéciale, seulement connue de quelques Parisiens, — Camille Weinschenck, était une figure tout à fait originale, un être d'aspect falot, aux costumes étranges, rappelant à la fois les allures d'un Barbey d'Aurevilly et celles d'un dandy d'opérette, le chapeau gris planté de côté, entrant au café Américain comme un d'Orsay devait entrer au café Tortoni, l'allure conquérante.

Un chroniqueur de ses amis, M. Georges Price, nous apprend ce matin que cet excentrique avait une spécialité : au café, on ne le vit jamais prendre une consommation. Mais il y répandait les pourboires. Il y donnait aussi ses rendez-vous d'affaires, comme jadis un autre original, dramaturge de talent, Edouard Brisebarre, qui, directeur du Théâtre-Historique, boulevard du Temple, et n'ayant pas un trop-plein d'argent pour payer ses figurants, disait aux auteurs :

— Je vous attendrai sur la scène à telle heure !

Et sur la scène, les auteurs causaient de leurs manuscrits avec le directeur et « faisaient nombre » parmi les figurants du drame populaire *Léonard ou la Route de Toulon*. Des égoutiers figurés par des gens de lettres !

Et précisément, Camille Weinschenck avait été di-

recteur de théâtre. Il avait pris tour à tour en main le théâtre de Cluny et la Gaîté. Je l'avais connu bien avant ce temps-là lorsqu'il habitait rue de la Santé, aux Batignolles, avec ce trio de littérateurs de grand talent, que la génération nouvelle ne connaît plus et qui s'appelaient Amédée Rolland, Charles Bataille et Jean du Boys. Les trois mousquetaires de l'Odéon. Amédée Rolland y avait fait applaudir *Le Marchand malgré lui*, *Les Vacances du docteur*, et Charles Bataille un puissant drame rural, *L'Usurier du village*. J'oublie le titre de la pièce que Jean du Boys y donna le soir même où triompha le petit acte d'un jeune poète débutant, *Le Passant*, de François Coppée.

Du Boys, Bataille (Bataille à qui Victor Hugo écrivait : « Votre prénom est *Bataille*, mais votre nom est *Victoire* », Amédée Rolland, celui-ci robuste, superbe, d'une carrure balzacienne, sont morts, morts trop jeunes. Quel cimetière littéraire que le passé ! On appelait leur réunion l'*Ecole des Batignolles*. Ils avaient installé chez eux un petit théâtre très libre, plus que libre, où l'acteur Tisserant, de l'Odéon, Albert Glatigny, Bataille lui-même firent représenter des œuvres d'un réalisme forcené ou d'un lyrisme échevelé réunies en un volume que publia Poulet-Malassis sous ce titre : *Théâtre de la rue de la Santé*, et qu'il ne faudrait pas laisser traîner sur les tables. Théâtre non de « paradis » mais d' « enfer ». Il contient du moins deux chefs-d'œuvre, le *Jean Coutaudier* (un cousin de Jean Hiroux) et le *Scapin homme conciliant* de Glatigny.

Toutes ces pièces étaient jouées par des marion-

nettes. Le théâtre de Nohant de Maurice Sand était plus familial. Les bonshommes de Guillaume furent plus aristophanesques. Les marionnettes de Mme Forain sont plus modernes et plus somptueuses. Les acteurs en bois du théâtre de la Santé avaient pour régisseur l'excellent « revuiste » Lemercier de Neuville, qui trouva là ses fameux « pupazzi » devenus bientôt populaires et aussi « demandés » dans les salons que Thérésa, alors en pleine vogue, et Coquelin cadet, encore au Conservatoire.

L'impresario, c'était Camille Weinschenck, que son ami rabelaisien Amédée Rolland appelait « Quatre-Mille-Vingt-Cinq ». Peu bavard, portant déjà ses redingotes de 1830, Camille restait volontiers étendu et rêveur pendant ces représentations pour lesquelles on se disputait les invitations, sévèrement contrôlées. Parfois, coiffant d'un fez turc sa tête de Levantin, il avait l'air d'un pacha se donnant silencieusement la comédie. Puis, la mort ayant fermé les portes du théâtre de la rue de la Santé, comme elle ferme et fermera une à une toutes les portes (je songe au château de Combourg), Camille Weinschenck n'ayant plus auprès de lui ses amis de l'Ecole des Batignolles se prit à courir l'univers, se mettant à l'école du monde inconnu. Il alla un peu partout, ce paresseux apparent, prenant des notes et rêvant de « faire un livre ».

Et ce livre, il le fit. Il avait écrit un énorme ouvrage sur l'Inde, son voyage aux Indes, qu'il rapporta à Paris et m'apporta, un jour, en épreuves in-folio avec des planches lithographiques, vues

de cités, paysages, animaux, tigres et serpents, faune et flore asiatiques, — un de ces livres impossibles à manier, pour lesquels il faut, pour les ouvrir, des tables spéciales et qui à eux seuls encombrent une bibliothèque.

— Voilà, me dit Weinschenck. J'ai voulu faire « plus fort » que Victor Jacquemont ! Je veux qu'on dise désormais l'*Inde de Weinschenck*.

Il n'avait pas prévu l'Inde de Pierre Loti. Du reste, son œuvre me parut avant tout scientifique. Il me demandait une préface. Que ne m'a-t-on demandé et que n'ai-je écrit de préfaces ! Et tout naturellement on me le reproche. Mais comment refuser une préface au survivant de l'Ecole des Batignolles ? La préface fut faite mais le livre, l'*Inde de Weinschenck*, ne parut pas. L'œuvre eût coûté une fortune.

A cette heure-là, Camille Weinschenck était riche et pouvait s'offrir le luxe de l'impression après le plaisir du voyage. Mais quel cyclone s'abattit sur lui ? Je l'ignore.

J'étais à Berlin lors de la fameuse entrevue des trois empereurs, l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche, après la guerre. Je prenais des notes pour un livre, introuvable aujourd'hui, *Les Prussiens chez eux*. Comprenant fort mal l'allemand, j'avais pris pour guide dans la capitale des milliards et pour interprète un jeune comédien qui jouait je ne sais quel bout de rôle dans une féerie représentée, là-bas, sur un petit théâtre. C'était la traduction, l' « adaptation » d'une vieille

féerie qui avait amusé mon enfance, *La Chatte blanche*, des frères Cogniard.

La fantaisie me prit d'aller voir, en ce théâtre berlinois, les tableaux qui me divertissaient jadis sur la scène du boulevard du Temple. Il y avait là un défilé de pierres précieuses, le « Pays des Diamants », où figuraient, fort bien déshabillées, de jolies filles que, d'une avant-scène, lorgnait un spectateur à carrure solide, d'aspect brutal, dont le nom me fit tressaillir quand je l'entendis prononcer :

— Le prince Frédéric-Charles !

Le Prince Rouge !

Tout à coup, parmi ce défilé des diamants, des rubis, des saphirs, des émeraudes, un des personnages de théâtre, qui désignait à leur apparition les pierres précieuses, le Kohinoor, ou le Sancy, dit quelque chose comme :

— Le Régent ! Le Régent de France !

Et sautillant, chamarré, la poitrine barrée du large ruban rouge de la Légion d'honneur, en uniforme de général français, apparut, très reconnaissable en sa « charge », s'étala sous les rires du public berlinois et sous la lorgnette du prince Frédéric-Charles, celui qui vivait encore à Chislehurst, celui qui avait porté le titre d'empereur des Français, Napoléon III.

J'ai été de ceux qui, au temps de l'Empire, parlèrent haut, même aux heures où il y avait péril à parler à demi-voix. Mais quand j'aperçus ce ruban rouge, cet uniforme de soldat, ce vaincu figuré par un pitre allemand, je me levai de mon fauteuil et

sortis brusquement, entendant autour de moi des gens dire ce nom que j'écoutais en relevant la tête :

— *Ein Franzœse.*

Et comme je sortais du petit théâtre dont j'oublie le nom, qui allais-je apercevoir, debout, accoudé au contrôle ? L'ancien impresario du théâtre de la rue de la Santé, l'auteur du *Voyage aux Indes* demeuré inédit ou en feuilles, Camille Weinschenck.

C'était lui qui était le directeur de la tournée de *La Chatte blanche*, traduction nouvelle. C'était lui qui avait eu l'idée de personnifier le Régent par le maître détrôné des diamants de la couronne.

Je ne lui en fis pas mon compliment. Il se mit à rire et me trouva bête.

Aimable, bon garçon, journaliste à ses heures, mais encore une fois paresseux avec délices, comme Figaro, il eût pu être célèbre comme un autre — et qui sait (si le livre eût été publié) si l'on ne dirait pas aujourd'hui (c'était son rêve) :

— Il y a le livre de Victor Jacquemont sur l'Inde, et le livre de Camille Weinschenck !

Ainsi va la gloire.

VI

L'Orient de théâtre et l'Orient vrai. — Le général Lyautey à la Comédie-Française. — Le Maroc de de Amicis et *Les Trois Sultanes*. — Impressions parisiennes d'un Italien. — Paris, le Paris de 1878. — Edmondo de Amicis et Victor Hugo. — Deux enfants abandonnés. — La pitié pour les petits.

13 Mars.

Une très jolie antithèse parisienne — ou, si l'on veut, un curieux rapprochement — c'était, à l'avant-dernier mardi de la Comédie-Française, le général Lyautey assistant, du fond de cette même loge où j'avais reçu le ministre El Mokri, à la représentation des *Trois Sultanes*.

Cet Orient de fantaisie contemplé par le commandant de la division d'Oran, ces danseuses de l'Opéra imitant là les mouvements de corps, les torsions de buste des belles Fatmas d'Algérie, le caftan vert de Soliman rappelant au soldat celui de quelque caïd africain :

Un homme alors passait,
Un homme au caftan vert !

comme dans *Les Orientales*, c'était, en vérité, un spectacle peu ordinaire.

Le général regardait d'un air légèrement étonné ce décor de théâtre, ces murailles dentelées, ces moucharabys, ces tapis et ces sculptures mauresques dont, là-bas, il a la vision coutumière.

Etait-ce pas son palais d'Oran, la caserne de Château-Neuf qu'il avait là devant les yeux ? Le monocle encastré dans l'arcade sourcilière, la moustache en crocs, grand, solide, charmant, le général se retournait vers un de ses voisins, et désignant la belle fille qui dansait, les cheveux noirs dénoués, une rose rouge aux lèvres :

— Elle est très kasba ! disait-il.

Puis il s'étonnait encore de se voir à Paris, dans un théâtre, lui qui a pris l'habitude de la vie africaine, — à cheval durant de longues heures, des journées, ou penché sur la carte, étudiant les sentiers à suivre, les montagnes à gravir, à tourner. Dormant peu, relié en son logis parisien à sa division algérienne, surveillant le Sud oranais du fond de la rue Paul-Louis-Courier, il laissait là un moment ses préoccupations militaires et patriotiques pour écouter les verselets de Favart et applaudir ces comédiens dont il emporterait la vision au loin, pour évoquer, revoir aux « heures grises » ces spectacles à peine entrevus.

Et pour un soldat gentleman et lettré, sortant du cercle Agricole ou du cercle de l'Union pour aller exposer ses plans au président du Conseil et au ministre de la Guerre, c'était un intermède élégant que cette apparition des *Trois Sultanes* et cet orientalisme du XVIIIe siècle, faux et charmant, moins

pénétrant que celui de Loti, Azyadé ayant détrôné Roxelane. A un moment donné, les couplets que Mme Favart adressait jadis tout net à Maurice de Saxe caressé par ces vers comme Soliman par l'éventail de l'esclave :

O vous que Mars rend invincible...

(vous n'avez pas oublié le joli feuilleton de M. Ad. Brisson), cette romance où la flatterie la plus douce passait par les lèvres les plus spirituelles, étant redite par Mlle Leconte devant le soldat, quelqu'un glissa ces mots au général Lyautey :

— Eh ! mais, c'est de vous, dirait-on, que Roxelane parle...

Le général se mit à rire, refusant le compliment, et répondit alors :

— Diable ! Ah ! par exemple, non ! Il y a une différence entre les soldats de Fontenoy et les Beni-Snassen.

Et je le répète, l'antithèse était singulière : le soldat partant demain pour le Maroc et assistant à cette turquerie que J.-J. Weiss trouvait si délicieuse. Il semblait qu'il y eût dans la rencontre et le hasard une sorte d'ironie. Le vrai Maroc est étrangement plus sombre que l'Orient de ces *Trois Sultanes*. Casablanca n'a pas la gaieté des rimes de Favart. Aujourd'hui, pour ce soldat lettré, auteur de tels articles fort remarquables : *Du rôle social de l'officier*, *Du rôle colonial de l'armée*, c'était quelque chose comme des Orientaux d'opérette (que l'auteur de *La Chercheuse d'esprit* me pardonne !) évoluant

devant lui. Demain, ce serait, c'était la bataille, la poursuite des mahallas hafidiennes, les dures étapes, la guerre de surprises, de privations, — mais la vie ardente, fiévreuse, féerique.

Il regardait, derrière son monocle, Roxelane, Soliman, les sultanes, le chef des eunuques, et quelqu'un lui dit :

— Quand on pense que ces trois actes du bon Favart ont pourtant amené non pas, certes, un conflit, mais des explications entre le sultan et l'ambassadeur de France ! Oui, lorsque la Comédie remonta *Les Trois Sultanes* pour la pauvre et fine Ludwig, Sa Hautesse, qui s'occupe et se préoccupe fort des choses du théâtre, s'étonna en ce temps-là qu'on mît, à Paris, sur la scène, le grand Soliman et ses favorites. Et de son étonnement, qui touchait à la mauvaise humeur, le sultan fit part à notre ambassadeur, qui était, je crois bien, M. Cambon, notre excellent représentant à Londres, un maître diplomate.

« Il y avait autour du Commandeur des Croyants, lorsque l'ambassadeur de France l'entendit se plaindre, de hauts personnages du palais et de jeunes attachés d'ambassade, dont un au moins avait habité Paris autrefois.

« M. Cambon répondit à Abdul Hamid que ce n'était pas du tout une nouveauté que représentait la Comédie-Française et qu'on ne pouvait guère, à la fin du XIXe *siècle*, trouver déplacé ce qui avait diverti le XVIIIe. Favart était un auteur classé, sinon classique. Et n'y avait-il pas plus d'irrespect

dans la fameuse Cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*, où le mufti cogne du Koran le crâne du malheureux mamouchi Jourdain, que dans les irrévérences alertes et les caprices féminins de Roxelane ?

« Le sultan se calma un peu en apprenant que *Les Trois Sultanes* étaient une pièce du répertoire, que l'auteur était mort et qu'on n'avait pas voulu attenter à la majesté de Soliman II. Son blême visage impassible laissa même apparaître une sorte de sourire furtif.

« Mais il y eut dans son regard un éclair rapide lorsque très imprudemment un des jeunes diplomates présents à l'entretien, Ottoman parisianisé, et qui, avant de réintégrer Constantinople, s'était fort imprégné des senteurs du boulevard, ajouta, après les paroles de notre ambassadeur, ces mots en turc, paroles que notre drogman traduisit :

« — Et ce n'est pas la première fois qu'on donne à Paris des pièces où sont montrés les costumes de notre pays...

« Quand je dis « un des jeunes diplomates », le mot de « jeune » signifie, on le voit, « imprudent ». Pour paraître informé et se faire peut-être bien venir de Sa Hautesse il continua (toujours en turc) :

« — Oui, j'ai vu aux Folies-Dramatiques une opérette charmante où chantait la belle Devéria, venue tout exprès de Pétersbourg et pour qui le général Skobelef avait un véritable culte... C'était amusant. Cela s'appelait *Les Turcs*.

« Alors le sultan interrompit, le ton bref, coupant et sévère :

« — Vous dites que vous avez vu ?...

« Le sultan appuyait sur le mot :

« — Vous êtes allez voir *Les Turcs ?*

« Tout ce dialogue, traduit à notre ambassadeur, était comme souligné d'un coup d'œil terrible, « poignardant », eût dit Barbey d'Aurevilly.

« Le pauvre diplomate, trop parfumé de « parisine », ne savait plus où se fourrer. Il eût, sachant nager, préféré être précipité au fond du Bosphore. Je ne crois pas que sa soirée aux Folies-Dramatiques, son admiration pour Mlle Devéria et cette représentation des *Turcs* lui aient valu beaucoup d'avancement. »

Et le général Lyautey souriait à ce souvenir, tout en écoutant *Les Trois Sultanes.* Il songeait à Favart, à Mme Favart. Il songeait surtout à ce problème qu'il doit, là-bas, résoudre, et la halte parisienne, l'oasis de Paris entre deux chevauchées lui semblait passer, avoir passé trop vite. Il allait s'embarquer dans trois jours. Adieu les causeries, les sourires amis, les réceptions entre deux dépêches, toute cette vie hâletante qui lui aura paru une sorte de rêve ! Il est à Casablanca maintenant, le soldat lorrain qui eut jadis sans doute, en sa maison natale de Nancy, plutôt la hantise des Vosges que la vision du Maroc. Il est à Casablanca, dont M. Georges Bourdon nous décrit si dramatiquement les inoubiables *Journées*, ou il y sera demain. Et ce général de cinquante-quatre ans, alerte, vigoureux, le verbe mâle et franc, résolu, va le plus simplement du monde faire ce qu'il y a de plus difficile à accomplir : son devoir.

— Je reviendrai sans doute dans un mois, nous disait-il.

Et je souhaite de lui faire alors les honneurs de cette Comédie-Française qu'il n'avait pas revue depuis la catastrophe d'il y a huit ans.

En attendant, aux côtés du général d'Amade, — un homme de Plutarque, m'a dit un bon juge — qu'il se rappelle, sous la tente ou à cheval, le madrigal de la sultane, car si les caftans rouges des Marocains ne sont pas les habits rouges de Fontenoy, les balles des partisans de Moulaï Hafid tuent aussi bien que celles des soldats de lord Hay et des Anglo-Hanovriens. Et que le fredon de Roxelane l'accompagne au pays des hardis cavaliers :

O vous que Mars rend invincible...

Pour le maréchal de Saxe, cette musiquette et ces verselets, c'était le boute-selle de la victoire !

Je suis certain que le général Lyautey connaît le livre publié sur le Maroc par M. Edmondo de Amicis. La mort, aussi bien que la guerre, en fait une actualité. A M. de Amicis, qui vient de mourir à Bordighera, notre Paris doit au moins un souvenir. Il l'aimait, ce Paris, comme il aimait la France. Il était de ces Italiens, si nombreux d'ailleurs, qui, même aux heures où la politique mettait de la défiance entre les deux nations, restaient fidèles à l'amitié française. M. Fogazzaro, par exemple. Un Angelo de Gubernatis, poète et érudit, est encore de ceux-là, et des plus ardents. De Amicis nous avait

été sévère parfois. Mais on lira toujours ici avec émotion la page où il raconte qu'entendant passer un régiment, il éprouve, se mettant à la fenêtre, une patriotique émotion rétrospective en voyant défiler ces uniformes bien connus de son enfance, alors que les zouaves en culottes bouffantes allaient faire campagne avec les bersaglieri à plumes de coq. Charles Dickens a écrit une page à peu près pareille sur nos soldats, remontant, clairons en tête, les Champs-Elysées.

M. de Amicis était un romancier, un poète, un voyageur. Il avait été soldat, et le sous-lieutenant de Custozza s'en souvenait avec fierté. Le voyageur, qui décrivit Constantinople et l'Espagne, après Gautier, s'arrêta souvent à Paris. Il a laissé des *Souvenirs de Paris* qu'on pourrait placer à côté des très piquants mémoires du Vénitien J. Caponi, l'alerte doyen de la presse italienne parmi nous. De Amicis est ébloui par ce grand, bruyant, éclatant Paris. Il en suit le mouvement torrentiel. Il en parle avec l'étonnement d'un paisible promeneur qui se trouve soudain emporté par une foule. Dès le boulevard Beaumarchais, en sortant de la gare de Lyon, « déjà, écrit-il, on devine, on sent, on respire, allais-je dire, l'immensité de Paris ; et l'on pense avec stupeur à ces petites villes solitaires et silencieuses d'où l'on est parti, qui s'appellent Turin, Milan ou Florence, où chacun se tenait sur sa porte ou dans sa boutique, et où l'on vivait comme en famille. Hier nous voguions sur une mare, aujourd'hui nous naviguons sur un océan ».

M. de Amicis est bien bon de comparer Paris à l'Océan, mais la vie intellectuelle de Milan, mais l'atmosphère artistique de Florence, mais la sévérité pensive de Turin, où Cesare Lombroso travaille, n'éveillent point l'idée de mares. Comme on voudrait s'y reposer et y vivre quelques jours ! Mais Edmondo de Amicis grossit tout ce qu'il voit à Paris. Les omnibus y ont l'air de « maisons ambulantes ». Les restaurants sont pareils à de « petits temples ». Les magasins deviennent des « salons ». La rue parisienne n'est pas une rue, c'est une « succession de places, une immense place publique préparée pour une fête et où regorge une multitude qui a du vif-argent dans les veines ». Lui et son ami Giacosa, venus pour visiter l'Exposition de 1878, sont stupéfaits, assourdis. Que diraient-ils donc aujourd'hui ?

De Amicis est non pas un voyageur sentimental, comme Sterne, mais un voyageur purement littéraire. C'est dans les romans, visiblement, qu'il a étudié les Parisiens. Il retrouve parmi les passants les types particuliers qu'il a rencontrés dans les livres. A Londres, nous cherchions jadis les snobs de Thackeray et les originaux, les excentriques de Dickens, les cousins de M. Pickwick. A Paris, dit de Amicis, « toutes les figures nous sont connues, et elles nous font sourire. C'est Gervaise qui paraît sur le seuil de sa boutique, son fer à la main ; c'est M. Joyeux qui s'en va à son bureau en rêvant une gratification ; c'est Pipelet qui lit son journal ; c'est Frédéric qui passe sous la fenêtre de Bernerette ; c'est la couturière de Mürger, c'est la mercière de Paul de Kock,

c'est le gamin de Victor Hugo, c'est le Prudhomme d'Henri Monnier, c'est l'homme d'affaires de Balzac, c'est l'ouvrier de Zola. Les voilà tous. Comme on s'aperçoit que, même à distance, on vivait dans l'immense ville de Paris ! »

Le grand Giosué Carducci, que Richepin va célébrer dimanche au Collège de France, et à qui M. Pierre de Bouchaud consacre un précieux petit *librettino*, plus chargé de pensées qu'il n'est gros, a écrit un *Hymne à Satan*. Les impressions de M. de Amicis sont comme un *Hymne à Paris*, un hymne en prose, mais d'un lyrisme éperdu. Son cœur bat tandis qu'il compte les battements du cœur de Paris.

Notez qu'il en voit les défauts et qu'il les signale. Mais ces défauts mêmes, pour lui, sont l'envers de quelque qualité. Sous l'enfantillage des Parisiens, il trouve toujours de la bonté, « comme sous une belle écume, il y a un bon vin ». Le Français lui paraît toujours prêt à commettre une énorme sottise ou à faire une grande action ; et enfin je sais gré à de Amicis d'avoir écrit cette phrase définitive :

« Et il faut le dire, l'ami qu'on trouve là, le bon, le vrai Français, en vaut vraiment deux. »

En 1878, alors que de Amicis publiait ses sensations parisiennes, Victor Hugo vivait encore. Une visite à Victor Hugo était pour les poètes ce qu'est une visite au tombeau de Napoléon pour les fils d'empereur. M. de Amicis alla saluer Victor Hugo, au numéro 20 de la rue de Clichy. Et il faut lire le récit de cette visite pour se rendre compte de la puissance de rayonnement qu'avait le grand vieillard

qu'Emile Augier appelait le Père. Edmondo de Amicis tremblait comme un enfant en montant lentement chaque marche de l'escalier. Il s'arrêtait tout en sueur, plus fatigué qu'un alpiniste faisant une ascension. Voir Victor Hugo ! Parler à Victor Hugo !

Devant la porte, il s'arrêta, frémissant. Puis tout à coup, il sentit un élan puissant que lui communiquaient brusquement mille souvenirs d'adolescence et de jeunesse.

Et fort joliment :

« Cosette, écrit-il, me murmura : Courage ! Hernani me dit : Entre ! Gennaro me cria : Sonne ! Et je sonnai. Dieu éternel ! Il me sembla entendre résonner au loin, pendant un quart d'heure, la grande cloche de *Notre-Dame !* »

Enfin il se trouve devant Victor Hugo, devant Hugo debout, seul, immobile. Il voit confusément devant lui « une tête blanche qui lui paraissait énorme » et deux prunelles « qui prenaient peu à peu une expression de curiosité et de bienveillance ». Et quel tressaillement électrique lorsqu'il serre la main tendue, cette main qui avait écrit *La Légende des Siècles !*

Puis des hôtes arrivent. Le poète les reçoit avec cette bonté familière, cordialement souveraine, qu'il avait avec tous. De Amicis regarde, écoute, « se croit roi de France » pendant quelques heures, aspire au moment fortuné où il pourra peut-être, seul à seul, converser avec Victor Hugo. Le maître le regarde avec bienveillance à travers la table (car Hugo ne recevait guère qu'en rompant le pain et le

sel). On parle de tout, de l'Inde, de l'Académie, de la politique. « Je n'ai pas une minute à moi », dit Hugo. Enfin, les hôtes un à un se retirant, et le poète, sachant que M. Amicis est Italien, voulant le retenir pour causer un peu de la patrie de Dante, le visiteur se trouve en tête à tête avec l'auteur des *Misérables*.

Ils sont assis en face l'un de l'autre. Mille questions se pressent sur les lèvres de l'écrivain italien.

Il commence, prenant son courage :

— Monsieur...

Poliment, Victor Hugo, posant sa main sur le genou de de Amicis, regarde « avec l'air de quelqu'un qui attend ».

— Monsieur...

Le maître attend toujours.

Que va lui dire ce beau garçon à tournure militaire, moustache rude, regard loyal — poète aussi, paraît-il, et qui a chanté *l'Italie et la Pologne ?*

— Monsieur...

Et brusquement, prenant son parti, ahuri d'ailleurs, éperdu, Edmondo de Amicis laisse tomber cette question extraordinaire :

— Monsieur, êtes-vous... êtes-vous allé voir l'Exposition ?

« Je restai là, foudroyé par ma demande », dit de Amicis lui-même.

Victor Hugo dut être étonné.

Il répondit gravement :

— C'est un beau joujou !

— Mais immense, immense, répliqua le malheureux pour se rattraper, immense, maître !

Victor Hugo sourit.

Il compléta :

— Oui, c'est un immense joujou !

Puis il se détourna poliment du pauvre de Amicis. Voilà tous les propos qu'échangea avec le poète des *Châtiments* le plus enthousiaste des hugolâtres venus d'Italie.

Il paraît que ce bel Italien énergique, touriste infatigable, cavalier comme un Marocain, leste comme un Andalou, était devenu, à soixante ans, très alourdi et pouvant à peine, à Bordighera, faire quelques promenades de santé. Il écrivait pourtant toujours. La plume et le papier sont les consolateurs suprêmes. On oublie tout, les soucis, les tristesses, la maladie même, devant son encrier.

La mort de cet énamouré de Paris, qu'on pleure et dont on vient de saluer la mémoire à Rome, m'a entraîné loin du petit hôtel où deux enfants abandonnés par une mère, ou volés par une aventurière, ont été trouvés appelant en anglais *mama, mama...*

— *Come, mama !*

Et ce tout petit drame intime, avec son côté mystérieux, ce chapitre de roman de Dickens (on songe au petit Joé errant dans le brouillard de Londres) a ému plus vivement que tel crime à la mode. L'enfant est de tous les héros de roman le plus attendrissant, et depuis le *Jack* de Daudet, un chef-d'œuvre, jusqu'aux *Deux Berceaux* du bon vieux Richebourg, le plus sûr moyen d'émouvoir est de s'occuper des enfants.

Mme Dorval fut une artiste de génie. Elle joua l'Adèle d'Hervey d'*Antony*, la *Marion Delorme* de Hugo. Quel fut son succès le plus éclatant, le plus populaire ? Un mélodrame où une femme du peuple, pour le sauver de la misère, mettait son enfant aux Enfants-Trouvés, le livrait au *tour*, qui le lui prenait comme un gouffre.

Et la pitié, la pitié du cœur de Paris, va vers ces deux petits qui demandent leur mère et qui deviendront les orphelins de la cité parisienne, après avoir vainement jeté — oiseaux tombés du nid — leur cri d'appel :

— Viens, maman ! *Come, mama !*

VII

Un legs à l'Académie française. — Les 100 000 francs de Mlle Leclère. — Pour arrêter la décadence morale de la France. — Une enquête par un journal de New-York : la France est-elle en décadence morale? — Nos livres aux États-Unis. — Pornographie d'exportation. — Ce que pensent et ce que font les étrangers. — Paris calomnié. — Une autre enquête : Shakespeare, sa statue ou son théâtre. — Le Club du Silence à Londres. — La nymphe Tacita. — Ce que coûte un mot. — A propos de Marlborough.

20 Mars.

On s'est demandé pourquoi, dans sa dernière séance, l'Académie française avait refusé un legs de cent mille francs qui, comme les oncles des comédies d'autrefois, lui venait d'Amérique. C'est que le legs, en vérité, était rédigé d'une façon inacceptable et que sa teneur, publiée là-bas, avait soulevé une assez vive émotion par delà l'Atlantique. La colonie française aux Etats-Unis s'en était sentie blessée, et les journaux, par leurs interviews et leurs articles, avaient changé cette question toute particulière en une véritable question internationale. Ils grossissent tout, les journaux.

Mlle Leclère, en mourant, faisait don à l'Académie française d'une centaine de mille francs des-

tinés à encourager les œuvres littéraires pouvant « relever la France de sa décadence morale ». Telle était la teneur du testament. La légataire, ancienne institutrice, je crois, rougissait, disait-elle volontiers, des ouvrages que la France expédie à l'étranger et elle tenait à endiguer le flot de cette littérature décadente. Son idée était formelle. Et le texte même des dernières volontés de la testatrice avait été publié par les feuilles américaines. Là-dessus, grand tapage. Une autre institutrice, bonne Française, voyant l'effet que produisait autour d'elle, en Amérique, le testament de Mlle Leclère, aussitôt d'avertir l'Académie que l'acceptation du legs serait considérée au pays des dollars comme la constatation pure et simple, l'affirmation, la reconnaissance officielle de ce que la morte voulait empêcher : la décadence morale de la France.

Querelle d'institutrices.

L'Académie n'avait pas besoin de ce bon avis pour ne pas contresigner les *ultima verba* de Mlle Leclère. Elle ne pouvait admettre cette formule : « Relever la France de sa décadence morale. » Elle était décidée à refuser le legs dès la première lecture des conditions énoncées.

Mais en Amérique, la question du testament de Mlle Leclère devenait tout à fait aiguë, passionnante. Les gazettes s'en mêlaient, faisant volontiers campagne contre les lettres françaises, saisissant (je parle de certains journaux) toute occasion de scandale pour augmenter leur tirage, et déconsidérant, diffamant volontiers tout un peuple pour

vendre quelques numéros de plus. C'est du sacerdoce à l'envers.

Ces « certains journaux » saisirent au bond l'occasion offerte, et pour ces moralistes sans tache, Américains fort peu indulgents aux idées françaises, le testament de Mlle Leclère fut une bonne fortune. Ils ouvrirent ce qu'on appelle une enquête, ils interrogèrent des personnalités plus ou moins qualifiées et le point d'interrogation fut celui-ci :

— *La France est-elle en état de décadence morale ?*

Le tout en grosses capitales, en « manchette ».

On voit d'ici tout ce que peut inspirer d'insanités et d'injustices le besoin qu'a tout homme interrogé de donner son avis sur toutes choses, et jamais il n'y eut plus qu'en ce temps-ci d'avocats consultants sans mandat et de graphomanes sans autorité. Mais le tout fait nombre. On est imprimé, et la lettre moulée confère à d'illustres inconnus la notoriété de la minute. Telle gazette américaine fut et doit être encore remplie de réponses à la question brûlante, irritante, calomnieuse par sa rédaction même :

— *La France est-elle en état de décadence morale?*

La plupart des correspondants répondaient : « Oui. » Ils ne prouvaient pas, mais ils affirmaient. Des docteurs ès mœurs accumulaient les griefs, citaient les titres d'œuvres « délétères » venues de France, et qui, déshonorant une nation, étaient bien faites pour corrompre l'Amérique tout entière si le Nouveau-Monde n'opposait pas un cordon sanitaire aux importations du vieux peuple pourri.

Sans doute il y avait bien des protestations généreuses, des indignations de gens éclairés répondant en connaissance de cause que les denrées pornographiques expédiées sous couvertures polychromes ne sont pas toute la littérature française, et que, pour citer le mot de Camille Desmoulins à Hébert, un égout de Paris n'est point la Seine. Il y a en Amérique, — s'il est des lecteurs pour certains livres dont nous ne savons pas même les titres ici, et dont les auteurs sont extraordinairement ignorés parmi nous, — il y a un public pour applaudir les conférenciers de l'Alliance française et écouter et comprendre et honorer les délégués de l'université Harvard. Il y a des écoliers pour jouer Molière, des jeunes filles pour réciter Racine, des lecteurs fidèles pour nos livres glorieux.

Seulement — comme partout — c'est cette « poignée » de gens dont Voltaire, un peu trop aristocrate, disait qu'elle est toute l'humanité. Le préjugé de la foule va à la formule brutale. « Décadence morale de la France. » Cela sonne fort, sinon bien ; cela est clair, commode à retenir, facile à affirmer. Et l'opinion, là-bas, semblait donner raison aux termes mêmes du testament de Mlle Leclère. Qu'eût-elle dit, si pour encourager quelques auteurs et couronner quelques livres de plus, l'Académie française avait accepté le legs de cette pessimiste institutrice franco-américaine ?

— Vous le voyez, nous ne la calomnions pas, cette France qui nous corrompt ! Plus de mœurs ! Plus d'honnêteté ! Décadence ! Nous avons raison de

le constater. Décadence ! L'Académie elle-même le constate ! Et les cent mille francs de Mlle Leclère porteront-ils un remède au mal ?

Le problème ainsi posé n'était pas difficile à résoudre et nul d'entre nous n'a hésité. Mlle Leclère ne verra pas la « décadence morale » officialisée par des Français, et les journaux américains pourront continuer leurs malveillantes enquêtes sur les mœurs et les livres de ce pauvre Paris où — ce n'est pas là du chauvinisme — les braves gens sont, comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, en majorité.

Mais, je le répète, ce sont ces livres, ces livres ignorés de nous, répandus à l'étranger, qui nous font une réputation aussi déplorable. « Et si je vaux mieux qu'elle ? » peut, comme Figaro, répondre la France.

Je suis stupéfait de la quantité de ces in-18 à chromolithographies décolletées qui apparaissent et disparaissent à la devanture des libraires, s'étalent sur les quais, remplaçant, çà et là, dans les boîtes les bons vieux bouquins honnêtes. Je me demande qui peut bien acheter ces productions sans goût, sans art, sans style, qui semblent écrites pour des maniaques ou des malades. Ellles pullulent, ces publications « cantharidesques », et il faut bien qu'elles se vendent, se débitent, puisque leurs éditeurs se font plus nombreux de jour en jour. Oui, elles se vendent, mais surtout aux étrangers et à l'étranger. Est-ce que les lecteurs des gazettes américaines se soucient de l'admirable *Guillaume d'Orange* de

M. Joseph Bédier ou de *La Gaule* de M. Jullian ? Ils lisent des livres inconnus à Paris, mais venus de Paris, et ils envoient doctoralement leur consultation — et leur arrêt — sur la « décadence morale de la France ».

Et ils sont si nombreux, ces livres en déshabillé, qui se changent en banknotes et en maisons de campagne pour leurs souriants éditeurs ; ils sont si nombreux qu'ils ont provoqué, aux pays où notre littérature était souveraine maîtresse jadis, un mouvement de répulsion. Ce n'est pas seulement Tartuffe, c'est le père de famille qui met à l'index, à l'étranger, les ouvrages français. Qui dit roman français dit roman obscène. Calomnie, soit. Mais l'effet produit est là. L'exception même confirme la règle. On reçoit par ballots tel livre de Pierre de Coulevain parce que, quoique français, ce n'est pas, répète-t-on bien haut, un « roman français ».

— Croirez-vous, me disait un éditeur, personnage des plus importants de la librairie parisienne, que les classiques, oui, nos classiques, les œuvres qui sont la gloire de notre littérature nationale, ont besoin, pour se vendre, d'avoir non plus une « firme » française, mais une étiquette étrangère ? C'est effrayant, mais c'est ainsi. On vend Corneille sous une couverture américaine ou anglaise, comme on vendait autrefois *Faublas* ou de Nerciat sous le manteau !

Des écrivains, des libraires ont essayé de fonder une ligue pour la propagation à l'étranger du livre littéraire, j'entends du livre qu'on peut mettre entre

toutes les mains. M. Hugues Le Roux avait même, si je ne me trompe, ouvert le feu, commencé la campagne. Un syndicat d'éditeurs devait se former, militer, agir. Où sont ces beaux projets ? Les Allemands marchent. Nous piétinons. Nous gémissons, et c'est tout. Le roman pustuleux continue à faire le tour du monde, ne pouvant pas faire son tour de France. Des pseudonymes multiples représentent, à l'étranger, la production des cerveaux français, et en parlant de ce grand peuple qui compte encore tant de maîtres artistes, d'écrivains supérieurs, de nobles esprits, et pour tout dire encore une fois, de braves gens, on se demande s'il est « en décadence », et les « american gazettes » continuent leurs interviews :

— *La France est-elle en état de décadence morale ?*

Voilà la question que l'Académie française, qui a le sentiment de ses devoirs, n'a pas voulu même écouter un seul instant, et c'est pourquoi elle a refusé la donation un peu vraiment insultante, il faut l'avouer, de l'institutrice française, Mlle Leclère, devenue un peu trop Américaine, ou du moins un peu trop nourrie de préjugés américains.

Ce qui est piquant dans le fait de l'invasion des Etats-Unis par les livres que la France ne lit pas, c'est qu'on peut les tolérer et les colporter là-bas tant qu'ils sont écrits en français. S'ils étaient traduits en anglais, ils seraient aussitôt interdits. Le français ? bah ! une sorte de latin ou d'argot !

Le français dans les mots brave l'honnêteté.

Et que dire de ces libraires de New-York (ou expéditeurs de Paris, je ne sais) qui, dans les livres français les plus honnêtes, ajoutent quelque nouvelle égrillarde, font brocher quelque chapitre scandaleux afin d'attirer le client ? Ce brave et loyal Theuriet, on le pimente de pornographie. On encarte des « maisons vertes » dans *La Maison des deux Barbeaux.*

Ce qui fait dire au public, à ce public d'outre-mer qui a ses tares comme nous avons les nôtres :

— Les Français ? Des corrupteurs de nations !

La phrase était écrite, je crois, dans le testament inaccepté de Mlle Leclère.

Mais ce n'est pas seulement notre compatriote, honnête et rigide protestante, qui répète un tel outrage. Pour l'étranger, le Français est un godailleur inlassable qui mène à travers la vie une farandole monstre et danse un cancan ininterrompu. Et ce Paris, qui n'a pas plus de misères, de taches et de vices que Berlin, Londres, Vienne ou toute autre agglomération d'êtres humains, on sait le nom dont on le diffame : Babylone ! La Babylone moderne !

De là à tout purifier par le fer et par le feu, il n'y a qu'un pas.

Et c'est à l'heure où le procès Thaw est à peine achevé, où le procès Harden n'est pas oublié, où je ne sais combien de scandales nous pourrions relever au delà des frontières — c'est à ce moment précis que les faiseurs d'enquêtes posent à l'univers la question de l'abaissement moral de la France et de cet abominable Paris !

En vérité, je ne sais pas, du reste, où s'arrêteront les enquêtes et les interviews. Je reçois en moyenne deux questionnaires par jour. Rappelez-vous le temps où Ernest Renan était interrogé sur la question de savoir s'il fallait enlever ou laisser la lance de bambou aux dragons. Renan répondait. On s'est depuis un peu lassé de répondre. La vie est trop courte. Et puis il est si agréable et si prudent de ne rien dire ! L'homme silencieux semble toujours profond.

On me demande, par exemple, ce matin, de la part d'un journal anglais, *The Chronicle*, si je crois qu'il est plus glorieux pour Shakespeare de lui dresser à Londres une statue, ou de bâtir un Théâtre National ? J'avais bien envie de répondre que si l'on veut rendre hommage à l'auteur d'*Hamlet*, on peut fort bien à la fois ériger son image sur la place publique et construire un théâtre où l'on jouerait ses œuvres — ce qui serait encore le meilleur moyen de le glorifier. Mais à quoi bon choisir et donner un avis dans une question intéressante sans nul doute, mais un peu oiseuse ?

Statue et théâtre. Et c'est toute la réponse.

Il est si bon de ne pas répondre !

— Mais on vous attaque...

— Il paraît.

— Mais on vous calomnie...

— Je le sais...

— Mais vous n'avez donc pas lu... ?

— Je lirai.

— Et que direz-vous ?

— Rien.

— Il faudra bien pourtant qu'à un moment donné...

— C'est probable.

— Dites que c'est même certain.

— C'est même certain. Tout arrive.

— Alors, puisque tout arrive, parlez !

— Les autres parlent assez et je laisse dire ! Vous ne savez donc pas que si, comme l'assure le philosophe, tout le mal de l'humanité vient de ce que chacun de nous ne sait pas rester dans sa chambre, la plupart des mésaventures, tragiques ou ironiques, des hommes — et des femmes — viennent de ce qu'ils ne savent pas se taire.

Je sais quelqu'un qui, depuis quelques jours, est odieusement outragé, diffamé, et qui ne s'en émeut guère (1).

On devrait fonder à Paris (les journaux ne se soucieraient point, sans nul doute, d'en faire partie) un club semblable à celui que les Anglais, au temps de Marlborough, avaient ouvert à Londres. Quand je dis ouvert, rien n'était plus fermé, au contraire.

Parmi les clubs originaux ou excentriques du vieux Londres (club des Poissardes, club des Boiteux, club des Squelettes, club du Dernier Homme), il en est un — et c'est celui-là — dont les statuts devraient être médités par tous les hommes que guette la publicité. C'est *the Mum Club*, ou le Club du Silence.

La nymphe Tacita, qu'allait consulter Numa au

(1) C'était moi.

fond des bois sacrés propres à la méditation et éloignés des reporters, avait été mise au rang des Muses. C'était même la dixième Muse, et son image devait apparaître dans la fumée de tabac du *Mum Club*.

En ce Club du Silence, il n'était permis que de s'entre-regarder, comme les vieux pythagoriciens. Ses membres avaient, dit leur chroniqueur M. John Harley, pris pour devise : « Il n'est point de bonne compagnie que la langue ne gâte. » Et ils se taisaient. Ils étaient douze, ces silencieux. Pas un de plus. Assis autour d'une table, ils fumaient lentement sans dire un mot. Philosophiquement, ils tiraient de leur pipe leurs bougées de tabac. Puis, quand minuit sonnait, ils vidaient leur verre d'ale, déposaient leurs pipes sur la table, et, sans se dire un mot, sans échanger un salut, ils regagnaient leur logis, silencieusement toujours.

Que si, rentrés chez eux, ils dialoguaient avec leurs femmes, un peu bavardes, la Muse de l'Histoire, moins muette pourtant que Tacita, ne le dit pas.

Ces silencieux ne parlaient point, mais ils lisaient.

Dans la bibliothèque du *Mum Club*, l'ouvrage le plus consulté, le plus lu, — l'œuvre préférée, — c'était *La Femme silencieuse*, de Ben Johnson. « La France est affamée de silence », disait un jour Lamartine. Les membres du *Mum Club* en étaient nourris, pénétrés. Ils se réunissaient (c'était, je l'ai dit, à la fin du XVIIe siècle) dans une impasse de Holborn, *the Dumb Alley*, l'Allée Muette. Un soir, à

l'annonce de la bataille d'Hochstædt, le président des Silencieux, patriote enflammé, se laissa aller, dans sa joie, jusqu'à annoncer en criant la nouvelle de la victoire :

— Gentlemen, notre glorieuse armée... Le duc de Marlborough...

Ce fut un scandale.

Même pour parler de la bataille que l'Angleterre devait célébrer sous le nom de Blenheim, il n'était point permis de dire une parole.

Les Silencieux, qui votaient selon l'usage des Romains en pliant les pouces, s'empressèrent, sur-le-champ même, avant que la phrase du président fût achevée, de lui enlever la présidence à la majorité des suffrages. Haro sur lui ! Il avait parlé ! Fût-ce pour saluer Marlborough, il avait rompu le silence !

Et on élut à sa place pour président un homme qui ne pouvait violer la loi : il était sourd et il était muet.

Non, je ne crois pas que les reporters poussent beaucoup à la fondation du Club du Silence. Mais ils sont si aimables, si persistants et si habiles, qu'ils parviendraient même à faire parler le président du *Mum Club*.

Cela s'est vu (1).

(1) Paris, 20 mars.

Mon cher ami,

A propos de votre article du *Temps* d'hier soir et du Club du Silence (*the Mum Club*), — où vous faites si bien voir que la meilleure réponse aux diffamations et aux outrages, c'est l'indifférence

et le silence, — je crois intéressant de vous rappeler qu'il a existé à Paris vers 1877, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, une sorte de cénacle, d'association, dont les membres portaient le nom de « les Silencieux ». Ils avaient pour devise les beaux vers d'Alfred de Vigny, dans *La Mort du loup* :

> A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
> Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

Je me souviens d'avoir entendu parler de cette société à *La Vie littéraire* d'Albert Collignon, dont les bureaux se trouvaient rue Richer. Valéry Vernier notamment en faisait partie, le poète Auguste Lacaussade aussi, je crois bien. En tête d'une sorte de programme ou de manifeste publié à cette époque par « les Silencieux », figuraient en épigraphe les deux vers ci-dessus d'Alfred de Vigny. Mais je ne sais ce qu'est devenu ce *Mum Club* parisien.

Albert Cim.

VIII

Un krach. — Le financier Rochette. — L'argent. — *La Cigale et la Fourmi.* — Les deux manières de M. Mounet-Sully. — Désastres financiers. — Le théâtre. — Tout est théâtre. — *Les Huguenots* à Berlin. — La maison de retraite des artistes de café-concert. — Concerts et music-halls. — La bienfaisance. — Les Cigales. — Les concerts de province. — Misère et fraternité. — La pitié. — Les *Mémoires* de Rossel et les souvenirs de Vuillaume. — Comment Nathaniel Rossel faillit être sauvé par deux dramaturges français. — A quoi tient l'Histoire.

27 Mars.

La petite épargne n'est décidément pas épargnée. Elle subit douloureusement des épreuves successives, et je me demande pendant combien de temps encore les bas de laine, les fameux bas de laine que l'on trouva lorsqu'il fallut payer 5 milliards à des vainqueurs, pourront garder quelques économies. M. Mounet-Sully, la veille du jour où il allait faire sa conférence sur Talma, me disait et me prouvait qu'un acteur de talent peut faire « rendre » au texte d'un auteur tout ce que bon lui semblait.

Prenons un exemple : voici une fable de La Fontaine : *La Cigale et la Fourmi.* A qui voulez-vous que je fasse donner raison ? A la Cigale, je suppose ?

Et l'admirable artiste de me réciter alors l'œuvre

du fabuliste en prenant, pour peindre la détresse de la chanteuse, un ton de pitié vraiment poignant :

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue...

Il y avait, dans la tristesse de la pauvre fille, légère et bonne, un sentiment attendrissant que la diction soulignait avec un art parfait. Puis venait la Fourmi, avare, pas prêteuse, égoïste et implacable, fermée comme un coffre-fort.

— Dans cette version, c'est la pauvre petite Cigale qui a raison. Maintenant donnons raison à la Fourmi.

Et M. Mounet-Sully de rendre, par une transposition étonnante, la Cigale légère, folle, insouciante, chantant pour chanter, dépensant sa vie, la jetant comme à tous vents et à tout venant, tandis qu'il montrait la Fourmi pas prêteuse parce qu'économe, songeant à ses devoirs, à ses compagnes, à l'épargne faite par les autres...

C'était le même texte et c'étaient là deux drames très différents. J'avais un plaisir esthétique profond à écouter, se livrant ainsi à cet exercice de virtuose, le grand artiste. Et je regrette qu'il n'ait point donné ce régal aux auditeurs accourus pour l'entendre parler de Talma. Il me rappelait, ce jour-là, Rouvière déclamant, jouant tantôt « en comédie », tantôt « en tragédie » le monologue classique d'*Hamlet*.

Être ou bien n'être pas, telle est la question !

Eh bien, M. Rochette — devenu l'homme du jour — avait visiblement pris parti pour la Cigale et spéculé sur la Fourmi. Ou plutôt il savait qu'elle est « prêteuse », la Fourmi, lorsqu'elle croit que son prêt lui rapportera de forts intérêts. Elle donne son épargne, les économies amassées par des années de labeur. Elle travaille pour les Cigales. Et les Cigales parfois ne chantent pas, mais font chanter tout l'été,

Se trouvant fort dépourvues

quand viennent les juges, ces « curieux », comme les appelle l'argot si expressif des professionnels.

Les drames de l'argent sont les drames modernes. Le théâtre, depuis Balzac jusqu'à Capus, — depuis Turcaret, devrais-je dire, — met en scène, pour s'en amuser ou s'en effarer, l'homme d'argent, l'homme d'affaires. Et le *krach*, qui n'est que notre mot « craquement » germanisé et universalisé, est un mot qui sévit à intervalles quasi réguliers, comme la grippe. Il est même devenu endémique. Craquer, produire du bruit en éclatant. « Les vieux systèmes craquent », dit le Dictionnaire. Et à travers le monde, le craquement se fait entendre. L'Amérique en fait un article d'exportation. Même, comparé aux financiers du Nouveau-Monde, le financier Rochette n'est qu'un petit garçon et son krach une simple anecdote.

On a remarqué, tout ce qui vit du luxe à Paris a remarqué, noté la diminution de la clientèle américaine, cet hiver. C'est que même au pays des dollars, l'économie de la Fourmi est devenue nécessaire et

que les belles Américaines, les Gibson girls et les Fluffy-Ruffles (les bec et ongles, c'est leur nom) ont dû, par nécessité, renoncer (quelques-unes du moins) au voyage en Europe. Répercussion des krachs d'outre-mer sur les boulevards parisiens et les plages de la Côte d'Azur. Partout se resserrent les bas de laine et les moins réfléchis songent au lendemain.

Mais ce qui est très caractéristique dans le krach du banquier Rochette, c'est qu'il faut que partout, en toutes choses, au fond de toutes choses, le théâtre, — la grande passion de la nation française et, on peut le dire, de toutes les nations à cette heure, — le théâtre se retrouve inévitable, nécessaire, fondamental. L'empereur d'Allemagne fait venir les directeurs de l'Opéra pour leur demander si la mise en scène berlinoise des *Huguenots* — sa mise en scène — est bien conforme à la tradition française. Théâtre.

J'ai vu jadis, sur l'affiche d'un théâtre allemand, ces mêmes *Huguenots* annoncés avec cette mention sous forme de « clou » : « Au premier acte, dans une salle chez le comte de Nevers, les lustres sont des lustres authentiques rapportés des châteaux de la Loire par S. A. le duc de..., en 1870. » Théâtre.

Mais le clou s'enfonçait dans ma chair.

Henri Rochette est arrêté, et dans le passé du financier, hier encore triomphant et charmeur, on découvre (ce qui n'a rien de déshonorant d'ailleurs) qu'il a joué des bouts de rôle dans des revues de fin d'année à Melun, et qu'il figura (ô ironie !) un

commissaire de police dans une œuvre que le répertoire classique ne réclame pas, *Les Méli-Mélos mélodunois.* Théâtre.

Lautour-Mézeray, entrepreneur de journaux, véritable homme de Balzac, disait volontiers :

— L'actionnaire est un ami donné par un prospectus.

L'ami est fidèle tant que le prospectus n'a point menti. Dès que le mensonge apparaît, l'actionnaire amical devient tigre. Théâtre et coup de théâtre.

Et je reçois ce matin un prospectus qui n'est point fait pour la « pêche aux actionnaires », mais pour les amis de ces pauvres Cigales dont tout à l'heure je parlais. Théâtre, éternel théâtre !

Il s'agit cette fois de toute une catégorie fort nombreuse, fort intéressante, d'artistes, dont beaucoup ont du talent, et qui, plus que tous les autres, après une vie de travail un peu hasardeuse, aventureuse, se trouvent tout à coup (car elle passe vite, la vie) entre ces deux spectres décharnés : la vieillesse et la misère.

La vieillesse précoce et la misère prompte. Car c'est des chanteurs de concert et de music-hall dont il est question, et les chanteuses à cinquante ans ne peuvent compter que sur des cachets lointains et dérisoires. Une actrice sexagénaire peut jouer les duègnes. Et ses rides, son embonpoint comique ou sa maigreur font partie de son talent. Elle peut figurer

... affreuse compagnonne
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne...

Mais une chanteuse — une chanteuse qui fut jolie, applaudie, qui joua les « gommeuses » jadis (c'est le nom de l'emploi) peut-elle, desséchée ou adipeuse, se présenter encore devant le public et répéter les refrains d'autrefois ?

C'est un dur métier que celui de chanteur de concert ou de music-hall. La vogue, là, ne dure pas toujours, et les jolies filles qui montent sur les planches peuvent pour devise prendre les verselets d'Henry Mürger :

> Aimons et chantons encore ;
> La jeunesse n'a qu'un temps !

Oui, chantons ! Mais pour chanter il faut un engagement, un public, une estrade, fût-ce dans la fumée d'une tabagie, dans le tapage d'un bouibouis. Yvette Guilbert a récité d'une façon poignante et conté la tristesse de la pauvre fille qui erre autour du café-concert où elle voudrait bien — pour vivre — dire au public les refrains qu'elle sait.

Pour vivre, et aussi pour entendre ces bravos du public auxquels elle aspire tout comme une élève du Conservatoire qui se croit Rachel. Il est en art des degrés différents. Combien d'ouvrières échappées du Conservatoire de la Chanson se croient une Thérésa ou une Anna Thibaud !

Et la foule est grande, comme partout, des aspirantes au bienheureux « engagement » — à l'engagement sauveur, à l'engagement nourricier. Partout les portes closes sont assiégées, et celles des music-halls comme les autres, plus que les autres.

C'est surtout Paris et les cafés-concerts parisiens

qui tentent ces chanteurs et ces chanteuses. A Paris, on peut toujours espérer qu'en un soir on sera célèbre. « Il y a là, comme disait Victor-Emmanuel aux zouaves de Palestro, de la gloire pour tout le monde. » Mais si l'on ne peut avoir un coin de scène, un coin d'estrade à Paris, on se contente — il le faut bien — d'un bout de tréteau en province. On vit comme on peut, on chante où l'on peut.

Et quelle vie ! C'est alors que le plus souvent le roman comique devient sinistre. Ragotin n'est plus seulement risible, il est tragique. J'ai rencontré, un jour, dans un café-concert de province, un ancien acteur de drame qui, n'ayant plus à Paris de théâtre où trouver du pain pour sa vieillesse, disait des vers de Hugo, jouait des scènes de *Paillasse* entre deux chansonnettes de faubourg.

Il m'avait reconnu.

— Encore ne suis-je pas le plus à plaindre, me dit-il. Mais les femmes, mes pauvres camarades femmes !

Il faut voir, en effet, dans certains music-halls louches, à quelles corvées douloureuses les malheureuses sont condamnées. Quêtes autour des tables ; à la main, une soucoupe tendue où tombent, avec des plaisanteries rebutantes, quelques sous payant avarement la chanson obscène ou la romance sentimentale. Promiscuités sinistres ; parfois la femme, ayant besoin de manger, traitée comme un bétail humain.

M. Ibels a écrit tout un livre sur ce commerce lugubre. Est-ce lui (ce qui est certain, c'est que je

l'ai lu quelque part) qui cite un de ces caboulots douteux où l'on prend, en entrant, un billet de tombola ? A minuit, on tire les billets. Et les lots sont des créatures humaines.

Mais ne parlons pas de ces martyres. Tenons-nous-en aux chanteuses qui ne font que chanter leurs couplets. Il en est de charmantes. Il en est de déplorables, qui pourraient, comme Mlle Mistinguett, la comédienne des Bouffes, répéter le refrain d'un argot « dernier cri » :

Je suis « moche » !

Que deviennent-elles dans leurs vieux jours ?

Leurs camarades « arrivés », — car les artistes lyriques gagnent souvent des fortunes et touchent des « cachets » qu'envieraient des premiers rôles dramatiques, — leurs camarades se sont préoccupés de la redoutable question et font un éloquent appel à la sympathie publique.

M. Dranem, si populaire, et M. Fréjol ont signé cet appel et veulent fonder une Maison de Retraite des Artistes de Concert et de Music-hall, comme M. Coquelin a fondé une maison de retraite des Comédiens, comme M. Jean Dupuy, si dévoué à ses confrères, nous aidera, réussira à fonder la maison de retraite des Journalistes.

« Cher public, dit l'appel de M. Dranem, président du conseil d'administration de la maison future, ceux qui vous ont fait rire ou pleurer sont dans la joie ! Alors que les pouvoirs publics accordent à la démocratie tout entière des lois qui les mettront sur

leurs vieux jours à l'abri de la misère, les artistes de concert, qui pendant toute leur existence ont apporté leur concours dévoué à un nombre incalculable d'œuvres de bienfaisance, se trouvaient, leur carrière terminée, dans la triste nécessité d'aller finir leurs vieux jours dans un hôpital.

« Les artistes dramatiques ont leur maison de retraite à Pont-aux-Dames ; mais pour y entrer, il faut avoir fait partie du théâtre. Les artistes de concert n'y sont pas admis. »

Le comité de leur société de secours mutuels, fondée il y a vingt-sept ans par le gai chanteur Pacra, s'est alors mis à l'œuvre, et après dix-huit mois d'efforts, vient d'obtenir du président du Conseil, ministre de l'Intérieur, l'autorisation d'émettre une loterie au capital de 4.700.000 francs dont le bénéfice servira à créer le logis souhaité, à bâtir le dernier asile où les Cigales devenues « sans voix », comme le rossignol de Millevoye, pourront finir loin de la misère noire et de la faim.

Et M. Dranem et M. Fréjol ont bien raison, en demandant au public de prendre ces billets de loterie, de rappeler combien ces chanteurs qui attendent maintenant la maison de retraite ont donné à d'autres, pendant leur carrière plus ou moins longue, de leur talent et de leurs efforts. Ils ou elles ont chanté pour tant de misères, ces vieillards et ces vieilles femmes que la misère étreint à leur tour !

Combien de fois leurs noms, oubliés aujourd'hui ou effacés à demi, ont-ils figuré sur les affiches des représentations à bénéfice ?

Je l'ai souvent dit et il est utile de le redire : l'artiste dramatique, l'artiste lyrique donne, dans sa vie, dix fois plus, cent fois plus proportionnellement qu'un millionnaire. Telle artiste, que la fièvre rend souffrante, s'excuserait auprès de la direction de son théâtre et ne s'excusera pas s'il faut aller jouer pour rien — mais pour autrui.

Je sais des traits de bonté continue, de tel tragédien, de telle tragédienne applaudie, de telle comédienne illustre et charmante, que je ne pourrais révéler et qui expliquent pourquoi bien souvent, à force de donner, on se trouve, à la fin, avoir trop donné.

Qui s'est plus multiplié, offert tout entier, donné (je répète volontiers le mot) que l'excellent Coquelin, sachant que son nom et son rire valaient un billet de banque ?

Mais pour nous en tenir à ces artistes de concert, combien de fois un maître tel que M. Polin a-t-il apporté son concours précieux à des camarades ? Elle est touchante, cette fraternité des « arrivés » et des « pas de chance ». M. Dranem est certain qu'elle produira un résultat décisif, et les Cigales auront aussi leur Pont-aux-Dames.

Hélas ! là encore, dans la maison future, il y aura foule au seuil de la porte et trop peu de place pour les vaincus. Mais les élus du moins auront un peu de chaleur, du pain, un jardin, un refuge, du soleil en été, et la Cigale pourra réchauffer au coin du feu ses ailes fripées quand la bise « sera venue ».

Un sentiment de pitié générale anime ainsi ce

monde moderne qui a ses vices et ses tares, ses hommes — et ses femmes — de proie, mais qui tout de même ressent plus qu'à tout autre moment, plus même qu'à l'heure du XVIIIe siècle où tout être se déclarait « sensible », un besoin de solidarité, d'effort vers la bonté et la justice. Sans doute la brute humaine, l'homme des cavernes, comme dit l'auteur de *L'Enigme*, sommeille toujours au fond de l'homme. Il a, en Mandchourie ou ailleurs, des réveils farouches. Mais il ressent plus que jamais le besoin de se grouper, de s'entr'aider, de faire de la charité un acte de préservation sociale. Des profondeurs de la mine noire comme du fond même de ces cafés-concerts d'où vient aujourd'hui une plainte, sort un cri de pitié, et les cœurs s'attendrissent à toutes les misères.

Est-ce pas aussi un cri de ce genre que pousse M. Victor Margueritte, en tête d'un livre que je ne connais pas, qui va paraître et dont on annonce la venue, les *Mémoires* de Rossel ? Rossel a-t-il donc laissé des Mémoires ? Quand les a-t-il écrits ? Avec sa facilité de plume, son amour de la littérature (il s'était épris de don Quichotte et voulait, à l'Ecole Polytechnique, s'atteler à un *Essai sur Cervantès*), il est probable que ces pages suprêmes, il les a tracées dans cette prison de Versailles d'où il sortit pour aller (le colonel qui l'avait condamné lui serrant la main) au poteau, devant la butte de Satory.

Ces souvenirs se dressent, lointains et présents, devant nous. Ce n'est pas seulement Rossel qui réapparaît, ses Mémoires à la main. M. Maxime

Vuillaume publie ce qu'il appelle ses *Cahiers Rouges*, entre autres sa comparution devant la cour martiale du Luxembourg, et l'on se demande, en lisant ces pages poignantes, si ces choses ont pu se passer en plein Paris. Le sort nous garde des guerres civiles et du déchaînement de la haine ! La tragédie n'est belle qu'au théâtre.

Mais l'aventure de Rossel faillit (le sait-on ?) tourner au drame de cape et d'épée. Il y eut alors deux auteurs dramatiques, généreux et hardis, dont l'imagination travailla à un scénario qui, pour un peu, eût été mis en scène. Tandis que Rossel écrivait sans doute les Mémoires que « préfacie » M. Margueritte, l'auteur de *Maurice de Saxe*, M. Jules Amigues, et le futur auteur du *Fils de Coralie*, Albert Delpit, s'unissaient pour combiner un plan d'où sortirait la liberté de Rossel.

Une évasion.

Jules Amigues, ardent, ne doutant de rien, obtenait l'autorisation de visiter Rossel dans sa cellule de Versailles. Il se faisait fort d'arracher cette permission à M. Thiers. Il achetait le geôlier, comme dans les mélodrames. Il s'introduisait dans le cachot de l'officier condamné à mort. Albert Delpit qui, par sa stature, son maigre et énergique visage, ressemblait ou croyait ressembler à Rossel, se glissait dans la prison avec Amigues, prenait les vêtements du condamné, lui donnait les siens, et lorsque le captif eût été loin, aux autorités venant le visiter, Delpit eût répondu :

— J'ai fait ce que Mme de La Valette a fait pour

son mari, ce que le maçon de Ham a fait pour le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Vous pouvez courir après Nathaniel Rossel. Je ne suis pas Nathaniel Rossel. Je suis Albert Delpit, poète et romancier français ! Faites de moi ce que vous voudrez !

Rêve de rimeurs qui avaient lu les drames de Dumas et les voulaient vivre à la fois et les écrire. Amigues et Delpit ne sauvèrent pas plus Rossel que d'Artagnan et Porthos ne sauvèrent Charles Ier. Mais il y eut là un beau projet romantique et crâne. Et qui sait à quoi tient l'avenir et ce que serait aujourd'hui Nathaniel Rossel si Albert Delpit (ce qui était possible) eût pris sa place dans la prison de Versailles ?

Ecrivez donc des romans ! Le plus étonnant des romans, c'est l'Histoire.

IX

Un monument à Homère. — La Grèce. — Les statues. — Homère et Alphonse Allais. — Amitiés de table d'hôte. — De la camaraderie à Paris. — Philinte. — Philinte et Alceste. — Un des rôles de M. Baillet. — Représentation de retraite. — Les débuts. — Le concours de 1872. — Mmes Barretta et Bartet. — De l'Odéon à la Comédie. — Les drames du théâtre. — *Hamlet.* — Une revue à la Comédie-Française. — Un projet de Jean Richepin. — Coquelin cadet dans la salle.

3 Avril.

Je reçois, ce matin, une circulaire qui m'a comblé d'étonnement. D'étonnement et de satisfaction. Une jeune revue d'art et de littérature a formé le projet et pris l'initiative d'élever à Paris, en plein Paris moderne, automobiliste et cinématographique, un monument à — je vous le donne en mille — un monument à Homère.

Voilà, je pense, une manifestation publique qui ne soulèvera pas de polémiques bien violentes. Jules Vallès n'est plus là qui s'écriait plein de colère contre le divin aveugle : « Mettons bien vite le vieil Homère aux Quinze-Vingts ! » Homère est peut-être de tous les grands hommes de l'antiquité celui qui nous divise le moins. Et la rédaction de l'*Isis* veut

payer une dette de reconnaissance que nous avons tous plus ou moins contractée, une dette à l'antiquité grecque. On ne reprochera pas à Homère d'avoir eu, sur la place publique, une statue un peu trop rapidement érigée. L'admiration des foules y aura mis le temps.

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère.

Trois mille ans, on reconnaîtra que c'est un stage,

> Et depuis trois mille ans, Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Soit. Mais le monument à Homère n'en est pas moins imprévu. Il y a quelques années, nous avons eu mieux. Un groupe s'était formé pour élever un monument au *De Viris*.

Je dis bien : au *De Viris*. Des admirateurs du livre scolaire assuraient que toutes les belles actions de l'humanité sont nées de ce petit ouvrage. Le monument au *De Viris* a failli être exécuté. Je me demande quel statuaire en aurait matérialisé le symbole.

Pour Homère, c'est évidemment plus facile. La tradition nous a transmis les traits du vieillard sublime qui n'a peut-être jamais existé. Ingres a immortalisé l'*Apothéose d'Homère*. Il suffirait de traduire en marbre, sur la place publique, l'œuvre admirable du maître peintre. Mais je doute que le projet d'*Isis* aboutisse, malgré tout ce qu'il a de généreux. On saigne décidément à blanc les souscripteurs qui ont des dettes diverses et multiples de reconnaissance.

— Un monument à Homère ? me disait tout à l'heure un de mes confrères en souscription. J'ai déjà donné pour Alphonse Allais !

Ironie des destins qui réunit ou oppose l'auteur de l'*Iliade* et le fantaisiste supérieur que saluait M. Maurice Donnay en pleine Académie française ! Homère est plus connu, mais Alphonse Allais est plus moderne. Le vieil Homère, éternel et mis au rang des dieux, n'apporte pas en sa glorification le grain de paradoxe de l'apothéose de l'humouriste. Il y a du « pensum » chez le poète des poètes ; il y a du rire chez le bon compagnon des cabarets de Montmartre. En fait d'aèdes, s'il s'agit de réunir des fonds, je parierais pour Alphonse Allais. Et que le vieil Homère me pardonne !

M. d'Yvermont, qui a entrepris de camper dans Paris l'image homérique, ne s'illusionne pas et trouve lui-même sa tâche « un peu téméraire ». Elle est originale, du moins, et toute la colonie hellénique, qui dans quelques jours célébrera comme tous les ans sa fête nationale, — sous la présidence, cette fois, de notre ami Alfred Mézières, — ne manquera pas de se rallier au projet d'*Isis*.

C'est en un banquet qu'on fêtera la Grèce et qu'on parlera d'Homère au dessert, entre la figue et le stilton. Les dîners de corporations et les banquets sont tellement nombreux en ce printemps qu'il est — notez ce détail de la vie parisienne — impossible de se procurer une salle si l'on veut célébrer quelqu'un. Tous les restaurants sont envahis. Tous les salons sont retenus. Le banquet et le dîner sont

devenus aussi fréquents en France qu'ils l'étaient en Angleterre, et si l'on répondait à toutes les invitations, souvent si tentantes, on aurait un banquet et on risquerait une indigestion par jour.

Le banquet a cela de bon qu'il groupe autour d'une personnalité toutes les amitiés en un soir. Les sympathies font bloc pour fêter celui qui vient de recevoir un ruban ou une rosette rouge, ou que ses confrères ont élu académicien. C'est la manifestation cordiale d'une joie partagée. Chacun a de ces souvenirs qui vous touchent et qu'on n'oublie pas.

Mais il y aurait une « physiologie » spéciale — comparable à celles qu'on publia jadis — à faire du « dîner d'amis », de ces dîners où l'on se rassemble généralement une fois par mois pour causer, rire, échanger des propos, des potins, des mots, parfois des idées, et où les amitiés qui se coudoient autour de la table sont aussi fugitives, aussi factices, aussi peu réelles que le fantôme d'un disparu ou la fumée d'une cigarette.

Les dîners d'amis sont la représentation exacte de ce qu'on peut appeler l'amitié parisienne. Amitié de hasard, amitié de la minute, amitié qui s'évapore plus vite que la mousse du champagne, amitié qui consiste à blaguer l'ami absent et au besoin à trahir l'ami présent. Je me demande ce que font tous ces Parisiens qui se réunissent à date fixe pour se « parisianiser » davantage, c'est-à-dire pour constater qu'en réalité l'amitié parisienne est un mot, et qu'autour de la table ces sourires qui vous saluent sont ceux d'indifférents, et que ces dents qui mordent

une aile de pigeon sont disposées à vous déchiqueter comme une simple alouette.

— J'allais oublier de me rendre au dîner des Vrais Amis, me disait un des convives habituels d'une réunion où je vais quelquefois.

Il avait l'air effrayé.

— Et que craignez-vous donc ?

— Il faut toujours être présent, me dit ce philosophe pratique. Quand on est absent, on fait partie du menu !

C'est l'amitié à Paris — ce qu'on appelle l'amitié. Il en est de plus sûres, heureusement, et d'une autre sorte. Je les connais, je les ai éprouvées et j'en suis touché. Mais quel besoin a l'homme de quitter son poêle, comme disait le philosophe, son bureau, son coin de logis, ses chers livres (amis qui ne trahissent pas), pour aller se frotter à des camaraderies de surface, échanger des poignées de main où parfois on sent le coupant de l'ongle, et user son temps,

Ce temps qui sitôt passe...

comme dit don Salluste, à s'asseoir auprès de convives joyeux, spirituels, aimables, mais d'où — comme une ronce d'un bouquet — surgira quelque adversaire, pis encore un ennemi, demain ?

Choisissons nos amis, tenons-nous à ceux qui nous aiment vraiment, et laissons là les « camarades ». Les camarades, ce ne sont plus, comme du temps du vieux Scribe, les compagnons qui, naïvement, obstinément, se faisaient entre eux « la courte échelle ». Les camarades vous arrachent l'échelle

au contraire, au moment où vous allez poser le pied sur l'échelon. On comptait sur l'appui. L'échelle tombe. Et le camarade sourit de votre chute après s'être fait un malin devoir d'y contribuer.

— O mes amis, il n'y a pas d'amis ! disait cet autre.

Si, il y en a. Il y en a beaucoup, fort heureusement. Mais c'est au coin du feu, ce n'est pas dans la banalité du cabaret et des amitiés de table d'hôte qu'on les trouve. Et Brillat-Savarin avait raison de limiter le nombre de ses convives, comme en ce temps d'arrivisme les sages feront bien de limiter le nombre de leurs relations.

— Mais je vous croyais, me dira-t-on, beaucoup plus près de l'humeur de Philinte que de celle d'Alceste !

Cela dépend. On laisse volontiers, par un certain détachement qui touche parfois au mépris, passer des trahisons et on n'en prend pas pour cela une humeur noire. On se dit qu'après tout c'est la vie ; mais Philinte, en dépit de son sourire, a son amertume à ses heures, comme son rude compagnon. Ses coups de chapeau résignés ou ironiques valent des coups de boutoir. Lorsqu'il jouait Philinte, M. Baillet, qui prend sa retraite dans deux jours et que ses camarades vont entourer en une représentation extraordinaire tandis que le public le saluera, donnait à l'indulgent personnage une certaine mélancolie, comme si le *philintisme* était voisin de la brusquerie d'Alceste. En cela il était bien dans le caractère du personnage.

M. Baillet laissera à la Comédie-Française un souvenir honoré. Il fut, durant toute sa vie artistique, le galant homme dans la force du terme, un de ceux sur qui l'on pouvait compter et dont la parole était solide. Je l'ai vu à l'œuvre, j'ai pu l'apprécier et savoir ce qu'un artiste de talent, toujours prêt, utile dans les conseils et fidèle au logis, peut apporter de collaboration à une maison aussi compliquée que le grand foyer moliéresque.

M. Baillet — qui n'a rien du Baillet, ennemi du théâtre et de Molière, dont M. Abel Lefranc évoque le souvenir dans ses belles leçons du Collège de France — était sorti du Creusot, s'il m'en souvient, pour entrer au Conservatoire. Son père, sous-directeur aux chantiers d'Anzin, puis ingénieur de la mine du Creusot, voulait faire de son fils un chimiste. Entre deux analyses, au laboratoire des usines, Georges Baillet, tout jeune, organisait des représentations théâtrales, laissant là les cornues pour les décors. Acteur, peintre, machiniste, improvisant, bâtissant un petit théâtre, il était devenu bientôt l'impresario, l'âme d'une petite troupe de jeunes amateurs. Et l'on jouait la comédie, on la jouait éperdument. La chimie en souffrait bien un peu. Elle en souffrit tellement que le père du jeune « piston » comprit qu'il n'y avait plus qu'à céder.

— Eh bien, fais du théâtre, si tu y tiens tant ; sois comédien, si cette existence te tente ; mais à la condition que tu rentreras au Creusot si tu n'entres pas au Conservatoire.

Et M. Baillet jura. Il part pour Paris. Il entre

en 1868 dans la classe de Bressant, ce charmant homme qui fut un professeur excellent et un comédien délicieux. Mais la guerre arrive. Baillet interrompt ses études. Il endosse l'uniforme. Il est lieutenant des mobiles de Saône-et-Loire et fait partie de l'armée de Paris. Son plus cruel souvenir de cette douloureuse époque, c'est celui de la matinée où il fut commandé pour aller remettre un de nos forts aux Bavarois. Ce n'était pas du théâtre, c'était un drame angoissant.

Puis la guerre finie, la vie libre du comédien recommence. Georges Baillet s'engage dans la compagnie de la tragédienne Agar qui popularisait nos chefs-d'œuvre classiques à travers la province et fit un moment fortune, la pauvre femme, avec Racine et Corneille. M. Baillet, dans la tournée, joua tout, les rôles tragiques, les rôles comiques de l'emploi des jeunes premiers. Il était charmant, élégant. Il plaisait.

Il quitta la troupe d'Agar pour rentrer au Conservatoire, et au concours de 1872 il en sortait avec un premier accessit de comédie dans un rôle de *L'Honneur et l'Argent*, qui fut trois ans plus tard un de ses débuts à la Comédie-Française. Mlles Barretta et Bartet lui donnaient la réplique. Je n'ai pas vu le concours de cette année-là. M. Baillet y répliquait, à son tour, à une jeune fille qui dès sa première année du Conservatoire obtenait une récompense et qui concourait dans *L'Ecole des Maris*. M. Baillet jouait Valère, et Isabelle, c'était Mlle Julia Regnault, qui exquise déjà, prête à jouer

la Vivette de Daudet, allait illustrer le nom de Bartet.

M. Baillet passa à l'Odéon où il ne resta pas longtemps. A la suite d'une représentation du *Marquis de Villemer*, M. Perrin l'engagea à la Comédie-Française. C'était en 1875. Depuis trente-deux ans l'artiste a servi la Maison avec ce dévouement qui n'était point rare autrefois et devrait servir d'exemple aux nouveaux. Il y a en lui de l'ingénieur et du soldat. Naguère, par un jour d'hiver, on attachait la croix de la Légion d'honneur sur son uniforme de chef de bataillon de la territoriale, devant le château de Bagatelle. On retrouvait, dans les répétitions, la ponctualité militaire de l'officier. Il fut toujours un homme de devoir.

Et quand je pense qu'en sortant de l'Odéon où il avait joué le Rodolphe de *La Vie de Bohème* et le Ruy Blas de Victor Hugo, il acceptait (sans se faire prier) les bouts de rôles, les confidents de tragédies dans le répertoire classique ! C'était la règle.

Oui, le Ruy Blas d'hier était Azarias dans *Athalie*, Fabian dans *Polyeucte*, Hydaspe dans *Esther*, Nérestan dans *Zaïre*, Pylade dans *Andromaque*, Caïus dans *Rome vaincue* et don Sanche dans *Le Cid*. Rien ne semblait au-dessous d'eux à ces serviteurs dévoués de la Maison de Molière. C'était, ai-je dit, en 1875, et les mœurs, les goûts et les humeurs ont changé !

Puis M. Baillet était Fulgence du *Mariage de Victorine*, Valère de *Tartuffe*, Fargis de *Daniel Rochat* et Fernand de Thauzette de *Denise*.

— Ah ! mon cher Baillet, lui disait Dumas fils, je vous ai donné un rôle bien difficile. Une variante de *Monsieur Alphonse.* Un Alphonse mondain. Votre tenue sauvera tout. Avec vous, je ne crains rien.

On a lu hier l'aventure sinistre de ce malheureux comédien de Cluny qui tout à coup quitte la scène et va s'abattre dans la coulisse. Vaudeville macabre coupé brusquement par une attaque d'apoplexie qui enlève un pauvre artiste, en pleine joie. Le dernier couplet de Bourriquet ! La mort de Bourriquet ! Quoi de plus sinistre, et que ces ironiques tristesses du théâtre ont de férocité inquiétante ! Pauvre Armand Marie ! Un soir, j'ai eu avec M. Baillet, à propos de M. Baillet, une émotion poignante aussi.

Il jouait dans *Hamlet.* Il jouait Horatio. Vers onze heures du soir on vint m'avertir que sa mère était morte. Oui, elle venait de mourir au moment même où la toile allait se lever sur le tableau du cimetière d'Elseneur.

Je me demandai ce que je devais faire. Avertir le comédien ? Lui annoncer un tel malheur au moment de son entrée en scène ?

— C'est cruel, dit M. Mounet-Sully, mais il faut lui cacher la vérité jusqu'à la fin du drame.

Et pendant que les enfants de chœur et les moines défilaient devant le cercueil blanc d'Ophélie, pendant qu'Horiato entraînait Hamlet loin de la tombe de la sœur de Laërte, je songeais que j'aurais tout à l'heure, la toile baissée, à annoncer à ce fils que sa mère était morte.

M. Baillet reçut le coup comme un soldat une blessure. Il se hâta de courir au logis, laissant là tout ce deuil de théâtre pour ce deuil réel dont rien ne console et qu'on n'oublie jamais, même en vieillissant.

Et voilà que ce galant homme, qui peut, s'il lui plaît, jouer la comédie encore, va devenir, je crois, un conférencier applaudi. Il a débuté en Belgique et en Hollande dans cet emploi nouveau, si fort à la mode aujourd'hui. Il est lettré, distingué, charmant. Je le vois fort bien parlant aux Américaines des poètes de la Comédie-Française et évoquant ses soirées de bataille et ses beaux souvenirs. Modeste, mais résolu, il a tout ce qu'il faut — puisque les conférences sont à l'ordre du jour — pour devenir un *speaker* applaudi. Et quand il voudra reprendre le pourpoint de don César et l'uniforme d'Almaviva, il les trouvera encore à sa taille, et ses cinquante ans feraient honte à bien des jeunes gens.

On s'est un peu étonné qu'à cette représentation de retraite de M. Baillet, un des « clous », comme on dit, fût une revue, la *Revue de Pâques*, lestement improvisée par M. Vély.

— Une revue à la Comédie-Française !

Ce n'est pas la première fois que sur un théâtre d'Etat, Aristophane montre ses ongles. A l'Odéon jadis M. Camille Doucet avait fait représenter une revue et Théodore de Banville, en collaboration avec Philoxène Boyer, avait écrit une revue en vers, *Le Feuilleton d'Aristophane*. Mais, à la Comédie même, un autre poète bien vivant, M. Jean Richepin, était

venu me parler un jour d'une pièce satirique qu'il avait l'intention d'écrire et qui n'eût été autre chose, à dire vrai, qu'une revue. C'est à Athènes que l'action se fût déroulée et les Parisiens du XIXe siècle (nous étions encore au XIXe siècle) nous eussent apparu sous des noms et des peplos grecs. Banquiers, parasites, sycophantes ou maîtres-chanteurs, courtisans et courtisanes, rhéteurs et rimeurs, pauvres gens et pauvres filles, et le bon Démos et les Rochette d'autrefois. M. Richepin eût fait défiler tous ces types éternels de la bêtise, de la ruse ou de la bestialité humaine. De la beauté aussi. Et c'eût été une aristophanade digne de l'auteur des *Nuées*, avec en plus le sentiment de la générosité, et devant le spectacle de ce passé, la foi en l'avenir.

Le soir de sa représentation de retraite, le bénéficiaire est chez lui. Il compose son affiche comme il lui plaît. Il invite qui bon lui semble. Il demande, pour corser son programme, ce qui lui paraît le plus agréable et le plus attirant. De là, la *Revue de Pâques*. Les fauteuils de balcon de la Comédie, qui voient passer certains jours à travers la salle les matassins de Molière armés de leurs clystères, ne s'étonneront pas d'assister à une « scène dans la salle », et le bon Coquelin cadet, jouant Pourceaugnac, avait plaisir à se montrer, en ces mêmes fauteuils, déguisé en femme et criant à ses gardes suisses :

— Au revoir, messieurs les exempts ! A Limoges ! Je vous attends à Limoges !

Ce qui d'ailleurs n'est pas dans Molière.

X

Un don au Collège de France. — Les jeudis de la marquise Arconati-Visconti. — Savants et causeurs. — H. Roujon et Jaurès. — Un journaliste d'autrefois : Alphonse Peyrat. — Maupassant et M. Paul Margueritte au ministère. — Lettre de Léon Gambetta. — La « tata ». — Fondations littéraires. — A propos de la disparition des joueurs d'orgue. — La voix de Paris. — La lanterne magique. — Gounod et les orgues. — Le dernier discours de Danton. — De l'influence des orgues de barbarie sur la musique

10 Avril.

Vous avez lu que Mme la marquise Arconati-Visconti vient de faire don aux professeurs du Collège de France, pour encourager les études et les étudiants qui suivent les cours de maîtres illustres, d'une somme de cinquante mille francs dont profiteront bien des jeunes gens dignes d'intérêt et que leurs thèses — *la thèse à faire*, eût dit Sarcey — n'enrichissent pas. La marquise Arconati n'en est pas à sa première libéralité. De sa fortune elle fait vraiment le plus noble usage. Elle donne au Louvre des œuvres d'art d'un prix inestimable. Elle rachète, après la mort du savant et séduisant écrivain, la bibliothèque de Gaston Paris et la met à la disposition des étudiants et des travailleurs. Elle ne de-

mande rien pour ces largesses de grande dame intellectuelle, rien que la fidélité au souvenir de son père, de la part de ceux qui profitent de tels dons.

Elle porte un des grands noms d'Italie ; mais elle n'oublie pas qu'elle est la fille d'un des hommes qui ont le plus honoré le journalisme français et par son talent et par son caractère, et le buste d'Alphonse Peyrat, placé dans la bibliothèque offerte par la marquise, semble présider aux travaux, aux recherches de ceux qui viennent consulter les livres rares laissés par Gaston Paris.

Figure austère à la fois et charmante que celle d'Alphonse Peyrat, inflexible dans ses polémiques, souriant et spirituel dans ses propos, sorte de bénédictin laïque, sachant tout, ayant tout lu, journaliste de race, écrivant quelque article magistral sur Bossuet après quelque pénétrante étude sur *Clarisse Harlowe*, gardant jusque dans ses plus graves et profonds écrits je ne sais quoi de cette grâce toulousaine dont il avait, en sa parole, conservé l'accent ; donnant à sa conviction je ne sais quel charme persuasif uni à la passion la plus ardente. Un maître écrivain, un maître journaliste. Un de ces journalistes d'autrefois, épris des idées et armés de science, et qui s'étonneraient peut-être de la futilité, d'ailleurs agréable quand elle n'est ni absurde ni diffamatoire, d'une grande partie du journalisme d'aujourd'hui.

Il m'a été donné de l'avoir pour guide à mes débuts, lors des campagnes politiques de *L'Avenir national*. Le culte de ces polémistes était avant tout

la vérité. C'est par la vérité, par l'affirmation et le contrôle de l'histoire, qu'ils voulaient arriver à la liberté. Un autre de mes rédacteurs en chef, opposé à Alphonse Peyrat par les doctrines, semblable à lui par la loyauté et la méthode, Adolphe Guéroult, ne me disait-il pas, lorsqu'à *L'Opinion nationale* je succédai à Francisque Sarcey (passant au *Temps*) : « Il faut dégager de toute œuvre d'art ce qu'elle peut contenir de progrès social » ? Oui, même dans un vaudeville, la critique pouvait, pensait-il, trouver un élément progressif. Les nudités actuelles, qu'on pourchasse, en contiennent-elles ?

Ainsi le saint-simonien et le jacobin se trouvaient d'accord pour dicter au « journal » des lois de respect et des devoirs de conscience.

Nous parlons souvent de ces temps héroïques du journalisme, de ces années où il n'était point sans danger d'écrire et où l'on avait tant de joie à rêver, à préparer un libre avenir ; nous en reparlons dans ces réunions de quinzaine où la marquise convie — parmi ses marbres et ses statues d'Italie, — quelques hôtes d'habitude, choisis entre les maîtres de la science qu'elle vient d'honorer : un Abel Lefranc, dont le cours nous assure un Molière très nouveau, profondément étudié, inattendu, dirais-je, si je n'avais vécu cette vie même, poignante et admirable ; un Joseph Bédier, qui des fabliaux, des poèmes du moyen âge parle avec une conviction séduisante et un art exquis ; un G. Monod, magistral et simple à la fois, accueillant, attendri dans son amour de la justice. Souvent, à des discussions

politiques où la dialectique de Reinach se heurte à la voix ardente de Jaurès, vient se mêler la verve spirituelle, si française et si charmante, d'Henry Roujon :

— Ah ! Jaurès, si la politique voulait bien vous lâcher, quel merveilleux professeur de littérature vous feriez au Collège de France !

C'est qu'Henry Roujon, avant toute chose, a l'amour des lettres. Et que si la question de l'impôt sur le revenu le préoccupe, comme tous les Français de l'heure présente, un vers de l'édition nouvelle de Chénier ou le problème de savoir si Blaise Pascal fut un fourbe l'intéresse passionnément. Comme tous les gens qui pensent, cet évadé, ce libéré de l'administration semble ne respirer que pour les choses d'art et les « humanités ». C'est un Parisien d'Athènes, étudiant même les Athéniens et leurs souriants défauts avec une mélancolie particulière. Quand on songe en effet que les avertissements d'un Démosthène peuvent devenir une actualité !

Tel il est aujourd'hui, Roujon, tel il fut toujours. Il conte avec son esprit habituel, en son dernier livre, *La Galerie des bustes*, l'entrée de Guy de Maupassant dans les bureaux du ministère de l'Instruction publique. C'était Flaubert qui avait recommandé le jeune homme à M. Bardoux ; Maupassant, paraît-il, fut rue de Grenelle un employé exemplaire. « Il était bien noté. Tant pis si cela gâte une légende. » Puis, au lendemain de la publication de *Boule-de-Suif*, Roujon et M. Xavier Charmes obtinrent du

ministre, qui n'était plus Bardoux mais Jules Ferry, une année de congé — c'est-à-dire la liberté d'écrire — pour le jeune et déjà grand écrivain.

« Parmi toutes les joies que m'a données le service de ce chef incomparable, dit Roujon en parlant de Jules Ferry, j'aime à me rappeler qu'un papier signé de son nom a rendu à lui-même et aux lettres un des premiers écrivains de notre âge. »

— Ça y est ! ça y est ! répétait Maupassant, joyeux, en contemplant l'arrêté ministériel.

Mais l'auteur de cette remarquable *Galerie des bustes* — où Mallarmé voisine avec Shelley et ce Charles Cros, qu'on admire à la galerie de A.-A. Hébrard, avec Villiers de l'Isle-Adam — n'a pas seulement été serviable à Maupassant, comme à tant d'autres. Voici ce que je lis dans les « souvenirs » d'un autre écrivain qui honore ce temps et qui fut, lui aussi, employé — mais non pas « employé exemplaire » comme Maupassant — en un bureau de la rue de Grenelle. C'est M. Paul Margueritte.

« Henry Roujon, alors sous-chef de cabinet, qui m'a aperçu à Valvins, chez Stéphane (Mallarmé), — là j'avais aimé sa fine tête de mousquetaire sous un béret crânement campé, ses regards vifs, sa voix chaleureuse, — Henry Roujon, après l'accueil vague et courtois du chef de cabinet, Alfred Rambaud, me souhaite la bienvenue d'une réchauffante poignée de main. Je ne pressens pas encore ce qu'il sera pour moi : une protection discrète, une bonté vigilante à qui, déplorable employé et écrivain en révolte, je

devrai de garder une place qu'on départirait si volontiers à d'autres... »

Et dans ces pages de mémoires littéraires, *Les Jours s'allongent*, M. Paul Margueritte montre Roujon, ami des lettres, fermant les yeux sur les tâches irrégulières, les absences furtives ; et, très reconnaissant, le romancier ajoute : « Ces années de geôle calme, mais aussi d'incubation mentale, d'efforts littéraires en gésine, c'est à Roujon que je les dois, et je l'en remercie. »

Il est très glorieux d'écrire des pages exquises comme celles qui composent *La Galerie des bustes*. Mais c'est un honneur aussi d'avoir, au début de leur carrière, aidé, réconforté, affranchi de tels écrivains. Je vois que tout le monde n'a pas mâché le népenthès, la fleur d'oubli. M. Paul Margueritte se souvient. D'autres aussi se souviendront. A côté de l'innombrable cohue des ingrats ou des apaches, qui pour un ruban d'académie refusé ou un lever de rideau non accepté seraient tentés de vous déchiqueter et de vous déshonorer (et de ces aimables personnages un surintendant des beaux-arts en rencontre autant qu'un directeur de théâtre), il y a aussi les braves gens dont l'amitié réchauffe et dont la fidélité console. Ceux-là sont « en marge » souvent. Mais la marge où le penseur crayonne son observation et son jugement — la marge où l'ami signe son nom avec les mots de gratitude — vaut parfois mieux que le livre lui-même. Et au surplus, tout dépend du livre.

Ainsi parle-t-on du passé, plus encore que du pré-

sent, chez la Marquise, le jeudi. De la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, il y est plus question que de la pièce nouvelle, et fréquemment le souvenir de Gambetta revient dans les propos de ces hôtes de choix.

Les lettres que pourrait publier X..., la confidente supérieure du tribun, seraient même plus utiles à la mémoire de l'homme d'Etat que ces cursifs billets d'amour qu'on aurait bien pu laisser dans les cartons de Mme Léon. Il en est, de ces confidences écrites, où Gambetta se livre dans toute la hauteur de sa pensée, souvent dans toute la profondeur de son chagrin.

Par exemple, celle-ci, qu'il adressait à la marquise Arconati-Visconti lorsque mourut la tante Massabiau, la chère « tata », comme il disait, qui avait été sa « nourricière », sa compagne maternelle, quelque chose comme la « niania » des contes de Tourgueneff ou de Tolstoï.

La lettre est superbe, et « de la veine pincée, le sang jaillit », comme disait Michelet.

Nice, le 1er avril 1878.

Chère et bien tendre amie.

Je vous attendais, votre plainte devait faire écho à la mienne. J'en ai été plus ravi que surpris, permettez-moi de l'écrire. Je vous connais bien, au tréfonds, bien que courtes furent les heures. Je vous suis bien reconnaissant du plus intime de mon cœur de cette douce harmonie dans la douleur.

Vous avez deviné, avec votre infaillible instinct de femme, l'étendue de la perte que je viens de faire. Celle qui est morte fut pour moi plus efficace que la fortune ; elle avait à force de patience, de prudence, de tendresse, de perspicacité, de souplesse et de divi-

nation, discipliné ma fortune, et je lui dois ce qu'il y a de mieux dans ma vie et dans mes espérances.

A vous à qui je peux tout dire, je conterai un jour ce que fut cet être adoré et infaillible, qui sut à travers toutes les ombres et tout les orages me ramener constamment au but, et faire bonne garde en matrone romaine, autour de ma destinée.

Je sens presque délicieusement, au milieu de mon deuil, tout mouillé de larmes, le plaisir de sentir que vous l'avez comprise. Je m'en réjouis comme d'une survivance qui lui serait advenue et je vous remercie de me l'avoir fait connaître.

Très désorienté, mais fortement réconforté par votre propre attendrissement, je vous envoie mes premières paroles : merci.

Votre tout dévoué ami,

Léon Gambetta.

On aime à surprendre dans la simplicité, la vérité, la violence attendrie de sa douleur privée, l'homme qui souffrit, à en crier, à en pleurer, de la douleur publique, le patriote qui aima la France non pas jusqu'à la folie furieuse, comme disaient ses ennemis, mais jusqu'à la sainte folie du patriotisme, la folie du drapeau déchiré, la folie de la colère suprême, éperdue, la folie de l'honneur.

Et c'est parce que la marquise italienne est demeurée la Française de ces années de douleur, qu'elle donne à cette France adorée du tribun, son ami, des œuvres d'art pour ses musées, des livres de prix pour ses bibliothèques, des subsides pour les chercheurs pauvres. Et le buste de marbre d'Alphonse Peyrat sourit, bienveillant, aux libéralités de sa fille.

Comme je m'attardais au souvenir de ces « haltes » en cet hôtel de la rue Barbet-de-Jouy où un incendie détruisit, il y a quelques années, les plus délicieux tableaux que Paul Baudry eût signés,

j'ouvre un journal et j'apprends qu'il n'y aura bientôt plus à Paris de joueurs d'orgue de barbarie.

L'orgue de barbarie était déjà un instrument d'un autre âge. Il se faisait rare. On ne l'entendait plus guère, comme autrefois, dans les cours. Le préfet de police vient d'ordonner qu'on ne l'entendra plus du tout. Plus de joueurs d'orgue ! Et la musique des autos et l'harmonie des tramways suffiront désormais à nos rues.

Le joueur d'orgue, comme le montreur de lanterne magique, fut un des charmeurs de notre enfance.

— Lanterne magique, pièce curieuse !

Quand dans la rue retentissait cette annonce, appel à toutes nos curiosités, un frisson passait sur nous ; et l'homme à la lanterne, qui de sa voix mystérieuse jetait ces mots au bas de la fenêtre, semblait pour nos jeunes imaginations un porteur de rêves.

Et c'était bien cela qu'il était. Un tas de belles histoires dormaient dans la boîte portée sur son dos, des histoires peintes sur verre, de belles histoires coloriées : *Le Chat botté*, *Les Quatre fils Aymon*, *Le Petit Chaperon rouge* — l'épopée à la fois et la féerie. Puis, quand sur le drap blanc tendu dans le salon se projetaient les scènes dramatiques ou gaies de la lanterne, quelles joies de voir apparaître Charlemagne et les fils Aymon, ou Barbe-Bleue, l'homme aux divorces successifs, et ses femmes pendues par les cheveux !...

Le montreur de lanterne magique aura tout à fait

disparu avant peu, chassé par le montreur de cinématographe, et ce ne sont plus d'immobiles figures peintes sur verre qui, pour les enfants, figurent aujourd'hui les personnages des contes de Perrault ou de Mme d'Aulnoy. Des acteurs de talent, des comédiens en chair et en os, des mimes de métier consentent à poser pour la Belle et la Bête, Gracieuse et Percinet ou la Chatte Blanche. Adieu la vieille lanterne magique de nos pères ! La pièce curieuse est remplacée par la pièce extraordinaire, étourdissante, scientifique, d'un mouvement endiablé, d'une originalité trépidante.

Ainsi disparaîtront les joueurs d'orgue et les orgues de barbarie, détrônés par les graphophones. Que voulez-vous que fassent les cylindres et les manivelles des joueurs d'orgue comparés aux inventions présentes et surtout aux inventions de demain ? Les orgues de barbarie ont maintenant l'air attardé de diligences. Ils furent à leur heure une poésie en leur genre. C'est par eux que le peuple apprenait les opéras et les chansons. Le joueur d'orgue, c'était une sorte de trouvère, le trouvère de la rue, frère de ceux que Busnach avait célébrés sous ce nom : les virtuoses du pavé.

Gounod disait fort joliment, en parlant du sort des musiciens condamnés à entendre leur musique déchiquetée, broyée comme grains de café par le rouleau du joueur d'orgue :

— Nous autres, nous n'arrivons jamais à la popularité que par la calomnie !

Mais cette façon de calomnie, c'était encore une

des formes du triomphe. Etre joué sur l'orgue de barbarie, c'était le summum de la gloire. C'était pour la coquette le regard admiratif jeté en passant par le petit Savoyard, ce Chérubin à la suie et qui n'existera bientôt plus, pas plus que le joueur d'orgue.

Types abolis du vieux Paris ! Tout s'en va. Mais tout se renouvelle. Les chauffeurs aux lourds uniformes semi-allemands, semi-russes, avec leurs casquettes germaniques, remplacent les petits Savoyards pour les Célimènes qui tiennent au suffrage de la rue. Il restait encore des joueurs d'orgue. On laisse leurs privilèges à ceux qui ont encore le droit de « moudre » un air par les carrefours ; mais on ne permettra plus à de nouveaux musiciens ambulants de jouer dans les rues de Paris.

Eh bien, je les regrette, ces orgues de barbarie qui, aux heures de travail ou de doute, accompagnaient de leur trémolo nos tristesses ou nos pensées ! Qui ne se rappelle quelque journée de sa vie où, par la fenêtre ouverte, un air lointain, chevrotant et plaintif, entrait dans la petite chambre solitaire et ajoutait sa note de tristesse à la page de roman commencée, à la lettre d'amour inachevée ? Il y avait toujours, pour « accompagner » une déclaration ou une rupture, un orgue mélancolique murmurant, là-bas, quelque motif de romance. Ainsi les violoneux des théâtres de drame dans les *mélos* des années d'antan.

L'orgue de barbarie a été le complice de nos songes. Il berçait nos ennuis, consolait nos chagrins,

ajoutait sa lamentation à nos larmes. Il semblait pleurer avec nous. On l'entendait jeter au vent la prière du *Trouvère*, l'appel de la *Traviata*. Il avait sa poésie, comme les poètes eux-mêmes. Et que de conscrits, de conscrits qui sont des vieillards aujourd'hui, sont partis allégrement sur un air joyeux de joueur d'orgue :

N'ayez pas peur du canon,
C'est pas la mer à boire !
Conscrits en avant,
Courez à la victoire !

C'était l'orgue-clairon répétant aux futurs soldats de Magenta et de Solférino les refrains de bravoure. Et l'on montait gaiement en wagon sur ces airs populaires que l'on chantait ainsi, de la gare de Lyon à Milan !

Courez à la victoire !

L'orgue de barbarie fit longtemps, très longtemps partie de la vie parisienne. Ce fut la voix de nos faubourgs. Un jour, Danton, le tribun, las de la lutte politique, « saoul des hommes », comme il disait à ses amis d'Arcis-sur-Aube, demanda la parole à la Convention.

C'était dans les derniers jours de sa lutte avec Robespierre, dans les derniers jours de sa vie. On pourrait, au *Moniteur*, retrouver la date de ces *ultima verba* du patriote.

L'homme qui lançait à la frontière « tout un peuple au pas de charge » allait-il foudroyer, du haut de la tribune, les adversaires qui machinaient

sa perte et le déclaraient suspect ? Les « indulgents » l'espéraient.

Il avait dit : « Je veux parler ! »

Il apparut à la tribune, et l'on s'attendait à quelque terrible harangue.

— Citoyens, dit Danton, j'apprends qu'on veut empêcher les joueurs d'orgue de nous faire entendre par les rues leurs airs habituels. Trouvez-vous donc que les rues de Paris soient trop gaies ? Trouvez-vous que le peuple de Paris ait trop de chansons sur les lèvres ? On nous conteste bien des libertés. De grâce, laissez-nous la liberté de l'orgue de barbarie, la liberté de nos refrains, la liberté de la chanson !

L'homme d'Etat qui avait rêvé d'assurer la paix à la France et à l'Europe, le lutteur farouche, l'orateur irrésistible qui remuait les assemblées, les soulevait comme le vent le fait de la mer, se livrait là, découragé d'ailleurs et ironique, à ce paradoxe étonnant de s'occuper des joueurs d'orgue à l'heure où il s'agissait de sa propre vie. Défendre sa tête lui importait moins que de défendre de pauvres diables à qui l'on interdisait de « moudre » de vieux airs :

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons...

Le *Moniteur*, je l'ai dit déjà, ne donne du discours de Danton qu'une simple analyse. Mais je m'imagine l'effet que dut produire cette revendication de l'idylle et cette pétition pour la romance devant cette orageuse Convention qui, peu de jours

après, livrait l'étonnant avocat des joueurs d'orgue au couperet de Sanson.

Ainsi, le dernier discours de Danton fut-il prononcé pour la défense d'un refrain de carrefour.

Les musiciens de profession regretteront moins que moi les joueurs d'orgue.

— C'est de la fausse gloire que celle qu'ils nous donnent, me disait un jeune maître. C'est de la gloire de quatre sous. C'est de la renommée de tête de pipe !

— Eh ! n'en médisons pas. La tête de pipe, c'est le Panthéon au rabais. N'est pas tête de pipe qui veut. N'a pas qui veut ses airs joués sur les orgues de barbarie.

— Mon cher, interrompt un de mes amis, n'allez pas plus loin. L'orgue de barbarie a arrêté pendant des années le développement du sentiment musical dans la nation française. Le joueur d'orgue, c'est le meurtrier de l'harmonie.

A peu près comme le porte-balle est l'ennemi de la littérature. Mais encore vaut-il mieux lire les almanachs du colporteur que de ne rien lire du tout. Et c'est pourquoi je donne, en dépit des raffinés et des délicats, un souvenir attendri au joueur d'orgue disparu.

XI

Vernissage aujourd'hui, promenade de Longchamp autrefois. — Ce qu'était le Longchamp de jadis. — Grandeur et décadence de la Courtille mondaine. — Les modes. — La mode du second Empire. — Fêtes à la crinoline. — Le peintre de la vie moderne. — Constantin Guys. — Charles Baudelaire et Nadar. — Le comte Tornielli et la dactylographie. — Massimo d'Azeglio. — Un ambassadeur et une ambassadrice. — La comtesse Tornielli. — Le salut au drapeau. — Comment ont fini les drapeaux de Metz. — L'incendie de *Garnison Kirche*. — Un souvenir de voyage. — 1814 et 1870. — Le colonel Bocher et son frère. — Le doyen des abonnés de l'Opéra. — Un Parisien. — Ses *Souvenirs*. — Le dernier du « petit coin ».

17 Avril.

Autrefois le Vernissage s'appelait Longchamp. C'est à Longchamp qu'on étalait les modes nouvelles et qu'on « lançait » les chapeaux, comme à présent au Concours Hippique. Tout change et pourtant tout recommence. Nous avons un tel amour du passé (j'entends au point de vue des souvenirs) que la plupart des journaux ouvrent quotidiennement une rubrique nouvelle : « *Il y a cent ans* ». Le lecteur est curieux de savoir se qui se passait il y a un siècle, et il est tout étonné parfois en constatant que ce qui fut ressemble fort à ce qui est.

Nous avons aujourd'hui les drames sacrés pour

la semaine sainte. On nous montre la Passion au cinématographe et Jésus est crucifié en prose, en vers et en photographie. Le théâtre souligne le sermon et Mme Sarah Bernhardt complète l'abbé de Giberge. A la fin du XVIIIe siècle, c'était à l'abbaye de Longchamp qu'on allait, pour se sanctifier, écouter chez les nonnes devenues mondaines les chanteuses de l'Opéra chanter des cantiques. Il y avait là une novice, Mlle Lemaure, qui, abandonnant les coulisses, avait pris le voile à Longchamp et y attirait la foule par sa belle voix. Et le bon ton était alors d'aller écouter, à l'abbaye de Longchamp, l'office des Ténèbres. Les grandes dames s'y montraient en tenue d'Opéra, *in fiocchi*, tous diamants dehors, et les équipages du comte d'Artois y rivalisaient avec ceux du duc d'Orléans, tandis que les carrosses des impures (on disait alors les impures) écrasaient de leur luxe les voitures mêmes des princes du sang. La Duthé ne se plaisait-elle point à parer ses chevaux de marcassites ?

Puis, comme un fleuve immense, à côté de ces voitures de luxe, des chaises à porteurs et des cavaliers en selle, roulait la foule des ouvriers endimanchés, des bons bourgeois en famille, des mendiants en quête d'aumônes, des tailleurs, des mo distes, des grisettes, des vendeurs de citrons, des musiciens ambulants, une montée de la Courtille à la fois populaire et aristocratique, une frairie, une kermesse, avec, sous le prétexte d'un pèlerinage religieux, la bombance et le vin bleu dans les cabarets ou, en plein vent, autour des tonneaux. Un chant

bachique de Vadé répondant aux cantiques des abbesses mondaines.

Si bien que l'archevêque de Paris intervint et fit cesser le spectacle. Mais après la Révolution et l'église étant démolie, Longchamp reprit, avec le Directoire. Les muscadins, les incroyables, haut cravatés, en habits carrés, coiffés *à la chien*, et les merveilleuses à demi nues, étalant leur beauté sous les étoffes transparentes comme la belle Grecque Mlle Aymos la montrait naguère aux Folies-Pigalle, firent de l'ex-pèlerinage une promenade, un défilé à la mode. Longchamp devint une sorte d'étalage de printemps où les coiffeurs, les couturières, les bijoutiers, tout ce qui vit du luxe et de la parure, « exposèrent » pendant des années leurs inventions, leurs « créations », puisque c'est le mot ; et avant les Salons où l'on va montrer ses robes nouvelles, sous prétexte de voir de la peinture, Longchamp fut le Salon en plein air des maîtres tailleurs et des marchands de mode. Nos grand'mères nous en ont si souvent parlé, de ces « Longchamp » ! « La file des voitures, dit un spectateur, entrait par la porte Maillot, traversait le bois de Boulogne jusqu'à Longchamp sans s'arrêter et sortait par une autre porte. » Et les badauds regardaient. C'était la distraction essentiellement parisienne de la semaine de Pâques, à l'heure où, Pâques venues, les Parisiens ne prenaient point d'assaut les wagons et les gares pour fuir un moment le boulevard et les tâches coutumières. Puis Longchamp déclina, comme toutes les modes. Il avait été brillant à l'heure où les élégants

montraient là pour la première fois leurs cheveux taillés à la Titus, à l'heure où les lions s'y montraient avec leurs capes à l'espagnole, où les Jeune-France y arboraient leurs chapeaux romantiques ; il avait eu sa vogue encore sous Louis-Philippe, alors que le jeune duc d'Orléans y caracolait peut-être sur sa jument qu'il appelait Déjazet, ce qui faisait sourire la comédienne. Puis « le Longchamp », comme on disait, se borna, durant le Second Empire, à une montée et à une descente assez banale de fiacres et de coupés le long de l'avenue des Champs-Elysées. Rien de pittoresque. Adieu les équipages de la Duthé avec les caparaçons de pierreries ! C'est à peine si la belle Anna Deslions montrait son profil marmoréen de brune pensive et si l'on apercevait le visage de chatte anglaise de Cora Pearl couronné d'un hérissement de cheveux roux.

Un artiste d'une originalité saisissante, Constantin Guys, a rendu avec une infinie vérité le spectacle de ce Longchamp mourant et aujourd'hui disparu. Et puisque les modes, les costumes « Second Empire » redeviennent à l'ordre du jour ; puisqu'on nous annonce dans le monde des « fêtes Second Empire » avec évocation des crinolines et des « suivez-moi jeune homme », on fera bien d'aller prendre des indications à l'exposition des aquarelles et dessins de Constantin Guys qu'on a réunis rue Caumartin. C'est la collection Nadar qu'on y verra ; mais Nadar n'est plus rien dans l'affaire, et c'est seulement les « Guys » qui lui appartinrent qu'on peut voir là. Toute une époque, tout un monde disparu !

Ce Constantin Guys, que Charles Baudelaire déclara le premier un grand artiste, — grand par l'expression, le sens, la pénétration de la vie, — et qui, né à Flessingue, fut le plus Parisien ou le plus « parisinant » des hommes, vendait pour quelques sous ses croquis dont on se dispute aujourd'hui la possession. Tel ce Monticelli qui donnait pour trois cents francs des éclaboussures lumineuses accrochées aujourd'hui dans les galeries célèbres. Guys signait C. G. tout simplement, ou ne signait pas. Il avait l'appétit et la gloriole de l'anonymat.

Et le monde mêlé, pittoresque, fringant et douloureux du Second Empire, les cavaliers en beaux uniformes, les guides, les cent-gardes, les danseuses de Mabille ou les demi-mondaines du concert Musard, et jusqu'aux malheureuses filles tricotant des jambes au casino Cadet ou emprisonnées dans les maisons closes, ce Gavarni goncouriste les dessinait au passage, les notait d'une façon définitive en ses impressions rapides. Oui, un impressionniste de la mode, ce Constantin Guys dont les visions nous rendent si cruellement

Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormant de leur sommeil stupide...

En l'étudiant, Baudelaire ne l'avait même pas nommé. Son article, qui fit sensation lorsque le poète le publia, porte ce titre : *Le Peintre de la vie moderne.*

L'admirable Rops n'a pas négligé de regarder les Guys. Et Guys, dont on expose aujourd'hui les œuvres, mourut à l'hôpital, comme tant d'autres. Il

avait quatre-vingts ans, il était superbe encore, — une sorte de palikare hautain (ou plutôt, à la fin de sa vie, une sorte de Victor Hugo de Rodin) — lorsqu'un soir de 14 juillet, faubourg Saint-Denis, un fiacre le renversa et lui brisa la jambe en deux endroits. Transporté à la maison Dubois, le malheureux, cloué à son lit de torture, y resta sept ans. Sept ans de solitude et de tristesse ! Les derniers amis s'éloignaient ou mouraient.

Nadar — qui ne compte pas ses bienfaits — proposait vainement à Constantin Guys de le loger en sa maison de campagne. Non, Guys préférait l'hôpital, ce lit d'hôpital où il était cloué « comme en un cercueil anticipé ».

Et le peintre de la vie de Paris se consolait en se disant que plus heureux que le bonhomme de Nadaud qui n'avait jamais vu Carcassonne, il avait du moins vu Flessingue où il était né et qu'il avait quitté tout enfant.

— Voir Flessingue ! Voir Flessingue avant de mourir !

C'était deux ans avant l'accident et la jambe brisée. Guys dînait chez Nadar. Il déplie sa serviette. Il aperçoit un bout de papier.

— Qu'est cela ?

— Un permis de chemin de fer de Paris à Flessingue, dit Nadar. J'ai des amis à la Compagnie.

Et Constantin Guys dépliant un autre papier :

— Mais cela, ce n'est pas un permis ?

— Non, c'est un autre billet. Il faut bien quelques sous pour vivre à Flessingue. Vous me ferez, mon

cher Guys, pour cinq cents francs de croquis là-bas. Et j'y gagnerai !

Il y a de braves gens dans le monde, s'il est de par le monde beaucoup trop de coquins.

Entre tous, ce fut un charmant homme et un « galantuomo » que le comte Tornielli qui représenta brillamment l'Italie dans notre Paris. Il avait grand air. Fort aimable sous son aspect un peu rude, avec sa longue barbe grise, il ressemblait à Giuseppe Verdi, qui ressemblait lui-même à notre ami Pierre Tirard. C'était un diplomate doublé d'un artiste. Il n'arrivait pas à Paris un écrivain ou un comédien illustre que le comte Tornielli ne le fît trouver à l'ambassade avec les célébrités parisiennes. Il nous faisait les honneurs des gloires de son pays.

Il eût pu écrire des *Mémoires* fort intéressants et peut-être en a-t-il laissé. Il avait beaucoup vu. Il était secrétaire de ce charmant et remarquable Massimo d'Azeglio lorsque l'Italie prit les Romagnes. M. d'Azeglio, peintre et littérateur autant qu'homme politique, était, je crois, nommé gouverneur de Bologne. Il arrive, dicte au comte Tornielli une proclamation aux Bolonais.

— Une proclamation, c'est ce qu'il y a de plus important. C'est la préface de l'occupation. Ecrivez...

Et Massimo d'Azeglio commence :

— Bolonais !... Non... Citoyens de Bologne !... Non... Italiens de Bologne !

Puis vivement, en riant :

— Ah ! ma foi, continuez comme vous voudrez, Tornielli ! Tout ce que vous direz sera bien dit !

Et c'est ainsi que la proclamation du gouverneur, signée Massimo d'Azeglio, est l'œuvre du comte Giuseppe Tornielli-Brusatti di Vergano.

Je lisais tout à l'heure, dans un journal, que l'ambassadeur avait en horreur le téléphone et les lettres dactylographiées. Sur ce dernier point je lui donnerais cent fois raison. La dactylographie supprime de la lettre ce qu'elle a d'intime, de personnel, de familier. C'est l'autographe qui donne du prix au moindre billet qu'on reçoit. On se dit — comme devant un dessin de maître : « Il a mis sa main là ! Ses doigts ont touché ce papier ! C'est elle — l'*elle* éternelle — qui a tracé ces caractères ! » Mais la dactylographie, les lettres banalisées, officialisées, expédiées comme à la grosse, les lettres où, si je puis dire, on ne sent pas la présence réelle de celui ou de celle qui écrit, elles ont je ne sais quoi d'insolent ou tout au moins d'indifférent. Elles sont peut-être fort pratiques, elles ne sont plus touchantes. Le charme épistolaire est envolé. On n'a plus que des confidences typographiées, comme par le téléphone on n'a que des causeries cursives.

Je suis bien persuadé que Mme la comtesse Tornilli, qui écrit comme elle cause, délicieusement, a pour la dactylographie la même répulsion que l'ambassadeur lui-même. Mme la comtesse Tornielli aura été le modèle même des ambassadrices, se multipliant dans l'accomplissement de ses devoirs, de ses bonnes œuvres, des moindres politesses. Russe

d'origine, Italienne de cœur, Parisienne par le goût, la comtesse donnait avec une bonne grâce charmante l'exemple de ce que peut une femme supérieure, représentant à l'étranger un grand pays. Elle était partout, s'occupait et se préoccupait de tout et faisait dire aux autres ambassadrices, qui l'admiraient :

— En vérité, comtesse, vous gâtez le métier !

Elle ne le gâtait point, elle l'accomplissait. Elle mettait à faire son devoir toute son activité et toute sa conscience. Ce n'est ni un rôle fort aisé ni une sinécure que le rôle d'ambassadrice. La comtesse Tornielli aura été une des ambassadrices les plus distinguées, je veux dire éminentes, que Paris ait connues. Au simple point de vue très spécial de l'art, de l'art dramatique en particulier, il faut avoir reçu de ses lettres délicieusement spirituelles, informées, érudites, pour savoir quelle rare intelligence et quel talent l'atavisme avait légués à la comtesse née Rostopchine. Elle était très fière de rappeler que c'était à Pétersbourg, dans le salon de sa mère, qu'avait été joué pour la première fois *Un Caprice*, d'Alfred de Musset, et que sa mère, précisément, avait été la première Mme de Léry. Oui, avant Mme Allan elle-même.

Mais que vais-je rappeler ces souvenirs devant le deuil de la noble femme si douloureusement frappée ! Je n'ai et nous n'avons qu'à lui adresser — et je le fais du fond du cœur — l'hommage de nos respects.

Je remarquais, aux funérailles de l'ambassadeur, pendant le défilé, boulevard Saint-Germain, devant

la statue de Chappe, que lorsque passait le drapeau de la ligne ou l'étendard des cuirassiers, les fronts se découvraient parmi les curieux faisant la haie. C'est une constatation qui nous plaisait, à mon cher Risler et à moi qui regardions.

Le culte du drapeau reste intact chez cette nation idéaliste qu'est la France. Tous les néologismes n'y feront rien. Et — je sais des gens qui me trouveront ridicule, heureusement — j'ai éprouvé une émotion profonde en apprenant que nos drapeaux de 1870, appendus depuis Metz et Sedan aux voûtes de l'église de la Garnison, avaient été consumés — sauf un seul — par un incendie dans la ville allemande où ils étaient captifs.

C'est que je n'ai jamais oublié l'impression douloureuse que nous ressentîmes, quelques Français et moi, lorsqu'en visitant cette *Garnison Kirche*, la petite Allemande souriante et charmante qui nous en avait ouvert les portes nous dit, de sa voix très douce, sans ironie, avec une sorte de bonté, en nous montrant les tricolores prisonniers :

— Metz !

Elle n'ajouta point — mais nous pensâmes tout bas : Bazaine !

Ils étaient là, serrés les uns contre les autres, leurs noms de victoires — d'inutiles victoires — brodés en lettres d'or sur la soie aux trois couleurs. Ils étaient là, troués par les balles, déchiquetés par les volées de mitraille, symboles et souvenirs de la patrie, chiffons autour desquels et pour lesquels de pauvres et braves gens étaient morts. Quelques-uns,

en lambeaux, eussent pu revendiquer la vieille devise du drapeau des archers de Senlis : « *Florescet sartis innumerabilibus* (On lui mettra tant de pièces qu'il aura l'air d'un champ de fleurs !) » Les aigles dorées brillaient sous la lumière. On lisait sur ces drapeaux les témoignages de gloire : *Austerlitz*, *Iéna*, *Malakoff*, *Magenta*, *Solférino*, *Puebla*. Que de sang versé pour que ces trophées ne tombassent pas aux mains ennemies ! Il me semblait qu'autour des hampes qu'on avait naguère dressées bien haut dans la fumée, au-dessus des képis rouges, des fantômes apparaissaient comme les spectres de la *Revue nocturne*.

Et c'était dans le soleil qu'éclatait la vision sinistre. Nous ne demeurâmes pas longtemps dans l'église de la Garnison, qui nous semblait comme une Morgue sinistre. Aujourd'hui, de ces drapeaux accrochés à *Garnison Kirche*, il ne reste plus que des cendres. Un seul de nos drapeaux est là, pour rappeler la capitulation, la défaite. Il n'a pas eu la fortune des autres : il est demeuré intact. En 1814, dans la cour des Invalides, à Paris, les vieux grognards brûlèrent les drapeaux ennemis conquis par eux ou par leurs pères, afin de les empêcher de tomber aux mains des Alliés. Le feu, comme le temps, détruit tout, même les trophées. Et dans l'église des Invalides il n'y a plus guère, appendus aux voûtes, que des débris de drapeaux épargnés par les flammes allumées, un jour, on ne sait par qui, comme hier, dans *Garnison Kirche*.

Il me semble que les voici délivrés, les drapeaux

de la dernière guerre, ceux que le général de Lapasset montrait, au conseil de Trianon, jetés dans des fourgons, emportés, livrés « comme de vieux souliers ou de la vieille ferraille ». Et — je m'en souviens — tandis que le général parlait, le maréchal de France accusé ne sourcillait même pas.

Mais je m'arrête. Car je songe à une chose possible, très possible avec les renseignements télégraphiques : si la nouvelle était exagérée ? si elle était fausse ? si nos drapeaux « perdus » avaient été « sauvés » par les pompiers allemands ?

Autour du drapeau du 3e zouaves, à Sedan, le colonel Bocher rallia ses hommes et, voulant trouer la ligne allemande, jeta ce cri, appel suprême, évocation du passé triomphal dans la journée de désastre :

— Allons, mes enfants ! Clairons, la *Marche de Palestro !* Et en avant !

C'était le frère de ce Parisien légendaire qui disparaît, emportant tout un monde de souvenirs qu'il contait fort bien, qu'il rédigea avec moins de verve, Charles Bocher, le « doyen des abonnés de l'Opéra », comme il eût volontiers fait graver ce titre sur ses cartes de visite. Car c'était un titre. Au foyer, M. Bocher exerçait une sorte de magistrature mondaine. Les petites Cardinal contemplaient avec respect ce doyen resté jeune et charmant, malgré son âge. Constantin Guys l'eût « croqué » avec un vif plaisir et Ludovic Halévy tracerait mieux que moi le portrait de cet aimable homme, gardant avec coquetterie la bonne grâce d'un autre temps, et

vivant là, dans ce milieu de songe, comme si les décors, les portants, le petit peuple de danseuses, les étoiles du chant, eussent été le cadre et les personnages mêmes de sa vie réelle. Combien de fois, en Crimée, dans la tranchée ou sous la neige, avait-il évoqué, avec le marquis de Gallifet, les soirées de ballet et les visions des *Huguenots* ou de *Robert le Diable !*

Les obus sifflaient. Les deux Parisiens haussaient les épaules :

— Nous reverrons le foyer de la danse !

M. Bocher avait vu naître tous ces opéras et disparaître des générations d'artistes : Nourrit, Duprez, Mlle Falcon, l'Alboni. Il n'était pas l'adorateur quand même du passé. Il trouvait avec raison que chaque année a ses lilas. Il avait applaudi Taglioni ; mais il gardait des bravos pour Mlle Zambelli. C'était un optimiste aimable. Il avait fait jadis la guerre chevaleresquement, à la française. Il arrangeait sa vie philosophiquement, à la parisienne.

Les « amateurs » du genre de M. Bocher manquent au théâtre maintenant. Ils formaient autrefois un petit tribunal spécial, qui siégeait dans les couloirs, le tribunal des gens de goût, très sévère, mais très juste. Talma, mécontent de son jeu, disait un soir : « J'ai eu du succès ; mais *ce n'est pas ça* : je n'ai pas été applaudi par le *petit coin.* » Le « petit coin », c'était le guide, le censeur de l'artiste. On jouait, on chantait pour le « petit coin ». Et les passionnés de théâtre, comme le doyen des abonnés de l'Opéra, faisaient tout naturellement partie du « petit coin ».

Quels jolis mémoires il eût pu nous laisser, et sous ce titre justement : *Les Souvenirs du petit coin.* On a publié les *Souvenirs d'un petit banc de l'Opéra*, mais c'était de la fantaisie. M. Bocher savait tout, avait tout passé en revue.

Quiconque a beaucoup vu...

Eh bien, le premier volume de ses *Souvenirs* m'a déçu. Le causeur était délicieux, l'écrivain semblait avoir laissé évaporer la *parisine*, comme Roqueplan appelait l'esprit du boulevard. Cela arrive souvent, et l'anecdote contée a plus de saveur que l'anecdote imprimée. Le sourire, le geste, la finesse de ce petit homme élégant qu'était M. Bocher y ajoutaient un charme très original. Peut-être le second volume annoncé des *Souvenirs* contiendra-t-il plus de faits et de jugements et de portraits. Et l'on mettra alors les confidences du doyen dans un des rayons de la bibliothèque qui pourrait s'appeler aussi le Petit Coin de la Petite Histoire.

XII

Une affiche électorale. — Querelles de candidats. — Les élections municipales. — Une suffragette : Mlle Laloë. — Aristophane et les femmes. — L'avenir. — De l'indifférence en matière d'élections. — Où sont les candidats ? — La peur de l'insulte. — Le 1er mai. — On laissera passer le 1er mai. — Un balzacien : Jules Christophe. — Le *Répertoire de la Comédie humaine*. — Les amis. — Ceux qui partent, ceux qui restent.

1er Mai.

« Ce n'est pas un homme, c'est un égout. »

Je m'approche, attiré par sept lettres majuscules au haut d'une affiche : « Un lâche », et je me demande de quoi il s'agit. Il s'agit tout simplement de politique. Un candidat au Conseil municipal converse ainsi typographiquement avec son concurrent. Le concurrent n'est point de son opinion. Donc, ce n'est pas un homme, « c'est un égout ». Simplement. Un égout, l'image est familière et compréhensible. Et le placard que je viens de déchiffrer étant collé sur les murailles d'un quartier relativement modéré, je me demande ce que doit être la polémique dans des circonscriptions plus ardentes.

La politique est une belle chose et elle enseigne aux gens l'art plein d'atticisme de la discussion

insultante. Les étrangers qui font à Paris leur visite printanière auraient des mœurs parisiennes une opinion peut-être excessive, s'ils les jugeaient sur ces boutades électorales. Nous nous sommes habitués à l'injure, comme Mithridate au poison. Mais nous n'en sommes pas moins intoxiqués, et l'abus des épithètes odieuses constitue une diminution morale pour tout le monde, surtout peut-être pour les insulteurs. Il y a dans la jolie pièce narquoise et charmante qu'on applaudit aux Variétés une scène où un socialiste à automobile et un gentilhomme de boudoir échangent des poignées de main après des grossièretés de candidats. Ce qui dans *Le Roi* s'applique à la politique peut s'appliquer aussi à la littérature. Tout se tient dans une même époque. On fait de la critique à coups de poing et de la polémique à coups de calomnies.

Ce qui faisait dire à un humoriste de ma connaissance :

— Il faut être mille fois inattaquable pour n'être pas constamment attaqué... On ne l'est que cent fois.

Et voilà : à la veille du 1er mai, ces affiches électorales sont comme les fleurs d'un printemps particulier. Elles colorent agréablement les rues ; elles sont comme un Salon en plein air où l'on exposerait des diffamations polychromes. Rares sont les adversaires qui se respectent. Mais peut-être faut-il être soi-même respectable pour savoir respecter les autres. J'ai toujours remarqué que les moralistes les plus intransigeants étaient précisément les plus sujets à caution. Il en doit être de même des can-

didats et je ne voterais pas volontiers pour un homme qui dit crument de son adversaire : « Ne lui donnez point vos suffrages : c'est un égout. »

Notez que je ne connais de ces concurrents ni l'un ni l'autre. Je constate en passant le tour particulier de cette littérature murale. Elle ne donne pas un grand lustre à Paris. Elle constitue une forme spéciale de l'insulte, l'insulte pariétaire. Depuis Pompéi, où les gavroches latins bafouaient en leurs *graffiti* quelque édile Pansa, elle a d'ailleurs toujours fleuri et à toutes les époques. Il semble que le besoin de décharger sa bile s'empare du flâneur qui, membre d'une Académie particulière, — l'Académie des inscriptions et mauvaises lettres, — trace rapidement quelque sottise sur les murailles ou dans les édicules. Jadis le peintre Gallimard, l'auteur d'une *Léda* qui du Luxembourg est allée je ne sais où, se vit persécuté par l'inscription partout rencontrée : *Galimard, pou mystique.* Au moment où Barbey d'Aurevilly attaqua *Les Misérables*, un hugolâtre emplit Paris de cette formule lapidaire : *Barbey d'Aurevilly, idiot.*

Ces polémistes par l'outrage se peuvent librement donner carrière en se présentant aux élections municipales. Il leur est loisible alors de comparer leurs adversaires à des égouts, et nous en verrons de plus belles sans doute lorsque les candidats seront des candidates, comme Mlle Laloë. Mais pourquoi les femmes, si elles sollicitent jamais des mandats municipaux ou autres, chanteraient-elles plus facilement que les ténors masculins le duo fameux de

La Fille de Madame Angot ? Il ne faut point sourire de Mlle Laloë cherchant un « préau » pour exposer son programme. Avoir un préau et une « plate-forme », c'est déjà une partie du succès.

Mlle Laloë est une féministe d'avant-garde. Elle montre le chemin. Elle est une suffragette par l'action. Eligible, non, puisque la loi s'oppose à Laloë, mais posant du moins la question de l'éligibilité possible, ce qui plus tard et peut-être bientôt ne paraîtra pas si ridicule.

Un jour qu'on parlait, à l'Académie française, de la possibilité d'élire une femme (la candidature de George Sand eût été, je pense, prise en considération), le duc d'Aumale conclut :

— La question est bien simple. Pour être éligible, c'est-à-dire citoyen français, il faut avoir satisfait à la loi militaire. Or, les femmes ne remplissent pas le devoir militaire.

A cela Dumas fils avait déjà répondu, lorsqu'il faisait dire à Francillon parlant au mari volage :

— Si tu étais forcé de prendre les armes et de faire campagne pendant des mois, des années, crois-tu que j'aurais besoin de me distraire avec d'autres que toi ? Je t'attendrais tout simplement à côté du berceau de mon enfant. La maternité, c'est le patriotisme des femmes, et le sang que vous êtes si fiers de verser pour votre pays, ce n'est que le lait que nous vous donnons.

Et Francine de Riverolles a raison. Les deux sexes ne sont point identiques, mais les deux êtres ont des droits égaux. On peut s'étonner aujourd'hui

de la candidature de Mlle Laloë « qui veut tout simplement faire parler d'elle », disent les bonnes gens (et elle en a bien autant le droit que l'éternelle Mlle de Sombreuil qui remplit les gazettes de ses manifestations) ; oui, l'on peut s'étonner, mais il faut prendre acte et prendre date. Toutes les plaisanteries renouvelées d'Aristophane et de *L'Assemblée des femmes* n'y feront rien. C'est le premier pas vers un « futur » qui n'est peut-être point très éloigné, — un *futur*, eût dit Aurélien Scholl, que les suffragettes voudraient bien épouser le plus tôt possible.

Et ce qu'il y a de plus caractéristique dans la situation présente, c'est l'espèce d'indifférence, malgré tous ces originaux épisodes et les intérêts engagés, avec laquelle le Parisien traverse cette période électorale. *De l'indifférence en matière de religion*, écrivait jadis Lamennais. *De l'indifférence en matière politique*, c'est encore un traité qu'on a pu nous donner.

Mais la politique et la candidature sont choses différentes. On peut être candidat simplement par amour de la nomination possible, et le mandat n'être pour rien dans l'affaire. Le mandat n'est que le prétexte. Le but, c'est la fonction. Eh bien, je constate — et c'est là un symptôme tout à fait curieux — que les candidats manquent, comme les perdreaux. Plus d'une affiche s'en plaint hautement. « Il n'y a plus de candidats ! » Ou du moins il n'y a pas assez de candidats. Le candidat, qui pullulait naguère, se fait rare.

Vous m'entendez bien, on en trouve toujours. Mais ce sont, dirait-on, des candidats d'aventure ; le « candidat sérieux », moins divertissant que le « client sérieux » de Courteline, existe peu. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les placards qui le constatent.

Et le fait ne m'étonne qu'à demi. Il est très agréable d'être élu, il est moins séduisant d'être insulté. Le candidat n'étant plus « un homme, mais un égout », l'homme dont l'ambition n'est pas excessive préfère rester tout bonnement chez soi, et s'il est égout, être égout à domicile.

Alors, indifférence des candidats, indifférence des électeurs. *Insultophobie*, comme il y a claustrophobie ou agoraphobie. Si bien qu'on laisse faire, qu'on laisse dire, et qu'il faut un scandale quelconque pour réveiller l'apathie publique.

On me rapportait hier ce mot d'un Parisien exilé — exilé en qualité de sous-préfet — sur je ne sais quel pic, dans les montagnes d'un département frontière.

— Ah çà ! mais, lui dit un visiteur, vous devez avoir envie de vous suicider ici ?

Et le boulevardier proscrit de répondre :

— Pas même. Je n'ai envie de rien !

Le public est un peu comme ce fonctionnaire qui connaît, sur les hauteurs, le prix des honneurs. Il n'a pas même peur à la veille du 1er mai. Il laisse venir le 1er mai avec la plus parfaite indifférence. On ne raillera pas, cette fois, les bons bourgeois de faire provision de pain rassis et de jambon fumé. Ils ne font provision de rien. Ils attendent.

Ils disent : « Tiens, demain, c'est le 1er mai ! » Et voilà tout.

Que peut leur apporter le 1er mai ? Pas même le printemps. Seules les feuilles ont peur et se recroquevillent. Le 1er mai est un jour pareil aux autres. Sacré pour le prolétariat, il est « quelconque » même pour les amoureux et les poètes. L'indifférence, mal de langueur, gagne un peu trop les esprits. Et les jours passent avec la monotonie désolante qui navrait le bon grand Flaubert.

J'écris là le nom d'un maître dont la bonté fut en effet une des vertus. Sainte bonté, vénérons-la, même quand elle devient faiblesse jusqu'à la bêtise. C'est encore quelque chose qui disparaît de notre monde et les apaches de tout poil ont beau jeu.

— Mon cher, me disait un de mes vieux amis qui vient de mourir, j'aurai vécu toute ma vie avec l'homme le meilleur qu'ait produit la nature, après Molière.

— Et qui donc ?

— Honoré de Balzac.

Jules Christophe, qui n'était point connu du grand nombre, mais que les *balzaciens* honoraient pour des travaux sur Balzac, vivait en effet dans l'admiration et la fréquentation quotidienne de Balzac. Il avait rencontré dans la vie un autre apôtre du dieu, Anatole Cerfbeer, dont M. Paul Bourget a salué déjà la mémoire, et à eux deux ils avaient composé — avec quelle patience ! — un véritable *Dictionnaire biographique et géographique* des œuvres d'Honoré de Balzac, une sorte d'encyclopédie balzacienne.

Tous les personnages de l'œuvre du maître sont étudiés, catalogués, avec dates de naissance et de mort, alliances, parentés, aventures, dans ce *Répertoire de la Comédie humaine.* Anatole Cerfbeer, si fantastique d'aspect, pareil à un héros d'Hoffmann, et Jules Christophe, érudit, travailleur, enthousiaste, avaient dépensé des années, de longues années à ce labeur. Mais ils ont élevé à Balzac un monument qui vaut une statue.

— C'est la Bible ! disait Anatole Cerfbeer.

J'avais connu Jules Christophe à l'heure charmante des débuts, l'aube littéraire. Il était employé au ministère de la Guerre et passait, comme tant d'autres, ses journées à écrire, à versifier.

Il me dit un jour :

— Je viens de faire la connaissance d'un jeune homme qui a bien du talent. Un talent pénétrant, fin, ému. Il n'a encore rien publié ; mais le jour où ses vers seront lus, il sera célèbre, tu verras.

— Et il s'appelle ?

— Francis Coppée.

C'était en effet le nom exact de M. François Coppée.

Je crois bien que les deux compagnons de jadis demeurèrent « amis » jusqu'à la fin. Le cas n'est point rare.

J'avais donné à Jules Christophe une grande joie. Le soir du centenaire d'Honoré de Balzac, alors que M. Ch. de Lovenjoul nous avait offert le dernier acte de *Tartuffe* composé par Balzac et rimé par Amédée Pommier, je demandai à mon vieux cama-

rade l' « à-propos » qui devait célébrer l'auteur de *La Comédie humaine*. Fêter le centenaire de Balzac, c'était pour ce balzacien le suprême honneur.

Il écrivit son à-propos en prose et le termina par l'admirable mot de Balzac lui-même : « La gloire est le soleil des morts ! »

Il avait dû garder précieusement l'affiche où son nom figurait à côté de celui de son dieu et qui valait mieux peut-être qu'une affiche électorale. La conservait-il dans son logis de la Gerbière, à Montfort-l'Amaury, où on l'a conduit au pittoresque cimetière sans que j'aie pu l'accompagner ?

Quand on perd un ami, on compte avec effroi ceux qui vous restent. On ne vieillit que parce qu'on ne retrouve plus autour de soi les compagnons de sa jeunesse. Sans cela on ne croirait vraiment pas avoir une ride. Et l'heure est mélancolique où l'on peut trop facilement faire le total de ceux qui vous aiment.

Emile Augier était fort malade (il n'avait plus que quelques semaines à vivre) lorsque je repris son *Maître Guérin*. Il n'assistait pas aux répétitions et j'allais presque chaque jour lui en rendre compte.

Lorsque vint la première représentation, je lui demandai à qui il souhaitait que je fisse le service, son service.

— Je vous enverrai demain la liste des gens auxquels je tiens, me dit-il.

Le lendemain je recevais ce petit mot :

« Mon cher ami, voilà ce qui me reste d'amis ! »

Elle n'était pas longue, la liste. Les amis que la

vie avait laissés à Emile Augier étaient au nombre de cinq.

— C'est beaucoup, me dit Alexandre Dumas, à qui je contai le fait. Augier a toujours eu de la chance.

Dumas riait. Mais il y avait de la vérité dans sa cordiale amertume.

Ce ne sont pas d'ailleurs les amis qui s'en vont dont la perte est le plus sensible à celui qui aime. Eux aujourd'hui, nous demain. C'est la loi. Mais le plus douloureux, c'est de regarder comme un mort vivant l'ami de tant d'années qui n'existe plus pour vous.

— Mon cher ami, dirait encore Dumas, cela arrive dans le meilleur monde.

XIII

LUDOVIC HALÉVY

9 Mai.

A Adrien Hébrard.

Mon cher directeur et ami,

Une dépêche navrée m'apporte, ce matin, la triste nouvelle de la mort de notre ami Ludovic Halévy. Il a tant souffert, depuis ces derniers mois, que cette fin est une délivrance ; mais toute séparation est une cruauté pour ceux qui perdent un être cher. L'admirable compagne de Ludovic Halévy et ses enfants, fiers de ce nom honoré, qu'ils continuent glorieusement, ont prodigué à notre ami le dévouement le plus profond, et c'est à eux que je pense dans notre tristesse qui s'associe à leur douleur.

Vous savez combien j'aimais ce compagnon fidèle et sûr de tant d'années. Ludovic Halévy fut un être rare, précieux par ses conseils, solide en son affection, spirituel et charmant. Il avait connu du théâtre les plus vives, les plus grandes joies. Son observation fine et pénétrante en avait fait un des maîtres, un des inspirateurs de notre littérature, et toute la jeune école ironique et souriante procède évidemment de Meilhac et Halévy. La fantaisie s'ajoutait à cette séduction : il y avait du Heine, du Carlo Gozzi dans ces opérettes qui, reprises aujourd'hui après avoir triomphé autrefois, semblent n'avoir pas de rides. Le pollen de leurs ailes n'est pas encore tombé et Musset sourirait aux *Brigands* comme Gavarni applaudirait à *Froufrou.*

Mais ce n'est pas pour vous parler du littérateur que je vous écris. Les lecteurs du *Temps* connaissent l'exquis écrivain, l'auteur de cette touchante *Criquette* qui continua le prodigieux succès de *L'Abbé Constantin.* Halévy émettait ce paradoxe étrange qu'on

peut intéresser les honnêtes gens avec les braves gens. Et il le prouvait. Ses livres sont de ceux qu'on traduit le plus hors de chez nous, parce qu'ils sont du style le plus clair et de la simplicité la plus loyale. Ce qui n'empêchait pas Ludovic Halévy de nous donner d'inoubliables et poignantes pages d'histoire, comme ces souvenirs de l'*Invasion* qui furent publiés — avec quel succès ! — ici même. C'est un maître de la pure langue française qui disparaît.

Mais pour vous et pour moi, c'est un ami qui nous quitte et va nous manquer. Je le voyais récemment assis devant sa table, dans cette vieille maison Bréguet où, quittant notre rue de Douai où nous avons, avec About, Sarcey, voisiné durant si longtemps, il s'était comme blotti, avec ses chers livres et ses œuvres d'art, regardant le buste d'Hortense Schneider et celui d'Aimée Desclée — tout le passé, la fantaisie et le drame ! Il était émacié par la maladie ; aussi bon et aussi charmant qu'autrefois. Il s'intéresait à tout, lisait tout, se souciait en sa douleur des ennuis des autres.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un homme plus aimable, plus aimé, plus honnête et meilleur.

Il n'avait pas mérité de souffrir. Philosophiquement retiré de la lutte, regardant monter et grandir les générations nouvelles, applaudissant à leurs succès, il s'était promis de vivre en sage, parmi cette famille qui l'adorait, ces petits-enfants dont il montrait les photographies par lui faites et dont il était plus fier que de ses œuvres les plus justement acclamées. La maladie est venue, brutale, ou plutôt insidieuse, inique. Il a beaucoup souffert. Il a toujours souri.

— J'irai le mois prochain à Sucy, me disait-il.

— Et la campagne vous remettra tout à fait.

Le mois prochain, c'est ce mois-ci. Et notre cher Ludovic ne reverra plus la Haute Maison qu'il aimait. Disons-nous qu'il repose, mon cher ami. Le mot est éternel quand on songe aux morts : *Invideo quia quiescunt !* Mais les vivants demeurent et les vivants pleurent.

Je vous quitte, mon cher directeur. Je devais aller causer aujourd'hui avec Ludovic Halévy, s'il avait pu me recevoir. Je vais le revoir et l'embrasser une dernière fois.

A vous de tout cœur.

XIV

NOTES ET SOUVENIRS SUR LUDOVIC HALÉVY

18 Mai.

Henri Meilhac et Ludovic Halévy se sont rencontrés une dernière fois. C'était dimanche, dans le cimetière, où sur les marronniers les passereaux sautillaient, chantaient, et où, au-dessus des tombes, les lilas montraient leurs grappes fleuries. Le cercueil de notre ami attendit un moment, au bas de l'allée montante qui mène au tombeau de Fromental Halévy, et cette halte d'un instant eut précisément lieu devant le monument funèbre, la statue de *L'Amitié en pleurs* sculptée par Bartholomé sur la tombe de Meilhac. A quelques mètres, à deux pas, les deux collaborateurs de tant d'années se trouvaient rapprochés par l'ironie des destinées. Et comme je me retournais pour dire mon impression à l'un de ceux qui suivaient le cortège funèbre, j'aperçus dans la foule en deuil une femme que je reconnus bien vite sous son voile noir : Hortense Schneider, la grande-duchesse de Gérolstein, qui regardait passer là toute sa vie !

Meilhac ! Halévy ! Schneider ! Des arbres en fleurs dans un cimetière parisien. Voilà de ces rapprochements et de ces contrastes que le délicat et profond observateur de la vie parisienne eût notés en ses impressions quotidiennes, car s'il s'était retiré de la lutte trop tôt, comme l'a dit le pasteur Wagner, Ludovic Halévy n'avait cessé de s'intéresser à tout ce qui avait été son existence même, les lettres, le théâtre, les débuts, les batailles artistiques. Philosophe certes, mais philosophe militant et curieux et passionné de toutes choses, allant de l'Académie aux Variétés, parlant de Bossuet avec Brunetière et d'un détail de costume avec Mlle Lavallière, s'inquiétant du livre nouveau, des talents naissants, des œuvres d'autrui, plaidant pour les « jeunes ». C'était un conseiller très sûr, délicat et averti. Inquiet parfois pour les autres, il était pour lui-même d'une prudence et d'une conscience exagérées. C'est lui qui ne voulut pas que continuassent les répétitions de *La Petite marquise* que j'avais résolu de faire entrer au répertoire de la Comédie-Française.

— Non, non, je vous jure, le cadre est trop grand, la pièce est trop mince.

On verra bien, quelque jour, qu'il se trompait. Mais comment ne pas respecter de tels scrupules ? Il savait bien pourtant toute la valeur de ce théâtre délicieux, qui, lorsqu'il reparaît après plus d'un quart de siècle, nous charme encore. Les opérettes, ses opérettes, il les écoutait comme si elles eussent été d'un autre, et toutes ces étincelantes satires, qui

vont très loin et pénètrent au profond des ridicules sans avoir l'air d'y toucher, l'amusaient lui-même.

Il arrivait aux Variétés comme un « aïeul du théâtre », disait-il gaiement, et il assistait à la fin de quelque répétition après une séance du Dictionnaire. Le contraste le faisait sourire. Il se divertissait de l'étonnement de quelque petite débutante, disant : « C'est l'auteur ? Je le croyais mort... » Il était né à l'Institut, il avait débuté boulevard Montmartre. Toute sa vie semblait tenir entre ces deux pôles.

Quand je dis « débuté », je me trompe. C'est aux Bouffes-Parisiens qu'il avait donné son premier ouvrage, le premier du moins que le public ait connu, car Ludovic Halévy, secrétaire de M. Villemain, conseiller d'Etat et frère de l'académicien, avait écrit une première pièce, *La Fille d'un Mécène*, pendant les tournées administratives de son chef.

Et avec quel esprit il contait ce voyage d'inspection de M. le conseiller d'Etat à travers les départements ! Seize départements à inspecter, s'il vous plaît. Il s'agissait, pour des sénateurs et des conseillers d'Etat désignés par l'empereur, d'aller « étudier l'état de la France » et « constater la situation de l'esprit public ». C'était en 1854. MM. les sénateurs et conseillers d'Etat faisaient à l'unanimité dans leurs rapports cette constatation :

« L'esprit public est excellent ! Excellent ! »

Et pendant cinq mois, Ludovic Halévy avait escorté M. Villemain, qui constatait comme ses confrères l'excellence de la situation de l'esprit public,

mais s'inquiétait surtout de sa partie de whist quotidienne. Quel que fût le département, quelle que fût la ville, le secrétaire de M. le conseiller en mission arrivait à la préfecture ou à la sous-préfecture et sa première parole était :

— Il faut arranger pour ce soir le whist de M. le conseiller d'Etat. Avez-vous de bons joueurs de whist dans la ville ?

La stupéfaction des fonctionnaires était grande, mais leur empressement était rapide. On trouvait immédiatement le moyen d'organiser pour le soir même le whist de M. le conseiller d'Etat, et pendant que M. le conseiller d'Etat faisait son whist à la préfecture ou à la sous-préfecture, Ludovic Halévy, ayant achevé sa journée administrative, rentrait à l'hôtel, prenait les grandes feuilles de papier à entête de la mission : *Empire français*, et continuait à écrire sa comédie en trois actes, en prose, *La Fille d'un Mécène :* « Acte II. Scène Ire. Le théâtre représente... »

« Le théâtre représente... » Soit. Mais il fallait encore que la pièce fût représentée. Elle ne le fut pas. Elle doit être encore dans les tiroirs du maître disparu. Alors, Ludovic Halévy abandonna ses espoirs de théâtre et écrivit un roman, un petit roman « trop court pour un roman, trop long pour une nouvelle », lui disaient tour à tour les journaux auxquels il le présentait. Et *Le Bossu de Nizerolles* alla rejoindre dans le tiroir *La Fille d'un Mécène.*

— Que veux-tu ? lui répétait son père. On n'arrive pas du premier coup. Si tu savais combien j'ai composé de tragédies !...

Alors Ludovic se consolait en regardant autour de lui, en observant ce qui se passait au ministère d'Etat. Le spectacle n'était pas sans intérêt. Les fenêtres donnaient sur une cour des Tuileries.

Un jour, en entendant des musiques jouer l'air de *La Reine Hortense*, Halévy ouvre la croisée et regarde Napoléon III à cheval, passant une revue. Il y avait dans son cabinet, attendant sur une chaise le moment d'être reçue par le ministre, une vieille femme tassée et portant une façon de réticule qui ressemblait fort à un cabas.

— Vous ne voulez pas voir l'empereur, madame ?

Elle sourit, hocha la tête, et répondit à Halévy :

— Oh ! moi, monsieur, j'ai vu *l'autre !*

C'était Mlle George qui venait au ministère solliciter un secours.

Une autre fois, dans l'été de 1855, Ludovic Halévy était seul dans son bureau. Un petit monsieur, maigre, distingué, d'aspect un peu fantastique, comme hoffmannesque, entre et se présente à lui :

— Vous ne me connaissez pas ?

— Mais si, je vous connais, monsieur Offenbach !... Je vous connais fort bien. Vous êtes le chef d'orchestre du Théâtre-Français, et comme nous avons tous, nous employés du ministère d'Etat, nos entrées au Théâtre-Français, je vous vois presque tous les jours ; car on nous ordonne en quelque sorte d'aller au Théâtre-Français combler les vides quand Mlle Rachel ne joue pas... Et comme Mlle Rachel ne joue presque jamais...

— Eh bien, interrompit Offenbach, il paraît,

monsieur, que vous avez de grandes dispositions pour le théâtre...

— Qui vous l'a dit ? Alphonse Royer ? M. Montigny ? Je leur ai présenté ma *Fille d'un Mécène*, fait Halévy enchanté.

— Non, ce n'est pas M. Montigny, c'est M. Duponchel.

— Alors cela ne prouve pas grand'chose !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est moi qui le lui ai dit.

— Toujours est-il, monsieur, que je me trouve dans l'embarras. J'ouvre dans une quinzaine un petit théâtre aux Champs-Elysées : les Bouffes-Parisiens. C'est une bonbonnière. J'y vais faire entendre ma musique. Mais il me faut un prologue d'ouverture. J'avais un prologue. Lambert Thiboust me l'avait promis. Il me manque de parole. Il a trop de travail. Ce prologue, monsieur, voulez-vous l'écrire ?

— Moi ?... Comment donc !

Voilà Ludovic enchanté. Seulement, comme Méry avait déjà écrit quelques vers et comme Lambert Thiboust pour ce prologue avait rimé déjà un rondeau, et comme le privilège accordé au petit théâtre (il y avait alors des privilèges) n'admettait que la possibilité de mettre trois personnages en scène, l'un de ces personnages disant les vers de Méry, l'autre le rondeau de Thiboust, il ne restait à Ludovic Halévy qu'un troisième personnage, qui était un mime, Derudder, destiné par sa qualité même à jouer un Polichinelle, le Polichinelle des Champs-Elysées, « personnage muet » !

Ludovic Halévy allait débuter au théâtre en faisant *parler un personnage muet !* Qu'importe ! Il en prit son parti. Il arrangea le prologue, et le 5 juillet 1855 la toile se levait, aux Bouffes-Parisiens, sur le prologue *Entrez, messieurs, mesdames !* joué par Mme Macé, Pradeau, — le bon Pradeau, — et le Polichinelle Derudder.

Telle fut l'origine de cette collaboration historique avec Jacques Offenbach, qui devait donner tant de succès au librettiste et au maestro.

Et comment l'autre collaboration fameuse, celle de Ludovic Halévy avec Henri Meilhac, a-t-elle commencé ? Encore par hasard et toujours parce que le fantaisiste Lambert Thiboust se déroba, « accablé de travail ».

C'était en 1860, cinq ans après. Le théâtre du Vaudeville venait de donner une pièce d'un genre tout à fait spécial, où la fantaisie, la féerie à la Shakespeare se mêlaient au réalisme dramatique, *Ce qui plaît aux femmes*, et le directeur des Variétés, voulant afficher un pendant, une « réplique » à l'œuvre de François Ponsard, avait demandé une petite pièce à Lambert Thiboust et Ludovic Halévy sous ce titre : *Ce qui plaît aux hommes*. Halévy écrit un scénario. Thiboust fixe des rendez-vous, qu'il manque. Un, deux, trois, quatre rendez-vous. Halévy, toujours précis, correct, toujours à l'heure et au devoir, s'énerve un peu. Lambert Thiboust rompt la collaboration, et Ludovic Halévy, la lettre du vaudevilliste dans sa poche et un numéro de la *Revue des Deux Mondes* sous le bras, s'en va trouver

le directeur des Variétés pour lui annoncer la mauvaise nouvelle, lorsque sur les marches mêmes du théâtre, il rencontre Henri Meilhac qu'il connaissait à peine.

Une sorte d'inspiration lui vient. Il s'avance vers Meilhac, il le salue, et résolument :

— Monsieur, dit-il, je vous ai applaudi au Gymnase et j'ai pour votre talent une sympathie profonde. Voici ce qui m'arrive. M. Cogniard m'a demandé une pièce. Je devais la faire avec Lambert Thiboust. Thiboust reprend sa parole. Voulez-vous prendre sa place et finir avec moi *Ce qui plaît aux hommes ?* C'est assez pressé. *Ce qui plaît aux femmes* au Vaudeville. *Ce qui plaît aux hommes* aux Variétés. Ponsard place de la Bourse, nous boulevard Montmartre. Y consentez-vous ?

— Avec plaisir ! dit Meilhac.

Et ce fut le point de départ de cette étincelante collaboration qui allait donner de purs bijoux, des chefs-d'œuvre au théâtre contemporain ! Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que Ludovic Halévy ne signa pas cette première pièce. La brochure ne porte que le nom de Meilhac.

Le hasard seul n'avait pas tout fait. Il y a, comme disait Gœthe, des « affinités électives ». « La collaboration est interrompue aujourd'hui, m'écrivait quelques années plus tard Ludovic Halévy dans une de ces lettres exquises où son esprit et son cœur transparaissaient à la fois, mais ce n'est qu'une raison de plus pour déclarer que je n'ai jamais fait plus heureuse rencontre que cette rencontre de

Meilhac sur le perron d'un théâtre qui devait nous revoir si souvent ensemble tous les deux ! »

Première rencontre. Oui. Et je revois le coin de cimetière, les branches vertes au-dessus de la tombe de Meilhac, la statue en pleurs, et la Grande-Duchesse, et la Belle Hélène, et la Périchole suivant des yeux le cercueil qui se détache du tombeau fermé pour aller là-haut, vers la tombe ouverte, et qui attend... Dernière rencontre.

Et je relis la fin de cette lettre où notre ami me parlait « d'autres rencontres heureuses dans sa vie ». La mienne, voulait-il dire. La mienne ! Qu'est-ce que j'ai pu écrire de lui qui vaille toutes les preuves d'affection dévouée qu'il m'a données ?

J'avais trouvé chez un bouquiniste, avec le portrait lithographié d'Hortense Schneider en tête, — charmante en son costume bleu à brandebourgs, le dolman flottant sur l'épaule, le colback et le plumet au front, et le sabre à la main, le sabre légendaire du père de la séduisante Grande-Duchesse, — un exemplaire de la première édition de cette *Grande-Duchesse de Gérolstein* que l'excellent et très fin Camille Doucet sauva de la censure en disant : « Vous ne pouvez pas, pour des raisons politiques, laisser jouer une *Grande-Duchesse !* Eh bien, dites qu'elle est de *Gérolstein*, et tout sera arrangé ! » (Excellent moyen de calmer les susceptibilités diplomatiques, le grand-duché de Gérolstein n'existant que dans les romans d'Eugène Sue.) Et j'avais envoyé l'exemplaire à Halévy en le priant d'y mettre sa signature.

Il y mit ces lignes :

A mon cher ami Jules Claretie, lequel, critique injuste et malveillant, a dû dire, selon son habitude, beaucoup de mal de notre pauvre pièce.

La Grande-Duchesse !... 1867 !... Il y a de cela quarante et un ans !

Je vois encore M. de Bismarck se promenant dans le passage des Panoramas pendant un entr'acte de *La Grande-Duchesse*.

Je vois encore la loge de Schneider, un autre soir... C'était le jour de la fête de Couder, le général Boum. Il offrait du champagne à ses camarades.

Le prince de Galles est arrivé dans la loge de Schneider et je lui ai été présenté par la Grande-Duchesse, et il a bu un verre du champagne du général Boum.

Le prince de Galles est devenu roi d'Angleterre, et moi je suis resté votre vieil ami. Ça me suffit.

LUDOVIC HALÉVY.

23 novembre 1906.

Et à moi aussi cela suffisait, tant que l'affection était vivante, tant que le cher compagnon était là. La vie est un torrent.

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

Mais si Ludovic Halévy se ressouvenait parfois avec mélancolie de ces années où Paris était « le cabaret du monde » et réentendait sur la musique d'Offenbach la pyrrhique éperdue dansée par les souverains de *La Belle Hélène* :

C'est une immense bacchanale.
Par Vénus, Vénus Astarté,
On danse une danse infernale.
Tout est plaisir et volupté !
Tu comprends,
Tu comprends
Que ça ne peut pas durer plus longtemps,

il évoquait aussi un passé bien curieux, un monde disparu, des personnages qui avaient été non seulement des boulevardiers comme ceux que séduisait la reine de l'opérette et qui passaient chantant :

> Il nous faut de l'amour,
> N'en fût-il plus au monde...

Il avait vu d'autres coulisses que celles des Variétés ou de l'Opéra. Il avait assisté à d'autres comédies que celles du Palais-Royal ou du Gymnase. Il avait vu les couloirs et les comédies de l'histoire. Un homme d'Etat qui « fait du théâtre » a tout naturellement pour son collaborateur des condescendances particulières, et Ludovic Halévy collaborait avec M. de Morny à des saynètes que le président du Corps législatif appelait ses « entr'actes ». Aussi préoccupé, plus préoccupé peut-être de *Monsieur Choufleury* que d'un discours de Thiers ou de Jules Favre, M. de Morny laissait à son collaborateur ses grandes et petites entrées à la présidence. Morny lui permettait même, entre deux scènes bouffes, d'entrevoir en ses confidences ses préoccupations et de Choufleury passait à la politique étrangère. Ce qui était moins gai.

A la Chambre, Halévy, secrétaire-rédacteur, qui souvent corrigea les fautes de français de plus d'un orateur illustre, fut, un jour, interrogé par le président, qui, l'appelant près de la tribune, lui demanda :

— Montrez-moi donc ce M. Gambetta dont on parle tant !

Léon Gambetta venait de se faire applaudir au

quartier latin lors des élections législatives. Il était le chef ardent de la jeunesse. Il n'était pas encore l'orateur irrésistible, le terrible accusateur du procès Baudin ; mais il était déjà redoutable.

Halévy désigna dans la tribune des journalistes un homme jeune, la tête puissante, aux noirs cheveux rejetés en arrière et qui gesticulait et devait parler sans doute. Son verbe parfois tombait de là-haut sur le crâne des députés.

M. de Morny prit la lorgnette qu'il avait près de sa sonnette, et lentement, longuement, regarda, étudia Gambetta. La tête chevelue ne se doutait pas qu'elle était ainsi lorgnée par cette tête chauve. Et quand Morny cessa de regarder, Halévy remarqua qu'il y avait sous la moustache du président du Corps législatif un pli de lèvres devenu sérieux. Peut-être sur le front superbe du jeune tribun avait-il déchiffré ce signe que Chateaubriand découvrait sur la face d'un poète populaire : « Il y a là une force. »

L'Empire déclinant avait lorgné l'avenir qui montait.

Je crois bien que Ludovic Halévy a noté tous ces menus souvenirs dans ces chroniques tout à fait charmantes qu'il donna pendant assez longtemps à *L'Univers illustré*. Car il fut chroniqueur à ses heures et signa Gérôme des causeries dont on pourrait tirer de bien jolis volumes de Mémoires. Ce pseudonyme de Gérôme appartint tour à tour, dans le journal hebdomadaire, à Me Carraby, si je ne me trompe, à Albert Kaempfen, à Halévy, et je crois bien à M. Anatole France. Je lisais leurs chroniques avec

un infini plaisir. Halévy traçait là lestement des portraits de Parisiens, contait (et contait délicieusement) de ces petits faits qui plaisaient tant à Stendhal et à Mérimée, ses grandes admirations. C'est lui qui mit en ordre les Lettres de Prosper Mérimée à Panizzi et en ôta, à regret, plus d'un détail assez scabreux que certains bibliophiles peuvent seuls lire sur quelques rares épreuves échappées au crayon rouge.

Ses livres, ses autographes, ses reliques d'amitiés, voilà ce que Ludovic Halévy se plaisait à revoir, à ranger, à annoter de sa fine écriture cursive. Il contait naguère à notre ami Paul Hervieu, qui l'était allé voir dans son appartement de la rue de Douai, que lorsque l'insomnie le poursuivait avec trop d'acharnement, il se levait et se mettait à lire — à relire — et ainsi attendait le jour. Puis, l'aurore venue, il ouvrait sa fenêtre et voyait se lever Paris.

Ah ! le lever du matin blafard dans le rondeau de *La Vie Parisienne !* Halévy l'avait là, sous ses yeux. Le balayeur voyait passer, blêmes et fanés, les « heureux », les « heureuses » du jour !

Et un de ces matins, comme il était là, tout seul accoudé à son balcon, voilà que des peintres et des modèles, des « surparisiens », c'est-à-dire des Montmartrois, sortant de quelque bal travesti du voisinage, aperçoivent ce solitaire à barbe grise qui les regardait passer, qui les écoutait chanter. Et parmi eux, quelqu'un, reconnaissant l'auteur de tant d'œuvres exquises, de s'écrier :

— Mais c'est Halévy ! Ludovic Halévy !

Aussitôt, le nom, répété par toute cette jeunesse, de monter jusqu'à la fenêtre où le « philosophe » rêvait, prenant le frais :

— Vive Ludovic Halévy !

Il y avait là Criquette et Métella, des petites Cardinal, des Brésiliens de carnaval et des gantières à la Willette, — et de la Villette, — des rapins, des débutants, peut-être aussi de futurs tragédiens, des soubrettes et des jeunes premiers déjà reçus au Conservatoire. Tous criaient, toutes acclamaient :

— Vive Ludovic Halévy !

Les pierrettes, les corinthiennes, les grecques et les romaines, les mousquetaires du régiment du Petit-Duc ou les marins de l'amiral suisse, tout ce petit monde joyeux donnait avec émotion une petite aubade à celui qu'ils avaient applaudi, qui représentait encore la jeunesse, la fantaisie, le sourire, l'esprit, l'esprit de Paris, la parisine, sous ses cheveux blancs.

Et tous ces jeunes fous saluaient ce vieux sage !

Ce fut une joie très réelle pour notre ami. Il ne s'en cachait pas en le disant à Paul Hervieu. Il y avait comme un hommage souriant et respectueux à la fois dans cette acclamation. Béranger porté en triomphe par les étudiants à la Closerie des Lilas et applaudi par les grisettes ; Léon Bonnat réveillé par ses élèves sortant en toges romaines d'un bal de camarades et organisant sous la fenêtre du maître un triomphal défilé, n'étaient pas plus touchés que pouvait l'être, dans l'aurore grise, le bon Ludovic

Halévy entendant monter le bruit du *ban* sonore battu soudain par ces jeunes gens et accompagné de vivats.

C'était la gloire.

Une gloire dont il ne sollicitait guère les manifestations. Mais la vraie gloire : l'hommage cordial de la jeunesse adressé à la bonté.

XV

CAUSERIE A PROPOS D'UN MAIRE ET DES BILLETS DE FAVEUR

22 Mai.

Il faut qu'il y ait toujours un membre de l'Académie française qui soit maire de sa commune. M. Frédéric Masson est, depuis vingt ans, maire d'Asnières-sur-Oise, comme le bon André Theuriet l'était de Bourg-la-Reine, et Frédéric Masson, affamé de travail, plongé dans ses archives, amoureux des vieux papiers, voudrait renoncer à ceindre l'écharpe tricolore. Asnières-sur-Oise ne le permettra pas. Elle tient à « Monsieur le Maire ». Elle gardera « Monsieur le Maire ». Et l'Académie aura son maire, qui, chez elle, semble de fondation (1).

J'ai découvert, en effet, qu'un des plus illustres parmi les illustres de la Compagnie, Victor Hugo, fut maire de Paris pendant un moment. Dans un journal de 1848, je lis ces lignes étonnantes : « M. Victor Hugo est élu maire du huitième arron-

(1) L'historien de Napoléon a réussi à se soustraire à ces honneurs; mais il reste amicalement fidèle à ses administrés.

dissement. » Ce détail biographique avait échappé même à M. Camille Pelletan, qui nous a donné un livre sur *Victor Hugo* homme politique. Et jamais je n'ai entendu dire à Victor Hugo lui-même qu'il eût partagé cet honneur avec douze autres contemporains, au lendemain du 24 Février. Pourtant la nouvelle est là, le renseignement est imprimé : « M. Victor Hugo est élu maire... »

Je m'imagine fort bien Victor Hugo procédant à un mariage, et de sa parole grave adressant un discours aux nouveaux époux sur les devoirs du mariage. Mais je ne le vois pas se préoccupant des mille et un détails d'une mairie. Victor Hugo maire de Paris ! Il dut, fût-ce pendant quelques minutes, être flatté de ce titre. Sans doute ce nom de « maire » sonnait moins curieusement à ses oreilles que celui de « mayor » ou de « bourgmestre ». Bourgmestre, mayor, lord-maire, ces mots ont une sonorité et un pittoresque qui devaient lui plaire. Lorsqu'à propos d'une cérémonie nationale il eut à écrire au représentant de la ville de Florence, avec quelle volupté d'artiste il traça ces mots : « Monsieur le gonfalonier... ! » Victor Hugo dut résigner bien vite ses fonctions de maire, s'il les remplit jamais. Ces mots : « Monsieur le maire », semblaient, je pense, manquer d'harmonie. « Citoyen maire » était déjà mieux. Ce n'était cependant encore qu'un minimum pour un poète. Mais s'il eût pu arborer ce titre : « Monsieur le gonfalonier » ou : « Citoyen gonfalonier », Victor Hugo serait peut-être resté gonfalonier de la ville de Paris.

Et qu'il le veuille ou non, M. Frédéric Masson sera, une fois encore, gonfalonier d'Asnières-sur-Oise. Il a l'oreille de ses administrés. « Monsieur le maire est un brave homme. » Je crois bien que c'est encore là, quels que soient la politique et le vent qui souffle, le meilleur moyen de se faire aimer.

M. Masson, une fois par an, — ce qui n'est pas abusif, — demande à la Comédie-Française de faire entendre quelque représentation classique à deux ou trois des instituteurs de sa commune. Si tous les maires de France en faisaient autant, les recettes du théâtre s'en trouveraient quelque peu diminuées. Mais tous les maires ne sont pas académiciens et — on le voit — tous les académiciens ne sont pas maires.

Cette question des entrées et billets de faveur a été le gros morceau de la dernière assemblée des auteurs et sera le prétexte encore à bien des discours dans l'assemblée prochaine.

— Faut-il supprimer les billets de faveur ?

La commission l'a résolu et la plupart des directeurs de théâtre se sont inclinés. Il n'y aura plus d'entrées de faveur, et seulement vingt invités par jour, nominativement désignés, pourront gratuitement prendre place dans la salle. Il y a à cela un grand avantage. Ce seront vraiment les personnes invitées (puisque c'est le mot) qui occuperont les places accordées. Il s'est formé, en effet, d'étranges associations de quémandeurs, qui, sous des noms divers, obtiennent dans les théâtres des billets gratuits bientôt revendus à des tiers.

Ces demandes sont apportées tantôt par quelque groom d'un hôtel quelconque, tantôt par le solliciteur lui-même (ou son représentant). J'ai pris le parti de faire répondre en plus d'un cas :

— M. X... trouvera la place voulue, à son nom, au contrôle.

Généralement M. X... ne se présente pas aux contrôleurs. Il sent que la mèche est éventée. Il ne reparaît plus, pendant quelque temps, ou reparaît sous un nouveau nom.

On n'imagine pas la quantité de gens qui *font* la demande au billet comme on *ferait* le vol à la tire. J'apprends, un jour, qu'un magasin de confections donnait une entrée à la Comédie à toute personne faisant un achat de plus d'une certaine somme. Je n'ai pu vérifier si ce tailleur, taillant en plein drap, avait tenu ses promesses, et j'avais donné l'ordre d'acheter des habits pour la somme voulue. Mais le négociant avait-il deviné un piège ? Il répondit à mon acheteur :

— Nous n'avons pas de billets pour la Comédie ; mais si vous en voulez pour tel ou tel théâtre...

Et mon envoyé en fut pour son paletot ou sa redingote, ou plutôt il eut sa redingote ou son paletot que je lui laissai.

La Commission a raison de vouloir faire la lumière complète sur ces trafics et de les empêcher ou de les punir. Et cette question des billets de faveur intéresse une grande partie de la population parisienne, celle qui aime le théâtre, et dont une fraction aime surtout à aller au théâtre sans payer.

J'ai dit un jour, dans une de ces causeries, que nous allions droit au *théâtre gratuit*. C'est un fait. Toutes les sociétés, toutes les associations demandent — avec une naïveté souvent stupéfiante — une réduction sur le prix des places. Les frais quotidiens des théâtres sont-ils réduits ? Bien au contraire, ils augmentent. C'est alors que les élèves, anciens élèves ou futurs élèves de telle ou telle école réclament, par exemple, la faculté d'entrer au rabais. Que certaines écoles, dans certains théâtres d'éducation, si je puis dire, jouissent de privilèges particuliers, c'est là une tradition de courtoisie généreuse. Mais que dire de ces groupements qui demandent la même faveur par le seul fait qu'ils forment une réunion amicale ?

J'ai reçu jadis une pétition de ce genre d'un *Syndicat des candidats au baccalauréat*. Candidat au baccalauréat, c'était un titre. Elève de l'école, passe encore. Candidat à l'école, c'est paradoxal. Une demande de billets était signée, l'autre jour : « *Candidat au prix de Rome* ».

Ainsi tout le monde sollicite et se forge des titres à la gratuité d'une stalle.

Lorsque arrive la Sainte-Catherine, tous les ateliers de modistes de Paris réclament des places, et c'est par milliers que les Anna, les Thérèse, les Marie-Louise, les Léontine, les Ginette, les Madeleine, les Louisette envoient leurs signatures gentiment suppliantes.

C'est M. Gustave Charpentier qui fit un peu, avec son œuvre de Mimi Pinson, une sorte d'aristocratie

privilégiée parmi les ouvrières. On donnait des places à Mimi Pinson, parce que le nom est joli et que la chanson de Musset est populaire :

> Mimi Pinson est une blonde,
> Une blonde, et veut des billets...

Mais toutes les ouvrières, à vrai dire, ont ou auraient les mêmes droits que les *mimipinsonnettes*. Il en est de même de ces privautés que nous donnons aux jeunes gens des écoles (et avec plaisir). L'ouvrier qui vient, sa journée finie, faire queue entre les barrières du théâtre, a cependant autant de droits que l'étudiant ou l'élève peintre.

Il reste ainsi, en toutes choses, une quantité de petits privilèges qui constituent une façon d'aristocratie spéciale. Et nous vivons avec cela. Mimi Pinson nous séduit. Le serrurier, le forgeron ou, puisque nous en sommes au féminisme, la piqueuse de bottines, ou la blanchisseuse portant son tas de linge, ont cependant, je le répète, autant de droits à la faveur, si je puis dire, que Rosette, Bernerette ou Mimi Pinson.

La faveur ! c'est le mot à la mode, et en toutes choses c'est la plaie. Le billet de faveur est un supplice pour le directeur de théâtre. Si l'on donne une fois un de ces billets à quelqu'un, soyez certain que voilà un client tout fait, un client gratuit et qui vous restera obstinément fidèle.

Et de quelles façons les demandeurs de billets de faveur vous adressent leurs requêtes ! Un curieux (un peu ironique) en pourrait faire collection.

J'imagine que le petit billet suivant doit parvenir

à plus d'un théâtre, dactylographié à de nombreux exemplaires :

J'apprends que la pièce que vous jouez (ici un titre quelconque) ne fait pas d'argent, et je ne crois pas être indiscret, au contraire, en vous demandant quatre places.

Quatre bonnes places. Mais il vous sera facile de les trouver. Merci d'avance.

J'ai reçu même, il y a quelques mois, une lettre qui, en ce genre, est un aimable modèle d'inconscience, et je ne puis m'empêcher de la citer :

Monsieur l'administrateur,

On me dit que vous allez quitter la Comédie-Française. Ai-je besoin de vous dire combien je le regretterais ?

Vous avez été si souvent aimable pour moi ! Avant votre départ, voulez-vous, je vous prie, m'envoyer une dernière loge que nous serions, moi et ma femme, heureux d'occuper ?

Avec tous mes regrets dévoués...

Je ne cite pas le nom. Mais voilà, comme on dit aujourd'hui, la « mentalité » des quémandeurs. La faveur leur est due. Combien y a-t-il de gens qui achètent les livres ? Combien qui s'imaginent qu'un volume est une marchandise qui fait vivre son auteur et qu'un théâtre a des obligations, des actionnaires, des fins de mois, des factures à payer ?

Non. Le théâtre gratuit, le théâtre non pas pour tous, mais le théâtre à tous, voilà la formule.

Et à un autre point de vue, si le théâtre est menacé par le billet de faveur, ce même billet ne peut-il, à un moment donné, être le salut pour le théâtre !

M. Pierre Barbier citait, à l'assemblée des auteurs,

l'exemple du *Faust* de Gounod, qui, représenté tout d'abord devant des salles vides, ne devint un succès que parce que Carvalho bourra le Théâtre-Lyrique de billets donnés.

C'était l'heure où un musicien réputé disait à son fils :

— Si tu n'es pas sage, je te mènerai voir le *Faust* de Gounod !

On le dit depuis des opéras de Wagner.

Mais Carvalho lutta, fit croire que le public affluait, et le public arriva. La foule suit le courant. Elle va où va la foule.

Je crois bien que *François le Champi*, dont le succès, à son heure, fut prolongé, ne dut sa vogue qu'à l'obstination du directeur emplissant sa salle de ces billets de faveur aujourd'hui déchirés.

C'est que le premier devoir d'une salle de théâtre est d'être pleine.

Le spectateur qui entre dans un théâtre regarde avec inquiétude les places vides et se refroidit dès son entrée.

— Tiens ! on me disait que c'était un succès !

La recette est parfois honorable. Mais le spectateur ne voit que les « trous ». Pour un peu, même devant une demi-salle ou « les trois quarts de salle », il dirait attristé :

— Mais il n'y a personne !

La consolation des acteurs, lorsqu'une pièce a rencontré de la résistance ou du dédain, c'est de ne pas jouer devant les fauteuils vides, les loges noires. Ils se donnent l'illusion de croire qu' « on est venu »

tout de même, et les applaudissements recueillis leur font oublier l'écroulement de leurs espoirs, leurs déceptions.

— La salle n'était pas *en stuc* ! Nous avons, ce soir, fait de l'effet !

Et c'est une façon de sparadrap sur la blessure.

Mais les auteurs eux-mêmes, ceux-là qui ont voté contre les billets de faveur, ne déplorent-ils point souvent qu'on ne « garnisse » pas la salle ?

— Nous ne *faisons* que tant, disent-ils parfois. Vous avez donné trop de billets !

Et si la salle est morne :

— Vous ne soutenez pas la pièce ! Vous n'avez pas donné assez de billets !

La vérité est que l'art de « faire » une salle est un art comme un autre et que si certains marchands du Temple — qui ne font pas certes du théâtre un temple — trafiquent de leurs billets, il ne faut pas que les honnêtes négociants supportent le poids de ces fraudes. Je crains bien que les abus des fricoteurs ne mènent à l'abus des interdictions, et que les auteurs, en se privant du droit de remplir ou de laisser remplir une salle à demi pleine, ne se condamnent à l'abandon d'un moyen de lutte, en certains cas, contre l'indifférence publique. Après tout ce sera à eux de faire tout de suite « salles pleines » et le public — Sa Majesté le Public, — maître souverain, prononcera ; j'entends le public qui loue sa place ou passe au guichet, et non celui qui attend impatiemment que l'on « commence à donner des billets » pour en demander.

Ce public-là, ce public spécial est à l'affût des recettes, s'agace d'un succès, se réjouit d'un demi-four.

— Qu'est-ce que la pièce de Z... ?

— Oh ! vous pouvez déjà demander des places !

« Moi, que voulez-vous ? un succès me fait mal », dit je ne sais quel personnage d'une comédie du vieux Scribe. C'est un mot de confrère. Mais le succès « fait mal » non seulement aux confrères, il « fait mal » aux quémandeurs parce qu'il les prive de cette prébende toute parisienne : le billet de faveur !

— Ce *Cyrano*, voilà une pièce assommante ! disait le plus simplement du monde un journaliste que je connais. Il y a des mois qu'on ne peut demander un billet !

C'est le mot d'un auteur dramatique sur la pièce de Pailleron :

— *Le Monde où l'on s'ennuie ?* Peuh ! c'est une pièce pour le public !

Le bon public s'est ému fort peu de la question des billets de faveur. Il va où son plaisir l'appelle, et ce plaisir, il le paye. Il ne trouve pas surprenant qu'on prenne un ticket au bureau. Seuls les profiteurs de « faveurs » qui leur semblent des dettes envers eux contractées, auront pu hocher la tête et s'insurger contre les prohibitions nouvelles. Et ce qui sortira de l'aventure, nous le verrons bien. Peut-être, comme les répétitions générales supprimées et rétablies, les billets de faveur mis en morceaux présentement reparaîtront-ils sous les yeux des

contrôleurs, plus aimables d'ailleurs pour ces « amateurs » et « habitués » que pour ces gueux de payants, comme le comédien appelait les spectateurs d'*Hernani* (1).

(1) L'interdiction des billets de faveur ne dura pas longtemps. L'espace d'un matin. Et les directeurs, sauf un seul, revinrent aux billets donnés. Quant aux postulants, ils continuent à être ingénieux. J'ai reçu une demande de service de l'*Association des parents des anciens Elèves du Lycée X...!*

XVI

LE PASSANT — LE PASSÉ

29 Mai.

Je n'aime pas beaucoup les cartes postales parce qu'elles ont supprimé cette forme de la causerie, la « causerie-confidence », si je puis dire, qui s'appelle la lettre. Quelques lignes noires sur un papier que les années jaunissent ! C'est ce qui nous reste des amitiés, des amours, de tout le passé disparu. Mais c'est beaucoup. La carte postale n'est que l'impression rapide et comme furtive de la minute. La lettre nous fait revivre « ce qui fut » à une heure de notre vie, et cette encre pâlie, comme les souvenirs mêmes qu'elle évoque, semble nous rajeunir et parfois nous consoler en évoquant des images effacées, des êtres devenus fantômes, des choses mortes. Des années entières !

J'ai repris, dans les tiroirs où elles dorment, les lettres de jeunesse où le poète que je venais de conduire au cimetière me disait ses joies, ses tristesses ou ses espoirs. Après les funérailles populaires, le retour au temps jadis et le coup d'œil en arrière. De

ces regards attristés, nous en avons trop à jeter, depuis quelque temps, à des compagnons qui nous furent chers. On s'irrite, on se lasse à suivre des convois. Qu'est-ce que ces réflexions sur « la vie de Paris » qui ne sont plus que des façons de sermons sur la mort ?

Mais quoi ! ce fut une « journée » parisienne que cet enterrement du Parisien de Paris qu'était François Coppée. Les poètes avaient envoyé leur hommage ; mais le peuple avait apporté le sien, et si Coppée n'avait pas exigé qu'il n'y eût point de fleurs à son convoi, les fillettes du faubourg eussent fleuri de bouquets de violettes le char funèbre. Les bouquets de deux sous, qui valent plus que les mondaines et coûteuses orchidées !

La fleur des champs brille à ma boutonnière,

fredonnait autrefois l'amoureux de Lisette à qui le peuple de Paris fit de splendides funérailles. Or, il y avait pour les Parisiens comme du Béranger dans le poète des *Intimités*.

Bien avant la politique, qui avait causé d'amères déceptions à François Coppée, la poésie pure, la poésie juvénile, toute sa tendresse, — de tendresse et de bonté, — avait donné à l'auteur du *Passant* cette popularité en quelque sorte magnétique en vain poursuivie par de plus puissants peut-être et de plus grands. Mais, au fait, quelle puissance au monde est plus forte que le charme et quoi de plus irrésistible qu'un battement de cœur ?

Zanetto fut, comme Musset, et pendant des années, le poète de la jeunesse. On aima sa chanson d'avril, et l'odeur de la violette où se pose le baiser furtif embauma nos vingt ans. Et même courbé par la maladie, rongé par la souffrance, François Coppée avait beau, en parlant de soi-même, s'appeler « le vieux poète », il semblait bien qu'on le revît toujours jeune, avec ses longs cheveux noirs, son teint mat et son profil consulaire, tel qu'il nous apparaissait aux jours du *Passant*, alors que se levaient pour lui, comme une aurore, ces « premiers rayons » si doux, inoubliables et délicieux.

J'ai eu la joie de le fêter alors, et dans le remerciement qu'il m'adressait après cette éclatante première représentation du *Passant*, toute sa cordialité charmante apparaît. Je l'avais loué sans doute et applaudi, mais je n'avais pas oublié les camarades, les compagnons d'armes, les parnassiens dont je saluais les efforts et dont j'avais dit (je relis mon feuilleton oublié) : « Ils me font l'effet de soldats qui se tiennent dans la tranchée avec leurs armes prêtes, et qui, fiévreux, impatients, attendent le signal de l'assaut. »

« Hier ils étaient des disciples, demain, ajoutais-je, ils seront des maîtres. »

Et je les nommais, ces « nouveaux venus », et je les saluais : Sully Prudhomme, Armand Silvestre, Mérat, Em. des Essarts, Georges Lafenestre, Valade, André Theuriet, Cazalis, Xavier de Ricard, Catulle Mendès, Verlaine...

En ce temps-là, qui les connaissait dans le

« grand public », en dehors du rez-de-chaussée du bon éditeur Alphonse Lemerre ?

François Coppée me sut gré d'avoir associé ses amis à son triomphe. Il m'écrivait en toute sincérité cordiale :

Merci du fond de mon cœur, mon cher ami. Votre beau feuilleton, si brillant, si coloré, si poétique, m'a bien vivement touché, d'autant plus vivement que vous avez saisi cette occasion de dire toute la sympathie que vous éprouviez pour plusieurs poètes, mes amis.

Les hasards de la guerre littéraire m'ont donné un succès dont ils sont tous aussi dignes et plus dignes que moi. Dire leurs noms, à côté du mien, c'est leur rendre justice et c'est me causer une grande joie. Votre jeune et généreux esprit l'a compris et je vous en dois une nouvelle reconnaissance.

Encore une fois merci, et laissez-moi vous tendre les deux mains d'un ami dévoué et sincère.

François Coppée.

20 janvier 1869.

Il faut tenir compte de l'exagération joyeuse du poète. Un « bon feuilleton » est toujours, pour un auteur dramatique, un « beau feuilleton », et coloré, et brillant, et séduisant. Un « mauvais feuilleton » est, tout au contraire, salué de tout autres épithètes. Mais là Coppée était sincère, et le poète victorieux voulait que « les camarades » eussent leur part de sa victoire. La vérité est qu'il avait fait brèche : les autres, bientôt acclamés, passèrent.

Et cette amitié de l'auteur du *Passant* ne se démentit jamais pour moi. Même aux heures de désaccord entre les idées, l'affection persista dans les cœurs. Sully Prudhomme et François Coppée, combattant dans des camps opposés, se donnaient la main, frères en poésie et en honneur.

Et je retrouvai François Coppée tout entier devant une tombe du Père-Lachaise, lorsque nous y conduisîmes ce charmant esprit qui avait nom Louis Dépret, compagnon d'excursions dans le vieux Paris avec Francis Magnard, puis mon cher Gaston Calmette. Un jour, autour de Saint-Séverin, Coppée nous parlait de J.-K. Huysmans qui venait d'écrire des pages pittoresques sur la vieille église.

— Quel peintre, ce Huysmans !

Il ne se doutait pas que « le peintre » allait mourir bientôt, martyrisé par un mal atroce, et que lui-même nous dirait un jour :

— J'ai vu souffrir Huysmans. Admirable de courage ! Il faut l'imiter.

Il y a dix ans déjà — dix ans ! — qu'il m'écrivait, en me parlant de drames futurs :

Nous en causerons un de ces jours... Mais voilà bien des projets pour un homme que l'effort d'écrire cette lettre a mis en nage. Mon chirurgien Duchastelet, qui est admirable de dévouement, assure pourtant que je me tirerai de cette mauvaise maladie. Hélas ! peut-être, si la fièvre consent à espacer ses accès — et pour rester un demi-infirme. Pas gai ! Mais moralement, je suis assez content de moi. J'ai rafistolé mon testament. *J'ai fait toutes mes malles*. Je vous assure que c'est délicieux.

Il me disait là qu'il avait jugé sa vie « avec un cœur d'enfant ». Et en effet, même en ses tortures, il était resté enfant après avoir été gamin de Paris. J'ai, de sa main, une note sur ses débuts, ses premières années, d'une mélancolie touchante ; mais Coppée avait beau dire que ses épreuves et ses misères initiales l'avaient attristé pour jamais, non, il n'était pas triste, et sa verve coutumière se faisait

jour en des saillies soudaines, d'une belle humeur ironique, car sa bonté n'allait pas jusqu'à être dupe et il avait aussi le mot qui cloue, riposte et venge.

Cependant, en vérité, sa jeunesse avait été sombre, difficile et morne, avant la rencontre d'Agar, la bonne fée qui le présenta à l'Odéon. Et la page écrite pour moi, je peux la donner, car François Coppée ne rougissait ni de ses origines ni de sa pauvreté première. Au contraire. Cette confession, il me l'envoyait pour le public.

Et je ne sais plus à quoi faisait allusion le début de cette précieuse et touchante lettre où se trouvent mêlés les noms de M. Elémir Bourges et de M. Paul Bourget.

Mercredi soir.

Cher ami,

J'ai ouvert et lu votre lettre à Bourget, que m'a envoyée M. Laurent-Lapp. Or voilà : Bourget est dans les Vosges, quelque part, j'ignore son adresse exacte, et je ne sais pas non plus où demeure le mystérieux Bourges. Mais je le rencontrerai demain à la « première » des Nations, car Bourges fait au *Parlement* — avec un grand talent — l'intérim de Bourget. Je communiquerai votre lettre et celle de M. Bérardi à notre Z. Marcas littéraire, et votre généreuse et bonne pensée aura son effet.

Et ma biographie? J'aurais dû vous envoyer tous les documents. Comment peut-on être à ce point négligent de sa gloire? J'ai la plume à la main. Allons-y.

Né en 1842, à Paris, de parents nés à Paris eux-mêmes, chose rare. Mais si nous remontons au grand-père paternel, le nom — Coppée — est belge. Il paraît qu'à Mons et aux environs, tout le monde s'appelle Coppée. C'est du « vieil françois » ; cela signifie coupée, une « coupée de bois ». N'importe, le nom est joli, sonne bien, rime richement avec *épée*, mot sublime. Il y a un Coppée, de Mons, — mon parent, peut-être, qui sait? — qui est plein d'or, a une écurie célèbre, fait courir. Il signe, comme moi, *F. Coppée*,

et d'aucuns me prennent pour un sportsman, quand je n'ai dans mon écurie que Pégase (vieux style).

Revenons aux origines. Du côté paternel, il y a une grand'-mère (j'ai chez moi un délicieux portrait d'elle par une dame, élève de Greuze) qui a dans le sang de la vieille noblesse lorraine; de ce côté il y a des gendarmes de la Maison du Roi ou des chevaliers de Saint-Louis. — Du côté maternel, contraste. Le grand-père (Baudrit est son nom) est maître serrurier, et pendant la Révolution, forge des piques pour armer les sections. La maison Baudrit existe encore. Le petit-fils, Auguste Baudrit, mon cousin germain, est un serrurier d'art du plus grand talent. Concluez, si vous voulez, d'après ces sources, que je suis un *aristo* qui aime le peuple.

Mais arrivons à moi-même. C'est donc en 1842, dans un entresol de la rue des Missions (actuellement rue de l'Abbé-Grégoire, jadis rue Saint-Maur-Saint-Germain) que ma mère — selon l'expression de Chateaubriand — m'infligea la vie (il y a de bons moments tout de même).

Voulez-vous dire que c'est le numéro 9, pour la future plaque de marbre, si la poésie n'est pas devenue dans cinquante ans d'ici une chose absolument ridicule? Charlet, le dessinateur, demeurait sur le même palier que mon père, qui fut son ami.

Famille pauvre. Le papa, modeste employé aux bureaux de la guerre. Trois filles qu'on élevait chez les Dames Saint-Maur (même rue, juste en face) et le petit garçon, chétif, débile. On déménagea, on alla loger rue Vaneau, au cinquième (il y a dans *Olivier*, un poème de moi, des vers à citer). L'avorton, votre ami, allait chez Hortus. Il se rappelle qu'à six ans, en 1848, il voyait, du balcon de ses parents, dans le jardin de l'hôtel Monaco, alors quartier général de Cavaignac, bivouaquer les soldats, pendant les journées de Juin.

Enfance chez les humbles. Le père fait durer longtemps ses redingotes de la *Belle Jardinière*; la maman fait des « rôles » pour les petits entrepreneurs du voisinage et savonne le menu linge. Les deux sœurs aînées sont peintres ou peintresses, et copient les tableaux du Louvre. Le gamin, votre serviteur, est élevé par des femmes, dans un milieu d'art, ce qui a certainement développé la sensibilité de son goût.

Il grandit. Ses parents, pauvres bonnes gens, déménagent encore pour être plus près des collèges. On demeure rue Monsieur-le-Prince, et je fais d'exécrables études comme externe au lycée Saint-Louis. Toujours pas de santé. Livres lus sous l'Odéon et aux devantures des libraires du quartier latin. Déjà des vers.

A douze ans, je traduis mes versions en rimes. Le papa a été mis à la retraite. Misère au logis. Des trois filles sans dot, une seule, la seconde, s'est mariée au peintre verrier Lafaye; la troi-

sième va bientôt mourir, à vingt-deux ans ; l'aînée restera fille ; c'est aujourd'hui ma chère Annette, ma compagne de toujours, ma maternelle amie.

Je quitte le collège après la troisième. François Coppée n'est pas bachelier. Je me complète de mon mieux une instruction en lectures ; toutes les soirées sous les becs de gaz de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; j'en ai eu une maladie d'yeux. La gêne redouble ; le père, paralysé du cerveau, en enfance. On loge en haut de Montmartre. Je suis deux ans surnuméraire *sans traitement* au ministère de la Guerre. C'est un temps noir, affreux. L'indigence en famille, la pire de toutes. (J'ai manqué de quarante sous jusqu'à l'âge de vingt-sept ans.) Ma mère, sublime de courage et de dévouement; la sœur aînée, restée seule au logis, gagne quelques sous à restaurer de vieilles toiles.

Mort du père. Je deviens employé titulaire ; j'ai charge d'âmes, je suis père de famille à vingt et un ans.

Je fais toujours des vers ; mais cette jeunesse sans joie m'attriste pour toujours. N'importe, on fait son devoir ; et la table de famille, autour de laquelle il n'y a plus que trois personnes, — la vieille maman, Annette et moi, — voit des pots-au-feu plus réguliers, et l'on ne met plus la pendule au Mont-de-Piété !

J'ai vingt-trois ans ; je fais la connaissance de Mendès, des Parnassiens ; je brûle 3 000 ou 4 000 vers de jeunesse. Je publie à mes frais (un pauvre !) *Le Reliquaire* ; il ne s'en vend pas cent exemplaires. Lemerre, deux ans plus tard, imprime, *à ses frais*, *Les Intimités* ; on n'arrive cette fois qu'à soixante-dix exemplaires.

Enfin, par hasard, parce j'ai rencontré Mlle Agar sur mon chemin, on joue *Le Passant* à l'Odéon. Changement de décor, comme dans les féeries. Du jour au lendemain, un peu d'argent et beaucoup de bruit. Détail : j'ai fait faire mon premier habit noir sérieux pour aller chez la princesse Mathilde.

C'était trop beau ; je tombe malade : une pneumonie, dont j'ai souffert plusieurs années, et qui a assombri ma fin de jeunesse. D'ailleurs, j'avais été trop privé d'abord ; ça tue le désir.

Depuis, rien d'intéressant ; j'ai beaucoup travaillé. La vie du poète se compose de rêves et de papiers noircis. Voyez le catalogue de Lemerre, avec qui je suis lié d'une amitié de Béranger à Perrotin. J'ai été son débiteur aux mauvais jours ; maintenant, je suis souvent son créancier.

Nommé, par l'intervention de la princesse Mathilde en 1870, avant la guerre, bibliothécaire adjoint au Sénat, devenu ensuite simple Luxembourg, j'ai démissionné, deux ans après, en faveur de Leconte de Lisle. Depuis, on m'a donné la bibliothèque du Théâtre-Français, la croix, trois prix à l'Institut. Mais il n'y a guère que quatre ou cinq ans que je gagne assez largement ma vie ; encore a-t-il fallu accepter la corvée d'un feuilleton.

Maintenant, j'ai la quarantaine, quoique je me défende et n'aie que quelques pâquerettes de cimetière près des tempes. Je vis seul avec ma sœur aînée, ma bonne Annette, dans un gentil rez-de-chaussée à jardin du fond du faubourg Saint-Germain ; il y a des livres, des fleurs et des chats, que j'aime beaucoup.

Venez-y déjeuner avec moi un de ces jours, cher ami, si vous voulez faire une biographie un peu physionomiste (quel néologisme !) Je vous dirai et vous montrerai les choses ; je tâcherai de trouver, pour vous la donner, une photographie passable, et vous ferez un fameux article. Est-ce dit? Oui. Fixez le jour vous-même et croyez-moi

Votre ami sincère

François Coppée.

Elle fut faite, la « fameuse » biographie. Mais elle ne valait pas ces pages de causerie exquise où, en les recopiant, il me semble encore entendre Coppée parler. C'est bien lui. C'est son tour alerte et charmant, profondément attendri, un peu narquois. Et que de lettres de cette valeur j'ai là, qui donnent du poète — le bon poète Coppée, comme disent les jeunes — l'idée la plus charmante !

Il avait acheté, aux environs de Paris, une propriété, la Fraizière, qui, me disait-on, l'avait tenté parce qu'elle avait appartenu au chansonnier Désaugiers. Je lui demandais, lorsqu'il la vendit, s'il y avait là des souvenirs de « Cadet Buteux » (c'était le surnom du gai rimeur).

Nul souvenir de Désaugiers, mon cher ami, me répondait-il. Je mets la Fraizière en vente : 1° parce que je serai désormais, selon le mot des médecins, un « homme à surveiller » et incapable, moi naguère si actif, de sauter dans les fiacres et dans les trains; et 2° parce que c'était un luxe un peu lourd pour moi.

C'est un vieux logis, remontant à 1820 environ, qui ne fut habité que par des gens sans gloire. Il était à peu près en ruine quand il me tenta. Au fond, j'achetais de beaux arbres, un admirable potager fruitier (jardin de curé ou plutôt d'évêque), des

fleurs, des nids de rossignols, tout cela vieux style. Des charmilles, un labyrinthe — un petit morceau de Trianon. J'ai refait, rendu confortable la maison. Cela m'a coûté 50 000 francs et je serais charmé d'en avoir 35 000 aux enchères. Les poètes seront toujours de médiocres hommes d'affaires. Mais j'ai vécu là cinq ans, près de la nature, et vous trouverez dans *Mon franc parler* quelques heureuses pages que je n'aurais pas écrites sans mon séjour à la Fraizière, *Les Hirondelles, Le Chant du Rossignol*, surtout *Ma rose.* Est-il besoin de dire que la Fraizière est abondamment fleurie par la rose qui porte mon nom ?

La croix de fleurs qui se détachait sur les draperies noires du char funèbre était-elle, l'autre matin, faite des roses « François Coppée » ? Le poète n'eût pas refusé une rose des rosiers de la Fraizière !

Je suis heureux d'avoir pu donner à Coppée une dernière joie. *Le Passant* figurait la veille de la mort du poète sur l'affiche de la Comédie. Il le savait, il en était heureux. Il tenait à cette œuvre de jeunesse. M. Perrin lui avait demandé cet acte et Coppée l'avait alors repris à l'Odéon ; mais à cause de je ne sais quelles difficultés de distribution (les administrateurs ne font pas toujours tout ce qu'ils veulent), *Le Passant* avait attendu onze ans ans passer les ponts.

Lorsqu'il s'agit de le « distribuer » à la Comédie, Coppée souhaitait Mlle Brandès pour jouer Sylvia et Mlle Reichenberg ou Mlle Bartet pour Zanetto. Puis, lorsque Mme Weber fut engagée par moi, le poète songea à celle qui venait de triompher dans *Les Jacobites*, ou plutôt il se rangea à mon avis lorsque je lui donnai les raisons voulues pour que Zanetto étant incarné par la charmante Mlle Lud-

wig, Silvia reparût sous les traits de la jeune tragédienne au profil superbe.

Il m'écrivait (je venais d'être élu à l'Académie française) :

Cher confrère et ami,

Au fait, vous avez raison. Ce serait gentil de donner le rôle à la petite Weber. Un peu maigriotte pour une courtisane ; mais elle a du style et sait dire les vers. Faites donc à votre gré. Il a dix-neuf ans de bouteille, ce *Passant*. Je suis curieux de savoir s'il a gagné à la cave. Quand voulez-vous que j'aille causer de tout ça avec vous ?

Avez-vous commandé l'habit à palmes et l'épée qui a — ô ironie ! — une rigole pour que le sang s'écoule ? Piochez-vous déjà le Cuvillier-Fleury que Victor Hugo... Il fut un classique fort acharné et sa conversation abondait en citations latines. Brave homme surtout et très fidèle à ses vieilles amitiés.

Hâtez, je vous prie, cette reprise du *Passant*. Cela me rajeunira, et j'en ai besoin.

Votre ami,

François Coppée.

Et ce ne fut pas « la petite Weber », devenue aujourd'hui « la grande », qui joua Silvia la courtisane. Elle ne devait reprendre le rôle créé par la pauvre Agar que des années après et tout récemment. Et Coppée ne l'a pas vue sur la scène. Il fallut qu'un jour de matinée, Mme Weber eût l'idée de jeter un manteau sur son costume florentin et de se faire conduire rue Oudinot, où en sa chambre de malade le poète charmé vit apparaître, dans la splendeur de sa beauté, le rêve de sa jeunesse...

La triste fleur qui meurt dans vos sombres cheveux.

Et l'artiste qui « sait dire les vers » lui dit alors les vers d'autrefois, les vers de toujours. En regar-

dant, en écoutant la Silvia nouvelle, Coppée revoyait la Silvia de jadis, cette belle Agar dont il a légué le médaillon de bronze, à lui donné par M. Lecomte du Nouy, au Théâtre-Français. Et je ne crois pas qu'il y ait quelque épisode plus touchant dans l'histoire de la Comédie que cette vision du passé se dressant, vivante et attendrie, au chevet du poète mourant.

Ce sont ces mêmes vers que disait, sur la scène de la Comédie, Mme Weber, alors que François Coppée, qui semblait en percevoir l'écho, n'avait plus que quelques heures à vivre.

— Il m'a donné ma première joie avec les vers des *Jacobites*, me disait la tragédienne au convoi du poète. Je lui ai donné sa dernière joie avec les vers du *Passant.*

Ainsi s'en va un compagnon de jeunesse dont rien, dans cette vie atrocement cruelle, ne put altérer les sentiments quand on l'aimait, quand il aimait. Il emporte avec lui des rêves déçus et des projets sans lendemain. Par exemple, qu'est devenue cette pièce, esquissée avec Henri Lavedan, et qu'il me contait un soir, dans le cabinet du semainier : la vie parallèle de deux femmes, une grande dame et une femme du peuple, mariées le même jour — les deux noces se rencontrant à l'église, comme les deux convois de Soulary — et se retrouvant plus tard, également éprouvées, également douloureuses. L'égalité de la souffrance !

— Bah ! me disait-il, la vie est faite d'inachevé !

Il pouvait se consoler en se disant pourtant qu'il

eut tout ce que cette vie peut donner de gloire. Et puis, comme le dit cet admirable penseur et dramaturge Paul Hervieu, sur une page d'un album où l'on me priait hier d'écrire mon nom après le sien :

> La vie a ceci de médiocre et d'équitable que les choses ne nous arrivent jamais aussi bien que nous les souhaitons, ni aussi mal qu'on nous les souhaite.
>
> PAUL HERVIEU.

Et en lisant ces mots, Zanetto, le Zanetto de notre jeunesse, eût souri mélancoliquement.

XVII

A propos d'un crime sensationnel. — Les conversations parisiennes. — Mme Lafarge et Linda Murri. — L'opinion publique. — Le goût du mystère. — Steinheil, le peintre verrier, et Meissonier, son beau-frère. — Les enquêtes officieuses. — Ce qu'on dit autour d'un cadavre. — Ne vous laissez jamais assassiner ! — Il y a autopsie et autopsie. — Les légendes. — Les oubliés d'une inauguration. — Antonine et Alexandre Dumas fils. — Une lettre de l'auteur du *Demi-Monde*. — Zola et Coppée. — Les *P.-S.* de la mort.

5 Juin,

C'est dans une « féerie » de Gustave Flaubert que nous est donné le spectacle fort peu shakespearien de plusieurs familles de bourgeois se mettant à table à la même heure devant des soupières identiques et disant avec le même soupir de satisfaction la même phrase banale et satisfaite :

— Enfin, le potage est servi !

Cette fois, à la même heure, dans Paris, au moment du déjeuner et du dîner, la même phrase, la même question, les mêmes mots ont été prononcés dans les mondes les plus divers et les logis les plus différents :

— Eh bien, que dites-vous de l'affaire Steinheil ?

Il y avait fort longtemps que l'opinion publique,

cette portière, n'avait eu un aussi étonnant événement à se mettre sous les crocs. Le goût du mystère s'en mêlant, on a eu tôt fait de chercher on ne sait quel roman de Balzac caché dans cette aventure, qui n'est sans doute qu'un cambriolage vulgaire et d'ailleurs terrifiant pour les gens paisibles, encore persuadés que les cordons de rideaux sont simplement faits pour tirer les rideaux et non pour les strangulations à domicile.

Une *mystérieuse affaire !* Soit. Mais peut-être tout simplement un lugubre fait divers. Les esprits à la fois compliqués et crédules qui voient du romanesque partout, dans la mort de Louis XVII, dans le suicide du duc de Praslin, dans la fin tragique de Syveton, ont eu bien vite fait de bâtir sur le crime de l'impasse Ronsin le scénario d'une tragédie dans le goût des Atrides. Rien n'est plus facile que de jeter non de la poudre, mais du brouillard aux yeux, si je puis dire, et l'improbable est ce qui séduit le plus promptement les foules.

Puis le crime simple, le crime tout nu, le crime professionnel est pour les journaux une mine trop vite épuisée. Un grain de mystère ne messied pas et le soupçon devient pour tout bon reporter une bonne fortune. Imaginez le journalisme du temps de Mme Lafarge fonctionnant comme il le fait aujourd'hui ! Quelle innombrable quantité d'articles et d'interviews, d'enquêtes et de contre-enquêtes pour savoir si oui ou non la dame du Glandier était coupable !

L'opinion publique — celle qui, d'instinct, sur-

nomma Jeanne Weber « l'ogresse » — n'eût pas hésité ! Avant le jury, elle eût condamné Marie Lafarge, comme la malignité publique italienne avait jugé Linda Murri avant tout jugement. Il est si facile d'infléchir le sentiment de cette opinion publique si ondoyante, variable, inflammable, suggestionnable ! De quel droit une femme menacée de mort a-t-elle survécu à un drame d'épouvante ? Quel intérêt a une créature humaine à agoniser auprès de deux cadavres ?

Mais depuis quelque temps — et grâce à la littérature judiciaire triomphante — dans tout contemporain sommeille un vague Sherlock Holmes. On joue au policier comme on jouerait au bridge. Je connais des Parisiennes, lasses des romans d'amour, qui n'ont plus d'amour que pour les exploits des voleurs ou des détectives. Elles prononcent ce nom, *Sherlock Holmes*, avec l'expression attendrie que mettaient nos aïeules à dire en soupirant *René* ou *Jocelyn*.

Et la curiosité féroce de la foule étant admirablement servie par l'étranglement du peintre Steinheil et de Mme Japy, tout le monde fait à présent du Sherlock Holmes à domicile. Les apaches discutent le « coup » en sirotant leur « verte » dans leurs bouges, comme des chulos apprécieraient les estocades des toreros en buvant un verre d'orchata. Et les gens du monde, autour du lit où Mme Steinheil fut ligotée, font à leur tour de la psychologie morbide.

Ainsi, les conversations parisiennes ont toutes eu

pour aboutissement cette impasse de la rue de Vaugirard où les photographes, les policiers, les nouvellistes, les curieux, les badauds, les modèles, les rôdeurs, toute une élite et toute une lie, se sont donné rendez-vous depuis quatre jours. Et quels bavardages autour du logis ! Quelles inventions stupéfiantes ! L'inspecteur Jaume a raison : on va « broder » d'étranges choses. Quand je pense que j'ai entendu soutenir cette thèse qu'il n'y avait là qu'un « épisode » imaginé pour faire diversion au transfert de Zola sous la coupole du Panthéon ! Une manœuvre ! La crédulité et la passion sont insondables.

Ce qui est le plus simple est, en toute aventure, le moins simplement accepté.

La vérité habite un puits sans fond.

Ce nom de Steinheil rappelle un des épisodes les plus touchants de la vie artistique et que je croyais bien trouver rapporté par Meissonier dans les intéressants *Entretiens et Souvenirs* publiés par sa veuve. En 1838, Meissonier avait épousé (en premières noces) la sœur du peintre verrier Steinheil. Le jeune ménage n'était pas riche, bien au contraire, et de ces années de luttes le maître peintre avait gardé une impression attendrie.

— Je n'étais pas malheureux. Est-ce qu'on est malheureux quand on a vingt ans, la vie devant soi, la passion de l'art, une carte d'entrée au Louvre et le soleil pour rien ?

Mais pour payer ce qui n'était pas « pour rien » — la niche et la pâtée, comme disait Balzac — il

fallait trouver des « sous », et par conséquent du travail. On illustrait des livres, on faisait du métier. Le dessinateur Trimolet formait avec Steinheil et Meissonier un trio admirable. Il était convenu entre ces trois jeunes hommes que pendant un mois, à tour de rôle, deux d'entre eux travailleraient pour le « troisième », et gagnant de l'argent avec des besognes quelconques, lui permettraient de « faire de l'art » sans s'inquiéter du pain quotidien.

Touchante association d'efforts et de sacrifices. Dans un trimestre, chacun des amis avait son mois franc, son mois assuré.

— On s'aimait bien en ce temps-là, disait Meissonier à Dumas, un soir.

Le beau-frère de Meissonier était le père de M. Steinheil, la victime du « lasso » des cambrioleurs, et les bibliophiles connaissent bien les beaux livres illustrés par les trois compagnons, Trimolet, Steinheil, Meissonier. Ceux qui possèdent les *Chants et chansons populaires de la France* savent ce que je veux dire.

Meissonier ne se doutait guère que le fils de son vieux camarade aurait cette épouvantable fin et que le plaisir de fabriquer des romans pousserait les gens à chercher dans un malheur privé une sinistre énigme.

Car voici que ce matin même des rumeurs nouvelles courent, qui compliquent, épaississent le mystère. L'épaississent ou l'éclaircissement, l'avenir nous le dira. On chuchote que M. Steinheil aurait été la victime de ses mœurs. La « rouquine » pour-

rait bien être certaine maîtresse du peintre qui lui versait volontiers des infusions de pavots. M. Steinheil... Mais remarquez-vous la facilité avec laquelle naissent et se propagent les méchants bruits ?

Il est décidément très imprudent de se faire assassiner. Les biographes improvisés mettent tout de suite à nu votre vie privée, comme les photographes braquent leurs objectifs sur la nudité de votre cadavre. On est tué, ce qui est parfois un débarras, mais on est diffamé par-dessus le marché, ce qui est plus désagréable.

L'exemple est rare d'une victime qui ait tout à fait ce qu'on appelle une « bonne presse ». On cherche aussitôt non pas les vertus qu'elle pouvait avoir, mais les tares qu'elle pouvait cacher. Le Petit Manteau Bleu eût été étranglé pendant qu'il allait porter des secours aux gens des Halles, qu'on se fût demandé tout aussitôt quel intérêt avait ce bienfaiteur à pratiquer la charité. Est-ce que M. de Montyon lui-même n'a pas été calomnié ? Ce n'était que par remords, a-t-on insinué, qu'il voulait qu'on distinguât les braves gens. Ses libéralités n'étaient que des restitutions. On a tout nettement imprimé cette phrase :

— Cherchez parmi les modèles du peintre. Il les choisissait dans la boue de la rue !

Et je n'ose pas même indiquer ce que les guides ordinaires de l'opinion, les enquêteurs officieux insinuent. Ah ! l'Opinion ! Elle finit par être ahurie un peu, et ce résultat est fort explicable. On lui bourre la cervelle d'invraisemblances ou de contes

bleus, de contes noirs et de contes rouges aussi. On s'adresse à ses nerfs qu'il faut surexciter chaque jour, et non à sa raison, qu'il faudrait calmer. L'opinion publique, la souveraine opinion publique dont nous dépendons tous, finit par avoir besoin d'une cure. Elle croit à tout parce que l'invraisemblable même lui paraît une vérité. Elle croit surtout à l'incroyable.

Et elle vacille dans sa crédulité. Elle va du mari à la femme et de la femme au mari, et se demande qui elle doit soupçonner, — alors qu'il n'y a vraisemblablement qu'à plaindre. Car elle a ceci de terrible, l'opinion publique : c'est qu'incrédule au bien elle croit très facilement au mal. L'existence toute claire d'un honnête homme ne l'intéresse pas, à moins qu'on ne signale une faiblesse quelconque dans cette honnêteté. Devant une belle action l'opinion publique cherche volontiers le mobile. Et dès qu'un être est accusé, l'opinion prononce : « Je m'en doutais ! »

M. G. Ferrero nous disait hier combien brusquement, violemment, électriquement en quelque sorte, l'opinion publique italienne s'était prononcée contre cette malheureuse Linda Murri que je citais tout à l'heure. L'historien de la Rome antique a vu et vécu cette histoire terriblement moderne. Ce fut une explosion de colère instinctive. L'opinion ne connaissait rien de la cause. Peu importe. Instinctivement, elle accusait.

Car elle est, de nature, accusatrice, l'opinion publique. Il semble qu'elle ait à la fois l'admiration et

la haine de l'honnêteté. Bonne et sensible en majorité, elle a pourtant des sentiments d'hostilité latente qui la livrent aux suggestions des colères mauvaises. Elle se laisse volontiers empaumer par les coquins et les habiles qui lui murmurent ou lui crient :

— Regarde ! Regarde bien ! Vois quelles canailles sont les honnêtes gens !

Et lorsque le crime s'abat sur un toit, c'est avec une avidité maladive que l'opinion, la curiosité publique fouille les armoires, cherche les secrets, entre dans l'alcôve, secoue les draps de lit, interroge le voisinage, fabrique du roman ou de la tragédie de concierge, et finalement découvre presque toujours que celui qui est volé méritait d'être volé, puisqu'il laissait ses clefs sur ses tiroirs, et que celui qui a été égorgé ne pouvait éviter l'égorgement puisqu'il prenait — le misérable ! — des infusions de pavots !

Et c'est pourquoi, je le répète, il est tout à fait maladroit et de la dernière imprudence de se laisser assassiner. L'autopsie des chirurgiens n'est rien, comparée à celle des reporters.

Et c'est ainsi que naissent les légendes ! L' « histoire de tous les jours » — celle qui pousse sous nos yeux comme herbes folles — nous ferait, en vérité, douter de l'histoire définitive qui heureusement ne s'écrit, celle-là, qu'avec des documents et des preuves.

Je lis, par exemple, dans un journal anglais que le boulangisme a perdu son « barde » et que Paulus

fut, un moment, le Béranger d'un coup d'Etat projeté. Il chantait, le général n'agit pas, et le journal affirme — mais ce n'est là qu'un on-dit — que le chanteur populaire répétait volontiers en hochant la tête :

— Ah ! s'il m'avait écouté !... Mes refrains l'avaient sacré !

Car il paraît que le Tyrtée de café-concert s'était senti, à un moment donné, une vocation politique. On devient facilement mégalomane au temps présent. La vie dut en faire rabattre au pauvre Paulus. Le chanteur populaire avait vieilli très vite, et lorsqu'on organisa, après un gala à son profit, une représentation au Trocadéro, en l'honneur de la Chanson, la Chanson française, nous assistâmes au plus douloureux et au plus émouvant des spectacles.

On vit sur les planches arriver Paulus en son éternel habit à boutons d'or, son chapeau au bout de sa canne, et chantant, comme autrefois, les couplets de Delormel, *En r'venant de la revue*. Il arpentait la scène, il marquait le pas, il retrouvait pour un moment sa verve lassée. Mais la voix affaiblie n'était plus le clairon de jadis, les jambes raidies donnaient la sensation de l'effort, et peut-être de la souffrance. Le visage, qui voulait rire, grimaçait, marqué par les rides. Le « barde » rhumatisant n'était plus le chanteur de l'Iliade boulangiste, au temps bruyant de *L'Œillet rouge* et du *Brav' général*, du *Général Revanche*.

Il semblait que tout un passé évanoui réapparût en ce Paulus devenu le spectre de Paulus, mais que

le public acclamait encore parce qu'il avait été Paulus, parce qu'il revoyait en ce vieillard le Paulus des années enfuies. Et *Les Pioupous d'Auvergne* et la *Marche boulangiste* d'Antonin Louis, et *La Résurrection de Boulanger* ressuscitaient pour un moment avec ce chanteur aboli qui avait si peu de mois à vivre.

Et Paulus pleurait de joie à s'entendre applaudir une dernière fois. Mais il y eut, un moment après, une minute poignante, tragique.

Brusquement Max Dearly apparut, imitant Paulus dans les couplets d'une revue, Max Dearly avec la perruque de Paulus, l'habit de Paulus, la canne, et au bout de la canne le chapeau de Paulus, — mais un Paulus jeune, ardent, alerte, agile, le Paulus d'autrefois, Paulus traversant la scène d'un pas leste, Paulus vif-argent, Paulus triomphant, « gai et content », comme dans la chanson, — et le public trépignait, cette fois, acclamait ce spectre de Paulus, Paulus fantôme, là, devant le vrai Paulus, le Paulus conquérant de jadis devenu le Paulus atténué d'aujourd'hui. Et pendant que Max Dearly chantait, Paulus regardait, contemplait son *double*, effaré, les applaudissements qui allaient à l'étourdissant *imitateur* frappant au cœur celui qui entendait applaudir.

C'était pourtant lui, ce fantôme ! C'était son passé, c'était sa renommée, c'était sa jeunesse !

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

Et sur le visage ravagé de Paulus tombèrent des

larmes. Mais le pauvre Paulus, cette fois, ne pleurait pas de joie.

Il s'en va non pas oublié, comme tant d'autres, mais encore populaire dans son coin, parmi les joueurs de boule du voisinage. Comme on oublie vite d'ailleurs ! Qui a pensé, dans l'apothéose de l'auteur de *La Parisienne*, à envoyer un souvenir à celle qui créa la *Parisienne*, et qui fut charmante dans ce rôle, Mme Antonine ? Qui a songé à rappeler la bonté de Dumas fils prenant à son compte, au besoin (ce fut inutile), les frais de l'édition de cette *Parisienne ?* Alexandre Dumas n'en parlait guère, laissant à l'avenir le soin de révéler sa cordialité cachée dont je connais tant de traits. Mais il eût été bien que quelqu'un se souvînt parmi ceux qui savent.

Un jour que j'avais été vaguement calomnié, — ce qui m'est arrivé quelquefois sans que j'aie, par ma foi, rendu la pareille à personne, — Dumas m'écrivait :

Surtout méprisez toutes ces choses. C'est une grande force que le mépris. Et puis, mon cher, vous êtes là pour ça ! Quand on se jette du haut du pont Neuf en plein hiver, on est à peu près certain, si l'on n'est noyé, d'attraper du moins une fluxion de poitrine. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai ce qui t'arrivera. Tout dépend des gens. Savez-vous ce que je viens de répondre à X... qui me demandait ma voix et veut succéder à *** ? « Mon cher X..., non, je ne voterai pas pour vous. Agréez, je vous prie, les sentiments que j'ai pour vous et qui sont exactement les mêmes que ceux que vous avez pour moi. »

ALEXANDRE DUMAS.

S'il était bon, Dumas n'était pas dupe. C'est le difficile. Et le candidat X..., à qui l'auteur de l'*Ami des femmes* décochait ce madrigal, n'était pas

Emile Zola, que Dumas admirait, quoi qu'on en ait dit, pour sa puissance.

La politique est une terrible « diviseuse ». La plus grande commune diviseuse, dirait un mathématicien. Lorsque Zola se présenta, non pas la dernière fois, mais une des dernières fois aux suffrages de l'Académie, quel fut le cordial homme de lettres qui présenta les titres d'Emile Zola au choix de ses confrères lors de la discussion des titres ? Celui-là même qui, par son dernier et éloquent écrit, par sa présence inattendue et courageuse, assura peut-être l'élection de Jean Richepin. Poète plaidant pour un poète, François Coppée avait plaidé de même pour le prosateur d'*Une page d'amour* et du Paradou.

Puis vint l'orage, le cyclone, la grande lutte des consciences... Et maintenant elle a passé, celle qui réconcilie, la grande pacificatrice, celle qui jette au monde, avide de batailles, de polémiques, de scandales, d'injures, de mystères sanglants, de diffamations honteuses, de perfidies et de brutalités, le mot, le dernier mot, la suprême pensée d'Hamlet :

... Salut, mort ! Le reste est silence !

XVIII

LA CANNE DE M. DE BALZAC
M. GASTON BOISSIER

29 Juin.

Il faudra bien qu'un jour ou l'autre l'Institut de France se décide à loger à Chantilly l'admirable collection littéraire que lui a léguée le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Il serait d'une ironie par trop forte que des lettrés fissent la moindre objection à l'installation d'une bibliothèque aussi riche et aussi importante. On trouve même déjà qu'il y a quelque retard dans l'accomplissement des dernières et généreuses volontés du « Vicomte », — c'est le nom que lui donnaient les balzaciens.

Ce charmant homme, enamouré de raretés littéraires et qui accumula en son « studio » tant de précieux documents imprimés ou manuscrits, voulait que l'Institut de France pût se parer des joyaux bibliographiques les plus rares, et entre tous les écrivains dont il collectionnait les éditions les plus recherchées et les autographes les plus intéressants,

Honoré de Balzac était — on le sait — son auteur préféré. Il eut une joie, le Vicomte, et profonde, lorsqu'il put voir un jour, lorsqu'il put tenir dans sa main la canne, la fameuse canne, la canne illustre, la canne légendaire de Balzac, celle qui faisait dire à Mme de Girardin que cette canne merveilleuse était un talisman permettant au romancier de pénétrer partout, de passer partout et de tout voir, tout observer, tout noter en demeurant invisible. Invisible comme le Diable boîteux lui-même.

On sait comment Mme de Girardin décrivait, en sa nouvelle *La Canne de M. de Balzac*, l'énorme jonc surmonté de pierreries que portait d'ordinaire — arme défensive ou moyen d'attirer l'attention — l'auteur de *La Comédie Humaine*. L'auteur de la nouvelle suppose que son héros, Tancrède, entre à l'Opéra et se met à examiner la salle lorsque sur le devant d'une avant-scène... Mais la citation dira mieux que je ne pourrais le faire ce qu'aperçut le héros de roman :

Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une canne. — Était-ce bien une canne? Quelle énorme canne ! A quel géant appartient cette canne?

Balzac, en maniant une canne énorme, rappelant par son volume le *pouvoir éxécutif* des muscadins, tenait évidemment à prouver que ses biceps valaient ses circonvolutions cerébrales. Canne gigantesque appartenant à un géant de lettres.

Tancrède, continue Mme de Girardin, aperçut alors au front de cette sorte de massue des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses; et derrière tout cela deux grands yeux noirs plus brillants que les pierreries.

Les yeux de Balzac !

— Comment, s'écriait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne ? — Peut-être contient-elle un parapluie : il y a un mystère là-dessous.

Le « mystère », je l'ai dit, c'est que la canne était un talisman. Sans sa canne, Balzac n'eût point pénétré le secret de tant de drames intimes, écouté tant de confessions, entendu tant de confidences féminines. Et j'avais longtemps cru, je l'avoue, que la description même de la canne de Balzac et l'explication de sa puissance n'étaient qu'un paradoxe littéraire de Mme de Girardin.

Puis une eau-forte de Jules Jacquemart, publiée dans une brochure consacrée par Philippe Burty à Froment-Meurice, le maître orfèvre, m'avait prouvé que Balzac, en effet, aimait, portait ces fortes cannes, ces joncs énormes rappelant le vers des *Odes et ballades*, le *Géant* de Victor Hugo

Et le chêne noueux choisi dans les forêts !

Cette gravure de Jacquemart représentait la pomme d'une forte canne, une pomme sculptée, ciselée, où des singes jouaient entre eux, surmontant un anneau incrusté de pierreries. Molière était né dans « la Maison des Singes ». Balzac, peut-être en souvenir du Contemplateur, avait voulu avoir des singes sous la main, et Froment-Meurice les avait ciselés pour lui d'après Cavelier. Ainsi les deux grands peintres de l'humanité, peintres de nos passions, passionnés et amoureux et douloureux l'un et l'autre, avaient un faible pour les singeries humaines.

Mais le libraire Werdet, Edmond Werdet, l'éditeur de Balzac, en racontant ses *Souvenirs* (assez méchants) sur « son auteur », venait me troubler un peu en contant l'histoire de la canne que fit composer, dit-il, par le bijoutier Gosselin, Balzac avec tous les bijoux, bagues, joyaux qu'il tenait de ses admiratrices. Et pour compléter le bijou sans prix, le romancier aurait fait enfermer dans la pomme ciselée, s'ouvrant comme un drageoir, une blonde chevelure de femme. D'une femme adorée, dont Werdet ne nous dit pas le nom. J'avais cru au récit de l'éditeur racontant la stupéfaction du public, un soir, à la Porte-Saint-Martin, lorsqu'on ne regardait que la canne de Balzac — « son bâton de maréchal littéraire » — tandis que Frédérick-Lemaître jouait Robert Macaire dans *L'Auberge des Adrets*, la canne de Balzac empêchait presque d'écouter Frédérick. Je me rappelais la description du désespoir de Balzac, oubliant sa canne dans un coupé en sortant d'un souper chez Tortini, et la retrouvant par bonheur dans la voiture, rue du Bac, chez le loueur...

Balzac avait été littéralement affolé par la perte de cette canne, souvenir d'amour, disait Werdet.

Et Werdet ne se trompait point. C'est de la femme qui fut son rêve vivant, celle à qui il adressait les plaintes, les confidences, les secrets de ses tristesses, de ses ambitions, de son labeur, de ses espoirs, qu'Honoré de Balzac tenait cette canne, un moment perdue, et que regrettait à pleurer ce grand sentimental, cet idéaliste forcené jusque dans l'étude de la pourriture humaine, — sorte de chiffonnier

sublime qui trouvait des rayons et des perles jusque dans les haillons. La canne de M. de Balzac lui avait été donnée par Mme de Balzac, ou plutôt par celle qui allait devenir Mme de Balzac, et cette canne, le vicomte de Spoelberch s'écriait, répétait à M. Paul Bourget, comme un pèlerin eût parlé du Saint-Graal :

— Je l'ai vue ! vue ! vue !... Elle existe !... Je l'ai tenue entre mes doigts ! J'ai touché la canne de M. de Balzac !

Et moi aussi, grâce à l'amabilité profonde de la grande dame qui est la fille du docteur Nacquart, l'excellent et éminent docteur Nacquart, le médecin de Balzac, à qui Balzac dédia *Le Lys dans la vallée* et qui soigna le grand écrivain mourant, moi aussi, j'ai pu avoir cette surprise et cette joie de tenir dans ma main la canne légendaire, la canne qui me semblait jadis n'avoir existé que dans l'imagination de Mme de Girardin et dont certains balzaciens même niaient parfois l'existence.

Mme la baronne de Fontenay a bien voulu, avec une bonne grâce dont je la remercie, m'avertir que la canne de Balzac était en sa possession et m'en faire, si je puis dire, les honneurs. Elle repose, la canne fameuse, sur les volumes d'une bibliothèque — couchée comme une épée sur des lauriers — et ce jonc illustre, cette pomme ciselée au-dessus de laquelle le Tancrède de Mme de Girardin apercevait « deux grands yeux noirs plus brilllants que les pierreries », j'ai pu la voir de près, la toucher, m'appuyer sur elle...

— La voici !

Et, un peu ému, je regardais la relique. Mme de Fontenay me contait quelle émotion plus profonde encore avait éprouvée M. Spoelberch de Lovenjoul en apercevant la poignée ciselée, les myosotis bleus formant dans l'or de la pomme une couronne de joaillerie. Au-dessous des pierres précieuses et entourant la canne, un collier d'or souple terminé par deux glands d'or tombant. Cette canne, cette illustre canne, M. de Spoelberch, après l'avoir admirée de ses yeux éblouis, touchée de ses mains avides, n'avait qu'une idée : la garder, l'emporter...

— Ah ! pour l'avoir, disait-il très sérieusement à la baronne de Fontenay, je donnerais... oui, je donnerais une fortune !

Il la voyait déjà à Chantilly, la canne de M. de Balzac, parmi les lettres, les manuscrits tachés de café, les projets, les autographes de Balzac !

Et il soupirait. Il ne pouvait s'éloigner de la canne aux myosotis. Elle l'attirait comme un aimant.

Mais elle est bien où elle est, la canne de M. de Balzac, et la fille du docteur Nacquart veille précieusement sur elle.

La canne n'est pas « d'un géant », mais faite pour un homme solide et une main robuste. Dantan jeune en a exagéré la grosseur en caricaturant le romancier. Mais tout de même, la canne de M. de Balzac est une canne de dimensions inusitées et on se promènerait difficilement dans l'allée des Poteaux ou l'on irait malaisément au gala de l'Opéra avec ce joyau sans être remarqué.

La pomme de la canne se termine en effet, comme le dit Edmond Werdet, par une sorte de boîte où Balzac avait non pas enfermé une natte blonde, mais où il pouvait trouver un portrait, une miniature délicieuse, paraît-il (elle n'existe plus), le portrait d'une femme qui s'appelait Eve (c'est à vrai dire le petit nom de toutes les femmes), mais qui avait poussé la coquetterie jusqu'à se faire peindre dans le costume paradisiaque, comme Pauline Borghèse demandait sa statue à Canova.

Balzac a dû le contempler souvent, ce portrait disparu !

La canne fut offerte au docteur Nacquart par Mme de Balzac, trois mois après la mort du romancier. Balzac expirait le 18 août 1850 à minuit, « mourant de cent volumes », disait Léon Gozlan. Le 7 octobre, Mme de Balzac faisait parvenir au docteur Nacquart la canne, la canne précieuse, la canne historique, accompagnée de cette lettre.

7 octobre 1850.

Permettez-moi, mon cher docteur, de vous offrir un objet qui a appartenu à votre ami — à cet illustre ami, qui était presque votre œuvre, dont le talent a mûri sous vos conseils, dont l'expérience s'est enrichie de la vôtre, que vous avez tant de fois sauvé du découragement, que vous avez même tant de fois sauvé de la mort, jusqu'à cette maladie incurable que vous avez soignée avec un zèle et un dévouement qui, s'ils ont été sans succès, n'en sont pas moins sentis profondément par mon triste cœur, car les soins les plus vigilants et les plus éclairés ne peuvent rien contre l'absolue et terrible volonté de Dieu.

Cette canne que je prends la liberté de vous offrir, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne, dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune fille, devenue avec les années la triste et

malheureuse femme dont vous avez essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur.

Je souhaite que ces nobles souvenirs vous rendent agréable la vue de cette canne ; je souhaite qu'elle offre à votre existence si utile, si irréprochable et si modestement laborieuse le charme doux et triste à la fois qui s'attache aux objets qui ont appartenu à ceux que nous avons aimés et qui leur ont hélas ! survécu. Puisse-t-elle vous dire aussi, mon cher docteur, que dans le très grand nombre de ceux dont vous avez soulagé les souffrances physiques ou morales, il n'en est point qui vous soit plus reconnaissant et plus profondément dévoué que celle qui se fait un égal honneur et devoir de se dire à la vie et à la mort votre obligée de cœur et votre bien affectionnée.

ÉVE DE BALZAC.

Au docteur Nacquart.

Ainsi les myosotis, les « ne m'oubliez pas », les « vergiss mein nicht », chers à Alphonse Karr, qui ornent la pomme de cette canne de Balzac et que l'orfèvre a incrustés dans les ciselures d'or, provenaient d'un collier, d'une chaîne que portait Mme de Balzac étant jeune fille, et c'est sans doute cette chaîne d'or qui entoure encore sous forme de cordonnet la très curieuse et précieuse relique.

La première lettre de Balzac à *L'Etrangère* est datée de janvier 1833. Dès février 1832, elle avait adressé à Balzac une lettre signée *L'Etrangère* et qui fut remise au romancier le 28 février 1832. Elle était alors âgée de vingt-six ou vingt-huit ans et habitait le château de Wierzchownia en Volhynie.

Comme Balzac l'a aimée, cette femme ! Quel poignant poème d'amour que cette correspondance avec elle, ces lettres qui seront un jour intégralement publiées sans doute, telles que M. de Spoelberch de Lovenjoul les possédait et les a données à

l'avenir, en chargeant ses confrères de veiller sur elles !

Mme la baronne de Fontenay tient encore de son père une admirable lettre où la passion de Balzac « parle là toute pure » et dont M. le baron de Fontenay a bien voulu me donner copie. Balzac annonce du fond de la Pologne son mariage avec Mme de Hanska. Il est fou de joie, ivre de bonheur. C'est Balzac tout entier, avec ses rêves, ses chimères, sa crédulité, son amour, sa bonté.

Sa vie de lutte est finie ! Sa vie de calme, de félicité, de luxe solide, commence. Il a rêvé l'amour. Il le trouve. Il a rêvé l'argent. Il croit l'avoir. Regardez la date de cette lettre, hymne d'espérance : 17 mars 1850. Le pauvre Balzac, le petit *Rillou* du collège de Vendôme devenu le grand Balzac, n'a même plus cinq mois à vivre !

Il revient à Paris, comme la bête blessée revient au gîte — pour y mourir !

Mais quelle lettre, et quelles illusions du moribond sublime !

Monsieur.

Monsieur le docteur Nacquart

16, rue Louis-le-Grand

Paris

(France)

(par Brody et Berlin)

Wierzchownia, près Berditchef, 17 mars 1850.

Mon bon et cher docteur,

Vous avez été si constant ami pour moi que je dois vous annoncer privément l'heureuse conclusion d'un mariage, nié, annoncé,

calomnié par tous les envieux du monde. Or, le 14 de ce mois, l'un des plus éminents prélats, délégué par l'évêque de Zytomir pour le représenter, a béni mon union avec Mme Eve comtesse Rzewuska, maintenant Mme Eve de Balzac.

En apprenant que je suis le mari de la petite-nièce de Marie Leczinska ; que je deviens le beau-frère d'un aide de camp général de S. M. l'empereur de toutes les Russies, le comte A. Rzewuski, beau-père du comte Orlof, le neveu de la comtesse Rosalie Rzewuska, première dame d'honneur de S. M. l'impératrice, le beau-frère du comte Henri Rzewuski, le Walter Scott de la Pologne, comme Mizkiéwicz en est le lord Byron, le quasi beau-père du comte Mniszech, une des plus illustres maisons du Nord, et cent *et cœtera*, je vais avoir à subir mille plaisanteries; les petits journaux diront que je suis cousin du Soleil et gendre de la Lune, comme l'empereur de la Chine ; mais le bonheur le plus complet, le plus insolent est ce qui paye le plus de contributions à l'envie générale.

Mais que m'importe ! Dieu, quelques amis, la famille de ma femme me sont témoins que je n'ai jamais aimé qu'elle-même, en elle. Jamais son immense fortune (qu'elle a donnée en entier, il y a quinze jours, à sa fille en se réservant une pension viagère) n'a paru à mes yeux autrement que comme un obstacle, et ça a été un obstacle jusqu'au dernier moment. Sans être colossalement riches, comme nous en étions menacés, nous aurons une honnête aisance, et j'ai conquis les plus admirables enfants du monde ; il vaut mieux avoir l'affection de ses enfants que d'avoir leur fortune. Dieu, je crois, bénit ces calculs-là, faits au rebours des lois du monde. D'ailleurs les 40 000 francs que je gagnerai par an seront notre petit luxe, lorsque je pourrai reprendre mes travaux. Au milieu de ce grand bonheur, il y en a un autre grand, c'est la certitude de pouvoir commencer par faire 1 200 francs de pension et 600 francs de cadeaux à la fête, à la naissance, et au jour de l'an, à ma pauvre mère.

L'impôt que le diable prend dans cette immense félicité, c'est une affreuse maladie de cœur qui s'est déclarée en route, le mois de septembre 1848 ; mais que le docteur d'ici, l'un des premiers élèves de l'illustre Franck, a entrepris de guérir, qu'il a déjà beaucoup affaiblie et qu'il promet de guérir. Je ne vous ai pas fait d'infidélité : l'urgence était là, à 800 lieues de Paris. Figurez-vous que je ne puis pas, après un an de traitement, monter vingt marches, que j'ai des étouffements sans cause, assis, ne faisant aucun mouvement, car de faire un effort, il n'y faut pas songer. Notre docteur Korothé m'a pris exactement dans la situation où était Soulié quinze jours avant sa mort ; ainsi vous voyez que j'ai la vie en perspective au lieu de la tombe, et c'est beaucoup.

Ce qui a retardé la guérison, c'est les six mois de souffrances de

l'acclimatement, qui décidément est impossible ; aussi ai-je hâte de revenir en France avec le diamant de la Pologne que j'ai conquis.

Mon bon docteur, il y a six mois, vous aviez une créance en danger de retard dans vos papiers et que vous pourriez vendre avec prime aujourd'hui ; mais cette dernière maladie m'obligera, bien malgré moi, à vous prier, à mon retour, de venir me voir pour la régler, car il me faudra bien des mois avant de pouvoir monter votre escalier sans accident. Nous sommes, ma femme et moi, condamnés à vivre dans des rez-de-chaussée.

J'espère que vous jouissez toujours de cette admirable santé qui fait le bonheur de vos amis et l'envie de vos confrères, que Raymond et sa femme sont dans la même voie, et que vous savez combien sont vives et sincères les expressions d'amitié de votre vieil ami.

Honoré.

Il y a quelque chose de tragique dans la destinée de cette mère, la mère de Balzac, pauvre, et à qui le fils, loup de travail, songe avant tout lorsqu'il se croit riche — et qui survivra, la malheureuse femme, à cet enfant devenu un homme illustre et arrivant à Paris, se traînant jusqu'au « rez-de-chaussée », pour finir, le cœur hypertrophié, comme Soulié, au lendemain du triomphe de *La Closerie des Genêts*.

— Allez chercher Bianchon ! répétait Balzac au docteur Nacquart (que j'ai eu l'honneur de connaître et qui m'a redit ces paroles). Bianchon me sauverait ! Il va me sauver, Bianchon !

Balzac sentait qu'il avait encore de grandes choses à dire, de grandes choses à faire ! Il en appelait pour achever ses rêves à une créature de son rêve. Rêve d'amour, rêve de fortune, rêve de gloire. « Le rêve a été beau, disait le maréchal de Saxe mourant, mais il a été court. » Honoré de Balzac, écrasé de

labeur, eût pu dire : « Le rêve a été beau, mais il a été dur. »

Et tous les rêves sont courts, après tout, comme la vie. Il me semble que c'est hier que j'arrivais pour la première fois dans ce petit logis de Viroflay où les bois reverdis me paraissaient si beaux. Il y avait autour de la maison des amis, de chers et bons amis, plus vieux que moi, et qui m'étaient un prétexte pour causer, un besoin d'affection et de voisinage. Des enfants, qui sont des hommes aujourd'hui, et des pères de famille, jouaient dans les jardins : les petits-fils de M. Joseph Bertrand, pour qui le mathématicien de génie écrivait des contes (encore inédits) vraiment délicieux ; les fils d'Hippolyte Maze, député du pays, grimpant vers la Sablonnière. Et les charmantes filles de M. Gaston Boissier, qui grandissaient sous l'œil souriant de leur mère. C'était pour moi un coin de terre de repos et d'amitié.

Par le chemin ombreux de la Saussaie — devenu une rue maintenant — je voyais monter de bien chers êtres disparus : mes parents. Et des amis qui valaient des parents : Marcel Bertrand, l'illustre géologue ; Ludovic Halévy, allant avec ses enfants voir Joseph Bertrand au chalet Duchâtel. Ses enfants ? Des écrivains à présent, des philosophes. Puis venaient M. Berthelot et les siens. Charles Edmond, comme M. Berthelot, faisait le trajet de Bellevue à Viroflay et nous apportait des nouvelles. Charles Edmond, que la Pologne honore comme un de ses poètes et qui a aimé la France du cœur le plus ardent, comme il aimait ses amis.

Une fois par an, M. Joseph Bertrand donnait un déjeuner à la Commission du mètre, dont il était président. Tous les spécialistes étrangers prenaient place à ce repas international et très français. Et pendant le défilé des invités, les enfants grimpaient aux arbres ou écartaient les touffes pour voir passer, avec un respect effaré, les *savants !*

Le temps a marché. Elles se sont fermées une à une, les maisons amies, comme ces portes du château de Combourg dont parlent les *Mémoires d'outre-tombe.* Il me reste des amis en ce Viroflay décimé. Oui, mais la mort vient de frapper encore un logis où l'hospitalité m'était chère et où m'attendaient une main cordiale et une causerie spirituelle. Je croyais bien revoir encore M. Gaston Boissier dans ce salon où, devant les petites statuettes de Tanagra et le buste de marbre de Burnouf, son beau-père, l'historien de Cicéron se reposait naguère avec Tacite. L'an dernier, c'est à peine s'il avait traversé le pays, quitté le Viroflay de la rive droite pour traverser le bas Viroflay et monter jusqu'à nos bois. Il ne quittait plus la maison où toujours il revoyait Mme Boissier soignant ses fleurs, nous accueillant au temps où encore nous nous trouvions à Vélizy, autour de la table de Mme Michelet, partie, elle aussi !

Je le reverrai toujours, assis sur un banc, en son jardin que le chemin de fer dominait, ou devant notre porte, causant avec cette verve méridionale qu'il retrouvait parfois, même depuis le deuil qui l'avait frappé au cœur, et contant ses souvenirs, —

du temps où, élégant professeur, il osait, un jour, « courir le taureau » dans les arènes de Nîmes, où à Paris, il avait eu l'honneur, à l'Académie, d'offrir le bras à Mme Récamier en robe blanche (mais non plus la robe blanche du tableau du Louvre), lors de je ne sais plus quelle réception académique... C'était un conteur charmant. L'érudit impeccable, qui passait si joliment de César à la Marquise, l'historien d'Atticus et de Mme de Sévigné, consentait volontiers à se faire un anecdotier imprévu. C'était un philosophe aussi. Il aimait la vie comme les gens qui sont aimés et son esprit, volontiers narquois, n'avait rien de pessimiste. Pour tout dire, c'était un Latin de la bonne race, et je constate que dans les articles qui saluent la mémoire de ce charmant homme, tous rendent hommage à la profondeur de sa science volontairement dissimulée sous la grâce d'une sorte d'enjouement. On n'est pas nécessairement éminent parce qu'on est obscur et M. Gaston Boissier tenait à la clarté, à la lumière, à ce qui est comparable à la pureté du ciel de Provence ou de la fontaine de Nîmes. M. Beaunier, ce matin, rappelle que M. G. Ferrero se réclame de Gaston Boissier pour ses belles études sur Rome. J'ai entendu le jeune maître italien faire éloquemment l'éloge du vieil humaniste, et ce n'était pas un mince éloge apporté là par le glorieux nouveau venu.

Encore une fois, notre Viroflay cet été me semblera vide. Quand j'étais au collège, je passais une partie de mon temps à lire des pièces de théâtre. Toute la collection Michel Lévy, toutes les brochures

de Barba ont passé par mon pupitre. Et lorsque j'avais achevé quelque mélodrame, je comptais les morts que l'auteur avait accumulés. Deux, trois, quatre morts... Et plus il y avait de morts, plus le drame me paraissait intéressant. Hélas ! c'est un drame que cette comédie de la vie, et les morts s'y accumulent. On va et vient dans un cimetière. Ceux qu'on aima le mieux disparaissent. Les amitiés nouvelles germent moins vite que les rivalités ou les haines. Plus de ronces que de fleurs, en certaine saison. Ils disparaissent, les compagnons de jeunesse, les témoins de nos premiers efforts. Et je n'irai plus vers les bois demander au sourire résigné ou railleur de Gaston Boissier un souvenir charmé, ou ce qui vaut mieux, une heure d'oubli. Les enfants de nos enfants n'ont pas à interroger la route à travers les touffes des arbustes : c'est fini. Tout est dit. Les *savants* n'y passent plus !

XIX

UN COUP D'ÉTAT EN PERSE
UN POÈTE JAPONAIS A PARIS

26 Juin.

A vrai dire, l'événement le plus important de l'heure présente, c'est le terrible coup d'Etat de Téhéran, ces pillages, ce bombardement et ces massacres qui sembleraient d'un autre âge s'il y avait un âge où la férocité humaine soit domptée. Le Parisien dira en songeant au sang qui coule en Perse : « C'est si loin ! » D'autres, qui ont lu Montesquieu, citeront le mot célèbre : « Peut-on être Persan ? » Les moins philosophes songeront que l'on tue et qu'on se tue dans les mosquées et dans les rues, qu'on arrête les passants, que l'essai de parlementarisme finit par des chaînes aux mains, et qu'il ne fait pas bon, par le temps qui court, d'être journaliste à Téhéran.

Les optimistes ajouteront que ces scènes d'horreur se peuvent dérouler sous le ciel d'Asie, mais que, Dieu merci, les vents sont plus doux et les mœurs moins cruelles en notre Europe, et notamment

parmi le peuple le plus aimable, dit-on ou dit-il, de la terre. Mais je ne m'y fierais point, et partout l'homme des cavernes se promène encore par les boulevards. Il est ganté parfois, élégant et souriant. Il a pour déchirer sa proie les mêmes griffes et les mêmes dents. La bête humaine n'est pas morte, elle n'est que maquillée et domptée.

... Dans tous les cœurs il est toujours de l'homme !

comme dit Alceste. De l'homme et de l'homme primitif, féroce et carnassier. Le « moderne » en chapeau de paille est tout prêt à redevenir le chevelu vêtu d'une simple peau d'ours des temps évanouis. L'histoire contemporaine, avec ses guerres, ses atrocités, les torrents de sang qu'elle a vu couler, est toute prête à redevenir sauvage et préhistorique.

Mais encore une fois, Téhéran, qu'est-ce que Téhéran pour les Parisiens qui ne connaissent de la Perse que le schah et ses diamants, ses aigrettes qui scintillaient à l'Opéra, et qui n'ont vu de la Perse que les décors de *La Jolie persane ?* Ceux qui s'intéressent au sort du monde et qui ont lu Gobineau rêvaient une Perse nouvelle, modernisée et moderniste, et les photographes, ces historiens de la minute, nous avaient donné la vue instantanée des séances du Parlement. Nous nous disions que la Perse pourrait bien, comme le Japon, marcher vers le progrès avec des bottes de sept lieues, et nous nous rappelions le temps, qui n'est pas si éloigné, où des membres d'une mission japonaise, en leurs costumes d'autrefois, groupaient autour d'eux la

foule, boulevard Poissonnière, et portaient même la main à la garde de leurs sabres pour répondre aux lazzi un peu trop parisiens des badauds.

Mais la Perse n'est pas le Japon et elle a du chemin à faire avant de rattraper les sujets du Taïcoun. Il est, dans un petit logis de Champigny, un poète parisien, qui a le premier porté le Japon sur la scène et qui n'a pu revoir sa pièce rajeunie, car il est, me dit-on, souffrant en son logis. C'est un des plus fins lettrés de ce temps et dont les jeunes générations ne soupçonnent peut-être point la verve charmante, à la Daudet et à la Dickens, éparpillée çà et là dans les petits journaux.

M. Maurice Guillemot, qui connaît les gens de lettres comme les artistes, crayonnait l'autre jour, à propos de la reprise de *La Belle Saïnara*, cette originale physionomie de lettré. Ernest d'Hervilly, qu'aimait et saluait Théodore de Banville, est poète, romancier, peintre, sculpteur, pêcheur à la ligne, et avec sa barbe fluviale et ses longs cheveux, il pourrait figurer comme le dieu canotier de la Marne, lorsqu'il va lentement sur ses bords « très lentement, dit M. Guillemot, de peur de trébucher dans sa barbe ».

Ernest d'Hervilly est, en littérature, mon plus vieil ami. Je l'ai rencontré pour la première fois dans la salle de rédaction d'un honnête petit journal littéraire établi rue Saint-Marc, au fond d'une cour, dans la propre maison alors occupée par la Société des auteurs dramatiques. Ce rez-de-chaussée avait servi de dépôt à un magasin de denrées coloniales,

et il restait encore là quelques boîtes de conserves. D'Hervilly prétendait que c'était avec cela que le directeur du *Diogène* payait les articles à succès de sa rédaction. Car le petit journal s'appelait *Le Diogène* et cherchait un homme. Il en trouvait : Hugo, Wagner, l'exilé et le sifflé.

Et comme je lisais *Le Diogène*, un jour, je m'avise d'envoyer par la poste une sorte de conte fantastique abandonné aux hasards de la lecture, lorsque — dans le numéro qui suivit — avec émotion je rencontrai ces lignes : « L'auteur du récit intitulé *Un Amphithéâtre* est prié de passer au bureau du journal. » Je relus plusieurs fois, le cœur battant, ces lignes inattendues : « L'auteur du récit... » Mais s'il se trouvait un autre récit intitulé *Un Amphithéâtre ?* Si ce n'était pas moi qu'on priait de passer au bureau du journal ?

Je ne ressentis une émotion pareille que lorsque, un peu plus tard, Arsène Houssaye me pria de l'aller voir avenue de Friedland et me demanda des portraits de peintres pour sa revue *L'Artiste*. Je n'oublie pas la bonté cordiale du poète. Il y avait dans la galerie un bel adolescent blond, qui jouait encore au ballon en courant :

— Prends garde, Henry, tu vas crever quelque tableau !

C'était le futur et magistral historien d'Appelles et de 1815.

Et rue Saint-Marc, c'était bien moi qu'on invitait à « passer au bureau du journal ». Une salle de rédaction très sombre, où m'accueillit un grand

jeune homme qui avait pris le pseudonyme de Varner et qui, fils d'un avoué peu satisfait de le voir « fonder » des petits journaux, s'appelait Louveau et était l'oncle de M. Fernand Samuel, le directeur actuel, le « roi » des Variétés. Charles Varner m'accueillit avec une amabilité qui mit à l'aise ma timidité, car j'étais horriblement timide, et il m'avait fallu faire un effort sur moi-même pour franchir le seuil de cette redoutable demeure : un bureau de journal !

Tout à coup un grand jeune homme, à barbe blonde germanique et à longs cheveux d'étudiant de Heidelberg, vint à moi et me félicita du conte macabre que j'avais envoyé (mon amphithéâtre était un amphithéâtre de dissection), et je remarquai que ses souliers ferrés sonnaient lourdement sur le parquet. Ernest d'Hervilly était déjà, lui si parisien, un rural, un sylvain, et il signait même alors ses articles *l'Homme aux gros souliers.*

Ah ! les jolis articles et quelle poudre de qualité supérieure que toute cette poudre brûlée aux moineaux en notre jeunesse. D'Hervilly rêvait tous les triomphes, le roman, le théâtre. En attendant, il ciselait des « échos de Paris » et des « mots de la fin ». Un vieux journaliste déçu, que je devais retrouver plus tard secrétaire chez l'éditeur Dentu, me disait bien :

— Prenez garde, rien n'est plus décevant que le métier des lettres. Ne quittez pas le foyer de famille, n'allez pas à la tristesse, aux déceptions, aux éreintements, à tout ce qui lasse et navre même les gens arrivés (et l'on arrive si rarement !).

Je continuais à apporter des contes au *Diogène*, des contes que j'ai laissés enfouis dans la collection du Journal et que je déterrerai quelque jour — et pour m'encourager, j'avais le poète d'Hervilly et un autre jeune homme, qui devait devenir un de mes amis les plus chers, Francis Magnard.

Puis *Le Diogène* émigra de la rue Saint-Marc au passage Saulnier, où il était voisin du logis d'Edmond About et de la maison de Virginie Déjazet. Du haut des fenêtres je regardais passer avec admiration le jeune maître de *La Grèce contemporaine* et de *Tolla*, et la vieille comédienne des *Premières armes de Richelieu*. Car nous admirions volontiers.

Notre génération était respectueuse et gaie. Nous nous montrions Francisque Sarcey lorsqu'il venait, alerte alors, rendre visite à son ami About. Un soir le passage Saulnier fut le théâtre d'une émeute. Les étudiants avaient passé les ponts pour venir huer (ils avaient du temps à perdre) l'auteur d'un drame joué à l'Odéon, *Gaëtana*, Edmond About, coupable d'avoir fait l'éloge du prince Napoléon, « César déclassé destiné à user sa vie sur les marches d'un trône » ! Ce fut un beau tapage. About, exaspéré, parlait de tirer sur la foule. Il ne le fit pas et il fit bien.

Et puis encore le temps passa et *Le Diogène* disparut, je ne sais comment — comme avait disparu le *Diogène* d'Hégésippe Moreau, faute de « biscuit ». D'Hervilly entra au *Rappel*, donna à l'Odéon, après *La Belle Saïnara*, *Le Bonhomme Misère*, se retira un

moment près de Barbizon, où il inventa « l'aquarelle-autographe » — car il est paysagiste — et même imagina, si j'en crois M. Guillemot, les « tableaux transparents », les *Ombres françaises* dont le prospectus disait :

Nos tableaux s'accrochent ou ne s'accrochent pas aux murailles. Sensibles à l'humidité, ils peuvent servir d'hygromètres. Aux heures du gondolage, les remettre sous presse quelques instants entre les feuillets secs d'un vieux bouquin suffit pour calmer leurs agitations gélatineuses.

Et d'Hervilly ajoutait :

P. S. — La maison a déjà exécuté pour M. François Coppée un de ces tableaux de *Pétalisme humoristique.* Il représente des variations sur ce vers :

Septembre au ciel léger taché de cerfs-volants ;

ceux-ci sont en feuilles ajourées voltigeant au-dessus de l'Institut.

Le prospectus était signé :

E. D'HERVILLY
Ancien auteur dramatique, qu'on joue une fois par an, — les années bissextiles.

Est-ce une année bissextile, cette année 1908 ?

Dans son cabinet de travail, à Champigny, d'Hervilly a accroché, me dit-on, toutes les lettres des directeurs de théâtre à lui adressées à propos de ses pièces, et il a mis au-dessous cette étiquette :

« *Eau bénite de cour... et jardin.* »

C'est spirituel et d'un esprit qui porte encore la marque juvénile de notre vieux *Diogène.*

Peut-être le poète aura-t-il eu quelque consolation de la reprise de cette *Belle Saïnara* que M. Coquelin cadet et Mlles Reichenberg, Chapuy et Damain

jouèrent pour la première fois dans le salon de Mme Marguerite Charpentier, que M. Porel, Mlles Antonine, Gravier et Chartier interprétèrent à l'Odéon, et que le bon Coquelin reprit plus tard à la Comédie-Française. Aujourd'hui, et pour la première fois peut-être, l'intérieur japonais est purement et exactement japonais, si la rime et l'action sont légèrement « parisiennes ».

C'est un peintre japonais, officier d'artillerie à Moukden, M. Toshio Noguchi, spécialement envoyé du Japon pour étudier la scène française, nos décors, notre art, qui a dessiné, peint, avec notre décorateur M. Devred, le tableau d'un « intérieur » de son pays. C'est lui qui a enseigné aux comédiennes les détails précis du costume. Et le cadre est charmant. L'habitation s'ouvre sur la campagne, une baie découvrant la nuit étoilée. La maison est bâtie sur pilotis, au-dessus d'un jardin fleuri. Tout l'intérieur est de construction du XVIIIe siècle. Dans la corniche, une frise peinte représente des nuages. Une portière, époque Genroku, communique avec la chambre à coucher dont la décoration figure des hirondelles, symbole du printemps. Au-dessus de la baie, un tableau avec la devise ancienne : « La joie est la joie lorsqu'elle n'est qu'à son début ». Les japonisants pourront la déchiffrer.

Le moindre détail est ainsi exact et pittoresque. Les chrysanthèmes, la lampe, le rouleau et le pinceau du poète, le costume de M. Truffier, M. Toshio Noguchi a tout surveillé. Et c'est pourquoi des gens ont crié à « l'inexactitude ». Le pauvre d'Hervilly,

malade, ne pourra point ou n'a pu se rendre compte du cadre que nous avons donné à sa pièce.

Il était si heureux, il y a quelques années, quand elle reparut ! Il m'écrivait — comme il écrit : en vers — pour me dire qu'il consentait à ce que Coquelin cadet ne récitât point *La Jonque des amants*, chanson sur laquelle Armand Gouzien avait écrit une musique originale, ni les actions de grâces du poète Kami adressées au « grand Lapin que l'on voit dans la pleine Lune » — et qui eussent terriblement allongé la pièce :

Si?... (comme répondait le Lacédémonien)
Si... l'on doit en effet, et mot vivant encore
Jouer *Saïnara* — mais c'est ce que j'ignore,
Car, malgré les journaux bavards, je n'en crois rien.

Si donc je dois passer, de par mon titre ancien
Et la neige des ans qui seule me décore,
La pièce, alors — ainsi que tu le dis très bien,
Sera telle que l'Odéon la fit éclore.

Comme au temps où ce pur miracle s'opéra
Il ne fut *rien* chanté sur notre Rive gauche,
Qu'au Théâtre-Français — j'y consens net — on fauche

La Lune, le Lapin, la Jonque, et cætera...
Et merci pour les soins que tu prends de l'ébauche
D'un poète heureux d'être exclu de l'Opéra.

Ernest d'Hervilly,
artisan obscur.

C'est à cette époque qu'il rimait pour la charmante actrice, sitôt, trop tôt disparue, Mlle Ludwig — figurant *Musmé* ... ce madrigal à la Banville :

Papillon délicat, oh ! de quelle étincelle
Multicolorisée avec un art charmant
Votre œil spirituel décoche à tout moment
La flamme aiguë au bon Kami qu'elle ensorcelle !...

En Mademoiselle Ludwig
Par vous, dans la salle troublée,
Tous les cœurs sont en ig
Nition, Japonaise ailée !

Enfin il avait ajouté, revendiquant l'honneur d'avoir le premier — ce qui est vrai — japonisé sur la scène française, ce couplet final :

Permettez ! Buvons tous une tasse de thé !
Mais saluons d'abord l'assemblée honorable...
Et puisse le poète, épris du vieux Japon,
Qui peignit — le premier à Paris — ce crépon
Retrouver auprès d'elle un accueil favorable !...

Et en me l'envoyant, il ajoutait, le cher poète, ce quatrain d'ami à ami :

Mais, le vrai dernier mot de la pièce, un « béquet »
Qui jaillit de mon cœur « en couplet de sortie »,
Quand j'émerge de l'ombre où le sort me parquait,
C'est Gratitude — envers toi, Jules Claretie !

Décembre 1893.

Si j'ai pu donner peut-être hier une légère joie au poète souffrant, je lui ai jadis causé quelque peine, si j'en crois cette lettre publiée par M. Guillemot à qui elle est adressée et où il se défend d'être un bohème fantaisiste à la Murger :

Pas bohème ! Nom d'un ours, mais pas pour deux sous. Moi, pot-au-feu régulier. Malgré sa vive et constante tendresse, mon vieil ami Claretie, sans le vouloir, m'a fortement attristé en me traitant de joyeux bohème dans un article affectueux. Depuis toujours, j'ai eu un foyer, un doux intérieur, femme et enfants (une fille et plusieurs de mon frère mort). Et si j'ai eu l'air de faire trente-six mille besognes, au lieu de produire une œuvre compacte, c'est qu'il fallait faire vivre tout cela, au jour le jour, en travaillant à tout. Bohème, moi ! qui hais les promenades de noctambules, les cafés, les brasseries ! Si mes chats savaient parler, ils l'attesteraient ! Artisan, travailleur d'art, pêcheur à la ligne, mais pas bohème !

Je ne me souviens pas de l'article qui a fait quelque peine à l'auteur de *La Belle Saïnara*, et je peux lui dire que de tous les titres qu'il invoque, bon et loyal ouvrier de lettres qu'il est, il en est un qu'il oublie et qui est le seul qu'il mérite : *Poète !*

Et poète exquis.

XX

LE CENTENAIRE DE SAINT-CYR

3 Juillet.

« Premier bataillon de France. »

De toutes les faces pâles entrevues sur le champ de bataille de Sedan, de tous les cadavres étendus sur les lugubres coteaux, c'est le fantôme d'un jeune martyr, encore revêtu de l'uniforme du saint-cyrien, qui m'est le plus profondément resté gravé dans la mémoire. Il était couché sur un tas de morts et le sourire de la vingtième année relevait encore, avec une ironie suprême, sa moustache blonde. Ses mains gantées de blanc se crispaient, la dragonne au poignet, sur la garde de son épée neuve. Le pauvre enfant n'avait pas eu le temps de revêtir la tunique de l'officier de ligne. Il était parti de Saint-Cyr en tenue de l'école, comme il serait allé en permission de sortie ou à la revue, et du « bahut » au champ de carnage, il avait eu à peine le temps de respirer la poudre et — le mot d'argot sinistre — il avait été « voracé ».

Les zouaves à barbes rousses, les petits « vitriers »

aux barbiches longues, les « pantalons rouges » et les chasseurs aux vestes bleues de Margueritte et de Galliffet m'attendrissaient moins, troupiers bronzés par le soleil d'Afrique et du Mexique, que ce pauvre petit saint-cyrien étendu parmi ces cadavres. Dans ce héros de vingt ans, je retrouvai toute la poésie et toute la foi, tous les espoirs de la jeunesse. Comme il avait dû embrasser de bon cœur, en partant, sa mère à qui il promettait la victoire ! « Si je te rapportais la croix, chère maman ? » Et une balle l'avait couché là, à sa première rencontre avec l'ennemi ! Ecolier de Saint-Cyr, il passait du dortoir à la tombe, au fossé creusé en hâte dans la terre envahie.

Et comme je n'ai plus jamais entendu la prière de *Lohengrin* sans me rappeler que les musiques prussiennes la jouaient sur le passage du roi Guillaume, là-haut, vers Givonne, — jamais je n'ai vu passer, à Longchamp, le 14 juillet, sous les bravos des tribunes, le bataillon de Saint-Cyr, solide et serré, superbe, défilant acclamé comme une vivante espérance, sans me rappeler, sans revoir le visage immobile et fier, le visage de cire du petit saint-cyrien mort là-bas pour la patrie.

Que de gloire et que de sacrifices, quels souvenirs et quelles pages admirables dans cette histoire de l'Ecole militaire de Saint-Cyr dont on célèbre aujourd'hui le centenaire ! Le spectre du saint-cyrien de Sedan n'est pas le seul qu'on puisse évoquer. Il y a du sang de saint-cyrien un peu partout dans nos journées de batailles, et les vieux bâtiments où les

demoiselles de Mme de Maintenon promenaient jadis leurs robes d'étamine et leurs guimpes blanches ont vu sortir, confiants et résolus, bien des jeunes hommes qui partaient enfiévrés vers l'avenir et rêvaient — comme tous les ambitieux de dévouement — les étoiles d'or, la « galette immortelle », la galette idéale qui n'est pas celle des lécheurs de l'assiette au beurre :

Oui, tu seras encor,
O galette sacrée !
La mère vénérée
De l'épaulette d'or !

Le saint-cyrien, comme le polytechnicien, est resté populaire, le polytechnicien plus épris de liberté peut-être, mais comme le saint-cyrien épris du drapeau, ce symbole, et de la renommée, cette chimère. Chimère du moins qui fait des héros, comme les lettres, comme l'art, comme la science.

Ce n'est pas seulement dans les romans mondains et dans le vaudeville sentimental du bon vieux temps que le saint-cyrien séduisit les jeunes filles, et le prestige de l'uniforme est resté tout-puissant sur les petites cousines. Regardez les mains féminines applaudir avec frénésie le bataillon lorsqu'il apparaît — compact, telle la légion thébaine — et que les plumes des shakos s'agitent sous le vent, les visières et les baïonnettes brillant au soleil ! Les yeux de la sœur, de l'amie, de la fiancée peut-être cherchent dans le bataillon celui qu'elles voudraient saluer avant tous les autres, et il semble que des baisers de femmes — baisers de mères ou d'amou-

reuses — traversent l'espace. La foule émue acclame l'avenir, d'autres cœurs battent pour ces jeunes hommes, et l'idylle présente se mêle à l'espérance de l'épopée future.

Oui, le saint-cyrien est resté, malgré les modifications du type « jeune premier », un « jeune premier » privilégié. L'ingénieur des comédies nouvelles, l'explorateur de pays lointains ou le chercheur de sérums des pièces plus contemporaines ne l'ont pas mis avant le temps à la retraite. Il garde son charme, il est toujours celui ou un de ceux *à qui rêvent les jeunes filles.* Et il y aura eu bien des battements de cœur romanesques aujourd'hui, pendant cette fête que donne à Saint-Cyr la vieille et toujours juvénile école pour célébrer son centenaire.

Je vous avoue que ces cérémonies émouvantes, rappelant à tant de gens tant de souvenirs, me consolent un peu de ces douloureux spectacles où l'on voit planer au-dessus des discussions personnelles, violentes et redoutables, l'injure et la calomnie. Vienne toute occasion de rappeler à nos Français de France qu'il est des raisons de se rapprocher, de se retrouver, si je puis dire, et de revivre un passé qui console ! C'est en quoi sont utiles les centenaires de tout ce qui fut l'invention et la foi du siècle disparu. On voit ce qu'il tenta, ce qu'il espéra par tant d'œuvres qui subsistent et font encore figure devant l'étranger. Le siècle présent, le « siècle du travail », léguera aussi à l'avenir des « centenaires » à célébrer, et son labeur, déjà utile, n'est pas de ceux que l'on entrave. Mais comme il a raison de n'être pas

ingrat envers ce qui fut, ce qui est, ce qui restera la France !

Il y a sur les rayons toute une bibliothèque « saint-cyrienne » : les chansons de Saint-Cyr, l'argot de Saint-Cyr, les chroniques de Saint-Cyr, et la collection si curieuse — non imprimée, lithographiée simplement — de ces « triomphes » où, comme dans les revues de fin d'année, les futurs officiers se divertissent de leurs maîtres et font chanter des couplets au Père Système. Les fredons sont narquois. La jeunesse s'amuse. On vit un jour, dans une de ces satires, Napoléon Bonaparte, officier d'artillerie, *collé* à son examen par un professeur de balistique.

— Elève Bonaparte, expliquez-moi la théorie du canon nouveau modèle !

L'élève Bonaparte restait coi.

— Comment ! mais on nous avait affirmé que vous étiez un des meilleurs artilleurs de votre temps ! Savez-vous ce que c'est qu'un frein hydro-pneumatique ?

Silence de Napoléon.

— Et le 120 court ?

Napoléon croyait qu'on lui parlait argot.

Finalement, l'élève Bonaparte, stupéfait, était « retoqué » et renvoyé à ses chères études.

— Vous repasserez dans un an !

La plaisanterie avait, me dit-on (car je n'étais point spectateur), fait beaucoup rire. On m'assure qu'elle est demeurée célèbre.

Mais je me rappelle combien ce nom « saint-cy-

rien » me semblait attirant, rayonnant, lorsque je lisais dans un livre d'Alexandre de Saillet, *Les Ecoles royales de France*, — qu'on nous donnait « en prix » même en temps de République, — la monographie du futur officier, entre une étude sur l'Ecole forestière de Nancy et un chapitre sur le Conservatoire de musique. M. de Saillet était mon maître de pension, et de la rue Bleue où il avait situé son établissement nous allions, en rang, suivre les cours du lycée Bonaparte. *Les Jeunes Français peints par eux-mêmes, Les Jeunes Français de toutes les époques* étaient les ouvrages de « jour de l'an » qu'on nous donnait pour nos étrennes, avec le *Gulliver* illustré par J.-J. Grandville, ou le *Gil Blas* dessiné par Jean Gigoux.

Et M. de Saillet nous contait la légende glorieuse du « premier bataillon de France », l'Ecole de Fontainebleau devenant l'Ecole de Saint-Cyr, et le « bataillon d'instruction » servant à Montereau d'avant-poste, d'avant-garde à la vieille garde contre les Prussiens. Friant les commandait. Ils étaient dignes de Friant. Leur général, le géant Bellavène, les avait formés, et Bellavène méritait d'être aussi populaire que Daumesnil. C'est lui qui disait :

— J'ai « gagné » ma jambe de bois dans la campagne du Rhin, à Rastadt...

Et Napoléon Ier avait fait inscrire sur le drapeau des jeunes soldats de Bellavène et de Friant cette légende : « Ils apprennent à vaincre. »

Les saint-cyriens n'ont depuis jamais désappris à combattre.

On vient de publier un livre d'actualité à propos du centenaire de l'école. Quel en est l'auteur ? Je l'ignore. Il est anonyme comme le sang de milliers de ces morts dont je parlais. Fièrement il annonce qu'à la porte de l'avenue Maintenon, où tant de jeunes hommes ont passé, une plaque de bronze sera ou vient d'être posée — avec ces mots :

L'École spéciale militaire a instruit 30 752 élèves et a donné aux armées françaises 28 315 officiers, du 3 juillet 1808 au 2 juilet 1908.

On aurait pu ajouter : « de Wagram à Casablanca ». Les derniers morts sont d'hier.

Ah ! le vieux chant de la galette ! Il date de l'Isly précisément (1844). Il évoque le Maroc d'autrefois devant les « Africains » d'aujourd'hui.

Toute cette légende de dévouement, je l'entendais conter autrefois, dans nos dîners de gens de lettres, par un romancier de cape et d'épée qui précisément commanda l'Ecole de Saint-Cyr, — après avoir été lui-même un cyrard, — le baron de Gondrecourt, dont ce diable de Charles Monselet disait :

— Gondrecourt ? Colonel dans l'armée, caporal dans les lettres.

M. de Gondrecourt devait mourir général après avoir, avec ses dragons, devant Metz, été cité à l'ordre du jour « pour l'audace et l'habileté de ses dispositions ». Officier de cavalerie et écuyer admirable, M. de Gondrecourt s'était attaché à donner aux saint-cyriens la pratique du cheval. C'est lui qui, en même temps qu'il abolissait les brimades,

donnait à Saint-Cyr des carrousels tout à fait pittoresques.

— Rivalisons avec Saumur, disait le beau cavalier.

Entre temps il écrivait des romans à la Dumas, amusants même après les romans de Dumas, *Les Aventures du baron La Gazette* entre autres, où deux personnages très divertissants, un Gascon et un Normand, se jouent durant de nombreux volumes les tours les plus imprévus, le roman se divisant en deux parties : *A Gascon Normand*, *A Normand Gascon*. Et Gondrecourt contait avec bonne humeur ces belles histoires. Il gardait, en ses récits, le panache de l'école, le fameux « caso » dont les saint-cyriens sont si fiers :

Caso ! le casoar ! le plumet ! le panache !

C'est le plumet en plumes de casoar qui orne le shako bleu des soldats du « bahut ». « Faire caso », c'est-à-dire parader, est une des expressions de l'argot de l'école, et Gondrecourt « faisait caso » dans ses prestes romans d'aventures, enlevés à la cavalière. Il nous a divertis comme *Le Bossu* de Paul Féval, ce brave *Baron La Gazette !*

Et Gondrecourt rêvait de publier en l'annotant, en l'enrichissant d'anecdotes un *Dictionnaire* de la langue saint-cyrienne. Langue spéciale dont il eût été le Littré fort averti. On nous a bien donné un petit *Argot de Saint-Cyr* comme on a édité un *Argot de l'X* (l'X, c'est l'Ecole polytechnique) ; mais Gondrecourt, délicieux causeur, soldat érudit et fort

alerte écrivain, eût à propos de l'argot saint-cyrien conté toute la légende de cette école qu'il aimait tant et connaissait si bien.

L'argot de tous les états a sa poésie et son pittoresque. Le mot roturier ou le mot bohème finit parfois par forcer la porte du salon et entrer, comme par effraction, dans le Dictionnaire. Que de vocables devenus courants qui sont nés dans l'atelier, dans l'école ou dans la rue !

Saint-Cyr a son lexique, comme l'Ecole des beaux-arts, et l'officier, comme le rapin, « dévide son jars » à sa manière. L'école même a son surnom : Saint-Cyr, c'est « le Berceau d'Athalie » ou « le Cerçueil de Mme de Maintenon ».

Le candidat à Saint-Cyr est un « cornichon » comme le candidat à l'Ecole polytechnique est un « bizut ». On a dû modifier d'ailleurs cet argot familier, selon la politique.

Par exemple, « cosaque » veut dire ou voulait dire « maladroit ». Emploie-t-on encore cette expression à l'école ?

Le mot « pompier », qui aux beaux-arts signifie attardé, classique vieilli, perruque, veut dire, à Saint-Cyr, travailleur — mais travailleur acharné, peinant sur les problèmes.

— C'est un pompier !

C'est l'élève qui cherche âprement *Mlle Y* — et *Mlle Y* est « une inconnue » en mathématiques.

Victor Hugo, qui s'amusait aux curiosités argotiques, eût souligné plus d'une expression originale dans cet argot.

— Je me suis fait « sécher », dira le saint-cyrien qui a mal répondu à un examen.

Et l'on voit par là poindre le « fruit sec ».

Combien a-t-il fallu de générations d' « anciens » et de « nouveaux », de « melons », de « conscrits » et de vétérans pour composer, vocable à vocable, ce dictionnaire du « bahut » ?

Pourquoi appelle-t-on là les professeurs et les répétiteurs des « pendus » : les « grands pendus » étant les officiers supérieurs chargés des cours et les « petits pendus » les officiers professeurs adjoints ? L'auteur anonyme du librettino *L'Argot de Saint-Cyr* explique ainsi le mot : « Dans les premières années de l'Empire, un répétiteur de physique, en civil, connu par sa sévérité, fut rencontré, un soir, par « des anciens » sur la route de Versailles, et brimé, suspendu à un arbre par les aisselles. » Mais c'est de la légende sans doute.

L'argot saint-cyrien a des explications moins douteuses. Par exemple, deux fois par semaine, on sert au réfectoire une sorte de ragoût de mouton que les élèves appellent du jézabel.

— Nous avons du jézabel aujourd'hui !

— Aimes-tu le jézabel ?

L'expression est pittoresque. Ce ragoût rappelle le songe *d'Athalie*. Il y a de tout dans le jézabel, comme dans la tragique vision de l'héroïne de Racine :

> Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
> D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange...

Les saint-cyriens me semblent sévères pour les ragoûts de l'école. Mais peut-être ne leur sert-on plus maintenant de jézabel et disent-ils de leurs repas : « C'est un jus ! » Ce qui, dans leur argot, veut dire : « C'est parfait ! »

Les professeurs sont des « pendus », mais le professeur de littérature a un nom spécial. C'est « l'homme pauvre », peut-être en souvenir de quelque pauvre diable timide et râpé qui enseignait les lettres françaises aux futurs maréchaux de France.

Aux examens, les notes d'interrogation sont dites : « le maxi » ou « le mini » selon qu'elles dépassent la moyenne ou qu'elles sont au-dessous.

« Piquer une muette », c'est rester coi, ne pas pouvoir répondre à une question de l'examinateur. Dans la revue narquoise dont je parlais tout à l'heure, l'artilleur Napoléon Bonaparte « piquait une muette » devant les canons nouveaux.

Il y a de jolies expressions dans cet argot. Par exemple, les chasseurs à pied, qui marchent vite, les petits « vitriers » allant à toute allure, les saint-cyriens les appellent des « fantassins à cheval ».

« *Piquer l'étrangère* », c'est, à l'étude, penser à autre chose qu'à son devoir, rêver, songer. C'est le contraire « de faire le fixe ». L'Etrangère ! L'idée qui entraîne vers l'inconnue — l'inconnue aussi, l'amourette ou l'amour.

Le « fana », c'est la foi, le fanatisme de la patrie, du drapeau, de tout ce qui grise les cerveaux de vingt ans.

Et telle autre expression eût fait plaisir à Théophile Gautier, celle qui consiste, par exemple, à appeler un « nouveau » : un « melon saumâtre, fangeux, galipoteux » !

La « galette », c'est la sortie, et c'est aussi l'élève. « Le mot galette, nous dit-on, vient de l'épaulette portée par les élèves ; au bout d'un certain temps, elle s'aplatit comme une galette. »

> Noble galette, que ton nom
> Soit immortel en notre histoire !

La « galette » a eu ses poètes et je lisais hier telle pièce de vers où le saint-cyrien devenu vieillard retrouve son casoar poudreux comme un amoureux ridé, au fond de son tiroir, reprend, tout tremblant d'émotion, ses lettres de jeunesse.

Il va être « pékin de bahut » — c'est-à-dire délivré, et délivré pour toujours par le dénouement inévitable. Il se rappelle sa sortie de l'école, alors que tout joyeux, quittant Saint-Cyr pour toujours, il poussait allégrement le cri de l'affranchi : « Pékin de bahut ! » Et la vie, à qui l'on dira bientôt aussi en la quittant : « Pékin de bahut ! », la vie s'est chargée bien souvent de faire regretter les longs dortoirs, les grandes cours, le petit bois et même l'ancienne salle des jeux transformée en salle d'interrogation, et le corridor qui la dessert, surnommé la « vallée des larmes » !

La vie a passé, coulé comme un fleuve. Aux saint-cyriens de jadis, qui rêvaient la victoire, « piquaient cette étrangère », la gloire, elle a

apporté les épreuves dures, les casemates allemandes, les souvenirs amers... Mais elle laisse encore l'espérance ! Et les têtes blondes consoleront éternellement les têtes blanches, les têtes chauves...

Amis, il faut nous réunir
Autour de la galette sainte...
Qu'elle vive dans cette enceinte
Au moins par notre souvenir.

Elle n'est pas de forme sublime, la vieille chanson de Saint-Cyr ; mais elle est touchante et poignante, comme tout ce qui part du cœur.

Les verselets de je ne sais quel poète d'autrefois disant du « Berceau d'Athalie » :

Si dans ces murs fameux mainte belle est éclose,
L'on y forme aujourd'hui l'élite des guerriers ;
Et l'on voit croître les lauriers
Où jadis fleurissait la rose...

les rimes du madrigal aboli ne valent pas la chanson sincère, le chant de la galette sacrée :

Toi qui toujours dans nos malheurs
Fus une compagne assidue...

épaulette de victoire, épaulette de défaite, épaulette du devoir, les vieux ne t'oublient pas, les nouveaux te chantent toujours, et j'aurais voulu qu'on redît ce soir, au gala de Saint-Cyr, devant les officiers amis, le chant de la galette d'Isly.

On m'a demandé une pièce de théâtre pour cette représentation du Trocadéro où nos saint-cyriens seront assis côte à côte avec les élèves des écoles militaires russes venus tout exprès de Pétersbourg. Je n'ai pas eu longtemps à chercher.

— Prenez Corneille. Et prenez *Horace*.

Horace est la tragédie du sacrifice, du patriotisme un peu dur, farouche, surhumain, presque inhumain, héroïque...

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
Qu'il mourût!

Et j'ai pensé à toi, petit saint-cyrien dont le nom m'est inconnu, mais dont le blême visage m'est toujours présent comme celui d'un sacrifié, victime du devoir qui dors là-bas depuis trente-huit ans bientôt, héros ignoré, tombé dans les sillons de l'Ardenne française (1) !

(1) Au Trocadéro, hier, a eu lieu le gala donné aux saint-cyriens et organisé par M. Bernheim. Napoléon donnait à Talma un parterre de rois ; nos tragédiens ont eu hier un parterre de futurs officiers. La jeunesse est aussi une royauté. Et c'était émouvant de voir tous ces uniformes, ces têtes brunes ou blondes, les cheveux à l'ordonnance, écoutant Corneille. Je me rappelais qu'un aimable lecteur a bien voulu me signaler le nom du saint-cyrien tombé à Sedan avant d'avoir quitté la tunique de l'école. C'était le fils du général de Brahaut. La mère suivait l'armée, inquiète, angoissée. A Sedan, on lui dit : « Votre mari et votre fils sont blessés ! » Le fils était mort. Le général devait survivre et mourir commandant de corps, à Compiègne. — De Brahaut ! Je saurai maintenant le nom du jeune héros ignoré.

Cet article me valut plus d'une lettre intéressante, dont l'une de M. Jean Reibrach, l'excellent romancier, l'autre d'un colonel de notre armée, une encore d'un ancien polytechnicien qui a bien voulu me donner une leçon d'argot.

Nîmes, le 3 juillet 1908

Mon cher Maître,

Puisque Saint-Cyr vous intéresse — et je crois bien que tout de la vie vous intéresse, à notre joie et profit — voulez-vous me permettre un mot au sujet de *l'homme pauvre ?*

Je fus Saint-Cyrien de 1874 à 1876 et je crois bien que le surnom de *l'homme pauvre*, appliqué au professeur adjoint (*le pendu*, en argot), de littérature, ne remonte pas plus haut que cette époque. Nous avions alors pour professeur — pour conférencier plutôt —

un homme qui m'a laissé le souvenir d'un grand talent et d'un esprit très fin : Paul Albert. Son succès ne fut pas toujours, près d'auditeurs turbulents dont les idées ne sont pas toujours justes — ni heureusement définitives — aussi réel qu'il l'eut mérité. On lui en voulut notamment d'avoir quelque peu attaqué Musset en tant que « poète de la jeunesse », mais l'autorité de sa parole en imposait, et le malheureux *pendu* offrit la soupape par où les mécontentements fusèrent en douce plaisanterie.

C'était un homme rond, chauve et muet, dont le rôle nous a toujours échappé. Assis au bout et en dehors de la table du maître, il en recueillait pieusement les paroles, fermait les yeux ou dodelinait de la tête aux bons endroits ; et, de temps à autre, son regard, son sourire, son hochement de tête vers l'amphithéâtre où nous étions étagés par centaines, sollicitait notre admiration et presque notre applaudissement. En revanche, quand un murmure se produisait, il était à faire pitié et il ne fallait pas moins pour le réconforter et lui rendre le goût de l'existence que le sourire aimablement narquois de Paul Albert.

Qui était-il? Il nous est demeuré anonyme. Qu'était-il? Professeur lui-même? Secrétaire de Paul Albert? Mystère. Il accompagnait, et vraiment étant données son attitude et la modestie de son costume, il évoquait l'idée d'un parent pauvre, d'un homme que Paul Albert traînait dans son ombre par charité. Le nom de *l'homme pauvre* lui allait donc comme un gant — le seul qu'il eut je crois bien — pauvre d'apparence, pauvre de moyens, riche seulement d'admiration, ce qui est appréciable.

Oh ! la façon sacerdotale dont il portait la serviette !... Mais j'abuse ! La longueur de ma lettre établit suffisamment qu'elle n'est pas pour être ajoutée en post-scriptum à votre prochain article. Mais aussi bien la pensée qu'elle put causer quelque peine à un brave homme qui sans doute est encore de ce monde — et qui vous lirait puisqu'il aime la littérature — vous en empêcherait à elle seule. J'ai profité seulement de l'occasion offerte, ou plutôt, j'en profite pour vous exprimer respectueusement ma très sympathique et très ancienne admiration.

Jean Reibrach.

Monsieur et honoré Maître,

En ma qualité d'ancien Cyrard, j'ai lu avec un vif plaisir la chronique que vous avez bien voulu consacrer dans *Le Temps* d'aujourd'hui au centenaire du hahut, et ce plaisir sera certainement partagé de tous ceux de vos lecteurs qui ont touché de près ou de loin au « Berceau d'Athalie ». Vous vous demandez d'où vient le surnom de *l'homme pauvre* appliqué au professeur de litté-

rature française. Je crois avoir assisté à l'éclosion de ce surnom, avec mes camarades de la promotion du Shah (1872-1874). Nous avions alors un professeur de littérature qui appartenait également au lycée de Versailles et dont l'aspect extérieur répondait tout à fait à la description que vous en faites, par intuition. A la suite d'un cours où il avait été question de *Tartuffe*, on fut d'accord pour trouver que ledit surnom lui allait comme un gant et il le conserva.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré Maître, l'expression de nos sentiments dévoués.

3 juillet 1908

Monsieur,

Vous permettrez à un de vos lecteurs de présenter quelques rectifications au sujet de l'article « Le centenaire de Saint-Cyr ». Ces rectifications sont d'ailleurs toutes relatives à l'argot.

Vous dites, Monsieur, que le candidat à l'École Polytechnique est un bizuth (et non bizut), mais le terme bizuth est un terme absolument général employé par les candidats à toutes les écoles et applicable uniquement aux candidats de première année. Le candidat à l'École Polytechnique s'appelle le Taupin.. Il -fait partie de la Taupe et tout ce qui concerne cette association est taupinal. Ceci posé, je vous ferai remarquer que le mot « bizuth », que les expressions « rester sec, piquer la muette, c'est du jus », les qualificatifs « galipoteux, fangeux, fana » sont des mots empruntés au dialecte taupinal. La Taupe, doyenne des sociétés similaires, a rayonné sur celles-ci, et ceci est principalement manifesté par les mots qu'on emprunta à son dialecte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver plusieurs expressions de Saint-Cyr dans « l'argot de l'X, » en particulier celle de fruit sec, et vous convaincre aussi en causant avec des taupins ou des polytechniciens de la véracité de ce que j'avance.

J'ose espérer, Monsieur, que vous ne prendrez point cette lettre en mauvaise part et que vous n'y verrez que le désir de rendre à la Taupe ce qui lui appartient.

PV^2 limite zident de Taupe.

XXI

I ans la plaine d'Issy. — Les aéroplanes. — Le prix Armengaud. M. Farman. — M. Blériot. — Une date dans l'histoire de l'aviation. — Nadar et le *plus lourd que l'air.* — La clôture. — Les fermetures. — Le théâtre en été. — Les vacances nécessaires. — A propos de l'œuvre de Mme Frank-Puaux. — Les petits Parisiens aux champs. — Dickens et Daudet. — Lettres et chansons de petits colons. — Les petits frères. — Les refusés. — Chansons des rues et des bois. — Les actualités et l'avenir. — Petits Parisiens et petits *Parigots.*

10 Juillet.

Issy-les-Moulineaux. Une plaine immense, sous un ciel clair, un soleil implacable. Devant de vastes hangars en planches, des agents de police placés çà et là, des cavaliers de la garde de Paris profilant leurs silhouettes sur l'horizon, avec des étincelles allumées sur leurs casques jaunes. Un drapeau d'ambulance flottant dans le vent, avec la croix rouge de Genève. Des curieux hors de cette plaine. Du côté de la gare de Grenelle, en face des coteaux perdus dans une brume lumineuse, des spectateurs grimpés sur les toits et regardant de loin le vaste espace où il ne se passe rien et où il va se passer « quelque chose ». La lumière intense moirant de ses vibrations le fond de ce Sahara en miniature. Des photographes partout. Des kodaks partout.

C'est le champ de manœuvres d'Issy ; mais il ne s'agit pas, cette fois, de faire défiler les bataillons, il s'agit de faire envoler et virer les aréoplanes. Les membres de l'Aéro-Club sont là, les contrôleurs officiels portant au bras gauche un brassard de soie rouge, frappé de lettres d'or, et M. Farman et M. Blériot vont se disputer le prix de 10.000 francs promis par un des apôtres de l'aviation, M. Armengaud jeune, au premier aviateur qui effectuera en France, cette année même, un vol d'un quart d'heure au moins. Rester quinze minutes en l'air, aller, venir, tourner dans l'espace pendant quinze minutes, il semble, à poser en causant le problème, que ce ne soit pas extraordinaire, et c'est quasi miraculeux. C'est le premier pas décisif vers la conquête de l'air, prédite par Hugo, poursuivie par Nadar.

Les aéroplanes sont là, dans leurs hangars, prêts à sortir. Les aviateurs ont depuis quelques mois pris possession, avec leurs blockhaus, de la bande de terre que leur a concédée le ministère de la Guerre. Une sorte de petite cité spéciale s'est élevée là depuis un an. Six ou sept hangars très vastes : *Aviationville*. Les aviateurs l'appellent *la Plage*. Et c'est en effet comme une « plage spéciale » devant cette sorte de désert de sable, pareil à un grand lac desséché, la plaine où nos soldats font l'exercice, d'où les aviateurs montent dans l'air.

L'aéroplane de M. Henri Farman, à forme cellulaire, biplan, repose avec sa toile caoutchoutée sous son toit de bois. Celui de M. Blériot, pareil à une libellule aux ailes jaunes et qui semblent soyeuses,

s'apprête à s'envoler très haut par-dessus les arbres. Avec une bonne grâce charmante M. Archdeacon, qui le premier risqua en planant au-dessus de la Seine la périlleuse et attirante aventure, veut bien nous expliquer tout le mécanisme de ces admirables appareils qui en dix années ont fait tant de progrès déjà. Par exemple, le moteur qui anime ces machines pesait, si je ne me trompe, une centaine de kilos ; il en pèse deux aujourd'hui. La légèreté des aéroplanes est prodigieuse. Et je regarde ces espèces d'insectes géants comme les paysans de Brizeux devaient contempler les premières locomotives, les « démons de feu » prédits par Merlin. Cette libellule que Gulliver eût reconnue comme venant du pays de Laputa cet aéroplane biplan, ce sont les pionniers de la conquête future. Et que nous sommes loin de la petite aéronef que faisait manœuvrer le bon La Landelle dans la salle des Capucines et du Journal *L'Aéronef* qu'avec Nadar rédigeait M. Yves Guyot et où, cerveau toujours en éveil, Gustave Doré avait dessiné toutes sortes de modèles de fantastiques machines volantes !

Ce qui semblait « fantastique » du temps du *Géant* de l'héroïque Nadar est devenu possible, réalisable, réalisé, et le prix Armengaud vient d'être gagné par M. Farman. Pendant près de 21 minutes — 20 minutes 19 secondes 3/5 pour chronométrer exactement — M. Farman s'est tenu à 5 mètres de terre. Il a « battu le record ». Il est le lauréat de M. Armengaud.

Nous l'avions vu hésiter un peu le matin, regardant la plaine, les fumées noires des lointaines

usines couchées par le vent, les tornades rapides soulevées et tournoyant dans le sable — en ce petit désert d'Issy — et élégant, bien campé en son costume de toile bleue, le visage énergique et fin, interrogeant l'horizon comme un marin la mer, se demander s'il allait risquer son appareil. Vingt-cinq mille francs jetés au vent !

M. Blériot, à bord de sa libellule, tel le capitaine à son banc, semblait plus téméraire. Et ces deux jeunes hommes, minces, à tournures de gentlemen, s'apprêtaient galamment l'un et l'autre à une bataille avec le hasard. Les membres de l'Aéro-Club, M. le capitaine Ferber, MM. Chauvière et Delaporte, attendaient. Son chronomètre à la main, M. Archdeacon allait compter les minutes, les secondes. Pour moi, j'avais la sensation que j'assistais à quelque journée en quelque sorte historique. L'aviation devait en effet marquer ce lundi 6 juillet d'une croix blanche. Un aéroplane avait tenu l'air, comme un bateau le flot, pendant plus d'un quart d'heure et M. Armengaud pouvait être satisfait. En emportant son prix, on lui avait donné bonne mesure. Près de six minutes de supplément ! Je suis certain de la joie de l'ingénieur qui jeta cet enjeu aux aéronautes.

Car c'est tout un monde nouveau dont la plaine d'Issy aura vu les débuts. De ces hangars de planches, hangar de M. de La Vaulx ou de M. Ferber, quels progrès inconnus sortiront !

— Ici commence une civilisation nouvelle ! disait (ou à peu près) Gœthe le soir de Valmy.

M. Farman a eu sa victoire qui en vaut bien une autre. Et où s'arrêteront ces immenses insectes volants, nul ne le sait. Je voudrais voir Nadar, le Jean-Baptiste du « plus lourd que l'air », devant ces machines. Il serait surpris. Il serait enchanté. C'est pourtant lui qui a dit, il y a tant d'années, en désignant l'aéronef et en montrant l'air :

— Ceci domptera cela !

Le spectacle était émouvant de ces aéroplanes faisant au-dessus de la terre des bruits d'obus géants, et la foule, autour de la plaine blanche sous le soleil, était grande, regardant cet « inconnu » qui passait, ce véhicule de l'avenir, spectacle d'été s'il en fût et qui valait ce que nous donnent les théâtres de la Nature.

Ceux-ci partout se multiplient et il n'y aura bientôt plus de bosquets, de touffes d'arbres et de dessous de bois autour de Paris qui n'aient leurs tragédies dominicales. Les théâtres ferment, les forêts s'ouvrent. L'art dramatique menace de devenir un art de plein air. Adieu les nuances, le goût, la mesure ! Vive la libre scène où les grands éclats de voix et les grands gestes sont, à distance, perçus et applaudis ! C'est en quelque sorte de l'art oratoire. Je ne dis pas déclamatoire.

Et sur les colonnes d'affiches, une à une se succèdent les rubriques annonçant le vide : « Fermeture... Clôture... Réouverture en septembre... » Les tables de restaurants, les cafés envahissent les devantures des théâtres. Les maçons s'emparent du contrôle des Variétés. La façade du Gymnase est un bosquet

vert, et le cinématographe règne où souriait la comédie. C'est au bord de la mer, dans la montagne ou sur les lacs, en Bretagne ou en Suisse, que les directeurs las de leur saison d'hiver passent leur saison d'été et préparent pour les Parisiens la saison prochaine. Ils se reposent, ils sont libres. Et j'en sais d'autres — un entre autres, celui qu'on vise d'ordinaire le plus souvent — qui restent à leur banc de quart, surveillent le navire, vont et viennent de la campagne à Paris, donnent des congés et n'en prennent point, et passent pour villégiaturer quand l'été et les soirs d'été leur apportent au contraire un surcroît d'occupations et de préoccupations que le public ignore.

Rien n'est plus extraordinaire que la poussée inattendue des maladies parmi les artistes dramatiques lorsque arrive la belle saison. La belle saison devrait donner la santé. Cela paraît au moins logique. Pas du tout. Chacun se découvre une maladie soudaine ou lointaine, qui comporte une cure, les eaux ou le voyage. C'est un défilé d'attestations de médecins. « Je déclare que M. X... ou Mlle Z... a absolument besoin d'un repos de... » Ces autographes médicaux se multiplient de façon étonnante. Molière s'en fût diverti.

Le temps n'est plus où les théâtres faisaient un effort pour donner leur « pièce d'été ». Les pièces d'été se donnent à Béziers ou à Orange. Les Parisiens désertent leur Paris, qui n'est pourtant jamais plus beau et plus agréable que quand il appartient à ses fidèles. Mais allez donc refuser des congés et

le repos estival à des artistes qui n'ont même pas le repos hebdomadaire ! L'homme moderne a besoin d'air, a besoin de mouvement, a besoin de fugue, et à l'heure où rien ne serait plus charmant qu'une « cure de Paris », — avec les quais le matin, les musées dans l'après-midi, le Bois et les Champs-Elysées, les restaurants et les théâtres aussi le soir — à cette heure-là, les Parisiens font une cure d'air salin ou de campagne.

Jadis on ne franchissait guère les fortifications. Une journée à Auteuil ou à Nogent-sur-Marne comptait comme un événement. Un voyage à la mer était une aventure. C'est fini. Autre temps, nouvelles mœurs.

Et en vérité, l'hygiène y trouve son compte. Le petit Parisien débile et pâle, le *Parigot* anémié, par exemple, n'a-t-il pas rencontré de bonnes fées qui l'arrachent à son ruisseau, à sa courette noire, à son taudis, et lui donnent à la campagne — comme Peter Pan à ses petits compagnons — de l'air, de l'espace et de la santé ?

L'autre jour, à la mairie de la rue de Grenelle, des enfants, de petits enfants pauvres se pressaient pour passer, candidats aux « colonies de vacances », leur examen médical. On sait ce qu'est l'œuvre admirable des colonies de vacances, qui s'occupe d'envoyer aux champs les petits Parisiens pour les faire « revivre ». Ils partent pâles et maigres ; ils reviennent gros et gras, joufflus et gais. « On vit de bonne soupe », assure l'autre. On leur en donne chez les fermiers qui les recueillent et le retour des

petits « coloniaux » est aussi touchant et charmant que leur départ, ce départ si bien conté, un jour, par Mme Marcelle Tinayre.

Mme Frank-Puaux, la présidente si dévouée de cette Œuvre des colonies des vacances, travaille à arracher à la misère physiologique, à la tuberculose, à la tristesse aussi — cette maladie des pauvres — les enfants qui, devenus de petits colons, vont respirer le grand air de l'été et dont quelques-uns même passent à la campagne leur hiver. L'enfant, c'est l'espoir de la race. C'est la patrie en bourgeon. Les nobles femmes qui se préoccupent de ces petits êtres méritent notre respect le plus dévoué. Elles envoient à la Maison Bleue ou à la Maison Rouge, à Coutainville (Manche) ou dans le Loiret, à la ferme ou sur la plage, les garçons et les fillettes qu'elles adoptent temporairement et qui, chez les paysans ou les pêcheurs, trouvent de seconds pères, de bonnes femmes qui sont des « mamans ».

Et il faut voir la joie de ces petits jouant aux « fermiers », de ces petites devenant vraiment pendant leur séjour à la campagne de laborieuses fermières ! La rue les étouffait, les bois les raniment. C'est la vie qui rentre dans leurs poumons, la nature maternelle qui emplit leurs yeux, les étonne et les grise ! Voir des arbres, du blé, cueillir des fruits, courir par les champs, pour un pauvre petit faubourien maigriot quelle surprise !

— J'ai vu un pommier avec de vraies pommes, un poirier avec de vraies poires, un noyer avec de vraies noix !

Ainsi exprimaient-ils leur étonnement charmé à l'agent général de l'Œuvre des colonies, M. Coudirolle.

Dickens ou Daudet eussent écrit des pages délicieuses sur cette découverte de la nature par ces petits, amusés de tout, étonnés de tout, attirés par toutes choses, par une fleurette, un trèfle, une marguerite, une fourmi, un ver de terre, une bête à bon Dieu ! Ils se baignent à la fois dans l'inconnu et dans l'infini. Le soleil tanne leur teint, le bon pain bis leur fait des joues. Quand leurs parents vont les attendre à la gare, au retour, parfois ils ne les reconnaissent pas.

— Quoi ! ce gros joufflu, c'est mon maigre petiot !

— Eh oui, madame ! Et voilà ce qu'ont fait les collaborateurs des colonies de vacances !

Un mois de santé, un mois de liberté, un mois de vie ! Lorsqu'ils rentrent, ces pauvres enfants, ils ont un chant qui est devenu comme un refrain annuel d'actions de grâces :

Quand on s'est amusé
Pendant un mois entier,
On est vraiment content
De revoir ses parents !
C'est alors de quitter
Ces grands bois et ces prés,
Pour aller à Paris,
Sous un ciel souvent gris !
On s'amusait si bien,
Qu'on aura du chagrin
De quitter Châtillon
Sur un cheval de plomb...

Poésie puérile dont l'accent touchant est sincère. Quel est le pauvre petit *Parigot*, poète de hasard,

qui a trouvé ce « ciel souvent gris » et ce « cheval de plomb » ?

Baucoup, parmi ces petits colons — si la plupart sont contents de revoir leurs parents — ont peur de retrouver Paris et le foyer de misère. Il en est qui proposent à leurs hôtes de se « gager » comme vachers dans quelque ferme et de rester. Paris leur fait peur.

— Si tu voulais, disait l'un d'eux au fils du fermier, nous changerions de nom. Toi, tu irais à Paris, tu serais moi, et moi je prendrais ta place ici !

C'est un roman du *Petit Journal* en action, un début de roman.

Mme Frank-Puaux pourrait montrer de ces petits des lettres infiniment touchantes. Une ancienne pupille de Châtillon, actuellement employée aux téléphones, lui écrivait par exemple :

... J'ai lu une fois, dans un article du *Temps*, que vos enfants appelaient vos petits protégés « *les pouilleux de maman* ». Je suis très fière d'avoir été de ceux-là, et je voudrais l'être encore, chère madame.

Je vous embrasse,

PAULINE X...

D'année en année, le nombre des « protégés » augmente. Plus de trois mille petits colons par an ! Au n° 41 du boulevard Raspail, la présidente poursuit son œuvre vaillamment, ardemment, payée de son dévouement par quelque lettre pareille à celle que je viens de citer, ou comme celle-ci, dont je respecte l'orthographe comme j'en admire le sentiment :

Madame F.-Puaux,

Bien faitrice bien aimé (*sic*) je suis contente moi, si contente que je ne sais pas vous le dire, je savais bien que j'y retournerais là-bas, je vous aime trop bien et vous êtes si bonne ne pensant qu'à faire plaisir.

J'étais si bien là-bas que si c'était pas maman je voudrais y rester toujours (*sic*) c'est bien dommage que la place soit petite j'aurais partagés (*sic*) avec ma sœur elle est si sage elle ne bouge pas, c'est moi qui tient plus de place. Maman dit toujours que j'emplie la maison, je serais bien heureuse de revoir Mademoisel Elise et le moulin Dingo et les belles cornes roses et jaunes et la bonne soupe et les bons bains et *tous* ce que je me *rapelle,* mais que je ne sais pas dire. Dieu que je suis contente que je vais être bien, je vais jouer et tant manger que je *reviendrait grousse* comme un potiron. Au revoir, bonne madame, merci ; je voudrais bien vous dire que je vous embrasse bien fort, c'est peut-être *effronté, tempi. J'étourdi* maman, je lui crie dans les oreilles vive Mme Puaux, vive Coutainville.

Marie.

Elles sont si heureuses que plus tard, quelques-unes de ces fillettes, lorsqu'elles gagnent un peu d'argent l'hiver, se souviennent et — cela est arrivé — envoient de leurs petites économies à l'Œuvre des vacances « pour procurer, dira par exemple Mlle Marie Massy, à une petite fille de mon âge le même bonheur qu'à moi-même ».

Aussi quel chagrin lorsque l'examen médical conclut au séjour de Paris, lorsque le candidat aux colonies n'est pas trouvé « bon pour la campagne » ?

Mme Frank-Puaux racontait à son fils, qui a écrit au *Temps*, comme M. Hugues Le Roux au *Figaro*, de si touchants articles sur les « Parigots à la campagne », l'impression ressentie à la mairie de la rue de Grenelle devant le défilé des pauvres petits :

— Je vis arriver, se tenant par la main, trois petits bonshommes de quatre à sept ans, trois frères,

conduits par leur mère. On avait donné aux docteurs des ordres très précis : être sévère, ne prendre que les plus faibles, l'œuvre étant en déficit. Le docteur examina les trois frères et bien que les deux autres eussent eu grand profit à aller passer un mois à la campagne, il n'en désigna qu'un, un seul. Alors les deux petits refusés se mirent à pleurer en disant avec des regards suppliants, désespérés : « Non, *on* n'ira pas ! »

Un des docteurs de l'œuvre avouait avec émotion :

— C'est tellement navrant d'être obligé de faire un choix, que je les reconnais tous. Tant pis pour le déficit !

Ah ! la belle occasion qu'aurait la générosité publique de fournir à l'Œuvre des colonies de vacances les moyens de faire partir les deux petits frères refusés.

Jean-Jacques Rousseau disait que la campagne moralise. Ce qui est certain, c'est qu'on pourrait écrire une nouvelle charmante avec l'aventure de ce petit Parisien qui part pour la colonie de vacances en chantant je ne sais quel absurde ou odieux refrain de tabagie et de caboulot :

Et aïe donc !
Bon zigue apache.
Faut qu'il aboule et qu'il crache !
Crèv'-lui donc l'bouton !

et qui revient en disant à sa maman :

— J'en sais des chansons plus belles !

Et chantant :

Derrière chez mon père,
Un oiseau il y a.

Un jour il s'envole
Sur un chêne au bois.

La branche était *sec-que*
Et l'oiseau tomba...

Il se cassa l'aile
Mais se consola...

— Jamais une oiselle
De toi ne voudra !

— Avec l'oranger
Je me marierai !

Chansons de la rue et des bois !

Je ne prétends pas que les colonies de vacances aient pour but spécial d'enseigner aux enfants les chansons populaires et d'en faire des poètes. Mais on avouera qu'il n'est pas mauvais parfois que le parfum du thym ou de la lavande remplace l'odeur de l'alcool. Les cerveaux des petits *Parigots* se dégagent des relents de l'égout au grand air des champs comme se cicatrisent au vent du large les poumons des petits tuberculeux. Et quand Gavroche rapporterait, comme une fleur des haies, un peu de poésie au triste logis !

J'ai pensé qu'il était, à l'heure où « tout le monde part », utile d'attirer l'attention sur une œuvre qui permet aux déshérités de « partir ». Je répète que c'est au n° 41 du boulevard Raspail qu'est la présidence de ces voyages de santé, le ministère de ces colonies. Les dons y seront reçus avec reconnaissance.

Et voilà, du reste, qui nous arrache à nos préoccupations courantes. La grève générale, qu'on nous promet, dit-on, pour le 14 juillet, la discussion de

la peine de mort, les nouvelles du Maroc et du général d'Amade, les morts du circuit de Dieppe et le collier de celle qui fut Emilienne d'Alençon, tout cela certes est fort intéressant et donnerait matière à réflexions. A inquiétudes, si vous voulez.

Le sort des petits êtres qui seront les électeurs et les mères de famille de demain est peut-être plus intéressant que les drames mêmes ou les accidents de la vie quotidienne. Que deviendra cet enfant qui joue ? Que sera dans quelques années cette fillette qui passe ? Et même ces enfants pourront-ils devenir des hommes et des femmes ? La vie ne va-t-elle pas leur manquer ? Voyez leurs joues, écoutez leur toux. Arrachez-les à leur chambre de 2 m. 50 carrés, et lâchez-les comme des poulains échappés à travers prés ! La « Maison Bleue » les attend, la « Maison Rouge » les abrite. Et adieu les pâles couleurs !

— Ici, disait une petite fille de la colonie du Loiret, nous sommes bien soignées, nous avons trois mamans !

Le *Parigot* — c'est en argot de faubourg le Parisien. Eh bien, petits Parisiens qui partez pour la mer et emportez votre filet de pêche et votre panier où glisser les crevettes ou les crabes, dites à vos mères de penser aux misérables de votre âge que peut sauver un séjour dans la colonie du Loiret ou sur la plage de Coutainville et donner aux *Parigots* pour quelques semaines une « maman » nouvelle — la bonne fermière qui les rendra à leur vraie mère avec de la gaieté sur les lèvres, une teinte bronzée sur la joue et de la vie dans les yeux !

XXII

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE D'UN POÈME

31 Juillet.

En ce temps de « centenaires » où l'on fête — et discute parfois — de vieilles renommées, il est question de célébrer le cinquantenaire non plus d'un personnage, mais d'une œuvre, non pas d'un homme, mais d'un livre. Ce livre du moins est toute une race, toute une contrée de notre France, et de ce poème immortel l'auteur des *Méditations* a pu dire :

> La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète. *Mireille,* c'est la transfiguration de la nature et du cœur humains en poésie dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette lagune est désormais impérissable. Un Homère champêtre a passé par là. Un pays est devenu un livre.

C'est en 1859, dans son *Cours de littérature*, que Lamartine saluait non le premier, mais l'un des premiers — et en quels termes héroïquement enthousiastes ! — l'apparition de ce poème de *Mirèio* qui venait de paraître en provençal et en français, avec une introduction de l'auteur lui-même se faisant son

propre traducteur. Cinquante ans ! Oui, il y aura bientôt un demi-siècle que la belle fille de la Crau apparut, telle une déesse de Virgile, et prit place dans notre littérature à côté des figures éternelles, plus touchante qu'une Virginie, aussi délicieuse qu'une Mignon, une Francesca ou une Gretchen. Il y aura cinquante ans l'an prochain que le poète provençal Adolphe Dumas amena à Lamartine vieilli le jeune homme, beau comme une vivante statue grecque, qui venait — enfin ! — de publier cette *Mireille* dont les amis de là-bas, Roumanille et les autres, savaient déjà et répétaient quelques vers.

La *Mirèio*, aquest an, Mistrau nous l'a proumesso...

avait dit Dumas lui-même en un souhait provençal de nouvel an : *Bono Annodo* de 1858.

— Un enfant de mon pays est ici chez moi, mon cher maître, avait dit Adolphe Dumas à Lamartine. Il repart demain pour son village de Maillane. Mais il voudrait vous voir...

Pourquoi ?

Lamartine traduit un peu solennellement la raison donnée par son confrère en poésie : « Parce que la Saône se jette dans le Rhône et que ce jeune homme a reconnu, en buvant dans le creux de sa main l'eau de nos grands fleuves, quelques-unes des gouttes que vous avez laissées tomber de votre coupe dans la Saône... » Traduction : « Parce qu'il vous a lu et parce qu'il vous admire. » Raisons valables.

Lamartine répondit :

— Bien. Amenez-le demain à la fin du jour (lisez : demain soir). Je lui souhaiterai bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour et de la gloire, maintenant que les vers, l'amour et la gloire sont devenus une pincée de cendre trempée d'eau amère entre mes doigts.

On ne lit plus aujourd'hui, on ne trouve plus que dans les catalogues des librairies d'occasion le *Cours de Littérature* de M. de Lamartine. Et c'est dommage. Il y a là, parmi bien des hâtifs devoirs de rhétoricien sublime et des biographies un peu verbeuses de grands hommes, écrivains ou orateurs, inventeurs ou conquérants, des pages magistrales, d'un intérêt poignant, des confidences de vaincu et des cris de douleur plus éloquents que les soupirs d'amour et les *Confidences* de la vingtième année, les tristesses de Raphaël ou les larmes de l'amant de Graziella. Ah ! nous sommes loin de Sorrente et de la petite fille aux doigts rosés par la poussière de corail ! C'est, dirait-on, le sang des veines du vieux poète pauvre qui coule de cet inépuisable encrier auquel il demande, inlassé, le pain de vie.

On a choisi dans ces livraisons des fragments, des chapitres de Souvenirs et de Portraits pour en composer trois volumes. C'est tout le *Cours de Littérature* qu'il fallait publier pour laisser au lecteur le soin de préférer, de relire après avoir tout lu. Les extraits d'un auteur représentent souvent le goût du commentateur plus encore que l'auteur lui-même.

Je me rappelle encore l'impression que nous

causa, à nous, tout jeunes gens alors, lecteurs acharnés et imberbes, l'apparition de la livraison du *Cours de Littérature* où l'auteur de *Jocelyn* annonçait la venue de l'auteur de *Mireille* :

Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle ! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la littérature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil.

Les poètes des contrées que visite aujourd'hui le Président de la République répondraient maintenant qu'il y a une vertu aussi dans le soleil de minuit et que Bjœrnson, Ibsen, le géant Tolstoï ont été épiques en leur genre. Mais le Nord lui-même n'a-t-il pas décerné le prix Nobel à Frédéric Mistral ? C'est là comme le contreseing septentrional du jugement de Lamartine.

Et encore une fois, il y a cinquante ans que le poème est né, et ceux qui l'admirèrent — une foule — songent à fêter ce cinquantenaire. On peut bien célébrer un livre, surtout lorsque son auteur est vivant. N'a-t-on pas eu l'idée, en quelque réunion de latinistes (M. Gaston Boissier en souriait lui-même), d'élever un monument, oui, un monument au *De Viris* ?

Mireille, qu'a chantée Gounod et qu'Ernest Hébert a peinte, vaut bien une statue. Elle est jolie, du moins.

Il faut relire cette page où Lamartine raconte la visite que lui fit Mistral, conduit par l'auteur de *Provence* et du *Camp des Croisés*.

Adolphe Dumas avait déjà, le premier, — et gloire

lui en soit rendue ! — présenté *Mireille* à la critique, au public parisien. Il écrivait le 26 août 1858 à la *Gazette de France* :

Je veux être le premier à Paris qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes des Gallus et des Scipions. On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains ; il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que n'ai jamais engagée à faux !

Cette façon de dire : « Je vous donne ma parole que je vous apporte un chef-d'œuvre » est une façon de critique qui ne manque ni d'originalité, ni de grandeur ; surtout et seulement lorsqu'il ne s'agit pas de soi-même. Oronte donne aussi sa parole, mais les vers sont de lui !

Un biographe d'Adolphe Dumas (qui est Joseph Roumanille, s'il n'est pas Frédéric Mistral) dit, en parlant de cette superbe attestation du vieux poète de Provence, parlant du nouveau venu : « Un paire, de son fieu, n'aurié pas mies parla. » Mourant, Adolphe Dumas s'entretenait encore avec Ernest Legouvé et Henri Martin de ce poème de *Mirèio* « qu'avié, pécaire ! tant ama ! »

Mistral donc, raconte Lamartine, s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son « mas » de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

Et Dumas redisait les mœurs de Provence, la

mère de Mistral servant son fils debout, avec ses belles longues mains blanches sortant de la manche de toile fine retroussée jusqu'au coude ; puis, comme Dumas, un peu honteux « d'être servi par cette belle veuve arlésienne, semblable à une reine de la Bible ou de l'Odyssée », lui disait : « Asseyez-vous donc avec nous, madame Mistral », — la mère répondait : « Oh ! non, monsieur, ce n'est pas la coutume à Maillane ! Chez nous, on sait que nous sommes les femmes de nos maris et les mères de nos fils, mais aussi les servantes de la maison ! *Prenez pas garde !* »

Et elle mangeait sur le coin du dressoir où brillaient « ses grands plats d'étain polis chaque samedi par les servantes ».

Lamartine ajoutait alors :

Cette mère vit encore ; elle n'a que quelques rares cheveux blancs, comme une frange de fils de la Vierge rapportée du verger sous sa coiffe ; elle n'aspire qu'à trouver bientôt une Rébecca au puits pour son cher enfant.

La Rébecca... Je ne sais si la mère du poète vivait encore lorsque Mistral s'éprit de celle qui allait devenir sa femme. Beauté fine et fière d'Arlésienne.

— Et la vraie Arlésienne, brune et charmante, voyez donc, dit Mistral en souriant, c'est en Bourgogne que je l'ai trouvée !

Mais la mère ne sera plus là lorsqu'on célébrera le cinquantenaire de *Mirèio*.

Encore une fois, oui, cinquante ans déjà, cinquante ans que Jules Barbey d'Aurevilly vit arriver dans son logis de la rue Rousselet le jeune poète

qu'Adolphe Dumas comparait au « pâtre de Mantoue arrivant à Rome », ce qui arrachait à l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, étonné de l'élégance correcte et mâle à la fois de son visiteur, cette exclamation stupéfaite, tant de fois citée :

— Eh ! quoi, monsieur, vous n'êtes donc point un pâtre ?

De Barbey d'Aurevilly, on va fêter non pas le cinquantenaire, mais le centenaire. Ses fidèles sont là pour y veiller : Mlle Read, M. Bourget, M. Grêlé, son biographe, M. Uzanne, qui a donné l'idée d'un livre de pensées, les *Flèches d'aurevilliennes*. Et la devise de Barbey : *Too late !* (Trop tard !) ne sera plus de mise. « Dans la vie, c'est toujours trop tard ! » écrivait un jour Barbey. Dans la vie, soit. Mais la mort a tout son temps pour effacer, biffer les « trop tard », les *too late* de la vie.

Barbey d'Aurevilly s'était vite consolé de cette déception : Mistral n'était point un pâtre de la Crau ! En fait de déceptions, l'auteur des *Diaboliques* en avait vu bien d'autres ! Il s'était consolé surtout en lisant *Mireille ;* à propos de Mistral il écrivit des pages aussi enflammées d'admiration que celles de Lamartine lui-même. Devant cette poésie « divinement douce ou divinement sauvage » qui le consolait du réalisme, « cet excrément littéraire » (Champfleury l'avait fort attaqué, soit dit en passant), il évoquait l'ombre même d'André Chénier, d'un Chénier moins païen, plus pensif, et il définissait le poème en doux mots :

— C'est la simplicité et la grandeur !

Le rapprochement est curieux qui unit le critique dont on va saluer le souvenir et l'œuvre « critiquée » dont on va célébrer le cinquantenaire.

Un Cinquantenaire ! Le premier quartier de l'immortalité !

Il ne nous a pas, dans ses intéressants *Mémoires*, raconté par le menu ces évocations de l'arrivée à Paris, ce séduisant Mistral, et j'aurais voulu, après les impressions de Lamartine sur le poète de Provence, connaître longuement le jugement du débutant de 1859 sur le « chantre d'Elvire », comme on disait autrefois.

Celui-ci comparait l'apparition de *Mireille* à l'éclosion soudaine de ces *fleurs* d'aloès qui ne s'épanouissent que tous les quarts de siècle. Lamartine en avait vu fleurir une à Hyères, et il disait à Mistral :

— Poète, tu es l'aloès de la Provence ! Mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans !

Il disait encore :

— Les Hébreux recevaient la manne d'en haut ; cette manne nous vient d'en bas : c'est le peuple qui doit sauver le peuple.

Et, en effet, Mistral nous révélait un peuple. Adolphe Dumas, faisant rimer « prouvénço » avec « jouvenço », appelait à son tour Mistral :

Le poète de la jeunesse
Qui vous fait, filles de Provence,
Plus belles que votre miroir !

Et le temps était loin où il se contentait de louer son ami et lui disait de chanter Lesbie :

Tu, Mistralet, canto Lesbio...

Mistral avait en effet traduit les vers de Catulle sur la mort du passereau de Lesbie.

Toi, Mistralet (je traduis, à mon tour, non du latin, mais du provençal) :

Toi, Mistralet, chante Lesbie,
Toi, Roumanille, fais comme eux,
Dieu fait la fleur, faites le miel :
La Provence est un nid d'abeilles.

Or, c'est à « ce nid d'abeilles », c'est en Provence que Lamartine renvoyait Frédéric Mistral, après lui avoir donné l'hospitalité de son modeste repas et, si je puis dire, ce merveilleux dessert qu'était l' « entretien » du *Cours de Littérature.*

Lamartine ne s'imaginait pas un Mistral devenu Parisien, et même — étrange verdict — un Mistral donnant un pendant à son premier livre, une sœur à Mireille. Il lui conseillait de retourner non à ses moutons (Mistral n'a rien de Florian), mais à ses taureaux de Camargue.

Et la page est curieusement ironique à relire, aujourd'hui que le poète de Maillane est devenu un poète universel.

Quant à toi, s'écriait Lamartine, quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres *et peut-être à toi-même*, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère ; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier ; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles

de tes mûriers ; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, *à de rares intervalles de loisir*, pendant que la Mireille que le ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie ; tu en as fait un : rends grâce au ciel et ne reste pas parmi nous ; tu manquerais le chef-d'œuvre et ta vie, le bonheur dans la simplicité. Vivre de peu ! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour.

Vivre de peu et se retirer à Maillane, oubliant, oublié !

Lorsqu'il donnait ce conseil à Mistral, Lamartine faisait peut-être involontairement, faisait certainement un retour sur soi-même. Il y avait du rural en lui, et bien souvent, de très bonne foi, avait-il regretté, même dans ses jours de triomphe, de n'avoir point passé sa vie avec ses paysans, dans ses vignes du Mâconnais, suivi de ses chiens, ces lévriers élégants qui, par leur sveltesse, lui ressemblaient, comme les peupliers des bords de la Saône faisaient dire à un maître peintre :

— Tiens, Lamartine !

Et lui aussi, l'auteur des *Méditations*, avait fait un chef-d'œuvre et se disait parfois qu'on n'écrit *Le Lac* qu'une fois en sa vie. Mais que de pages immortelles nous eussions perdues si le poète s'était contenté de vivre « dans le bonheur et la simplicité ! » Ce sont des vœux que l'on fait d'ailleurs lorsque quelque déception ou quelque trahison nous impose l'involontaire vertu de la philosophie. Lamartine aimait trop la lutte pour se résigner à une félicité banale. Il regrettait la bataille même

dans ses heures de tristesse, d'amertume et de délabrement. Qui a bu boira. La renommée a ses ivresses, et la plupart des gens de génie sont les dipsomanes de la popularité.

Et il eût été dommage, *bone Deus*, que l'auteur de *Mireille* suivît le conseil de l'auteur de *Jocelyn*. Mistral avait à nous donner bien d'autres chefs-d'œuvre, *Nerto*, *Calendau*, *Le Poème du Rhône*, des contes, des poèmes, des drames ; et dans cette Provence où il retournait après avoir conquis Paris, il allait non pas vivre « humble et oublié », mais devenir quelque chose comme un souverain, le *conquistador* de tout un pays, celui des cigales et des abeilles, de par la puissance du verbe.

Je suis de ceux qui ont regretté que le poète provençal n'ait pas consenti à poser à l'Académie française une candidature qui eût rencontré les adhésions les plus ardentes. Mais à dire vrai, peut-être cet autre roi d'Arles est-il un sage. Il est libre là-bas, ou plutôt il est le maître, et les saluts des beaux gars et des belles filles lui font un cortège d'admirations. Partout où il apparaît on l'acclame. Les félibres comparent son large chapeau de feutre au petit chapeau de l'empereur. On peut lire dans les recueils de vers les « Litanies à Notre Père de Maillane ». Garibaldi jadis eut son « catéchisme », que récitaient les Siciliens et les Siciliennes. Le *Mistralet* d'Adolphe Dumas, devenu le grand Mistral, pourrait avoir le sien.

Eh ! quoi, son académie à lui, c'est son musée Arlaten, où costumes et coutumes, images et chan-

sons, toute la poésie et la légende d'une race, il a tout rassemblé, arrangé, catalogué, expliqué avec une patience de bibliothécaire collectionneur et une science d'historien !

Quand il chante la « Coupe sainte », toutes les voix répondent et tous les cœurs battent. Il semble que voilà le Saint-Graal des pèlerins de poésie.

Un soir, à Orange, après une représentation d'*Antigone*, Mistral, debout et tête nue, venait de chanter la *Coupo santo*, et les convives l'acclamaient. M. Paul Mounet se leva, prit la main du poète et y posa ses lèvres en s'inclinant dans un geste d'adoration et de respect.

Et personne ne trouva ridicule l'interprète des poètes courbant sa haute taille devant le poète qui fait les filles de Provence plus belles que leur miroir !

Voilà donc, dans l'avenir, une fête de la poésie, une belle journée de soleil et d'art en perspective. Célébrer l'apparition d'un livre qui fut une date littéraire, l'idée est ingénieuse et touchante. Et puis elle n'a rien de ce je ne sais quoi de mortuaire des érections de statues. L'auteur peut être là, et Mistral a beau faire, de son vivant, construire son tombeau sur le modèle de celui de la reine Jeanne, aux Baux, le temps est loin encore où le sort lui chantera la chanson de Magali :

> Alors je me ferai la terre
> Et je t'aurai !

Il sera là debout, et sourira, comme nous tous, à l'image de sa Mireille immortelle.

Les statues, on l'a dit et redit cent fois, se décernent avec une libéralité stupéfiante.

— On « élève » une statue à X..., disait Alphonse Karr. Ne ferait-on pas mieux de la lui « enlever » ?

Mais nous avons plaisir (et après tout ce n'est que de la reconnaissance, vertu rare) à évoquer ceux qui ne sont plus ; parfois, insinuerait un pessimiste, pour nous consoler de ceux que nous coudoyons tous les jours. Et nous ressemblons ainsi à un homme qui, un peu effrayé de l'avenir, se retourne vers le passé et rumine ses souvenirs. Il y a là, à la fois, une preuve de sentimentalité et un acte de gratitude, mais on pourrait y voir aussi une marque de faiblesse. Ni le bonheur ni la vie ne sont derrière nous, mais en nous et devant nous. Qui remâche rabâche. On dirait vraiment que nous n'avons de gloire que dans le passé. Insultons moins et comprenons mieux les vivants, et ne nous contentons point d'honorer les morts. Un jour qu'on élevait un monument aux soldats de Novarre, le général Pepe — l'ancien adversaire de Lamartine — dit à Etienne Arago (j'ai, je crois bien, cité le mot) :

— Je suis las à la fin d'inaugurer des défaites !

On pourrait se lasser à la fin de ne trouver de génie aux gens que lorsqu'ils ne sont plus. Daumier mourait de faim ou du moins se serrait fort le ventre tandis qu'il vivait. On va célébrer à Valmondois son centenaire et le louer en vers et en prose. Combien d'autres qui n'auront eu d'autres honneurs que ces harangues pothumes !

Nous ne sommes pourtant pas assez privés de

gens illustres, vraiment dignes de la gloire viagère, qu'on n'ait de saluts que pour les défunts.

— Que faites-vous là ? demandait-on à un vieux journaliste, Charles Braine, qui rédigeait je ne sais où les faits-divers et restait planté debout, en contemplation d'un maçon ou d'un plombier travaillant sur un toit.

— Ce que je fais ? J'attends qu'il tombe !

Il serait bon qu'on n'attendît point qu'un homme tombât, je veux dire mourût, pour lui rendre justice. En ne s'occupant que de glorifier ses morts, en ne regardant que le passé, la France a vraiment l'air de déposer son bilan.

Et certes elle n'en est pas encore à ce degré de sénilité impuissante qu'un Maximilien Harden signale, là-bas, avec une criante et stupide injustice.

— Où sont vos hommes illustres ? demandait-on à Jose de Lara.

Le satirique espagnol répondait :

— Au cimetière !

Il y aurait profit à montrer à un étranger, un jour de première représentation, ou de grande séance parlementaire, ou de réception académique, ou de vernissage, — et même de courses, — bien des vivants qui gardent intact le vieil éclat du nom français et qui, Dieu merci, n'en sont encore ni à l'âge de la médaille ni à l'heure de la statue.

La politique, les préjugés, les rivalités, les rancunes, les intérêts nous empêchent presque toujours de les bien juger. On préfère attendre : « La pierre de touche du génie, c'est la pierre de son tombeau »,

a dit ce Barbey que, vivant, l'on surnommait *Barbemada de Tocquevilly.*

Avec Mistral, qui a trouvé à Maillane la postérité assise au coin de son feu, on n'a pas de combats à livrer, et le cinquantenaire de *Mireille* ne soulèvera point de polémiques hostiles.

Et c'est tout naturel. En France (M. Harden s'en étonnera s'il veut), c'est toujours — réelle si c'est Jeanne d'Arc, idéale si c'est Mireille — une figure de femme qui nous divise le moins.

XXIII

UN CRIME DOMESTIQUE

24 Juillet.

Je ne sais pas si l'assassinat de M. Rémy est ce que J.-J. Weiss appelait un « beau crime » ; mais c'est un crime à la fois passionnant et passionnel. Il a cela de particulier qu'il intéresse tout le monde. Tous ceux du moins qui ont des domestiques. « Aussi quelle imprudence d'avoir des meubles chez soi ! », dit le bohème de Mürger en voyant un huissier saisir froidement ses quatre chaises. Quelle imprudence d'avoir des serviteurs, dirait un disciple de Tolstoï, et comme il est plus simple (et n'est-ce pas la loi de nature ?) de se servir soi-même ! L'opinion n'est pas nouvelle. Elle date de Gœthe :

— On n'est pas heureux, disait-il, si, pour être quelque chose, il faut obéir ou commander.

Alphonse Karr, qui aimait les paradoxes et qui en laissa de classiques, écrivit un jour tout un long article pour protester contre le bon La Fontaine.

> Notre ennemi, c'est notre maître,
> Je vous le dis en bon français,

avait affirmé le fabuliste. L'auteur des *Guêpes* substitua un adage nouveau au vers devenu proverbe.

« Notre ennemi, osa-t-il écrire, c'est notre domestique ! »

C'est, ou ce peut être, en effet un ennemi intime, l'ennemi qui connaît nos secrets, nos goûts, nos défauts, qui sait nos chagrins et nos joies, nos heures de fortune et de bonnes fortunes, nos moments de détresse. Bref, un ennemi qui couche sous notre toit ; un ennemi qui à toute heure nous surveille, nous guette, nous juge, parfois nous menace ; un ennemi invisible et présent.

Sans doute lorsqu'il écrivait ce réquisitoire, Alphonse Karr avait-il contre quelque serviteur congédié des griefs sérieux. Il obéissait à un moment de colère. Il prétendait que les vieux domestiques du roman ou du répertoire, l'*ancien serviteur* qui verse des larmes sur les chagrins de ses maîtres, pleure en embrassant l'enfant de la maison, pleure en conduisant l'aïeul au cimetière, pleure en suivant la petite fille à l'autel, n'existait plus, était un type aboli, le représentant d'une race perdue. Et c'est en 1835 — il y a soixante-treize ans déjà ! — qu'Alphonse Karr se lamentait ainsi sur la crise de la domesticité et la rareté des serviteurs fidèles !

Que dirait-il aujourd'hui ?

Sans aucun doute il dirait exactement les mêmes choses, et s'il feuilletait, comme il le faisait alors, la *Gazette des tribunaux* pour bien prouver la fréquence des assassinats domestiques, on lui répon-

drait par les longues et éternelles listes de ces prix Montyon où l'on voit les dévouements des serviteurs se faire aussi fréquents, aussi attendrissants, aussi dramatiques et aussi admirables que jamais.

Ce qu'on peut dire, c'est que le crime, lorsqu'il est commis sous le toit qui abrite à la fois le serviteur et le maître, revêt un caractère plus odieux encore et plus lâche. L'homme qui dort la porte ouverte parce qu'il se sait sûrement gardé par des dévouements, fussent-ils à gages, et qui, brusquement, se voit réveillé par ses gardiens ordinaires, maintenant armés de couteaux, doit avoir, sur la fidélité des domestiques, une minute, un éclair de réel pessimisme. Le malheur est qu'il n'a plus le loisir d'exprimer son sentiment. Il serait plus amer encore que celui d'Alphonse Karr.

Le domestique est une des puissances de ce temps, et tout en écrivant sa *Route de Thèbes*, Alexandre Dumas fils avait eu l'idée de donner au théâtre une sorte de Figaro moderne qui eût tranché rudement sur les Pasquin et les Frontin de l'ancien répertoire. Son ami le peintre Marchal — celui qui devait finir, un soir, par le suicide — contait volontiers qu'il déjeunait en habit de soirée, avec les domestiques de la maison où il avait été au bal, et causant, écoutant, connaissait ainsi les secrets de tous les riches intérieurs de Paris. Il confiait sa méthode d'observation aux frères de Goncourt, qui la notèrent en leur *Journal*.

Sans doute dut-il en parler à Dumas, qui voulait montrer tout ce que peut savoir, tout ce que peut

oser un domestique de grande maison ayant beaucoup appris et beaucoup retenu dans ses voyages à travers le *high life*. Figaro devenu non seulement un satirique, demandant avec ironie si aux vertus qu'on exige d'un domestique beaucoup de maîtres seraient dignes d'être valets, mais une force sociale vivante, rêvant pour sa fille élevée au couvent un mariage nobiliaire, et s'imposant de par l'irrésistible puissance des secrets mis au service de l'ambition. Point de chantage, fi donc ! Au contraire. Et c'était le personnage principal de ces *Nouvelles couches*, une comédie réaliste dont je ne connais que le premier acte (de tout premier ordre), un Figaro terrible que Coquelin aîné devait jouer, puis M. Prud'hon, et qui eût pu dire à plus d'un grand seigneur, comme Ruy Blas à don Salluste :

J'ai l'habit d'un laquais et vous en avez l'âme !

Les *Nouvelles couches* ne furent jamais finies et nous n'aurons pas, de Dumas fils tout au moins, l'étude du Figaro moderne, du Figaro à la lumière électrique. Mais avec le crime de la rue de la Pépinière, nous en avons du moins le drame — ou plutôt le mélodrame. Nous sommes en plein Ambigu, comme s'il s'agissait de Fualdès.

Au début de cette sinistre affaire, le syndicat des gens de maison voulait protester, et je crois bien protesta, contre les soupçons que l'on faisait peser sur les serviteurs de M. Rémy. C'était manifester en hâte un esprit de corps parfaitement inutile. Toutes les professions peuvent avoir leurs coupables

et un troupeau n'est point perdu pour une brebis galeuse. Non, en dépit des sarcasmes d'Alphonse Karr et des rouges exploits d'un Marchandon, la race des bons serviteurs légendaires n'est pas morte et je sais, dans un coin de terre, un brave homme endormi qui donna son existence entière à la même famille. De tout petits enfants lui portaient des fleurs, l'autre jour.

Mais peut-être aussi les bons domestiques se font ils plus rares parce que les maîtres — comment dire ? — sont moins familiers. Autrefois, le vieux domestique faisait partie intégrante du logis. C'était un meuble. Ou ce qui valait mieux, on le traitait un peu comme un parent d'une espèce particulière. Il avait sa part de ces fêtes ou de ces tristesses qui sont la vie même du foyer. C'était le temps où un domestique en cheveux blancs répondait au jeune maître (il l'avait vu naître) qui lui parlait sur un ton un peu trop vif :

— Pardon, monsieur le comte, vous oubliez qu'il y a plus longtemps que vous que je suis dans la maison !

Et il est assez curieux que ce soit précisément l'avènement de la démocratie qui ait aboli ou atténué cette sorte de cordialité comme familiale entre le maître et le serviteur. Le domestique ne se donne plus tout entier parce que son métier n'est plus le dévouement de toute une vie. Il sait qu'on le prend la plupart du temps comme il se reprendra lui-même. Quand on pense que l'Assemblée nationale de 89, alors qu'elle affranchissait tant de professions

diverses, refusait aux domestiques le droit d'éligibilité — et en quels termes !

Pétion voulait qu'on substituât à ces mots : « Pour être éligible, il faut n'être pas dans un état de domesticité », ceux-ci : « n'être pas dans une condition servile ». Et Mirabeau développait à son tour la distinction entre *domesticité* et *état servile.* Par domestiques, l'Assemblée entendait alors tous les commensaux — tels que les instituteurs, les secrétaires, les bibliothécaires. Oui, le bibliothécaire et le précepteur comptaient alors dans la domesticité d'une grande maison. Il fallait, pour n'être pas considéré comme domestique, « n'être pas, suivant la définition de Camus, serviteur à gages *sans domicile personnel* ». Et une proposition de Barère était finalement adoptée : « n'être pas dans un état de domesticité, c'est-à-dire serviteur à gages ».

Mais quoi ! ce serviteur à gages était alors souvent, très souvent, comme de la famille !

La discussion avait eu lieu le 27 octobre. Elle reprenait quelques mois après, en juin 1791, alors que Dandré s'écriait : « Tout homme qui est dans la dépendance absolue d'un autre n'est pas libre dans l'expression de sa volonté. » Ce qui faisait répondre à Rœderer : « Vous excluriez donc tous les commis, les chefs d'atelier, les directeurs de manufactures. J'ai des gens à mes gages, à la tête de verreries ! eh bien, ces citoyens sont aussi indépendants que moi ! »

L'amendement de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, portant que « nul homme aux gages et aux

ordres habituels d'un autre ne peut être élu à la législature », n'en était pas moins adopté.

Mais alors, pour protester sans doute contre ces exclusions, les domestiques de Paris avaient, dès le mois de décembre 1789, demandé à la municipalité parisienne d'établir une caisse de secours et un bureau d'administration pour tous les domestiques de l'un et l'autre sexe employés dans la ville de Paris, et Bailly, Sylvain Bailly, maire de Paris, avait, avec Duport-Dutertre, accepté et permis d'afficher l'autorisation donnée à cette association dont le but — et la municipalité vengeait ici les domestiques des sévérités de l'Assemblée nationale — est, disait le maire, « une communication mutuelle de bons offices et de secours, une surveillance fraternelle propre à maintenir ou à favoriser les vertus *parmi une classe d'hommes si utiles à la société* ».

« Considérant, ajoutait Bailly, que la domesticité, qui sous un gouvernement arbitraire tour à tour est tyrannisée et tyrannise, prend sous le régime de la liberté la véritable place qui lui appartient, *celle d'une portion utile de la famille*, dont le régime influe nécessairement sur le bonheur et la tranquillité de tous... »

Une « portion de la famille ». Voilà une définition attendrissante, souvent exacte d'ailleurs. Et chose curieuse, cet établissement de secours mutuels, de mutuelle protection entre les domestiques des deux sexes, prévoyait non seulement une sorte de tribunal d'honneur prononçant la radiation de tout

associé convaincu d'avoir fait mauvais usage des secours de la caisse, « de s'être adonné au jeu, à la débauche, ou au vin », — parfaitement ! — d'avoir « *mal parlé de ses maîtres* et tenté de ternir leur réputation ; de calomnier des camarades auprès de leur maître commun ; d'être convaincu de malversation dans les achats qu'il fera pour son maître » (oh ! l'exclusion formelle de la danse de l'anse du panier !) ; mais encore, il fondait pour les domestiques un de ces prix dont M. de Montyon confiait la distribution à l'Académie française.

L'article XXII du bureau d'administration pour tous les domestiques de Paris disait en propres termes :

Comme il est intéressant *de manifester les exemples de vertu, pour inspirer le désir de les imiter,* l'association décernera, à la fin de chaque année, deux médailles d'argent de la valeur de cinquante livres chacune aux deux contribuants (associés) de l'un ou de l'autre sexe qui auront fait la plus belle action pour leur maître ou qui auront donné le plus de marques de fidélité et d'attachement. Ces médailles auront d'un côté, pour emblème, la figure de la Justice tenant une couronne de chêne avec cette épigraphe : *Elle est pour le plus digne* ; et de l'autre cette inscription : *Prix de vertu décerné en l'année* 17... *à*... Elles ne pourront être portées comme un signe extérieur de distinction et elles ne seront, pour ceux qui les auront reçues, qu'un modeste monument de leurs vertus...

Sous cette phraséologie qui porte la marque du temps, il y a une idée généreuse ; et les douze députés des domestiques, dont les noms figurent à la *Gazette nationale* et qui, le 20 novembre 1789, publiaient les statuts de l'établissement approuvé par la municipalité, s'efforçaient, on le voit, de donner à leur état une dignité qu'on lui refusait ailleurs.

Qu'advint-il de l'établissement projeté et dont les locaux étaient situés rue de la Monnaie, près du pont Neuf, vis-à-vis de la rue Boucher, chez M. Mancel, avocat au Parlement, tandis que M. Trutat, notaire, rue de Condé, se chargeait de recueillir les fonds ? Le bureau s'ouvrit le lundi 4 janvier 1790 et devait rester ouvert tous les jours, de huit heures du matin à une heure et de quatre heures jusqu'à huit heures du soir, excepté les fêtes et dimanches — le repos hebdomadaire étant institué déjà non par les lois, mais par les mœurs.

Je crois bien que l'association fut emportée par la Révolution, qui regarda volontiers les domestiques comme suspects et trop attachés à l'artistocratie. Pourtant M. Tuetey, en son admirable *Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française* (digne pendant de la Bibliographie de Maurice Tourneux), note une pétition de la section de la Fontaine de Grenelle faisant l'éloge du dévouement civique d'un grand nombre de domestiques, désarmés par la loi, et redemandant des armes pour défendre la République.

Déjà, en octobre 92, le citoyen Pochon, homme de loi à Paris, adressait à la Convention nationale une pétition en faveur des domestiques, réclamant la suppression des qualificatifs de domestique, valet ou laquais, « qui pouvaient convenir au faste insolent et imbécile des bas courtisans et des petites maîtresses de l'ancien régime », et leur remplacement par celui d'*aide*, avec les droits de citoyens actifs.

La Révolution n'en tenait pas moins les domestiques pour douteux et le nombre des « portions de la famille », comme disait Bailly, est grand sur les listes du tribunal révolutionnaire. Les valets, devenus des aides, étaient cependant transformés en *officieux* et pouvaient se vanter d'être patriotes. Mais le peuple, l'ouvrier se méfie du domestique. C'est encore et toujours du La Fontaine. Le collier dont le serviteur est attaché pèse au cou du travailleur indépendant. C'est ainsi que le dévouement des « aides » était payé non plus par des médailles d'argent, mais par des dénonciations devant les sections.

Et le bon serviteur suivait volontiers son maître.

— Après vous, monsieur le marquis, disait l'un d'eux au pied de l'échafaud.

Le roman, qui se fit byronien et noir avec Eugène Sue, s'est cruellement moqué de ces prix de vertu accordés au dévouement des domestiques. On connaît l'histoire d'Atar Gull, le nègre implacable, vengeant son père en infligeant à son maître muet et paralysé le récit même, l'affreux récit de cette vengeance.

Le vieux Tom Will agonise, incapable de se mouvoir et de parler, et Atar Gull, devant lui, distille une à une ses horribles confidences :

— Ta fille a été étouffée par un serpent, la veille de son mariage : c'est moi qui avais amené le serpent... Tes bestiaux sont morts empoisonnés : c'est moi qui avais versé le poison... Ton gendre est tombé dans un gouffre : c'est moi qui l'y ai poussé...

Ta femme est morte : ... c'est moi qui l'ai tuée ! Et chaque jour je serai là devant toi pour te redire ce que j'ai fait ! Et en voyant le bon noir soignant ainsi un vieillard paralysé, je passerai pour le plus dévoué des serviteurs ! Et j'hériterai de toi, qui as fait un testament en ma faveur parce que ma fidélité t'avait touché ! Et je ne veux pas que tu meures, parce que j'ai besoin que tu souffres longtemps, que tu entendes répéter chaque jour ce que j'ai fait, bourreau ! bourreau de mon père !

Il n'y a pas beaucoup d'inventions plus atroces et plus saisissantes dans la littérature romanesque. Eugène Sue eut peut-être, de tous les conteurs de son temps, l'imagination la plus surprenante. Et il nous montre, en une ironie finale, le bon Bernard-Augustin-Atar Gull, nègre né sur la côte d'Afrique, victime de la traite des noirs et resté dévoué à son maître qui, par une succession de malheurs, avait perdu sa femme, sa fille, son gendre, son immense fortune, recevant en pleine séance de l'Académie un de ces prix de vertu que M. de Montyon réserve aux actions, aux existences dignes de récompense.

Mais c'est là, encore une fois, du byronisme à forte dose ou plus justement du byronisme à l'usage du vulgaire. Le vrai Byron eût souri de ces infernales inventions, dont cependant Fenimore Cooper félicitait Eugène Sue. Kaled et Caleb sont là pour prouver que la littérature comprend aussi les dévouements domestiques. Et mieux encore que la littérature, les faits eux-mêmes, les exemples donnés par ces prix de vertu que l'on proclame une

fois par an, et dont on ignore les noms des titulaires parce qu'à vrai dire ils ne sont pas dramatiques, ils n'intéressent pas, ils sont « pourris de qualités », ce qui est une infériorité absolue devant la curiosité publique.

Pour tant de braves gens parmi ces gens de maison, un Courtois, un Renard ne devraient point entrer en ligne de compte. Ils comptent, au contraire, parce qu'ils ont l'horrible et indéniable attrait du crime, parce qu'un scélérat est plus inquiétant, par conséquent plus intéressant qu'un brave homme, et que rien n'est plus banal et plus tiède et plus terre à terre que l'honnêteté. Elle n'intéresse pas les journaux, la pauvre vertu. Elle n'attire pas les reporters. Les bons domestiques ne demandent point de certificats aux faiseurs d'enquêtes. C'est à peine s'ils en demandent à leurs maîtres.

Le certificat ? Qu'est-ce qu'il certifie ?

Les certificats sont une des formalités les plus vaines de la vie courante. On n'ose guère nuire à un serviteur dont on n'est pas satisfait. Par faiblesse, par bonté, par veulerie, quelquefois par crainte, on accorde le satisfecit ordinaire sans oser dire pourquoi l'on se sépare de l'aide qui s'en va. « Bah ! qu'il aille se faire pendre ailleurs ! » Encore s'il allait se faire pendre ! Mais il va parfois pendre les autres et le certificat alors certifie seulement que l' « officieux » n'avait encore, au moment où on le signait, étranglé personne.

Il y a un peu, à vrai dire, de l'ironie funèbre d'*Atar Gull* dans l'image, dans la photographie

instantanée qui nous montre, avec sa précision habituelle, le maître d'hôtel Renard et le jeune Courtois suivant, d'un air contrit, le convoi du « patron » assassiné. Corrects en leurs habits noirs, de blanc cravatés, et portant leurs chapeaux haute-forme à la hauteur du cœur, — à l'ordonnance, — ils ont un air de componction grave et leur douleur diplomatique n'est ni trop accentuée ni trop modérée. Ils sont « très bien ». Attitude parfaite. Quelles pensées devaient venir pourtant à leur esprit durant ces poignantes funérailles !

Mais hier, sous les huées, les menaces, l'appétit de meurtre de la foule, quelles angoisses devaient les étreindre en rentrant dans cet hôtel où, comme en un scenario lugubre, on allait reconstituer la scène du crime, la « scène à ne pas faire ! » Et aussi bien, comme cette poussée de vengeance anonyme, ces cris de « A mort ! à mort !» retentissant dans une rue de Paris, à travers les cornets des tramways et les appels des autos, montrent qu'elle vit toujours, rugit toujours en nous, la bête humaine ! On aurait lynché, déchiré sur place ces deux hommes si on l'avait pu ! L'instinctif besoin de représailles secoue la foule qui (parlez donc de raison et de justice !) n'a qu'un désir, comme une ardente soif : faire justice soi-même, justice immédiate, justice sur place ! Et s'agît-il d'un innocent accusé, la fureur serait la même ! Les ongles et les dents de l'homme moderne ont, à de certaines minutes sinistres, les mêmes férocités que les canines et les griffes des aïeux de l'âge de pierre.

Et le sentiment qui pousse cette foule à voir « passer » les assassins présumés, les héros d'un drame dont tout le monde parle, est assez semblable à celui qui donne aux admirateurs des grands artistes la patience de les attendre à la sortie du théâtre, après la tragédie. Admiration ici, horreur là, mais ici et là curiosité et besoin de spectacle, avidité de contempler l'admirable acteur ou la comédienne qui tout à l'heure a enthousiasmé ou charmé, ou le misérable cabotin du crime qui a vraiment du sang aux mains.

Ici, encore une fois, l'horreur se double d'un peu de terreur. L'homme est volontiers égoïste : il se dit que ce qui est arrivé à M. Rémy lui peut advenir une belle nuit. Le même toit peut protéger le sommeil de Caleb et celui d'Atar-Gull. On ne sait pas. Et voilà qui fait rêver.

Les Daves du théâtre antique, les valets du répertoire, le *Valet à deux maîtres* de Goldoni, le *Valet intrigant* de Poinsinet, le *Valet maître* de Moissy sont plus ou moins divertissants et plus ou moins spirituels. « Oh ! les sottes gens que nos gens ! » dit Marivaux. Mais on leur pardonne tout parce qu'ils amusent, et si Scapin *roule* Géronte, il ne le tue point dans son lit. Le genre « Courtois » cesse d'appartenir au genre « Frontin ». Son marivaudage est trop tragique. Et parce que Frontin, Pasquin, Lisette et Marton font partie du logis, de la maison (*domus*, domestique), presque de la famille, l'idée qu'on peut chez soi loger le crime, cohabiter avec l'être qui combine le meurtre, donne à chacun de

nous un certain petit frisson. Pitié pour la victime, sans doute. Retour sur soi-même et égoïsme aussi, n'en doutez pas.

Mais, Dieu merci, le « chourinage » est l'exception, et les bons serviteurs dévoués ne sont pas rares. « On ne trouve plus de bons domestiques ! », voilà un refrain que j'entends un peu partout. Peut-être, pourrait-on répondre, parce qu'on ne trouve plus beaucoup de bons maîtres associant en quelque sorte le serviteur à la vie commune. Il faut une réciprocité de sentiments et de procédés si l'on veut une réciprocité de sympathie. Les « aides » et les « officieux » d'autrefois, devenus les « gens de maison » d'aujourd'hui, veulent être traités comme de libres citoyens. « Parce qu'ils sont nos valets ont-ils cessé d'être des hommes ? » s'écriait déjà Diderot en son temps. Il faut aimer les gens pour se faire aimer d'eux.

Et aussi se défier de ces tyrans domestiques qui ont la haine au cœur en vous servant et vous passent une assiette non pas en tremblant d'amour, comme Jean-Jacques, mais avec des tremblements de colère. Renard devait servir ainsi. C'est un homme fort. Il est en pleine gloire. On fera des drames avec son geste et le cinématographe s'apprête à le « panthéoniser ». Il aura été le grand acteur de la saison.

Ainsi, tandis que le Président de la République fait acclamer la France dans ces contrées du Nord où tant de souvenirs qui nous sont chers sont restés ; tandis que sénateurs et députés sont en vacances, que Paris se vide, et que les théâtres de la Nature

bravent la pluie et se moquent du froid, la curiosité publique, amusée par l'aventure du collier de perles de Mme Emilienne d'Alençon et terrifiée par la collaboration des deux hommes nus se dressant devant leur maître trop confiant, l'inlassable curiosité vit, en ces jours d'été, comme en pleine roman judiciaire, et à vrai dire, il n'est aucun roman qui ait autant de succès que ce « drame de la rue de la Pépinière » dont on suit les chapitres quotidiens, au bord de la mer, au pied des montagnes, dans la banlieue de Paris, partout où les journaux pénètrent ; et on peut dire qu'à l'heure présente, la France entière redit en attendant des révélations et des péripéties nouvelles :

La suite au prochain numéro.

XXIV

De Paris et de la vie à Paris à propos des villégiatures et des faubourgs parisiens. — Du journalisme et des journaux à propos d'Arthur Ranc et de Louis Jezierski.

14 Août.

J'avais lu, le matin, dans la plupart des chroniques, l'éternelle phrase qui pourrait être imprimée, y eût-il même une grève générale, car elle est toute clichée : « Paris est vide... Paris est aux eaux... Paris est à la mer... », et en revenant des funérailles d'Arthur Ranc, je traversais le quartier populaire, les rues aux grandes maisons profondes, laborieuses et sombres, la rue de Charonne, longue et peuplée, avec ses ateliers et ses usines, la rue de la Forge-Royale, étroite, pittoresque, double file de scieries et de ferronneries, et le faubourg, le grand faubourg, le faubourg Saint-Antoine, le « faubourg de gloire », transformé à l'entrée qui donne sur la place de la Bastille, et dont les plus hautes maisons neuves, caravansérails à l'américaine, ont remplacé les masures obscures, les logis étroits dans le genre de ceux qu'un Balzac découvrait, décrivait dans la rue de Lappe (il en reste encore de ces tanières ou

de ces fourmilières humaines). Et de toutes ces demeures, des petits magasins où des ruches en travail, sortaient des ouvriers, des ouvrières, non pas les *midinettes* souriantes des quartiers du centre, mais des travailleuses à l'air presque grave, jeunes, pensives, et comme se hâtant pour reprendre, après le déjeuner rapide, la rude tâche interrompue.

Oui, il en sortait de partout, des vieilles maisons aux triples courettes étroites où l'on aperçoit des entassements de colis ou de meubles, des haquets, des sacs, des toiles d'emballage ; — des passages profonds ou des cours, de chaque bâtisse, où à chaque étage, du rez-de-chaussée à la mansarde, on travaille été comme hiver, sans « plaindre sa peine », comme on dit, en ne redoutant que l'ennemi qui rogne la miche du pain quotidien, le chômage.

Tout ce quartier grouillait de monde : ces rues au sol volcanique, de la rue du Repos où l'on aperçoit encore sur la muraille, devant les boutiques de fleurs mortuaires, les mouchetures des balles de mai 1871, jusqu'à la maison qui fait l'angle du faubourg Saint-Antoine et que j'ai vue quasi éventrée, criblée des boulets de Décembre. (La statue de Baudin est là tout près, debout sur son piédestal.) Et je me disais que si le Tout-Paris bruyant, mondain, libre de ses journées et de ses plaisirs, est aux Pyrénées ou sur la plage, à Luchon ou à Dinard, ou encore à Orange, ce mur devant lequel il se passe tous les ans quelque chose, le Paris à la tâche et à l'attache, le Paris des carrefours sombres, ne

connaît point de vacances et se contente de lire dans les journaux la description des fêtes de Cabourg ou des courses de Deauville et la liste des chapeaux ou des robes que portaient là-bas la marquise de X... ou la comtesse de L...

« Chapeau tulle et rubans héliotrope... Robe linon blanc... Costume tailleur... Corsage khaki... Miss Y... en tussor écru, chapeau canotier bleu turquoise... » Et les foulards, les écharpes, les jaquettes, les chapeaux à plumes, énumération quotidienne qui fait ouvrir de grands yeux à l'ouvrière sortant du logis étroit, sous les toits, pour entrer dans l'atelier immense, et éveille en ces cerveaux des idées, des prurits de luxe. « Il paraît que maintenant les belles dames portent de plus en plus des robes Directoire et qu'à Trouville on se croirait en plein XVIII[e] siècle élégant et charmant. Femmes et jeunes filles ont l'air de Gainsborough ou de Romney. Sais-tu ce que c'est que ça, toi, Mélie, un Romney ? »

Non, tout Paris n'est pas à Trouville, mais, cette semaine, la Grande Semaine de Trouville a écrémé Paris. Les comptes rendus que lit et relit Mélie semblent en vérité ceux d'une *première* très attendue ou d'une répétition générale sensationnelle. Trouville ! Les courses ! La promenade sur les planches ! Le déploiement délicieux des élégances estivales, — de ces élégances qui ont l'air de déshabillés et qui sont le raffinement même du luxe, le luxe en villégiature et comme au repos ! En un siècle, le petit village de pêcheurs dont les cabanes s'accrochaient

au flanc de la colline est devenu ce centre de la mode que l'admirable suite d'hôtels érigés sur la digue de mer d'Ostende, cette file de windows où les diamants ruissellent à l'heure du dîner, égale peut-être, mais ne fait pas oublier.

Car si Ostende est cosmopolite, avec une teinte de germanisme, Trouville est parisien essentiellement avec une pointe d'américanisme.

Et quelles réflexions ferait naître l'histoire du développement de la petite ville ! Eugène Pelletan conta jadis *La Naissance d'une ville.* C'était Royan. Un médecin, autrefois, le docteur Edouard Auber, publia chez V. Masson une notice sur Trouville-les-Bains, dont l'enthousiasme, — qui parut peut-être excessif en 1851, date de la brochure — semblerait timide aujourd'hui. Savez-vous ce qui, à en croire le docteur Auber, faisait le charme et fit le succès de Trouville ? La spéculation sans doute, qui changeait en rues des terrains « ensevelis sous un linceul de sable » ? Non. Mais « le désir de goûter *en silence* au bord de la mer les *placides douceurs de la retraite* et d'échapper du même coup aux galets de Dieppe et aux plaisirs ressassés de la *foule bohémienne* » !

Trouville coin paisible ! Trouville silencieux ! Trouville compté, il y a cinquante-sept ans, parmi les « petits trous pas cher » ! J'ai ouï dire, écrit le docteur, — ennemi de Dieppe, la rivale, — que pour cinq francs par jour et par personne, on trouvait, à l'hôtel du *Bras d'Or*, chez Hamelet, une chambre convenable et une nourriture variée et très confortable. »

Quant à la facilité d'accès, le docteur Auber crie au miracle : on peut aller de Paris à Trouville en *sept heures* par le chemin de fer. En sept heures !

Ces admirations nous reportent à des temps préhistoriques, à ces années où c'était pour le Parisien toute une affaire que d'aller, par un train de plaisir ou par le train ordinaire, passer quarante-huit heures au bord de la mer. Le boutiquier était alors casanier et fidèle à sa carapace. On donnait en été, dans nos théâtres, des pièces d'été. Ce besoin de voyages, cette soif de déplacements, qui sont la marque, le symptôme ou la résultante de notre nervosité, n'étaient point connus. Et lorsqu'on se déplaçait, encore n'était-ce point pour ajouter à l'accablement causé par l'hiver le surmenage de l'été.

Ecoutons encore le bon docteur Auber, qui peut-être est toujours de ce monde. Les plaisirs de Trouville, de Trouville livré présentement aux courses, au golf, au bridge, au polo, aux petits et aux grands chevaux, étaient il y a un demi-siècle ceux que voici :

« On danse *régulièrement au piano deux fois par semaine*, le jeudi et le dimanche, depuis la fin du jour jusqu'à dix ou onze heures. On ne fait pour cela aucun frais de toilette. On vient tel qu'on est ; c'est la règle. »

Mais Trouville avait aussi ses jours de fête, de concert et de bal, et Waldteuffel enlevait les valses de Sawanoff et les « mélodies » de la *Muette* et de *Guillaume Tell*, comme, à Vichy, Strauss, le « grand Strauss », qui n'était pas le Strauss de

Vienne, électrisait la foule avec son coup d'archet. Qui songe aux valses de Sawanoff ?

O prodige ! En mars 1851, on parlait de l'arrivée à Trouville de deux médecins de plus, un docteur en médecine et un docteur en chirurgie ! Combien sont-ils, maintenant que la population (elle était de 3.000 habitants lorsque M. Auber écrivait) a plus que doublé ?

Les prix, il est vrai, ont fait comme les habitants ; mais il faut bien que la Saison, si rapide, paye toute l'année. Il serait bon pourtant de ne point abuser. On me contait ce trait, qui sur ce point spécial — le renchérissement estival — a son ironie. Une fort jolie femme, une femme du monde, — de celles dont la noblesse authentique n'a rien à craindre des éplucheurs de généalogies, — dînait seule dans un des hôtels de Trouville ou de Deauville, je ne sais au juste.

Elle achevait son dessert. Elle appelle le garçon.

— Ces prunes étaient excellentes. J'en voudrais encore une !

— Une prune ?

— Une prune. Une seule, car il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Le garçon avait l'air étonné, songeur.

— Je vais voir, Madame.

La dame attend. Arrive le maître d'hôtel.

Le maître d'hôtel grave, empesé, solennel :

— Madame a demandé une prune ?

— Oui. Encore une prune. Elles sont parfaites !

— Je n'en doute pas, Madame ; mais c'est que

Madame a achevé son repas. Et Madame sait que Madame est *à prix fixe !*

Quelques voisins pouvaient avoir perçu l'observation du maître d'hôtel. Mais toute la salle entendit certainement la réplique de la cliente.

Elle se leva, et la voix très haute et le ton très ferme :

— En effet, je suis *à prix fixe !* Je paye cent francs par jour, et je vous prie de me donner ma note ! Je quitte l'hôtel dès ce soir !

Prix de grande semaine, prix de grands prix. Le brave docteur Auber en serait stupéfait. Stupéfaits aussi, Isabey, Charles Mozin (qui fut un peu pour Trouville ce qu'Alphonse Karr fut pour Etretat et Sainte-Adresse, ce que Morny fut pour Deauville) ! Et stupéfait encore Alexandre Dumas père, qui allait chercher de la « solitude » à Trouville.

Mais quoi ! on est beau payeur comme on est beau joueur, et ce monde de gentlemen et de parieurs, de *galantuomi* et de bookmakers ne vérifie point les notes et solde largement ses comptes. Le Guide Joanne nous en avertit. C'est la « lutte pour la vie ».

Elle n'est pas seulement âpre et violente sur la côte normande. Elle est ardente partout, partout elle est comme exaspérée et en quelque sorte sans merci, cette « lutte pour la vie ».

Un observateur profond des changements qui se sont opérés dans les esprits depuis quelques années me disait, aux obsèques d'Arthur Ranc, avec la finesse et la justesse admirables qu'il apporte en toutes choses :

— Supposons que Ranc fût mort il y a vingt ans (ce que nous eussions tous regretté). Il y aurait eu, autour de son cercueil, une manifestation populaire. Les ouvriers eussent accompagné au cimetière ce combattant des premières heures, que dans leur for intérieur ils regardent un peu aujourd'hui comme un bourgeois !

Ranc, homme politique, avait fait son devoir. Il a été magnifiquement hier loué et célébré par les amis de toute sa vie. Mais ce qui nous a touchés, nous, journalistes, dans les hommages qui lui ont été rendus, c'est que pas un orateur n'a oublié de saluer en lui le journaliste. C'est la revanche des journalistes, ce fait qu'on ne les oublie pas et lorsqu'ils sont sincères, loyaux et convaincus, par besoin d'autre titre que celui-ci : *journaliste*, pour être honorés.

Les frères de Goncourt, dans leur *Journal* qui contient tant de pages exquises et documentaires parmi tant de papotages, ont noté cette boutade de Jules Janin :

Janin nous disait aujourd'hui dans un accès de franchise :
— Savez-vous pourquoi j'ai duré?... Parce que j'ai changé tous les jours d'opinion... Si je disais toujours la même chose, il n'y aurait plus d'intérêt, plus de curiosité de mon feuilleton... on me saurait par cœur avant de me lire !

Ranc eût bondi s'il eût entendu Janin faire cette étrange profession de foi. Il était resté toujours rectiligne et identique à lui-même. Sans doute lorsqu'on a à affirmer son credo politique et à se donner pour tâche de le faire changer en loi, il est plus

facile de redire ce qu'on a dit déjà et d'enfoncer le clou, alors que l'écrivain un peu fantaisiste doit chercher les « clous » pour ses articles littéraires. C'est ce que voulait dire Jules Janin, qui n'entendait pas du tout faire métier de clown et qui, en dépit de son aveu, avait sa conscience. Mais Ranc n'eût pas admis qu'on plaisantât sur ce point même et qu'on affirmât que, pour durer, il faut changer d'opinion, comme de bec de plume ou comme d'encrier. En traçant le portrait idéal du « journalisme », il semble que Denis Diderot, qui fut en somme un prodigieux et prestigieux journaliste, ait prévu des publicistes tels qu'un Carrel, un Marrast, un Fonfrède et plus près de nous un Peyrat, un Hervé, un Spuller, un J.-J. Weiss : « Il aurait, écrit Diderot en parlant du journaliste tel qu'il le rêve, il aurait à cœur les progrès de l'esprit humain, il aimerait la vérité et rapporterait tout à ces deux objets. »

— Son art n'est point de faire rire, mais d'instruire. Un journaliste plaisant est un plaisant journaliste.

Ne semble-t-il pas que l'auteur de *Ceci n'est pas un conte* caractérise là le fier journaliste disparu ?

Carrel, a-t-on dit, voulait qu'un journal se fît respecter comme le ferait un homme d'honneur. C'était aussi la ferme volonté de Ranc dont le nom monosyllabique résonne impérativement comme un mot d'ordre. Derrière tout article de Ranc, il y avait un homme, prêt à faire respecter ses idées comme il eût fait respecter sa parole, et qui, dans la brièveté de ses articles, était plus avare de son encre que de son sang.

Ranc, bien différent de Girardin qui proclamait l'impuissance de la presse, croyait à sa toute puissance.

— Il n'y a que la discussion qui puisse détrôner la guerre civile, disait le polémiste à qui on l'a comparé.

Et ce probe et solide homme de lettres, qui, il y a peu de jours encore, malade et frappé à la tête, comme ceux qui usent leur cerveau dans cette « lutte pour la vie » dont je parlais, donnait encore un article à son journal, ce maître écrivain, qui, pour joie suprême avait gardé la joie d'écrire, — ce qui pour nous tous équivaut à la joie de vivre, — ce polémiste invaincu, resté sur la brèche jusqu'à ses dernières journées, aura eu, jusqu'à la minute qui finissait sa vie, l'amour, l'obsession, le besoin de ce papier imprimé qui est notre existence même, notre existence de toutes les heures, à nous autres, comme si chaque feuillet nouveau devait nous apporter la réalisation d'un nouveau rêve, un peu plus de liberté, un peu plus de vérité, un peu plus de justice...

Il répétait à la compagne dévouée penchée sur son agonie le nom des amis qu'il n'oubliait pas, il redisait ces mots qui m'ont frappé, qui m'ont ému, qui contenaient en quelque sorte sa vie tout entière, la nôtre, à nous tous qui avons aimé, qui aimons la fièvre du journalisme : « Journaux !... Journaux !... Journaux ! »

Et je ne sais pas beaucoup de « mots de mourants » qui soient plus caractéristiques et plus fiers

que celui-là. « Tête d'armée ! » dit le grand capitaine expirant. « Journaux ! Journaux ! » murmure le publiciste patriote qui a donné sa vie au journal.

— Journaux ! Journaux ! Journaux !

Ce sera notre cri jusqu'à l'heure où nous ne pourrons plus lire, où nous ne pourrons plus écrire, — et d'ailleurs, on l'entendrait ce cri, impérieusement poussé par la foule, le jour où la Confédération Générale de la Grève — C. G. G. — empêcherait le public de savoir ce qui s'est passé la veille et réduirait la presse à des racontars colportés de bouche en bouche comme au temps des terreurs de l'an mil.

— Journaux ! Journaux ! Journaux !

Ce fut aussi un bon journaliste et un très aimable et loyal confrère que M. Louis Jezierski, dont nous apprenions la mort hier en revenant du Père-Lachaise. Il s'était retiré de la presse militante, mais plus que personne, sans jeu de mots, il avait milité au temps de sa jeunesse. Je le vois encore sur les hauteurs de Forbach, dans les bois, le matin du jour où allait se livrer la bataille. Nous étions avec Edouard Lockroy qui, lui aussi, a honoré et honore le journalisme, tout près d'une batterie d'artillerie où les servants causaient en regardant avec sécurité leurs pièces luisant aux rayons de l'aurore. Il faisait beau. Jezierski prenait sur son carnet des notes pour *L'Opinion nationale*. Nous attendions le premier coup de canon. C'était, pour nous, un matin de victoire.

Le soir, c'était la défaite. Nous nous étions

séparés, Lockroy et moi, vers midi, moi allant voir à Sarreguemines les troupes immobilisées du général Clinchant qui demandaient à marcher au canon, Lockroy allant vers Bitche, où l'on se battait, nous disait-on. Et nous ne savions pas ce qu'était devenu Jezierski, très myope, prenant parfois un arbre pour une sentinelle et marchant intrépidement au feu.

Pendant plusieurs jours il erra, comme nous, à travers les bois et les villages envahis, et lorsqu'après avoir pu regagner Metz nous revînmes à Paris porteurs de cruels renseignements, je lus dans les journaux, dans *La Cloche* notamment, que Louis Jezierski avait été tué, et probablement aussi Jules Claretie dont on n'avait plus de nouvelles depuis le 6 août.

— Peut-être, disions-nous pour rassurer les siens, avait-il, avec Edmond About qui partageait avec nous sa carriole, gagné Saverne...

Jezierski n'était pas mort, mais il aurait cent fois pu recevoir une balle ennemie. Il était le courage et je dirai l'imprudence même. On se battait : il avançait pour savoir où l'on se battait, pour voir comment on se battait. Jamais reporter militaire ne fut plus consciencieux et plus crâne. Il fit ce métier durant tout le siège de Paris, et chez ce journaliste les officiers de carrière découvraient un tacticien. On peut rouvrir ses livres. Au point de vue militaire, ils sont précis, ils sont exacts. Et la réunion des anciens Journalistes militaires, qui choisit mon cher Edouard Lockroy pour président, pouvait

s'enorgueillir de compter des membres tels que Louis Jezierski. La presse a ses soldats. Celui-là en fut un dans toute la force du terme.

Et c'est lorsque de tels hommes donnent leur temps et risquent leur vie pour les autres que le public peut réclamer, répéter (et cette fois avec le plus profond respect) :

— Journaux ! Journaux ! Journaux !

XXV

A propos d'une affiche. — Un cinquantenaire. — Les courses de Bade. — Il y a cinquante ans. — Paris à Bade. — Chroniques du passé. — Molière. — Le roi Guillaume. — *Mlle Maximum.* — Le jeu. — Comment la fortune me guérit de la fièvre du jeu.

21 Août.

Que de choses dans un menuet ! disait Vestris. Que de choses dans une affiche ! Que de souvenirs ! Je vois, placardée à côté des innombrables annonces de représentations en plein air, une affiche portant, sous une image où sont représentés des jockeys éperonnant et fouaillant leurs chevaux, ces mots qui éveillent aussitôt en moi tant de pensées diverses, mélancoliques, ironiques, irritées : *Cinquantenaire des courses de Baden-Baden.* Et sous ces six mots ces deux dates : 1858-1908.

Baden-Baden (ou Bade plutôt, car il semblait que ce fût un coin de France), Bade il y a cinquante ans ! Bade au temps de Bénazet, le roi de la Forêt-Noire, philanthrope autant que spéculateur, comme l'avait été Jacques Bénazet, son père, colonel d'une légion de la garde nationale à Paris et à Baden bourgeois d'honneur de la petite ville dont il avait fait la for-

tune. Il y a cinquante ans, Eugène Guinot, annaliste oublié, fort spirituel, pouvait écrire : « Si quelque ignorant demandait quelle est la capitale de l'Europe, on lui répondrait que l'Europe en a deux : une capitale d'hiver, Paris ; une capitale d'été, Bade. »

Peut-être y avait-il là un peu d'exagération, mais c'était pour expliquer son livre *L'Eté à Bade*, un des ouvrages recherchés par les bibliophiles pour les illustrations d'Eugène Lami, de Tony Johannot, les paysages de Français et de Daubigny ; c'était pour affirmer qu'il « était orfèvre » qu'Eugène Guinot avançait cette quasi-vérité, devenue maintenant une façon de paradoxe rétrospectif.

Eh ! oui, il y eut une heure où Bade fut un Paris estival, une succursale de Paris, un nid, un refuge de boulevardiers, un coin délicieux où l'on allait, comme dit Musset « prendre un semblant de campagne » et retrouver la ville et l'étranger, dans une *olla podrida* amusante, à la fois très simple et très parée.

Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.

Non pas. C'est plutôt un écrin serti dans le velours sombre des sapins de la Forêt-Noire. Nous y avons erré, dans nos premiers voyages. Nous avons, au claquement des fouets des postillons en veste jaune, parcouru ces villages de légende, qui nous semblaient si attirants et si paisibles au temps de l'Allemagne endormie, de cette romantique Allemagne des *Burgraves* et du *Rhin*, qui couvait ses

ambitions séculaires en chantant des lieds mélancoliques. Nous allions là nous reposer. Nous étions, semblait-il, en pays ami, et Scholl ou Villemessant étaient là aussi puissants que le grand-duc lui-même. C'était le paradis des joueuses, des chanteuses et des chroniqueurs. Et les soldats badois, aux casques à pointe, dragons bleus ou artilleurs sombres en pantalons gris, nous semblaient des militaires de parade seulement destinés à présenter les armes aux visiteurs de passage.

Maxime Du Camp, qui a encore habité Bade après la guerre, me disait :

— Les soldats que nous avons combattus en 1870-1871 n'étaient que du papier mâché comparés à ceux que nous aurions à combattre aujourd'hui !

Il y a cinquante ans, nous ne songions qu'à écouter leur musique. Et le cinquantenaire ironique des courses nous ramène à ce temps d'illusions où Froufrou, la Froufrou de Meilhac et Halévy, apprenant que son mari est nommé ministre à Carlsruhe, lui répondait :

— Que me disiez-vous donc que vous étiez nommé à l'étranger ?

Il y a cinquante ans, donc, un jour de septembre ou une fin d'août — comme aujourd'hui — Baden, qui avait sa salle de jeux et sa salle de spectacles, voulut avoir sa tribune de courses et sa tribune officielle ; Bénazet les lui donna. Le Jockey-Club parisien prit les courses de Bade — ou plutôt d'Iffezeim — sous son patronage. Il y eut le prix de France et le prix de la Confédération allemande ;

les chevaux anglais, les chevaux français et les chevaux allemands se mesurèrent pour la première fois sur le turf. Les paris atteignaient jusqu'à 600.000 francs, ce qui était énorme pour l'époque, ce qui serait peu pour le pari mutuel. Les Allemands comptaient beaucoup sur Verzug, au comte de Willamowitz-Mœllendorf, mais le prix de Bade (la grande course) était gagnée par Maladetta, à M. Lupin, et nos Français acclamaient l'éleveur victorieux.

Nos Français ? Tout Paris. Eugène Guinot n'eût pas été taxé d'exagération en supposant que les sporstmen représentaient tout Paris. Le duc de Grammont-Caderousse, tapageur, élégant, enfiévré, déjà guetté par la mort, montait Green-Castle, à M. de Montgommery, et arrivait premier, battant Acajou, monté par le baron Finot et Bois-Robert, monté par le vicomte de Lauriston. Et pour applaudir ces gentlemen-riders se disputant le prix des Dames, comme en un tournoi, il y avait M. Reiset et M. Mackensie-Grieves, commissaires des courses, le comte Daru, le baron Nivière, M. de Lagrange et le comte de Morny, qui n'était pas duc encore, et le marquis de Galliffet, qui ne prévoyait pas, hélas ! la chevauchée du calvaire d'Illy.

Le roi de Wurtemberg, venu de Stuttgart, saluait tour à tour Mme de Girardin et la comtesse Kalergis, lady Seymour et la princesse de Hohenlohe, et, à côté des officiers badois, les Autrichiens venus de la garnison de Rastadt « ressemblaient de loin, dit un chroniqueur de ce temps-là, à du linge suspendu

et qu'on faisait sécher ». Mettez sur tout cela du soleil et de la joie, le bruissement de cinquante mille personnes en fête. Et voilà le cinquantenaire que le sport allemand va fêter. Je dis sport allemand : Bade n'est plus pour nous la capitale d'été de la France ; le bon temps, le beau temps est depuis longtemps passé !

Eh ! oui, le bon temps, en quelque sorte idyllique, où le boulevard se déversait sur l'allée de Lichtenthal et où chacun de nous quittait, s'il le pouvait, son « ruisseau de la rue du Bac » pour aller contempler les truites de la rivière de l'Oos, aux eaux claires. Il y avait, en la saison où nous sommes, un afflux de Parisiens autour des verres de la Trinkhalle ou du tapis de la Maison de Conversation. Le *Badeblatt* semblait un annuaire du journalisme et des salons. Le Bottin s'y mêlait à l'almanach de Gotha. On retrouvait, cueillant des mûres dans la cour de la vieille abbaye, des comédiennes et des altesses, Lablache, Faure, l'Alboni, la Cruvelli, Mme Miolan-Carvalho, Mlle Fix et Mlle Dubois de la Comédie-Française.

On se montrait les personnages importants ou illustres qui prenaient les eaux aux piscines ou la « culotte » à la table de jeu. Le bon géant Ivan Tourgueneff y conversait avec un robuste causeur au gros rire qui disait son admiration pour Paris. Pour Paris et pour nos zouaves. « Ah ! les zouaves ! » Il devait les louer dans une de ses lettres que publia le *Journal des Débats*. Et ce promeneur, fils ou parent d'un comte Frédéric-Guillaume, qui du ser-

vice du roi de Wurtemberg avait en 1809 passé au service de la France, et après avoir eu trois chevaux tués sous lui à la Moskowa, sous le commandement de Ney, avait gagné à Bautzen la croix de la Légion d'honneur, cet admirateur des zouaves de l'Alma et de Palestro s'appelait M. de Bismarck.

Maxime Du Camp passait, contant ses campagnes garibaldiennes. On se montrait les acteurs de la Comédie-Française qui, de la rue de Richelieu, venaient là jouer leur répertoire et même créer des pièces inédites, des proverbes de Méry, d'Amédée Achard, de Gozlan.

Et pendant ce temps, à Paris (tout a toujours été de même), la Comédie-Française donnait la première représentation d'*Œdipe roi*, dont un lettré, Philippe Busoni, l'ami d'Alfred de Vigny, disait dans *L'Illustration* :

On avait beaucoup vanté la mise en scène et les décorations du chef-d'œuvre ; cette magnificence n'en est pas moins des plus mesquines. Les chœurs nous ont paru insuffisants, pour ne pas dire nuls. On pourrait en dire autant de la manière dont la pièce est jouée ; sauf l'éclatante exception de M. Geffroy, il semble qu'on l'ait livrée aux comparses.

Eternelles attaques ! Eternelle injustice !

Rossini, du moins, à Bade, ne trouvait pas de telles critiques pour son *Stabat*, et Félicien David en personne y avait conduit avec succès l'exécution de sa symphonie *Le Désert*.

Ce fut là qu'un soir se donna cette représentation du *Misanthrope* demeurée fameuse parmi les « moliéristes », affirmant que Molière n'a pas besoin de mise en scène pour rester Molière, et qui le prou-

vent. *Le Misanthrope* était affiché au théâtre de Bade. Bressant, Gustave Worms (qui a fort joliment conté l'anecdote dans une conférence à l'Odéon), Mme Plessy attendaient le soir en allant revoir le vieux château pittoresque, décor de théâtre amusant les gens de théâtre. Mais ils attendaient aussi leurs costumes et, arrêtés à Strasbourg ou à Kehl, perdus en route peut-être, les costumes n'arrivaient pas.

Que faire ? L'heure de la représentation approchait. Le public se dirigeait déjà vers la salle de théâtre. Le roi et la reine de Prusse avaient promis, avec le grand-duc de Bade, d'assister au spectacle. Et pas de costumes ! On ne retrouvait les bagages de la Comédie ni à Kehl, ni à Strasbourg. On les cherchait à toutes les stations. On télégraphiait çà et là, à Appenweier, où l'on pouvait. Pas de colis, pas de costumes. La perplexité des comédiens, du régisseur, de tout ce petit monde enfiévré augmentait. Fallait-il jouer ? Ne fallait-il pas jouer ?

En fin de compte, on se résolut à faire une annonce, à réclamer des souverains — et de cet autre souverain, S. M. le Public — l'indulgence qu'on accorde presque toujours en pareil cas, et on annonça qu'on jouerait, par extraordinaire, *Le Misanthrope* en costumes modernes : Alceste portant l'habit noir, et Célimène vêtue ou demi-vêtue en robe de bal.

L'annonce fut accueillie sans murmures. Le régisseur présentait d'ailleurs l'aventure comme une bonne fortune. On n'avait pas encore vu Molière à la moderne. On allait le voir.

Ce fut même alors qu'on s'aperçut clairement qu'un tel chef-d'œuvre — humain, et non seulement de « son temps », mais de tous les temps — n'avait besoin d'aucune grâce accessoire pour donner à ses auditeurs la sensation du « chef-d'œuvre ». Cette représentation, cette audition, si l'on veut, du *Misanthrope*, fut un éclatant triomphe, et le roi de Prusse dit aux comédiens, après le cinquième acte :

— Je n'ai jamais mieux compris que ce soir et je n'ai jamais plus admiré Molière.

Ce roi de Prusse, qui ne croyait sans doute pas alors devenir empereur d'Allemagne, nous semblait d'ailleurs, avec sa familiarité souriante qui ne manquait pourtant pas d'allure, un bon homme cordial lorsqu'il se promenait en pantalon blanc, comme un bourgeois faisant, pour digérer, les cent pas hors de son logis. On ne prévoyait alors ni Sadowa, ni Sedan !

Sadowa, peut-être. Lorsque la musique militaire prussienne jouait, les officiers autrichiens, élégants en leurs tuniques blanches, affectaient de ne pas applaudir et quand c'était une musique autrichienne, les officiers prussiens s'abstenaient de venir écouter.

Peut-être aussi y avait-il déjà une mauvaise humeur contre la France, ou du moins contre les Français hôtes de Baden-Baden, si j'en crois une chronique du *Monde illustré* où Jules Lecomte signale — en sepembre 1858 précisément — l'attitude étrange de la société européenne qui se presse à Bade :

Nous voulons parler de la colonie oppressive et hautaine qui

forme *toute une nationalité* s'éloignant avec une affectation blessante des Français du meilleur monde que bon nombre de ces étrangers sont pourtant très flattés de rechercher, l'hiver, à Paris-

De quelle *nationalité* s'agit-il ? Des Allemands ? Des Anglais ? A cette distance, on ne sait plus. Mais je parierais pour les Allemands.

Nos Français de Bade, ces Badois d'été, se montraient d'ailleurs, en ce coin de Forêt-Noire, comme en pays conquis et n'y redoutaient pas les irrévérences. C'était le temps préhistorique où le peintre alsacien Jundt pouvait sans être assommé sur place, promener à travers les villages cette plaisanterie formidable : se donner pour « Monsieur l'inspecteur des nourrices du futur grand-duc » et exiger que les jolies paysannes, portant encore la jupe rouge, et sur leurs cheveux nattés le chapeau de paille, lui montrassent leur gorge comme le Médecin malgré lui l'exige de la nourrice moliéresque.

C'était le temps où le roi de Prusse lui-même n'échappait point à la brimade des Parisiens endurcis. Et dois-je révéler le vaudeville en action qu'inventèrent un soir Philippe Gille et un des plus grands musiciens de ce temps, aujourd'hui membre de l'Institut, célèbre et acclamé entre tous ? Un peu attristé par la vieillesse, sourirait-il encore à cet exploit d'il y a tant d'années ?

Le roi, le vieux Guillaume, solide et vert, ne se promenait pas seulement à Baden dans l'allée de Lichtenthal. Il s'égarait parfois, solitaire, dans un petit logis pittoresque, aux murs tapissés de jasmins et de glycines, où discrètement l'attendait, fidèle et

silencieuse, une inconnue aux yeux de vergiss-mein-nicht. Nul n'avait d'ailleurs l'indiscrétion de suivre, même des yeux, Sa Majesté faisant par là quelque excursion pensive. Mais nos Français, un peu trop intrigués par ces promenades, n'avaient pas le respect officiel des autres habitants de Bade, et ils voulurent pénétrer le secret du baigneur souverain déposant bénévolement sa couronne.

Ils firent pis, les mauvais plaisants. Ce soir dont je parle, ne s'avisèrent-ils point, lorsqu'ils eurent bien vu Sa Majesté pénétrer dans le poétique logis, dont la porte s'ouvrait en contre-bas, comme dans certaines maisons anglaises, de pousser je ne sais quel verrou ou quel contre-vent extérieur, de barricader aussi un peu la porte et de se retirer, laissant le roi enfermé ? Le roi prisonnier !

Non, je ne révélerai pas le nom du maître glorieux qui fit au futur empereur cette farce de collégien (1). Il y avait précisément, ce soir-là, un dîner au château grand-ducal, et la reine Augusta, inquiète de ne pas voir arriver son mari, — retenu on ne savait où, comme les costumes du *Misanthrope*, — se désolait, interrogeait, répétait, tandis que le grand-duc essayait de la calmer :

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'accident ! Je redoute un malheur !

Pendant ce temps, le roi captif frappait de son poing vigoureux contre la porte close. Comment recouvra-t-il sa liberté, un moment confisquée ?

(1) On peut le nommer, hélas ! maintenant : c'était Ernest Reyer.

Quelque passant, attiré par le bruit, accourut-il, sauveur, et fut-il étonné de voir apparaître là Sa Majesté prussienne ? Quelque aide de camp un peu au courant des promenades du roi eut-il la perception du contretemps, et discrètement délivra-t-il son maître ? Je n'en sais rien. L'auteur de la très mauvaise farce ne l'a jamais su. Il apprit seulement que le roi arriva fort en retard au dîner du grand-duc et que la reine, la bonté même, poussa un profond soupir de joie en voyant apparaître son mari, toujours superbe, bien qu'il lui parût un peu maussade.

Encore une fois, tout cela est maintenant comme perdu dans la brume. Je n'ai jamais revu Bade depuis que les bonnes gens pacifiques de Kehl ont, comme le doux romancier Auerbach, regardé ainsi qu'un spectacle le bombardement de Strasbourg, auquel collaboraient les gars du pays, devenus les soldats de Werder. Et si j'évoque ces visions de petite ville allemande parisianisée, c'est parce que le temps présent ressemble fort peu au temps passé.

Ce temps passé, — ce temps des soleils d'antan, — il a eu ses mémorialistes au jour le jour, et les écrivains de l'histoire des mœurs du Second Empire ne devront pas oublier la légende de ce coin de terre. C'est là qu'Anna Deslions, la belle fille indolente, que les Goncourt nous représentent d'abord misérable et demandant comme une faveur à la vieille bonne de ces messieurs (celle qui devait être la Germinie Lacerteux du roman) de voir de près un dessus de table en argent, un soir que Jules et

Edmond, ses voisins, donnaient un dîner privé ; c'est là que la créature « arrivée » répondait à un prince qui lui envoyait un cadeau insuffisant à son gré : « Croyez-vous donc qu'on en soit toujours au temps de Louis-Philippe ? » C'est là qu'une autre « beauté » célèbre, Léonide Leblanc, jouait, perdait, gagnait des sommes folles, faisait par deux fois sauter la banque, puis allumait une cigarette de maryland avec des banknotes, riant des thalers et doubles thalers jetés au vent, et baptisée — ou se baptisant — d'un surnom tapageur, insolent de crânerie : *Mademoiselle Maximum.*

L'Allemagne devait être tout naturellement le pays du jeu, et Tacite nous avait appris que les Germains, si glorifiés par lui, avaient la passion de l'aléa et aussi la religion de la dette de jeu : « *Ipsi fidem vocant.* » J'avoue que la maison de jeu ne me paraît pas plus immorale que le champ de courses. Le fermier des jeux régularise cette bataille contre le hasard, ce duel avec la chance.

— Est-ce que l'homme n'a pas droit à l'espoir ? s'écriait un joueur devant qui l'on parlait de supprimer toute partie en ce monde.

C'est le mot même de Mme de Staël (qui avait pu étudier Benjamin Constant) :

— Pour le joueur, il n'y a de perte réelle que celle du dernier écu ; jusque-là il a acheté de l'espérance.

Et puis il y a la joie d'échapper par la contention d'esprit, aux soucis quotidiens, de remplacer une fièvre par une autre :

— Trouvez-moi, répondait un joueur à quelqu'un qui lui faisait de la morale, un plaisir auquel je puisse me livrer pendant quatre heures sans m'en lasser et je ne jouerai plus !

Je n'ai tenté qu'une fois la fortune et ce fut précisément à mon premier voyage à Bade. Ma bourse de tout jeune homme était fort légère ; mais on m'avait dit qu'il faut toujours croire à la « veine » lorsqu'on joue pour la première fois — comme les dévotes affirment que tout vœu fait dans une église où l'on n'est pas encore entré est exaucé sûrement. Je me risquai donc à jouer « pour une fois ». La « première fois ». Et hardiment ou plutôt superstitieusement, je mis à la roulette vingt francs sur la case portant le numéro que j'avais, au temps du collège, gravé sur ma timbale, le numéro 5.

— Et si je perds, eh bien, tout sera dit, je ne jouerai plus !

J'étais persuadé que ma pièce de vingt francs allait être avec rapidité ramassée par le râteau du croupier que je voyais, de ses dents, racler les pièces d'or et les pièces d'argent sur le tapis vert.

O stupéfaction ! 5 ! La bille de la roulette s'arrêtait sur le chiffre 5 ! Mon numéro de collégien me portait bonheur ! Et comme à la volée, le banquier me jetait, me lançait trente fois ma mise !

J'étais stupéfait et un peu ému. On me regardait avec envie. Je prenais les pièces d'or sans compter. Quasi grisé, je rejouai je ne sais quoi, je ne sais où, je ne sais comment. Je gagnai encore. On murmurait autour de moi des mots vaguement entendus :

« Comment, encore lui !... Quelle chance ! » lorsque ayant perdu une partie, une seule, je m'arrêtai net, bravement, me disant que la fortune m'abandonnait et qu'il ne fallait pas aller plus loin. J'avais raison.

Et me voilà, cousu d'or, les poches et le gousset pleins, revenant à l'Hôtel de la Cour de Darmstadt. Des camarades m'enviaient. Des inconnus m'empruntaient de l'argent : « Cher monsieur, voulez-vous en nantissement mes boutons de manchette ? » Je prêtais, je prêtais, je donnais. Comment jamais épuiser mon trésor ?

Je n'avais pas même compté mon gain, mais j'offrais déjà un voyage aux bords du Rhin à deux de mes confrères. Puis j'écrivais à mes parents que j'avais joué, par hasard, horriblement gagné, mais que de ma vie je ne jouerais plus. *Never ! Oh ! never more !*

J'établissais déjà la liste de tous les bibelots, verres de Bohême, faïences rares ou vieux tableaux, que j'allais rapporter aux miens. Et ma fortune placée dans mon tiroir bien fermé à clef, j'allais, allègre, fredonnant des airs, me promener à l'Alte Schlosse et aux environs jusqu'au soir.

Hélas ! le soir vint. Il y avait comédie dans la grande salle Louis XIV, au théâtre. On y jouait *La Joie fait peur*, avec Régnier, et les cheveux blonds cendrés de Mlle Emilie Dubois étaient de la partie. J'entrai dans la salle de théâtre. Le rideau élégant n'était pas encore levé. Je regardai le plafond de Mazerolle, les bustes du grand-duc de Bade voisi-

nant avec ceux de Rossini, d'Auber, de Mozart et de Beethoven aux sourcils froncés. Puis, machinalement, puisque *La Joie fait peur* ne commençait pas, je sortis, prenant le frais, et machinalement aussi j'entrai à la Maison de Conversation, toute proche.

Un simple coup d'œil à la salle de jeu !

Et pour faire passer le temps, un simple louis jeté au tapis. Un louis, ce n'est pas une affaire, pour un jeune voyageur devenu financier par un sourire de la fortune. Voilà le louis joué, perdu. Un second louis pour rattraper le premier. D'autres louis pour regagner ces deux premières pièces d'or que le râteau du croupier m'a enlevées !... Dix louis, vingt louis, que sais-je ? Tout ce que j'ai sur moi !

— Est-ce bête, est-ce niais, est-ce absurde d'avoir perdu ce qu'on avait gagné !

Je tâte mes poches. Elles sont vides. Oui, mais il y a là-bas, à l'hôtel, dans un tiroir, d'autres louis qui sont comme les cartouches d'un nouveau combat contre la banque. L'hôtel n'est pas très loin. J'y vais. Je prends une partie de mon gain. Il faut bien garder des réserves. Une poire pour la soif. Et je retourne à la salle de jeu pour rétablir la bataille, rentrer, comme on dit, dans mon argent ! Ah ! bien oui ! En trois minutes, tout est risqué, perdu, raclé !

Est-ce possible ? Non, il ne sera pas dit que je me suis laissé reprendre ce que le sort m'avait donné !

Je retourne à l'hôtel, je prends dans le tiroir ce qui y reste et je retourne au feu.

Ce ne fut pas long. Mon dernier louis s'enfuit

devant moi avec une rapidité terrible ! Et je sortis navré, rentrant au théâtre pour me consoler avec les cheveux blancs de Régnier jouant le vieux Noël et les cheveux blonds d'Emilie Dubois. Trop tard ! *La Joie fait peur* était jouée, le rideau baissé. Je rentrai dans ma chambre d'hôtel, le cœur et la poche vides.

Et le lendemain elles me parurent plus sombres, les allées de la Forêt-Noire où je promena ma mélancolie, appelant en vain à mon aide les faciles et inutiles ressources de la philosophie.

— Résigne-toi !

Eh bien, non, je ne me résignais pas ! « Imbécile ! Imbécile ! » Et je comptais et recomptais tout ce que je perdais de vieux bibelots, de verreries et de vieux tableaux que je m'étais promis d'acheter le long des bords du Rhin, près des vieux burgs chantés par Hugo !

La chance, qui m'avait quitté, me gardait du moins une consolation inattendue. Un de ces inconnus à qui j'avais prêté quelques louis — celui qui m'offrait de me donner des boutons de manchette en gage — me rapporta 200 francs en me disant, joyeux :

— Vous m'avez porté bonheur ! Je me suis *refait* !

Et ce petit sparadrap posé sur la plaie de ma défaite me permettait du moins, avec les débris du gain, dont je n'avais joui — platoniquement — que pendant quelques heures, de faire ce voyage aux bords du Rhin que je m'étais promis, que j'avais offert à d'autres !

Voyage devenu économique et mélancolique. Le joueur de Regnard a de ces songeries à la Sénèque.

Je me jurai d'ailleurs de ne plus jouer de ma vie. J'ai tenu parole. Je n'ai jamais touché une carte. Le bridge m'est un alcoolisme inconnu. J'ai eu, pour mon premier jour de jeu, la chance de perdre. Cette favorable leçon du sort m'a suffi.

Et je me revoyais devant mon numéro 5 de collégien, hier, en contemplant l'affiche, un peu ironique à Paris, l'affiche du cinquantenaire des courses de Baden-Baden (1858-1908).

XXVI

A propos d'une exposition de jouets. — La philosophie du joujou. — Ce que voient les enfants et ce qu'ils ne voient pas. — Aéroplanes et dirigeables. — La conquête de l'air prétexte à la conquête de la terre. — Le rêve du passé. — La réalité dans l'avenir.

18 Septembre.

M. Franc-Nohain, qui est un poète subtil et charmant et un moraliste au jour le jour très spirituel, demandait hier pourquoi le jury nommé pour juger les résultats et récompenser les inventions du concours Lépine n'était point, puisqu'il s'agit de jouets, composé de quarante enfants au lieu de quarante personnes graves. Gavarni eût répondu à M. Franc-Nohain que depuis longtemps « il n'y a plus d'enfants » ; mais lorsqu'il s'agit de jouets, tout le monde garde plus ou moins cette « âme enfantine » que réclame le poète lorsqu'il s'agit des jurés de ce concours annuel, une des plus ingénieuses et des plus utiles inventions de notre préfet de police. Les jouets, en effet, ne sont pas seulement faits pour les enfants, ils sont aussi destinés aux parents et surtout aux grands-parents dont ils sont à la fois la « tranquillité » et l'effarement.

Le vieillard s'amuse de l'alphabet ou du chien sauteur, du cerf-volant, du diabolo ou de la poupée de ses petits-enfants. Il y a entre celui qui va quitter la vie et ceux qui y entrent — en débutant d'abord ravis — une camaraderie touchante, un peu mélancolique. Le crépuscule veut se donner là des couleurs d'aurore, et en conduisant Georges et Jeanne au Jardin des Plantes, un Victor Hugo s'amuse des puérilités des petits, qu'il recueille comme s'il s'agissait des vers du Dante. J'aurais plutôt demandé, contrairement à l'opinion de M. Franc-Nohain, que le jury du concours Lépine fût composé de grands-papas, et par amour de la justice distributive, de grand'mamans, ce qui eût été du très bon féminisme.

Les enfants savent bien en effet ce qui les amuse, mais ce sont les parents qui, eux, savent le mieux inventer ce qui peut divertir les petits. Il est certain que ce sont des pères, et qu'ils doivent songer à leurs petits, ces ingénieux bimbelotiers parisiens qui inventent, pour la plus grande joie des bambins, ces joujoux dont la curiosité, la variété étonnent même les savants. Je me rappelle avec quelle attention pleine de surprise admirative un maître ingénieur, M. Gustave Canet, étudiait, l'an dernier, le mécanisme d'un jouet représentant un clown grimpant en spirale jusqu'au sommet d'un mât, où il surgissait enfin, triomphant, sur une boule qui s'ouvrait ensuite comme les pétales d'une fleur. Et l'inventeur des canons qui portent son nom admirait tel canon minuscule imaginé par quelque petit fabricant en

chambre de la rue des Gravilliers et apportant d'instinct à la balistique un progrès inattendu.

Il y a des gens de génie parmi ces chercheurs de jouets nouveaux, comme il y a dans le « cimetière de village » des « Milton ignorés et sans gloire ». Ecoutez ces inventeurs à qui M. Lépine aura donné un peu de renommée passagère et quelques récompenses : vous croirez parfois avoir affaire à un Balthazar Claes, d'autres fois à un Edison au petit pied. Ce ne sont pas les enfants, chers petits bénéficiaires des recherches d'autrui, qui pourraient calculer ce qu'a coûté de peines et de veilles le joujou mécanique qu'un camelot quelconque fera mouvoir sur le trottoir d'un boulevard parisien. Il faut que quelqu'un comprenne, compare, prononce.

Mais tout de même l'esprit des enfants suit très naturellement le courant, et ses préoccupations sont celles de tous les chasseurs d'inventions nouvelles. L'automobilisme et l'aviation forment le fond même de l'art du jouet en septembre 1908. Le garçonnet qui court dans le jardin rêve de dirigeables tout comme le comte Zeppelin, M. Farman, M. Blériot, M. Archdeacon, le capitaine Ferber ou M. Wright. L'humanité, quand elle ne fabrique pas des bombes, obéit à la loi de nature et « regarde en l'air », comme il est dit dans le poète latin et dans la chanson des *Cloches de Corneville*. Et l'enfant fait comme les hommes.

Présentement, tout est au Dirigeable. Dans les fêtes populaires, à Saint-Cloud, où les mirlitons légendaires ne rendent plus que des sons étouffés par

les sifflets des machines à vapeur, les vieux chevaux de bois sont — telle la lanterne magique, « pièce curieuse », est débusquée par le cinématographe — remplacés par des ballons qu'enlève une roue ou par des aéroplanes tournant en rond dans les airs. Monter en « dirigeable » au son d'une musique foraine, voilà aujourd'hui le plaisir des Parisiens en vacances ; et j'ai vu — spectacle digne du vieux Paul de Kock ou de la noce de *L'Assommoir* — une mariée en robe blanche et le marié et les garçons et les demoiselles d'honneur et les grands-parents, pères, mères, oncles et tantes, et les invités de blanc cravatés, tournant, tournant, là-haut, loin de terre, et faisant la joie des spectateurs amusés par ce vaudeville inattendu : *Une noce en aéroplane !*

Signe des temps : le petit Français d'autrefois, lorsqu'on lui demandait quel joujou il fallait choisir pour sa fête ou ses étrennes, répondait : « Un fusil, un képi ou un sabre ! » C'était le temps où la suprême joie pour un jeune boy consistait à sortir habillé en zouave. Le costume marin a remplacé la veste africaine, et c'est encore une façon de préférer le voyage à l'aventure qui substitue là le vêtement du matelot à l'uniforme du soldat. Le petit Français ne tient plus à être pris pour un enfant de troupe. Il a encore le goût des armes (on n'est pas Gaulois et fils de Gaulois pour rien), mais il a surtout la passion de l'aviation. Il a vu, sur la crête des arbres, là-haut, passer, avec des bruits de roues, des grincements d'obus, ces énormes cétacés qui sont comme les poissons volants de l'air. Il a rencontré de ces

machines bizarres dans les romans de Jules Verne et les dessins de Robida. Ses jouets favoris, ce sont les ballons, les bateaux, les « plus lourds que l'air », et lui aussi, comme la « plus grande Angleterre » et la « plus grande Allemagne », n'a qu'une préoccupation : l'empire des mers sur le bassin des Tuileries, la conquêe de l'air du fond de la pelouse de son jardin.

Et ce sont les aéroplanes qui ont attiré l'attention dans ce Salon Lépine, le vrai Salon d'automne pour les petits ! Générations nouvelles, générations de petits ingénieurs et de petits aviateurs. Pour les fillettes, l'instinct maternel les laisse toujours fidèles à leurs poupées. Il y aura toujours, il y a déjà une petite mère — et même une petite femme — dans la petite fille. Mais elles aussi, ces fillettes, se préoccupent des dirigeables, parlent d'y monter, n'ont pas peur, et chantent la chanson de Planquette :

Je regardais en l'air !

Ne voyons pas surtout dans cet amour effréné de l'enfant pour les inventions aérostatiques et sa tiédeur apparente pour les képis et les sabres une manifestation d'une sorte d'antimilitarisme précoce. Les enfants joueront toujours au soldat tant que les hommes joueront au jeu de la guerre, ce marivaudage sinistre qui, s'il est parfois le jeu du hasard, est le contraire de celui de l'amour. Mais ils subissent, ces enfants, l'influence de nos préoccupations quotidiennes, et le monde moderne, si mal dirigé parfois, étant en quête de dirigeables, l'en-

fant rêve d'automobiles, de ballons, de machines, et les noms des aviateurs célèbres lui sont aussi familiers que dans nos premières années ceux de Lamoricière ou d'Abd el Kader.

Un de ces aviateurs vient de mourir inconnu, un très brave homme, ébéniste de son état, nommé Gille, et qui, m'écrit Nadar, fut un des premiers aéronautes improvisés partis du camp de la place Saint-Pierre-de-Montmartre pendant le siège, pour notre service postal : un de ces dévoués « sans gloire » dont je parlais tout à l'heure. Il fut de ceux qui, avec Nadar précisément, utilisèrent l'espace, le libre éther, eût dit Hugo, que les Allemands nous disputaient encore à coups de fusil. Les petits enfants d'aujourd'hui, pas plus que leurs pères, ne savent le nom de ce bon citoyen, « garde national de l'air ». Je le note ici : Gille, et lui donne un souvenir.

Et puisque j'ai parlé des enfants, — l'enfance, cette patrie en bourgeon, — il y a longtemps que je veux faire une observation, qu'on trouvera peut-être inutile ou maussade : n'y a-t-il pas dans les images, les amusantes images en couleurs mises sous les yeux des petits pour les divertir, une certaine inconscience de la part des dessinateurs, des éditeurs et des parents ; et l'imagerie populaire, celle d'Epinal ou d'ailleurs, n'est-elle point faite pour donner aux petits le goût et l'idée de la malice, sous prétexte de leur donner des leçons de morale ?

Je m'explique. Il est bien certain que les honnêtes imagiers d'Epinal n'ont pas à subir le reproche

qu'adresseraient à d'autres les membres de la Ligue contre la licence des rues. Il ne s'agit pas ici de pornographie le moins du monde. Il s'agit d'amusement, et l'imagerie amuse surtout avec les petits méfaits, les inventions inouïes des enfants terribles. Un artiste américain ou anglais conte du bout d'un crayon alerte et depuis quelques années les aventures de ce Buster Brown, qui chaque dimanche fait par ses malices la joie des jeunes lecteurs du *New-York Herald*. J'ai déjà signalé les exploits de master Buster Brown, proche parent ou camarade du *Petit Bob* de Gyp. Indiscipliné, cherchant quelle bonne farce il pourrait faire, renversant les malles, perçant les tonneaux de vin, barbouillant les portraits de famille, allumant des pétards et faisant partir des fusées dans le salon, ou lâchant son chien dans les jambes des voyageurs de tramway, ce Buster Brown donne aux petits enfants des deux mondes le plus amusant des mauvais exemples. O pauvre vieille *Morale en action*, vénérable duègne ! *La Malice en action* de maître Buster te remplace avec avantage !

Et quand le logis s'emplit de cris, lorsque de petits sauvages échappés dans l'appartement se roulent sous les fauteuils, et grimpant sur les cheminées risquent de renverser les pendules, ou charbonnent des moustaches aux lèvres des bustes maternels, la réponse est toute prête, triomphante et claironnante :

— Que fais-tu, petit malheureux ? Tu nous casses la tête et tu vas te casser les jambes !

— Moi ? Je joue à Buster Brown. C'est moi qui suis Buster Brown !

Et l'imagerie populaire, l'image coloriée à un sou, multiplie à des milliers d'exemplaires non pas l'histoire de Buster Brown, réservée à des lecteurs choisis, mais une infinité d'histoires d'autres petits Buster Brown, qui, sous des noms divers, apprennent aux enfants tout à fait charmés l'art de lâcher des chiens contre des vieillards, d'attacher deux moutons l'un à l'autre par la queue ou de faire noyer dans un bassin des poulets et des canards après les avoir plumés tout vivants.

J'ai là une quantité de ces images qui toutes renouvellent à la française les exploits de l'Américain Buster Brown. C'est le petit Colin Tampon qui est si méchant qu'il en devient bossu. (Oh ! la morale intervient toujours au dénouement et la malice est toujours châtiée, comme dans *Cartouche ou le Vice puni*, mais l' « exemple » est donné et les inventions du petit drôle sont plus attirantes que la morale.) C'est ce « polisson d'Oscar » qui se plaît à faire tomber, en poussant les pauvres femmes, les paquets de linge que les blanchisseuses portent sur leur tête ; qui attache une chèvre à la voiture d'un meunier, enchanté des bêlements de l'animal et de la colère de l'homme ; qui sonne les cloches d'alarme pour appeler les pompiers, accourant en hâte parce qu'ils croient à un incendie. C'est Ernest l'Espiègle qui met les sabots du jardinier dans le pot-au-feu maternel, déniche les œufs du poulailler, remplace dans les paniers de la cuisinière le lapin par un chat ; c'est M. Paul qui renverse l'étalage du marchand de marrons, attache des os de poulet aux son-

nettes, veut essayer à distance de noyer les abeilles de la ruche ; c'est André le Farceur qui enlève la chaise où le visiteur va s'asseoir, court dans les ruisseaux fangeux pour éclabousser les belles dames, coupe la corde du chien qu'une pauvre vieille douairière tient en laisse, jette dans le bassin aux poissons rouges des graines empoisonnées, enduit de poix les bancs où viennent s'asseoir les promeneurs solitaires. Toute la gamme des méfaits, cette imagerie enfantine l'enseigne et l'illustre de ses dessins polychromes.

Sans doute, encore une fois, la comédie finit toujours sur quelque châtiment vengeur : le pain sec, la privation de dessert, le cachot noir, l'apparition terrifiante du gendarme ou du préfet. Mais ce dénouement n'efface point l'impression délicieuse des mille et un tours joués par les Bob, les Bobette et les Buster Brown de la vie contemporaine.

Les espiègles sont condamnés au pain et à l'eau. Soit. Mais avant l'intervention du père Fouettard ou du garde champêtre, quelles bonnes farces ils ont faites à l'autorité ! Quelles peurs, quels gestes éperdus chez les victimes ! Quels éclats de gaieté ! Comme on s'est amusé et que ces Ernest, ces André, ces Paul et ces Oscar, ces Buster Brown de race française, sont heureux d'avoir pu si longtemps braver les défenses paternelles ! Puis quelles tentations pour ces éternels imitateurs que sont les enfants, à quelque race d'ailleurs qu'ils appartiennent ! Il est si agréable de goûter au fruit défendu — qu'il soit américain, anglais, italien ou parisien !

A la première alerte, — si l'on s'aperçoit que le chocolat est dévoré, le gâteau entamé, la farine ou le sel renversé, — celui qu'on va gronder a sa réponse toute prête, inévitable, irréfutable :

— J'avais vu ça sur les images que tu m'as données !

Contagion de l'exemple ! Les héros de l'espièglerie font rire — ils ont même le charme des mauvais sujets, ces petits don Juan de l'escapade — et on pourrait leur adresser le reproche que les Japonais font, paraît-il, à Molière : ils se moquent de l'honnêteté, et les fourberies des Scapins de dix ans sont pour l'enfance quelque chose comme l'école de la malice. La malice, ce n'est pas encore le mal, mais c'en est pourtant la miniature.

Me voilà bien prudhommesque sans doute, à propos de joujoux et d'imagerie d'Epinal. C'est qu'il est en toutes choses une philosophie et un enseignement. Il est certain que les enfants se moquent (ils ont raison) de la philosophie du jouet et ne voient pas tout ce que nous apercevons dans une image ou dans un joujou. Ils vont à ce qui leur plaît, ils choisissent ce qui les tente, ils préfèrent ce qui les amuse. Et s'ils faisaient partie du jury des jouets, ils ne chercheraient pas à savoir si celui-ci est utile et celui-là nuisible. En principe même et instinctivement, ils courent à ce qui, sous prétexte de divertissement, représente un péril. Leurs préoccupations suivent d'ailleurs l'actualité. Ce sont des chroniqueurs en action, ces babies et ces boys. Ils se passionnent pour ce dont on parle.

Dans les allées des Champs-Elysées, dans les jardins du Luxembourg et des Tuileries, ce n'est pas seulement au spectacle de Guignol ou aux promenades de la voiture aux chèvres que se presse le public enfantin, c'est à l'organisation d'un voyage au pôle Sud. On joue « à Charcot ». On emporte des malles, des appareils photographiques, des phonographes ; on ignore ce qu'est le pôle Sud, mais on y va, puisque d'autres y vont. Il y a une âme de Gulliver ou de Robinson Crusoé dans toute âme d'enfant. Le mystère attire les petits. Ils disent aussi : *Pourquoi pas ?* eux qui demandent si souvent le « pourquoi » des choses.

Et par une corrélation en quelque sorte mathématique, leurs rêves puérils concordent exactement avec les avides recherches des hommes. Ils font de la science et aussi de la politique sans le savoir.

Par exemple, ils ne se doutent point, ces enfants, que ces dirigeables qui les attirent et dont ils sont entichés comme l'univers tout entier, ne sont pas plus destinés au divertissement et au bonheur des humains que ces torpilleurs et ces sous-marins qui figurent aussi parmi leurs jouets mécaniques à la mode.

— Je veux un torpilleur !

— Achète-moi un dirigeable !

Cela semble tout simple. En réalité dirigeable et torpilleur sont des instruments de mort tout comme le sabre et le fusil, dédaignés par les enfants et autrement périlleux et douloureux. Car le beau rêve de Hugo, déclarant à Nadar qu'en supprimant les

frontières, les douanes, les bornes, les barrières entre les nations, l'aérostat supprimait en même temps la guerre, la haine, les rivalités, — ce beau rêve est en effet un simple rêve et prendrait au besoin la forme d'un cauchemar. Car c'est pour tuer qu'on fabrique ces poissons volants et ces libellules géantes. Ces conquêtes du progrès sont des instruments de guerre.

Tout dirigeable présentement est dirigé contre quelqu'un. Quel est le premier mot du comte Zeppelin apprenant l'accident survenu au *Parseval*, du major Parseval :

— C'est dommage ! Il y avait là une admirable machine de guerre !

La conquête de l'air a surtout pour but la conquête de la terre. Ce mot, *l'air*, est l'étiquette. L'étiquette recouvre une réalité : le massacre. C'est fort gai. Et c'est sinistre.

Et ce terrible rêve de la guerre dans les airs et par les airs ne date pas d'hier. Depuis ce que Nadar, apôtre du plus lourd que l'air, appelle la *sublime et détestable* découverte des frères Montgolfier, les hommes, carnassiers épiques, n'ont qu'une idée : appliquer l'invention des savants à l'égorgement, à l'écrasement de leurs semblables. Quelle tentation, songez donc : la pluie de feu, le volcan volant, le carnage tombant du ciel comme la manne autrefois !

Une armée en marche surprise par des torpilleurs aériens ; l'aéroplane versant comme un arrosoir le fer et le plomb sur les bataillons éperdus : voilà le

noble résultat que poursuivent ces bienfaiteurs de l'humanité. Les frontières sont effacées, biffées d'un trait. Mais l'espace, le libre espace appartient au meilleur, c'est-à-dire au plus meurtrier des dirigeables. La mort par l'aéroplane, vive le progrès !

Et je le répète, voilà longtemps que le cerveau humain s'hypnotise sur ce problème : la guerre aérienne !

Il y a cent quinze ans, dans la séance de la Convention nationale du 25 janvier 1793, Second déclarait qu'après avoir tâché de servir sa patrie par ses principes politiques et par ses écrits, il voulait essayer de lui être utile « par ses découvertes dans une invention qui peut devenir extrêmement utile pour la liberté ».

Quelle invention ?

« Je veux parler, dit-il, des machines aérostatiques. Je crois avoir trouvé le secret de les diriger à volonté. Comme mes moyens exigent de longs développements et que je veux ménager les moments de la Convention (on va discuter le procès de Marie-Antoinette et la situation de Tronçon-Ducoudray et de Chauveau-Lagarde), je demande que vous me donniez deux commissaires pour examiner mes découvertes. »

La Convention nomme alors Guyton de Morveau et Fourcroy, mais je ne vois pas en feuilletant le *Moniteur* ou la *Gazette nationale* que ces deux savants aient, par la suite, donné leur opinion sur les « machines aérostatiques » de Second et j'ignore même si ces machines étaient des ballons.

L'année précédente, le dimanche 6 mai 1792, un « physicien aéronaute », dont on ne nous dit point le nom, avait écrit à l'Assemblée nationale en lui offrant de construire « des ballons qui contiendraient deux cents hommes et porteraient des pièces de 48 livres de balle et des munitions dans tous les pays de l'univers ».

O fraternité des peuples !

« La proposition de ce particulier (*sic*) est renvoyée au bureau des arts », déclare la *Gazette*.

Cet aérostat changé en fortin eût été plus périlleux, sans nul doute, pour les deux cents hommes que pour l'ennemi. Mais on voit par là combien la préoccupation publique tendait déjà à faire de l'aérostat une arme de guerre, — ce qu'on veut tenter, ce qu'on va peut-être réussir avec les dirigeables d'aujourd'hui.

Lorsque Garnerin, après un accident au jardin de Biron, s'éleva en ballon muni de parachute, le 2 brumaire an VI, dans le jardin de Mousseaux, le soir, puis alla tomber — le parachute déployé — dans la plaine de Clichy, il fut acclamé, et les inventeurs ne rêvèrent plus que de se précipiter sur l'ennemi en parachute. Le citoyen Thirolier, physicien, offre un mois après l'expérience de Garnerin de « construire » un « camp portatif » et une montgolfière assez vaste « pour enlever et transporter au sein de l'Angleterre l'armée qui doit en faire la conquête ». Nous sommes là en 1797. Le citoyen Thirolier, s'il avait pu s'endormir du sommeil d'Epiménide et se réveiller aujourd'hui, serait bien sur-

pris si on lui parlait de l'entente cordiale et si on lui disait qu'en fait de conquêtes Anglais et Français ne songent qu'à leur conquête réciproque. A quoi bon les *camps portatifs*, qui un siècle après deviendraient volontiers des salles de banquet portatives ? — les toasts y remplacent les cris de guerre et les caisses de champagne les tas de boulets ramés ?

Encore une fois, les enfants et les fabricants de jouets pour les petits n'y voient pas si loin lorsque les uns inventent des submersibles minuscules ou des mitrailleuses lilliputiennes dont les autres profitent en s'amusant. La philosophie un peu pessimiste du jouet échappe aux petites têtes blondes. Mais si Nietzsche vivait et voyait passer ces machines volantes au-dessus de son front touché du doigt de la folie, peut-être retrouverait-il un éclair de raison pour jeter un de ses cris de prophète navré et n'y verrait-il que des chauves-souris funèbres battant l'espace de leurs grandes ailes, des anges de mort, une chasse volante comme en entendent, dans les nuits noires, les paysans effarés.

D'ailleurs, en dépit de Nietzsche et des pessimistes et des prophètes de malheur, le fait est là : les aéronautes vont conquérir l'espace — le désert aérien — comme les explorateurs ont conquis le désert de sable. Ces petits enfants pour qui M. Lépine a institué son concours de jouets iront peut-être en aéroplane aux prochaines expositions universelles à Tokio ou à Honolulu.

Et ils ne s'en étonneront pas plus que de leurs

joujoux de zinc et de leurs autobus portatifs. Saluons les conquérants de l'air et souhaitons seulement que là-haut ils ne pratiquent vraiment dans l'azur que la pénétration pacifique.

XXVII

Un désastre parisien. — A quoi tient la vie de Paris. — S. M. le Court-Circuit. — Un souvenir du canon du Palais-Royal. — Le progrès par l'accident. — Michelet et les maisons en bois. — La philosophie de Michel Cervantès. — Le choléra. — N'en parlons pas ! — La presse et son devoir. — M. de Bülow. — Ce que peut un mot.

25 Septembre.

A quoi tient-elle, cette vie de Paris, si subtile et raffinée, cette vie facile pour les uns, dure pour les autres, pour tous ardente, attirante, captivante, cette vie d'art et de labeur, de jouissances et de fièvres ? A quoi elle tient ? Tout le monde a dit le mot : à un fil. A cet éternel inattendu qui s'appelle l'accident. A la facétie d'un syndicaliste ou à l'étincelle d'un court-circuit. Le court-circuit, danger constant, imprévu terrible, maître de l'heure, depuis que nous avons logé, emmagasiné, emprisonné pour l'utiliser, cette force redoutable : l'électricité !

L'électricité, autant dire la foudre. Il est glorieux pour l'homme d'avoir asservi l'éclair et le tonnerre. Mais le tonnerre reste latent, et à ses moments perdus, l'éclair se rebiffe. Difficiles à surveiller, ces captifs s'évadent tout à coup, tout d'un coup, et les

brèches qu'ils font aux murailles de leurs prisons sont terribles. Un court-circuit et voilà toute la vie d'une ville immense modifiée, entravée, tout un progrès biffé brusquement comme d'un coup d'ongle. On était habitué à ces communications rapides (je dis rapides pour la forme). On s'irritait parfois de ces appels énervants qui troublaient les quiétudes et poussaient aux irritations et aux gros mots. Mais on savait qu'après tout un progrès se paye par un ennui et qu'on ne peut bénéficier de ce miracle — la conversation à distance, la voix d'un ami à portée de l'oreille, au bout d'un fil — sans un peu de cette vertu que nos contemporains pratiquent de moins en moins, la patience. Une étincelle jaillit, une gerbe de feu, un court-circuit, Sa Toute-Puissance le Court-Circuit, et voilà le miracle supprimé, les négociants, les journaux, les théâtres, les spéculateurs et les amoureux, les donneurs d'ordres de Bourse ou de rendez-vous d'amour, tout le monde, — tous les mondes — privés de ce téléphone maudit qui, devenu indispensable, est encore un des plus merveilleux multiplicateurs de l'existence humaine que la science ait inventés.

Alors, quel désarroi soudain ! Quel réveil pour ce Paris habitué à ses sonneries électriques ! Imaginez une fourmilière que vient de démolir le coup de pied d'un enfant. C'est un effarement, une course éperdue. Plus de téléphone, quelle stupéfaction ! Et comme on s'habitue vite aux facilités des inventions de ceux de nos semblables qui se creusent la cervelle pour autrui !

Je crois bien que c'est un vieux chroniqueur assez oublié, Eugène Guinot, qui écrivit, une fois, une page charmante, digne d'un Sterne ou d'un Addison, sur le grave événement qui agita Paris durant tout un jour au temps lointain de Louis-Philippe. Ce jour-là, le canon du Palais-Royal — partant à midi exactement au moyen de la lentille de verre qui mettait le feu à un morceau d'amadou communiquant avec la poudre (ô temps préhistorique des canons à boulets pleins !) — le canon du Palais-Royal, oublié par le gardien « chargé de le charger », ne partit pas ou partit en retard, et la perturbation fut grande parmi les Parisiens habitués à régler leur montre sur ce moniteur officiel de l'heure de midi.

O les rendez-vous manqués ou avancés ! L'amant regardant sa montre et se hâtant vers la bien-aimée, puis se heurtant au mari non encore sorti et stupéfait de la visite ! Trop tôt, Roméo ! Les comédiennes en retard à la répétition ! les diligences ne partant pas à l'heure ! Les banques trop vite fermées ! Les recors ne sachant plus, pour arrêter les gens, la minute exacte où finit leur pouvoir ! Tout un incroyable trouble brusquement apporté dans la vie parisienne, des séparations, des ruines, des procès, des duels causés par quoi ? — par cette catastrophe imprévue, comique et épouvantable à la fois : le canon du Palais-Royal qui n'est point parti à midi précis !

Il y a entre le désordre produit par le mutisme de ce pacifique petit canon et le désastre causé par l'in-

cendie de la rue Gutenberg toute la différence qui existe entre le Paris du temps d'Eugène Guinot (il signait Pierre Durand) et le Paris d'aujourd'hui. La vie contemporaine rend tout naturellement plus considérables les catastrophes, puisqu'elle fait les choses plus colossales. L'homme « fait grand ». Le malheur aussi.

Toute une cité, toute une nation — et en vérité, les intérêts des autres nations — ont pour centre, pour cœur, si je puis dire, ces grands bâtiments où tant de fils à la fois forment comme le point d'intersection des pensées d'un univers. Cela est merveilleux, ce croisement des fils électriques qui semblent en quelque sorte les fibres d'un gigantesque système nerveux. Je dis le cœur de la cité. Non, c'en serait plutôt le cerveau, un cerveau toujours excité, surexcité, *attaqué*, puisque c'est le terme spécial, par les appels incessants de milliers de volontés, d'appétits, de curiosités, d'impatiences. *Allo ! allo !* Réponds, cerveau ! Vibre, cerveau ! *Allo ! allo !* — Aujourd'hui une étincelle, une simple étincelle a tout détruit, tout brûlé, tout supprimé, tout anéanti ! — Après *Allo ! allo !* c'est *Hélas ! hélas !* comme après l'*Agésilas* de Corneille.

Quand, de loin, dans la nuit, au-dessus de Paris couché à l'horizon, là-bas, derrière les marronniers du jardin, au-dessus de la masse d'arbres des collines, j'ai aperçu la lueur étrange, le dôme sinistre, l'espèce de calotte rouge qui s'arrondissait dans le ciel, j'ai songé, pris par l'angoisse, à cette autre lugubre lueur couleur de feu de forge, qui de-

vant mes yeux s'ouvrit un jour de mars, formidable. Rien de plus affreux que l'incendie. Et rien de plus effrayant que ce court-circuit, que des précautions peuvent combattre sans doute, mais qui, dans un éclair, passe à travers la chevelure des fils comme ces étincelles de feu qui sortent des toisons d'animaux électrisés.

Le court-circuit, notre ennemi et notre maître !

A quelque chose sinistre est bon. M. Barthou et M. Simyan vont travailler, n'en doutez pas, à nous donner un matériel téléphonique et un service dignes d'une grande ville comme Paris. Ils ont déjà commencé avec une énergie remarquable. En vérité on était un peu humilié lorsqu'en sortant de France on entendait les étrangers, fiers de leurs façons de procéder, dire :

— Comment ne faites-vous pas de même chez vous ?

Le public réclamait. Oui. Mais chez nous, il y a entre le peuple et le public une différence.

Le peuple se révolte quelquefois.

Le public se résigne toujours.

Et le court-circuit est intervenu, posant la question de façon redoutable et poussant au progrès par la ruine. C'est une méthode comme une autre. Michelet admirait fort ces Américains qui vivaient en son temps — et vivent peut-être encore — dans des cités construites en bois. Au bout de quelques années de service, jugeant qu'il les fallait assainir et reconstruire sur de nouveaux systèmes, ils brûlaient leurs logis sans façon et en élevaient d'autres, pour

les purifier de même, plus tard. Le progrès par la flamme. La méthode est un peu bien radicale. Mais quand le sort a prononcé il faut du moins profiter de ses leçons.

« Et la lumière fut ! » dit l'inscription mise au socle de la statue de Gutenberg, à Strasbourg. Le désordre qui a épouvanté Paris dimanche et montré une fois de plus, avec le courage de M. Lépine, le dévouement de nos pompiers — sans parler du ministre, qui est allé au feu comme il descendit dans la mine, — cette douloureuse épreuve permettra d'écrire bientôt :

« Et le progrès fut ! »

Mais quelle ironie lorsque, nous servant si fièrement de ce beau mot de « progrès », nous voyons si souvent que la colère et la méchanceté des choses semblent nous menacer à toute heure de cette effroyable surprise : le malheur, l'hôte qu'on n'invite pas, le mauvais convive, l'accident.

Après tout, la vie humaine est vouée à cet accident, et elle n'est même, à dire vrai, qu'une succession d'accidents, son dénouement seul n'en étant pas un, puisqu'il est nécessairement attendu. Il faut se dire que toute aventure, quelque douloureuse qu'elle soit, pourrait être pire, et c'est ainsi qu'on se console, si c'est se consoler que courber le dos.

Miguel Cervantès, l'auteur de cet admirable *Don Quichotte* qui suffirait à un lecteur privé de tout autre livre, aimait fort les proverbes, ainsi que le bon Sancho, son « moi » raisonnable, le chevalier étant son « moi » chimérique et héroïque. Il disait

donc, lorsqu'on lui annonçait un malheur, la mort de compagnons de guerre, par exemple :

— *Mas se ha perdito en el Diluvio !* (Il s'en est plus perdu dans le Déluge !)

Ce n'était pas sécheresse d'âme. Le soldat de Lépante était homme de cœur. C'était résignation à ce qu'il y a d'inévitable dans ce combat quotidien qu'est la vie.

Et on se ferait une philosophie, non pas égoïste mais quasi fataliste et un peu ironique, en se disant, comme Cervantès : « Songeons au Déluge ! Tout ce qui n'est pas le Déluge n'est rien ! » Il me semble déjà voir dans la résignation de l'Espagnol aux coups du sort le sourire d'un Renan contemplant ce bas monde, attristé trop souvent, du haut de Sirius.

Le choléra, par exemple, n'est pas le Déluge, et contre lui, d'ailleurs, on construit une sorte d'arche : les baraquements à fumigations et les salles d'hygiène. Puis ne songeons point à ce visiteur et n'en parlons jamais. C'est le moyen d'éviter qu'il dépose chez nous sa carte. On sait le mot naïf de ce très brave général, qui n'eût pas reculé devant les balles et qu'effrayait le spectre vert du choléra :

— Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'il atteint plus particulièrement ceux qui en ont peur et — voilà le terrible ! — je suis de ceux-là !

La presse aurait une bonne occasion de traiter le fléau comme Villemessant traitait ceux qu'il n'aimait pas : elle devrait le condamner au silence. Le silence ! La fosse à l'oubli !

Mais allez donc obtenir d'un journaliste qu'il ne parle point de ce qu'il sait ! « Si j'étais trompé par ma femme, s'écriait l'un d'eux, je voudrais être le premier à l'imprimer ! » Si j'ai le « graphique » de la marche du fléau, comment voulez-vous que je ne le donne pas à mon journal ? La presse, en matière d'hygiène comme en matière politique, peut avoir une influence décisive. Et savez-vous bien qu'elle devient de plus en plus le pouvoir suprême ? Après le palais de l'Elysée et les établissements de l'Etat, c'est à elle que l'on songe tout de suite pour la réinstallation des téléphones. Les journaux font partie des nécessités officielles urgentes. N'est-ce pas un spectacle inattendu et suggestif que celui d'un congrès de la presse logé dans la salle où se réunissent d'ordinaire les députés allemands, et n'y a-t-il pas un je ne sais quoi de surprenant et de flatteur pour ces journalistes, n'ayant d'autre mandat que celui qu'ils tiennent de l'opinion publique, de savoir qu'ils parlent du haut d'une tribune d'où peut tomber une parole de paix ou une déclaration de guerre ?

Entre nous, c'est un peu le dialogue entre la « poudre sèche » et l' « encre fraîche ». Mais cela est significatif, et la presse voyage et parle en souveraine.

— Que de bien elle peut faire ! s'écrie le Vernouillet d'Emile Augier.

— Ça fait frémir ! répond, comme on sait, Giboyer.

M. de Bülow, chancelier de l'empire, a développé

avec infiniment de talent le mot de Vernouillet, en sous-entendant la riposte, souvent citée, du bohème. La presse ne saurait se plaindre ni de notre ambassadeur M. Cambon, ni du chancelier. On l'a traitée en grande dame. Mais est-elle vraiment aussi responsable qu'on veut bien le dire des colères et des haines qu'elle entretient, assure-t-on, entre les nations ? Les mots menaçants tombés de la plume des publicistes ne sont-ils pas des mots d'ordre murmurés à l'oreille par les hommes d'Etat ? Les *reptiles* n'ont-ils point des éleveurs qui les dressent à siffler et à mordre ?

XXVIII

Encore le Maroc. — Casablanca et les Parisiennes. — Comment Dupetit-Thouars traitait les beys du littoral. — L'affaire Pritchard. — Le général d'Amade. — Les légionnaires. — Un roman allemand : L'*Esclave blanc*. — Le général Dominé et la légion. — Marcel Jambon.— Les peintres décorateurs. — Souvenirs des Tuileries et de la Comédie-Française.

28 Septembre.

Ainsi nous n'en aurons pas fini avec ces affaires marocaines, et lorsqu'il nous plairait de penser à la pièce nouvelle ou de parler du Salon d'Automne, de Chifflart ou de *Chien-Caillou*, il nous faut encore nous préoccuper de Casablanca.

— Qu'est-ce que l'incident de Casablanca ? me demandait hier une Parisienne plus informée — comme la plupart des Parisiennes — de l'énormité des chapeaux à la mode que de nos démêlés africains.

C'est peu de chose sans doute et c'est pourtant quelque chose. C'est la preuve nouvelle d'une situation qui dissimule sous le sourire la dent toute disposée à mordre. C'est la constatation de l'état d'esprit des fonctionnaires allemands toujours prêts à

faire montre d'une autorité assez brutale. La main est peut-être gantée qui manie la matraque, mais il y a la matraque. Tout s'arrangera encore une fois, et M. Alfred Capus pourrait certainement collaborer à ce mimodrame. Il ne faudrait pas cependant que l'arrangement nous enlevât le moindre prestige. Ces braves gens, qui sont très braves, devant qui nous avons déployé notre drapeau, ne croient qu'à la force et au courage, et qui devant eux semble intimidé — par eux-mêmes ou par quelqu'un — risque fort de compromettre sa situation morale.

L'amiral Dupetit-Thouars, qui n'était pas un reître forcené, mais un savant et un charmant homme, laissait volontiers raconter une aventure de sa vie qui donne bien le ton des rapports possibles entre ces Africains, fort peu tendres à l'étranger, et les Européens. Il avait été, je ne sais à quelle date précise, en qualité de capitaine de vaisseau, chargé d'exiger d'un des beys du littoral une réparation à quelque injure faite au consul de France. Comme Dupetit-Thouars appuyait sa réclamation de canons dont la mèche était facile à allumer, le bey ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il avait été vif, et s'empressa de s'excuser avec une bonne grâce parfaite. Il invita même très cordialement le futur amiral à s'asseoir à sa table et lui réserva une hospitalité somptueuse.

— A votre place, je me méfierais ! dit la soubrette de Meilhac dans *L'Autographe*.

C'est ce que notre consul murmura tout bas au commandant en ajoutant :

— Le bey est un personnage volontiers narquois, et quand il sourira en promenant ses doigts dans sa barbe, tenez-vous en garde ! Soyez certain qu'en pareil cas il médite ou il va faire quelque malice.

— Nous verrons bien, fit Dupetit-Thouars.

Il arrive à l'heure dite chez le bey. Salutations. Salamalecs. On se met à table. Et tout à coup le pied du marin rencontre on ne sait quel corps mou étendu sur le tapis. Dupetit-Thouars se baisse alors, regarde et aperçoit là un lion étendu montrant dans une grimace ses rudes crocs pointus.

Et le sourire du maître accompagnait, soulignait celui de l'animal. En même temps, lentement, le bey se caressait la barbe.

Dupetit-Thouars ne broncha pas. Il appela son drogman.

— Mes pistolets, dit-il simplement.

Le drogman salua, fit un signe, et sur un plat d'argent, on apporta au commandant sa paire de pistolets.

— Merci.

Le marin prit les pistolets et les posa devant lui. Mais le bey, passant toujours ses doigts dans sa barbe patriarcale :

— Dis au commandant, fit-il en s'adressant au drogman, que si ces pistolets sont là pour casser la tête de mon lion, ils sont tout à fait insuffisants et parfaitement inutiles !

Alors, du tac au tac, comme en escrime, lorsque le drogman eut traduit l'avis ironique du bey,

Dupetit-Thouars, avec un sourire identique, répliqua :

— Dis à Son Altesse que mes pistolets ne sont pas là pour tuer son lion, mais pour brûler la cervelle à Son Altesse elle-même, au moindre mouvement de cet incommode tapis de pied !

Grave, un peu pâle, le drogman traduisit. On vit le sourire mourir sur les lèvres du bey qui ne caressa plus sa barbe.

— Mon lion, fit-il, est trop bien dressé pour faire à un de mes convives la moindre égratignure, mais puisqu'il déplaît on va le chasser !

Et, lent et lourd, le lion partit, obéissant comme un chien.

L'anecdote fut rapportée jadis avec cette variante : l'animal qui montrait les dents au commandant était un tigre. Mais M. John Burnton, rencontrant à Etretat l'amiral Dupetit-Thouars, et lui demandant si le récit de l'aventure était exact, l'amiral répondit en la confirmant :

— Exact, avec cette différence que mon hôte ne me fit pas la surprise d'un tigre. Non. Mon coussin vivant était bien un lion. On apprivoise parfois les jeunes lions, les tigres jamais !

Le dompteur Martin en apprivoisa pourtant, et l'un d'eux lui sauva même la vie en se dressant précisément, redoutable et résolu, contre un lion révolté. Mais, tigre ou lion, Dupetit-Thouars avait trouvé le moyen de se faire respecter de l'Africain, et je crois bien que la paire de pistolets était en pareil cas le plus sûr des arguments diplomatiques.

On ne saurait toujours l'employer, et si le temps n'est plus où les beys se divertissaient à lâcher des lions, l'heure est passée où les capitaines de vaisseau parlaient de brûler la cervelle aux Altesses. J'imagine le tolle qui s'élèverait aujourd'hui contre un marin aussi résolument facétieux ! Et je ne sais pas si le commandant Dupetit-Thouars ne serait point raillé par les journaux pour avoir ainsi répliqué à la menace où à la plaisanterie léonine de Son Altesse.

Et d'ailleurs, ne fut-il pas désavoué, blâmé, rappelé lorsqu'il prit possession des îles Marquises et, malgré Pritchard, signa un traité avec la reine Pomaré, cette reine Pomaré dont il ne reste plus qu'un nom dans un refrain de Nadaud ? On offrit une épée d'honneur à Dupetit-Thouars et la souscription ne devant pas dépasser cinquante centimes, on réunit trente mille francs pour payer cette épée qu'il refusa. C'était un soldat. En ce temps-là, nous nous heurtions à l'Angleterre. Mais aujourd'hui encore, si on leur offrait des pistolets ou des épées d'honneur, nos officiers répondraient comme Dupetit-Thouars :

— Non. Nous avons fait notre devoir, et la France ne nous doit rien !

Tout de même un peu de reconnaissance peut-être.

Et le général d'Amade aura vu que la France comprend et se souvient.

Cette histoire des déserteurs allemands s'embarquant, dit-on, avec un sauf-conduit consulaire, pourrait être, du reste, quelque chose comme l'épilogue

d'un roman qui eut du succès, voici quelques mois, en Allemagne. On pouvait voir alors aux étalages des libraires un in-18 dont la couverture, composée de nos trois couleurs, semblait former l'image d'un drapeau français et dont le titre était celui-ci : *L'Esclave blanc*.

L'« esclave blanc » (lisez le soldat de la légion étrangère) est soumis à la plus dure des disciplines, bousculé par les camarades, brutalement commandé par des supérieurs dont le romancier allemand — vous n'en doutez pas — fait des caricatures sinistres. *L'Esclave blanc* était destiné à faire campagne contre les désertions si fréquentes et tendait à montrer qu'en quittant le service de la patrie allemande, les soldats s'exposaient aux pires traitements. Et la fibre patriotique était excitée aussi par le spectacle, la mise en scène de l'existence de ce légionnaire devenu esclave et regrettant son pays, comme Mignon.

A la Légion, insulté chaque jour, appelé « sale Prussien », il ne songeait, l' « esclave blanc », qu'à une évasion, à une désertion nouvelle. Comment échapper à la chiourme ? Ah ! quels soupirs de tristesse et quels cris de colère il poussait en songeant au régiment allemand stupidement quitté ! Je cherche et ne retrouve pas ce récit que j'ai lu et dont je voudrais donner l'analyse. Qu'il suffise de savoir qu'il pousse terriblement au noir le tableau de la vie des légionnaires en Afrique. C'est moins un roman, en vérité, qu'un pamphlet contre la France et son armée.

La morale en est : « Ne désertez jamais ! »

Il y aurait à écrire le roman contraire et à chercher à savoir pourquoi l'on déserte. La légion étrangère peut être le refuge de tous ceux qui, dans leur pays, ont, pour une cause quelconque, manqué leur vie et peuvent s'en faire une autre sous un uniforme nouveau. Il y a là tous les déchets de l'existence humaine. Si l'on savait les douleurs et les secrets qui se cachent sous l'uniforme des légionnaires, on serait ému profondément. Navré aussi. C'est comme un agglomérat de tristesses anonymes. On voudrait interroger ces gens venus de tous les bouts du monde et de tous les mondes. On n'ose pas. Ce sont de vivants mystères qui passent.

— Et on peut tout leur demander, à ces légionnaires, me disait jadis le héros de Tuyen-Quan, qui les commanda. Il faut les surveiller, car la désertion est dans leur sang ; mais ce sang, ils sont prêts à le verser, à toute heure, avec une incomparable bravoure. Tout ce que peut rendre l'énergie humaine, ils le donnent.

A Camaron, au Mexique, la légion étrangère réalisa les exploits que les historiens de l'antique Grèce contèrent avec leur verve grossissante.

Le général Dominé parlait avec respect de ceux que le romancier allemand appelle, sous la couverture tricolore de son in-18, les « esclaves blancs ».

On a d'étranges surprises avec eux. Un légionnaire se sent mourir, dans le désert. Chose inattendue, il demande avec instance à se confesser. C'est

un Breton. A sa dernière heure il veut l'absolution de ses fautes. Un homme s'avance, un autre légionnaire :

— Je puis la donner, l'absolution.

— Toi ?

— Oui, moi. J'ai été... je suis prêtre.

On serait stupéfait de ce qui se cache parmi eux. Des fils de famille ruinés vont cuver là leurs folies et leurs vices. Toutes les langues, toutes les castes, toutes les inconsciences ou tous les remords dans cette fraternité d'anonymats, de tristesses et de désespoirs. On comprend que ces malheureux, à la recherche d'une paix morale qui les fuit, songent à déserter après avoir déserté. Tombés d'une déception à une autre, ils veulent redevenir libres et jettent le fusil qu'ils ont été, un moment, fiers de porter.

Ils se livrent où se livraient volontiers d'ailleurs à un petit trafic assez comique. Comme on promettait une prime à tout homme qui ramènerait un légionnaire déserteur au camp français, ils s'entendaient avec un Arabe, désertaient, revenaient au campement en compagnie du bon Arabe et — rien de plus simple — partagaient la prime avec lui. Cela rappelle ces petits Tonkinois qui se font baptiser cinq ou six fois pour recevoir des missionnaires la récompense promise aux néophytes.

Quand il n'est point question de prime, les pauvres diables qui désertent n'ont pas à compter sur la complicité des Arabes. Ceux-ci les traitent en bêtes fauves. Ils les traquent, les dépouillent et leur

coupent la tête. Il est certain que le sauf-conduit d'un fonctionnaire les rassure un peu plus que la perspective d'une chasse à l'homme dont ils seraient le gibier.

Voilà pourtant les désespérés et les déclassés qui font présentement jouer le télégraphe et tiennent en haleine les chancelleries. Les voilà, les véritables « sans patrie », les errants de la détresse humaine, les « esclaves blancs », ou plutôt, non, les chercheurs éternels de liberté qui, las de tout, revenus de tout, demandent du pain à qui en donne et, inassouvis de l'aventure, du danger à qui en promet. La vie leur semble inutile et lourde, là où ils l'ont gâchée. Ils demandent au sort une revanche. Ce sont les loups de la fable qui courent toujours et croient moins sentir le collier dans les rangs des chercheurs d'aventure.

— Nous sommes des ratés dont les fusils ne ratent pas, disait gaiement, avec un léger accent anglais, un légionnaire à quelqu'un qui l'interrogeait là-bas.

Et comme le voyageur lui demandait s'il ne lui manquait pas quelque chose, sous les palmiers :

— Si, dit-il. Le dernier livre d'Herbert Spencer, que je n'ai pas lu !

Quel lettré, quel philosophe inconnu se cachait donc sous la capote de ce soldat sans nom de la légion étrangère ?

— Eh ! mais, l'uniforme, vous l'avez porté, mon cher Jambon ? demandions-nous, l'autre jour, à l'artiste étonnant et au charmant homme qui vient de mourir.

Nous causions du passé, tandis qu'on « réglait » le décor qu'il vient de terminer, qu'il devait retoucher ce matin même, pour le premier acte du *Bon roi Dagobert*. Gai, solide, charmant, avec son beau visage de huguenot cordial, il était là, actif, toujours prêt, alerte, infatigable, la brosse au bout du bâton, le sourire aux lèvres (bien que ce sourire fût attristé depuis la mort d'êtres chers), et nous ne nous doutions guère qu'il ne verrait pas son dernier décor « en place » et éclairé comme il l'entendait.

Oui, il avait porté l'uniforme, et il était resté un soldat en son genre, solide au poste et toujours à l'heure, heure militaire. Il avait gagné sous les murs de Paris la médaille au ruban jaune que n'ont pas tous ceux qui portent le ruban rouge. Je crois bien qu'il fut alors le compagnon d'Edouard Detaille et son camarade de tranchée. Dans tous les cas, avec Georges Clairin, son vieil ami, Lalique, le créateur de tant de chefs-d'œuvre, et Detaille, Marcel Jambon avait formé comme une petite association intime, et les amis se réunissaient chez Lalique une fois par semaine, je crois, chacun confiant là ses projets, ses rêves, évoquant le passé, disant et redisant l'éternel et cher « Te souviens-tu ? » des gens qui s'aiment. On dessinait tout en causant. Clairin crayonnait des visions d'Orient, Detaille faisait galoper sur le papier quelque élégant chasseur d'Afrique, Lalique inventait un bijou aérien, montrait ses émaux, ses ailes de libellules, et Jambon parlait de quelque panorama gigantesque qu'il allait

peindre comme en se jouant — tel le superbe et sauvage décor qui frappa d'admiration les spectateurs de Béziers, lorsqu'on joua, là-bas, il y a un mois, *Le Premier glaive.*

Il faut se dire que ce sont de merveilleux artistes que ces peintres décorateurs dont les improvisations s'en vont, après avoir été acclamées, s'enfouir dans la poussière des magasins — ou sont détruites pour « faire de la place » aux décors nouveaux. On pourrait dire que ce sont les journalistes du pinceau. Leur renommée est éphémère. Et pourtant quels peintres illustres, quels artistes à la mode valent ces évocateurs étonnants de tous les pays, de tous les milieux, paysagistes, archéologues, architectes, électriciens, magiciens de l'espace et de la lumière ? A l'exposition théâtrale si bien composée par M. Georges Berger, organisateur modèle, à l'Union des arts décoratifs, il est des maquettes de décors qui valent les plus rares toiles de maîtres.

Nestor Roqueplan, qui fut directeur de l'Opéra, prétendait qu'un Parisien n'a absolument pas besoin de voyager, les peintres de décors voyageant pour lui.

— Des Variétés à l'Opéra, disait-il, j'ai fait le tour du monde en regardant des décors de théâtre !

Marcel Jambon avait dans son vaste atelier des études de Venise ou d'Espagne, de Russie ou d'Asie (rappelez-vous son panorama du chemin de fer transsibérien à l'Exposition de 1900) qui valaient des toiles de Ziem, de Sorolla ou de Verestchaguine. On était ébloui de tous ces panneaux rapportés par lui de tous les coins du monde.

— C'est ma bibliothèque ! Vous pouvez me demander ce que vous voudrez. Je l'ai là !

Et il ne se vantait pas. C'était le plus simple des hommes. Dieu sait si les exigences des auteurs ou des metteurs en scène étaient faites pour l'énerver ! Il ne s'énervait pas. Il souriait :

— Demandez-moi ce que vous voudrez !

C'était son mot. Ce peintre, je le répète, était un soldat.

Comment oublier que je lui dois une émotion de ma vie ?

C'était en 1900, au lendemain de l'incendie de la Comédie-Française. Après avoir reçu l'hospitalité de l'Opéra, nous étions sans asile. Le ministère avait obtenu de l'Odéon qu'il transportât ses comédiens et son répertoire au Gymnase et nous allions passer les ponts et jouer sur la rive gauche.

— J'aurais voulu, dis-je à Jambon, la veille même de notre exode, que le nom de la Comédie-Française figurât au fronton du second Théâtre-Français, — mais il est trop tard !

— Il est bien tard, en effet, me répondit le brave artiste. Mais avec de la bonne volonté, on peut faire bien des choses !

Il ajouta :

— L'impossible excepté !

Et en effet, c'était l'impossible. Une soirée, une nuit et une matinée qu'est-ce que cela pour tailler une planche, l'orner, la peindre, l'équiper, la hisser au haut du théâtre ? L'impossible, encore une fois, c'était l'impossible.

Eh bien, le lendemain, à midi, lorsque je me rendis à l'Odéon, où les comédiens allaient le soir jouer *Le Mariage de Figaro*, et chanter (avec quelle émotion !)

Tout finit par des chansons....

avec quel sentiment de reconnaissance pour le peintre qui avait passé la nuit à les peindre sur fond bleu, je lus ces deux mots et ces deux dates en lettres d'or :

COMÉDIE-FRANÇAISE
1680-1900

Il y avait là comme une affirmation de vitalité, une volonté de lutte, un désir de vaincre.

Et quand j'embrassai Marcel Jambon, tout heureux de ma gratitude, avec quelle cordialité franche et simple il me répondit :

— Voilà. Je suis payé. Ça fait tant de plaisir de faire plaisir !

C'est qu'il l'aimait, c'est qu'il l'adorait, cette Comédie-Française dont il était, si je puis dire, l'enfant.

Combien de fois m'a-t-il rappelé qu'étant gamin il préparait, là-haut, sous la coupole, les pots de colle de ses maîtres, Rubé et Chaperon ! Il avait eu, tout petit, l'amour du théâtre, comme cet autre artiste supérieur, M. Amable qui, enfant, figurait l'Amour — haut comme cela — couronnant au milieu des feux de bengale les amours d'Arlequin et de Colom-

bine, dans les apothéoses finales des pantomimes des Funambules.

Marcel Jambon se souvenait, un jour qu'il travaillait avec « le père Rubé », comme il disait, à une décoration pour une fête, dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries, d'avoir, tandis qu'agenouillé sur la toile tendue il brossait sa toile sans lever la tête, entendu une voix de femme lui donner très aimablement quelques avis, lui demander quelques renseignements — puis quelqu'un dire : « Voyons, laissons-le travailler ! » Et, en relevant la tête, il avait aperçu l'empereur et l'impératrice qui, depuis un moment, étaient là, amusés par ce décor qui naissait rapide, sous le pinceau du tout jeune homme.

Il me disait de Rubé, son maître :

— Il peut disparaître. Dépêchez-vous de lui demander le nouveau rideau de la Comédie. Pour peindre, avec ses plis et ses ors, un rideau de velours comme celui-là, il n'y a que le vieux Rubé !

Et, en effet, le rideau de la Comédie reconstruite fut la dernière œuvre du grand artiste. Marcel Jambon, lui, a peint, improvisé, « enlevé » en quelques jours le plafond actuel qui, tout provisoire qu'il est, est agréable et agrandit la voûte de la salle en détachant des charmilles sur un fond de ciel. Il disparaîtra aussi, ce plafond, comme disparaissent toutes choses. M. A. Besnard doit achever la composition qui remplacera l'improvisation heureuse et claire de Jambon. On a déjà vu et admiré au Salon des parties magistrales du plafond de Besnard.

Quand je pense que le pauvre Coquelin cadet me répétait au lendemain du désastre :

— A quelque chose malheur est bon ! Au lieu d'un Mazerolle, nous aurons un Besnard !

Ces derniers mois auront été cruels aux peintres, comme aux écrivains et aux savants. Eté meurtrier. Le peintre Lemeunier, qui nous avait donné entre autres œuvres un paysage magistral, celui du premier acte de *Thermidor*, M. Albert Maignan, galant homme et fier artiste, disparaissent à quelques heures de distance, et Marcel Jambon, qui fut un collaborateur si sûr et un ami si fidèle, ne sera pas là lorsque, dans un moment, nous dirons :

— Allons ! voyons le *un* de *Dagobert !* En place pour le théâtre !

Ah ! variante inévitable, nécessaire, du cri de Gœthe : « En avant par dessus les tombeaux ! (1) »

(1) Je reçois de M. Edouard Detaille cette lettre — hommage d'un ami à un ami — que je ne puis m'empêcher de citer :

Cher ami,

Oui, j'avais la plus profonde affection pour Jambon, et c'est un gros chagrin que la disparition de cet être exquis qui représentait pour moi la perfection sur cette terre.

Il ne peut exister de phrases pour dépeindre un cœur comme le sien, et je ne puis le plaindre : il a eu la mort qu'il aurait souhaitée. *Le Figaro* a donné ce matin une biographie exacte, mais un détail a été oublié.

Le père de Jambon était gendarme, et en 1870 il lui avait dit : « Tâche de rapporter la croix ou la médaille. » Et Jambon a tenu parole, il a rapporté la médaille militaire, vaillamment gagnée. — Il fut héroïque au siège de Paris.

C'est un bel artiste, qui s'en va en pleine gloire, en pleine production ; je n'ai jamais connu d'homme aimant plus le travail.

C'était une joie pour lui et pour les autres aussi. Je ne sais que vous dire, cher ami, je l'aimais tendrement et je le pleure du plus profond de mon cœur.

EDOUARD DETAILLE.

Detaille me pardonnera d'avoir publié ces lignes. Je ne sais pas de plus sincère oraison funèbre, venant d'un tel cœur et allant à un tel cœur. Jambon méritait ces affections-là.

XXIX

A PROPOS DU « CRÉPUSCULE DES DIEUX »

23 Octobre.

— Les voyageurs pour Bavreuth, à vos loges !

C'est le cri que poussait avant-hier un Parisien, dînant entre le premier et le second acte du *Crépuscule des Dieux* au buffet de l'Opéra. Ces entr'actes de l'œuvre admirable ont été la joie des amateurs d'imprévu. Voir défiler ou plutôt s'attabler tout Paris entre une menace de Siegfried et une parole de haine de Hagen, c'était un spectacle inattendu, un *cuadro* de trois soirées que pouvait entrevoir, si elle l'eût voulu, la reine Marguerite d'Italie. Tout Paris essaimé par petites tables semées de roses. Tout Paris endiamanté, décolleté, paré comme pour le bal, délicieusement représenté par tout ce qui a un nom ou un titre artistique. L'Opéra transformé en une sorte de luxueux buffet de chemin de fer où l'on s'attendait à percevoir la voix de quelque conducteur de train jeter, du seuil de la porte, des appels successifs :

— Vous avez encore dix minutes... sept minutes... cinq minutes !

C'était tout à fait nouveau et d'un pittoresque charmant. Pas une femme n'était en chapeau, et quelques dîneurs gardaient leur chapeau de soie sur la tête. D'autres, gênés par le « tube », le plantaient sans façon sur le buste blanc de quelque danseuse célèbre, et Carlotta Grisi, sur sa gaine, contemplait les dîneurs de ses prunelles mortes avec un chapeau haute-forme sur ses cheveux de marbre. Et c'était une aquarelle délicieuse sous les peintures du plafond et la lumière des lustres. Tout à l'heure, dans la salle, on avait eu ce « sombre silence et immobilité » que réclame Wagner en son prologue. Maintenant c'était le bruit des conversations, les répliques rapides, les mots amusants, les jolis rires, — le boulevard après Bayreuth. Un restaurant au Walhalla.

L'estomac, le terrible estomac, prenait sa revanche après avoir été, plus d'une heure durant, asservi par le cerveau et — ô blasphème ! — j'avais entendu tout près de moi une exquise jeune femme, aussi blonde que la blonde Gutrune, dire quand la toile se baissait sur Siegfried arrachant à Brunnhilde l'anneau de la toute-puissance :

— Et maintenant allons manger !

« Manger ! » Le mot brutal tombait parmi cette poésie niebelungienne comme le son d'un cornet à bouquin dans un concert de poètes. La vie avec tous ses appétits coupait le rêve d'un coup bref. « On va manger ! » Et l'on mangeait. Siegfried, Gunther,

roi des Gibichangs, les trois nornes et les trois filles du Rhin attendraient. L'heure du dîner était venue, et Wotan lui-même, roi des dieux, n'eût pas empêché cette poétique Parisienne de se précipiter vers le buffet.

A ce propos, je me demandais même s'il serait possible d'avancer l'heure du spectacle, comme le proposait autrefois Francisque Sarcey, et de souper au lieu de dîner, après avoir agréablement joui de quelque œuvre d'art. Il est certain que ce serait dans nos mœurs une transformation totale ; mais on a pu voir, le soir de cette répétition générale du *Crépuscule des Dieux*, que les Parisiens sont fort capables d'arriver à six heures du soir au théâtre si on les avertit officiellement que la représentation commencera exactement à six heures. Le public ne croit pas plus aux programmes des théâtres qu'aux programmes électoraux. Comme il suppose que la toile se lèvera toujours en retard, il arrive toujours en retard, par principe. Le *midi trois quarts pour une heure* des bulletins de répétition se traduit, pour les habitués des premières, par un *neuf heures et quart pour huit heures et demie*. Et c'est alors un supplice pour l'auteur qui, fiévreux, regarde, interroge la salle par le trou du rideau, de voir les loges sombres et la plupart des fauteuils encore vides à l'heure où le spectacle devrait être en train.

En réalité, les invités à la répétition du *Crépuscule des Dieux* étaient venus à l'heure dite, et si la dernière partie de la trigolie wagnérienne n'a pas commencé à la minute précise, c'est qu'il manquait

à l'orchestre si magistralement conduit par M. André Messager « un trompette ». Un trompette absent ! Un trompette de moins dans une partition de Wagner ! Le trompette est enfin venu et la fanfare de victoire a sonné. Mais encore une fois, le public était à son poste, à six heures, malgré l'encombrement des files de voitures et d'autos autour du monument de Garnier.

On m'assure que le prince de Bülow affirme volontiers que les Français, qu'il connaît bien, sont plus faciles à manier que les Allemands, qu'il gouverne. Il est certain qu'on peut, sans qu'ils grognent trop, imposer à nos compatriotes bien des petites servitudes, ne fût-ce, par exemple, que d'être inutilement parqués en des salles d'attente, dans les gares, quand ils peuvent attendre sur les quais la formation des trains ou monter dans les wagons. En art, on a pu leur faire entendre — chose difficile — qu'une salle de spectacle ne doit pas être trop éclairée pendant que la pièce se joue et que la scène est lumineuse. Les spectateurs habitués à lorgner la salle tandis qu'Hamlet médite ou qu'Andromaque pleure ont tout d'abord témoigné de la mauvaise humeur. Pour beaucoup de Parisiens, aller voir une pièce, c'est s'y faire voir. Le spectacle est à la fois pour eux sur les planches et de ce côté-ci de la rampe. On lorgne et l'on est lorgné.

Une salle dans l'ombre, où l'on n'aperçoit que de vagues taches d'une douteuse note claire — crânes chauves de spectateurs, robes blanches de spectatrices — et des lumières filtrant sous les abat-jour

de l'orchestre, quel étonnement ! Ne pas pouvoir mettre un nom sur ces visages difficilement entrevus, sur ces profils de Parisiennes transformées en ombres chinoises, quel ennui ! Les lorgnettes condamnées à rester dans leur étui tandis que le drame se déroule « entre cour et jardin », quel paradoxe ! Ne regarder que le théâtre, quelle révolution !

Nous en avons vu d'autres, il est vrai.

Mais si le lustre à demi éteint s'illumine, si la rampe donne un peu de feu, — pour éclairer les bords du Rhin par exemple, les rochers peints par ce pauvre Jambon, — vite, la salle étant moins sombre, les propos habituels vont leur train :

— Est-ce que ce n'est pas Mme X..., là-bas ?

— Si.

— Avec qui est-elle ?

— Avec Mme Z...

— Tiens ! les W... sont donc revenus ? Je les croyais à Biarritz !

Etc., etc. Je dois reconnaître pourtant que devant *Le Crépuscule des Dieux* ces propos ont été rares, à peine murmurés pendant l'œuvre puissante qui vous prend à l'âme comme une main géante vous prendrait au collet. On ne babille pas devant la mer. On regarde. On écoute la grande voix éternelle.

Et je pensais, en « écoutant », comme eût dit Delille, le silence « religieux » de cette salle, à l'accueil réservé jadis à Richard Wagner, lorsqu'il fit en ce même Opéra — ou du moins dans la salle de l'Opéra de la rue Le Peletier — représenter son *Tannhæuser*, ce *Tannhæuser* où les abonnés regrettant

le ballet absent, n'applaudirent que la marche et sifflèrent même les chiens, surtout les chiens.

La notice officielle rédigée pour le programme de ces représentations du *Crépuscule des Dieux* nous dit qu'au retour de Riga, où il s'était embarqué à Pillau sur un voilier en partance pour Londres, Richard Wagner, s'arrêtant à Paris, y tomba dans une telle détresse qu'il en fut réduit, après avoir composé des romances pour l'éditeur Maurice Schlesinger, à se présenter comme choriste dans un théâtre des boulevards.

Je sais que ce lutteur infatigable, ce manieur de foules qu'est M. Antoine, figura un moment parmi les comparses de la Comédie-Française, écoutant Got qu'il admirait (et comme il avait raison !), faisant partie de ces chœurs de Thébains qui entourent M. Mounet-Sully dans *Œdipe roi*, apprenti d'un métier où il allait passer maître.

Mais dans quel théâtre Richard Wagner fut-il choriste ? Dans quelle pièce, quel opéra de Semet ou d'Adam, ce génie du drame musical figura-t-il, perdu dans le tas des chanteurs anonymes ? Qui le sait ? On doit le savoir pourtant.

Et le 13 mars 1861, lorsque la toile se leva sur le premier acte du *Tannhæuser*, le maître put se croire au bout de ses peines, au seuil de la gloire ! Quel écroulement, ce soir-là ! Je n'ai pas vu de près la tempête. Je n'avais pas même un coin aux premières représentations et j'enviais alors les critiques et leurs fauteuils, alors que je ne pouvais me procurer un strapontin. Mais vivant déjà de la vie de

Paris, je me rappelle les caricatures et les outrages qui accueillirent la « musique de l'avenir » et son prophète. Wagner a plus tard insulté les Parisiens pour leur bêtise ; mais ce même *Tannhæuser*, qui n'eut que trois représentations à Paris, n'en avait eu, s'il m'en souvient, que deux à Dresde seize ans auparavant, et je ne vois pas qu'il ait traité d'imbéciles les Saxons de 1845.

La vérité est que « l'heure » n'était pas venue. Tout le monde n'avait pas alors l'enthousiasme de cet ardent Gaspérini qui combattait par la plume *pro Wagnerio*, comme Pasdeloup allait combattre par son bâton, comme Catulle Mendès, alors tout jeune, allait avec toute sa foi entraînante livrer bataille pour le maître dans la *Revue fantaisiste*. Il ne sont plus là, la plupart des wagnériens de la première heure : Baudelaire, le poète, Champfleury, plus musicien en ses goûts qu'en sa prose. Mais là-bas, celle qui fut la protectrice de Wagner à Paris, l'ambassadrice d'Autriche, qui fit jouer Wagner par Alphonse Royer grâce à ses démarches auprès des Tuileries, Mme la princesse de Metternich, qui écrirait — si elle le voulait — avec le talent et l'esprit les plus rares (j'ai lu de ses lettres qui sont exquises) cette aventure tragique pour le grand artiste alors vaincu, oui, la marraine du *Tannhæuser* doit, à Vienne, où elle continue à aimer le théâtre — le théâtre de la France — être très fière d'avoir la première applaudi Wagner, encouragé Wagner, consolé Wagner. Je me trompe : j'oublie Franz Liszt, qui, de toutes façons, aida son ami.

Liszt avait encouragé Wagner de sa bourse. Mme de Metternich l'avait aidé de son influence. Et dans sa loge, le soir de la bourrasque qui emporta *Tannhæuser*, de colère, indignée devant les sifflets, l'ambassadrice brisa son éventail, et Jules Janin écrivit alors dans le *Journal des Débats* un feuilleton qui fit tapage, un article vengeur, dont j'ai parlé bien souvent, que je n'ai jamais cité, et dont voici un passage enlevé de verve par celui qu'on appelait alors « le prince des critiques » :

O peuple attentif, gais siffleurs, siffleurs gantés de frais, la rose à la boutonnière, vous voilà contents ! Vous vous êtes défaits triomphalement de ce maître chanteur ! Vous avez traité son double poème et ses beaux rêves comme on ne traiterait pas le dernier des vaudevilles. Gloire à vous ! Et si vous m'en croyez, victorieux, dignes Ajax de la musique, vous suspendrez à l'autel de vos dieux domestiques, au plus bel endroit de votre heureux logis, ce sifflet sorti tout battant neuf de la forge des cyclopes du passage de l'Opéra. Arme parlante ! orchestre de Béotie ! un sifflet sur un champ de gueules hurlantes... et pour exergue : *Asinus ad tyram !*

Il citait du latin, selon son habitude, le bon Janin ; puis il ajoutait, parlant de la princesse et de l'éventail :

Seule, éclatante et superbe, armée d'une indignation généreuse... indignation de la vingtième année, une femme, une Tyndaride, a défié ces cohortes sifflantes. Elle a tenu tête au flot qui monte ; elle a crié à ce malheureux Niemann : Courage, et montre-nous que tu n'es pas M. Gueymard ! Et plus la tempête était sifflante, et plus cette guerrière encourageait de l'âme et du regard ce poète isolé, ce musicien sans appui, cet étranger qu'on outrage. Elle eût dit volontiers : « Moi seule, et c'est assez ! » Impérieuse et superbe, elle appelait de son geste éloquent un auditoire invisible. Elle avait à la main une épée, un sceptre, un éventail, et semblable au grand Condé lorsqu'il jette au-dessus des remparts son bâton de commandement, son éventail, elle le brise. Ah ! quel désastre et quelle douleur, ce chef-d'œuvre en débris !

Et c'est maintenant que j'ai besoin de ton souffle jaseur, doux chalumeau qui rattaches au hêtre de Tityre un brin du saule où se cachait Galatée en se montrant.

Il est brisé, le bel éventail, il est brisé en l'honneur de Richard Wagner, en mépris, en défi de ces vieux faunes qui sifflaient dans leur vieux chalumeau, discord sous leur souffle étique...

Et Janin, comme en une litanie, revient sur le « beau geste » de la princesse, comme on dirait aujourd'hui :

Il est brisé, le bel éventail !

A tout jamais c'en est fait, il est brisé ! Jamais plus fière offrande et plus charmant sacrifice, Appollon, dieu de la musique et des vers, n'avaient glorifié tes autels !

On crut voir dans les airs voltiger une fleur.

Et nous, témoin du sacrifice, admirateur des vrais courages, ami des appuis généreux, un seul fragment de l'éventail brisé, nous le porterions avec orgueil à notre boutonnière innocente. Et cependant, soyez à jamais louée, ô courageuse, ô vaillante ! Objet charmant, objet glorieux de nos cantiques à venir.

Ta louange dans nos vers,
D'amarante couronnée.
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

Que cela est loin, comme tant d'autres choses ! Mais là-bas, en Autriche, la princesse de Metternich, en songeant à l'orage, aux quolibets, aux sifflets, au scandale du 13 mars 1861, doit se dire :

— J'ai eu ma revanche ! Richard Wagner, écouté avec respect en ce Paris où il fut bafoué, a lui aussi sa revanche ! Oui. Mais il n'est plus là !

On n'est jamais là. Ou rarement. La vie est trop courte et la mort trop prompte. Et dans cette re-

vanche de l'artiste, je ne voudrais pas voir — ce que tant de gens y voient — la victoire d'une race sur une autre, un pseudonyme de la conquête. Certes, il y eut du comique dans la levée non pas de boucliers, mais de casseroles des marmitons qui, un soir, empêchèrent ici de jouer *Lohengrin.* Mais il y avait aussi le sentiment confus d'une autre sorte d'invasion et de toute-puissante invasion. La bataille de la rue Boudreau fut ridicule. La prise de possession du public français par Richard Wagner était évidente. C'était encore la force primant, cette fois, notre goût. Mais c'était du moins la force du génie.

Je reçois d'un romancier qui vient, avec son dernier roman, *L'Espoir* de se ranger définitivement parmi les maîtres, et qui représente dignement à Berlin la Société des gens de lettres, dont il est le président, M. Georges Lecomte, une lettre tout à fait intéressante, où puisque nous en sommes à Wagner et à l'Allemagne il me parle de l'esprit français et de ses représentants à propos de Berlin et de la Conférence pour la propriété littéraire.

M. Georges Lecomte est de ceux qui travaillent avec la plus sympathique vaillance, par la parole et par l'exemple, à la réhabilitation du roman français compromis par le flot des romans pornographiques. Cette étude, *L'Espoir*, dont M. Gaston Deschamps a si bien parlé, est le tableau du relèvement même de la France après la guerre. Comment M. Lecomte, qui était un enfant dans ces admirables années qui vont de 1870 à 1880, a-t-il pu évoquer

avec un tel talent les hommes et les choses de ce temps passé ? Roman historique aussi vrai que la pure histoire. Les poètes sont des devins, mais les romanciers sont des « résurrecteurs ».

Ce sont des observateurs pénétrants et profonds aussi.

Si jamais, m'écrit de Berlin M. Georges Lecomte, vous avez la curiosité de venir voir la vallée de Saint-Point, le coteau de Milly et le château de Monceau, où Lamartine porta si dignement, avec une si haute et si fière élégance, sa misère d'homme glorieux et torturé par la Dette, j'aurai grand plaisir à vous accompagner dans ce pèlerinage à travers les jolis coins et les beaux souvenirs de mon pays. Car c'est là que je suis né, que j'ai passé toute ma jeunesse, au lycée Lamartine, à Mâcon, et c'est à Cormatin, à douze kilomètres de Cluny, à vingt de Saint-Point, que je reviens chaque année passer la belle saison. Et à moi aussi, hélas ! le « tapis vert » des vignes, comme disait Lamartine, coûte assez cher. Car dans nos pays on n'en peut plus vivre que si on les cultive soi-même. Malheur à celui qui possède plus de vignes qu'il n'en peut piocher !

Mais en attendant, comme j'aurais eu plaisir à me promener avec vous dans ce Berlin où l'on sent un tel orgueil de la force acquise et une ambition d'une force plus grande encore, et à échanger avec vous quelques impressions !

Je suis de ceux qui, comme vous, tout en rendant justice aux efforts et aux mérites de l'étranger, croient être justes aussi en trouvant au dehors des raisons nouvelles d'aimer un peu mieux leur pays et de garder foi en son avenir.

En tout cas, s'il est une visite qui puisse nous faire apprécier la grâce, le goût, le sens de l'harmonie et des proportions, caractéristiques de la France, c'est bien la promenade que nous venons de faire à ce Potsdam, délicieux coin de charme français au milieu de tant de colossales affirmations de force. Lorsqu'on a tourné le dos aux trophées douloureux (qui, je m'en souviens, vous inspirèrent une dramatique nouvelle), quelle joie de trouver, sur la colline dominant la cime des grands arbres, le bijou d'art français qu'est « Sans-Souci » !

Et d'autre part, je vous avoue que ce fut encore un plaisir pour nous, lorsque, à la Conférence même, pendant la discussion générale sur la propriété littéraire, au milieu des théories juridiques, nous entendîmes, par exemple, Paul Hervieu formuler les tendances généreuses de la France et notre volonté de justice en

quelques phrases sobres, éloquentes, derrière chacune desquelles il y a une pensée. Il fallait voir d'ailleurs avec quel émerveillement tous écoutaient cette limpide parole de France, et comme, par leur attitude charmée, ils rendaient hommage au clair génie de chez nous. Je vous assure que c'est merveille aussi de voir notre Ernest Lavisse, si vivant, si spirituel, si alerte et si bon, au milieu de toute sa science, expliquer sur place l'histoire et les monuments de la Prusse.

Puissions-nous ici faire triompher quelques-unes des idées justes pour la défense desquelles nous sommes venus ! Je vous quitte pour aller en continuer l'étude à la Conférence, dans ce Reichstag immense et somptueux que la statue colossale de Bismarck emplit de sa grande ombre.

M. Georges Lecomte ne me parle pas de lui dans cette lettre où il constate l'accueil particulièrement aimable fait, là-bas, à nos délégués. Mais je suis bien certain que l'homme de lettres solide et probe aura défendu nos intérêts avec cette conviction et ce talent qu'il a apportés dans *L'Espoir*. Berlin aura donc entendu, cette année, de fortes paroles françaises. Et je regrette qu'on n'ait point sténographié et imprimé certain discours, prononcé avant ceux dont me parle M. Lecomte, un discours qui clôtura en quelque sorte, en un dernier banquet, le 11e Congrès de la Presse, et où l'orateur parla de la Force, — la Force, l'éternelle dominatrice des hommes, — en attribuant en toute vérité à la Presse, la toute-puissante Presse, le pouvoir que telle ou telle nation croit avoir et en donnant à celle-ci et à celle-là ce conseil d'une philosophie supérieure :

— Il faut à la force la douceur, qui est sa grâce, et l'équité, qui est son honneur.

Formule admirable, très joliment courageuse, et spirituelle en sa profondeur, venant — je tiens à

le dire — d'un maître journaliste qui n'a jamais combattu que pour l'équité (1).

Et cette force mêlée de charme je la constatais, l'autre soir, en écoutant tour à tour dans *Le Crépuscule des Dieux* le murmure des voix des trois filles du Rhin, Woglinde, Wellgunde et Flosshilde, le *vocero* de Brunnhilde devant le corps de Siegfried — le mot est de M. Bellaigue — et l'appel aux armes de Hagen debout sur la haute roche, au bord du fleuve :

Hoi, ho ! Hoi, ho ! Ho, ho !
Les hommes d'armes
Tous debout ! Tous
Las ! Las !
Armes ! Armes !
Armes partout !
Bonnes armes !
Fortes armes !
Durs tranchants !

Et ces casques, ces lances, ce rocher du Rhin, ce bruit de fer, ce fracas des « bonnes armes », ces sons de cors, ces appels de trompes au combat, ce cri l'Hagen, dressé sur son roc :

Aucun retard,
Tous : soyez prêts !

tout me faisait songer à quelque autre appel terrible qui pourrait, un jour, épouvanter le monde ; et sur le livret, imprimé à Leipzig et vendu dans la salle, je lisais la réponse des « hommes » au hoi, ho ! de Hagen :

(1) Je ne pouvais pas le nommer dans son journal; il ne l'eût point permis. Je puis le saluer ici : c'est le directeur du *Temps*, M. Adrien Hébrard. A Berlin, son maître discours fit sensation.

Pourquoi cet appel?
Nous sommes en armes !
Hagen ! Hagen !
Hoi, ho ! hoi, ho !

Et au bout du compte, comme l'a écrit un jour M. Lionel Dauriac, cette trilogie de *L'Anneau du Niebelung*, dont les Parisiens et les Parisiennes ont un soir, entre deux potages et devant un semis de roses, écouté, applaudi la « troisième journée », cette manifestation de la force véritable, celle du génie, fait partie de la « trilogie » de chefs-d'œuvre grandioses dans le siècle qui vit éclore *Faust* et *La Légende des siècles*.

La constatation n'eût pas été agréable à Victor Hugo, qui ne connut pas Wagner mais détesta Gœthe, et disait en un paradoxe épique :

— Ce qui prouve bien l'infériorité de l'Allemagne, c'est sa supériorité en musique !

Hélas ! Hoi, ho ! Hoi, ho ! Hagen !

Et puisque aussi bien la vie parisienne a eu son « clou », qui est ce Niebelung-Buffet, il faut que j'ajoute une observation tout à fait terre-à-terre après les grondements de cet homme-Océan, Wagner : c'est le *post-scriptum* de la soirée ; j'entends (comme pour les spectateurs sortant de tout théâtre), la difficulté de trouver, par les temps froids, une voiture fermée. Paul Hervieu a parlé de l'Alpe homicide. Un de nos confrères, ce matin, parle du « sapin homicide. » Le sapin, c'est le fiacre. Il est certain que toutes les voitures qui sillonnent Paris, toutes celles qu'on rencontre (quand on les ren-

contre !) à la sortie des théâtres sont des fiacres ouverts. « Messieurs les voyageurs, en voiture, non plus pour Bayreuth, cette fois, mais pour le pays des bronchites ! »

Jamais Faure, le grand chanteur, n'a pris, même en été, une voiture découverte. La voiture découverte est délicieuse par les journées chaudes, périlleuse — non seulement pour la voix mais pour la santé — en ces journées perfides. Mais savez-vous pourquoi les voitures mises en service restent découvertes malgré l'avis officiel du thermomètre ?

— Monsieur, me disait hier un cocher, c'est à cause des étrangers.

— Les étrangers sont-ils donc venus à Paris pour y prendre des rhumes ?

— Non, monsieur, mais ils viennent ici pour voir les monuments — à la course — et comme on ne voit pas ou l'on voit mal les monuments par la vitre d'une voiture fermée, nous continuerons à sortir les voitures découvertes !

L'hospitalité parisienne est écossaise. Elle consiste à braver, le soir, les pneumonies pour permettre aux visiteurs, nos hôtes, d'admirer du fond de leur fiacre ouvert le fronton de la Madeleine, la façade de la Bourse, le portail de Notre-Dame et même l'obélisque de Louqsor. Si les Parisiens n'ont à leur disposition que des « sapins homicides », du moins sauront-ils pourquoi. Gelés et enchifrenés, ils auront eu la politesse de dire aux étrangers, qui, paraît-il, sont à l'abri des rhumes (la fièvre du voyage vaccine de toute maladie) :

— Messieurs les visiteurs, toussez les premiers ! Mais le moindre fiacre fermé consolerait le spectateur, qui pour fuir la fluxion de poitrine rentre chez soi pédestrement, à moins qu'il ne rencontre un auto-fiacre, plus rapide et clos. Et il serait temps que l'on ne jouât pas seulement à Paris cette comédie à surprises médicales, chronique variante du proverbe fameux de Musset :

Il faut qu'une voiture soit ouverte ou fermée.

XXX

VICTORIEN SARDOU

9 Novembre.

La mort passe à travers les vieux bâtiments de l'Institut. Hier, M. Luc-Olivier Merson saluait avec une émotion profonde la fière et charmante figure de notre cher Ernest Hébert, dont on menait le deuil en son Dauphiné. Aujourd'hui, c'est une autre Académie qui déplore la perte d'un de ses membres les plus populaires, les plus justement illustres : Victorien Sardou est mort à trois heures du matin.

Dire que Victorien Sardou était le théâtre fait homme, c'est rééditer une vérité devenue banale. Oui vraiment, il fut le théâtre incarné. Il en eut la passion, la fébrilité, l'ardeur, le génie. Tout ce qu'il apercevait dans la vie devenait immédiatement pour lui une scène dramatique. Sa causerie prestigieuse, d'une érudition et d'un charme entraînants, était la mise en scène même du passé qu'il évoquait ou du présent qu'il étudiait. Nous l'avons vu dans sa jeunesse, en cette mansarde de la place de la Bourse, où, pareil à un Bonaparte des coulisses, il rêvait

d'un avenir de batailles, parmi ses manuscrits inédits et ses livres feuilletés avec ardeur. Il était déjà tel que le connurent les générations nouvelles, infatigable dans le labeur, irrésistible de verve et de vaillance. En ce temps-là, suivant avec une attention inlassable le mouvement dramatique contemporain, il rentrait chez lui au sortir d'une représentation qui l'avait ému ou irrité, et il « refaisait » pour lui-même la pièce qu'il venait d'écouter.

C'était un prodigieux travailleur. Sa jeunesse patiente et pauvre mériterait d'être donnée en exemple à tout jeune ouvrier de lettres qui croit que le tapage est le meilleur moyen d'arriver. Le meilleur des « arrivismes » c'est le travail. Sardou, un moment désespéré, voulut quitter Paris, aller chercher fortune en Amérique. Un hasard l'arrêta sur le chemin du paquebot. A la place même où il se tenait dans une ruelle de Paris, la pierre de taille d'un fardier se détacha et écrasa un malheureux homme qui s'était rangé pour laisser passer le véhicule. Superstitieux comme un Italien, Sardou — *lou Sardou*, répétait ce Parisien en parlant de ses origines niçoises — se dit : « Si je n'ai pas été tué, c'est que je dois rester ici. Paris me doit une revanche. » (Sa *Taverne des Etudiants*, sa pièce de début, avait été sifflée, emportée, à l'Odéon, par une tempête.)

Paris devait lui donner mieux qu'une revanche d'un soir, la gloire, la gloire éclatante et la fortune. Il faut avoir vécu les soirées du Gymnase du temps des *Pattes de mouches*, ou du Vaudeville à l'heure de *Nos Intimes* et de *La Famille Benoîton* pour sa-

voir quel entraîneur de foules fut Victorien Sardou. Et dès cette époque, où prestigieusement il attirait à lui le public par son esprit, sa grâce, cette verve à la Beaumarchais qu'il prodiguait encore dans *Les Premières armes de Figaro*, par son merveilleux don du mouvement et de la vie, il rêvait d'œuvres plus vastes, de grandes fresques dramatiques. Il songeait à *Patrie !*, il songeait à *La Haine ;* il voulait, après avoir fait oublier Scribe, — ce Scribe qui avait condamné la première pièce de « ce jeune homme », — égaler Michelet en dépassant Dumas père.

Tous ceux qui ont connu Victorien Sardou diront que, quel que soit l'admirable, le prodigieux talent dépensé dans tant d'œuvres multiples, l'auteur de *Fédora* fut encore supérieur à son œuvre. Il savait tout ; il fut un extraordinaire conteur des choses d'autrefois, et s'il eût consenti à écrire ses *Mémoires*, — de ce style preste et bref comme un « coupé-dégagé » qui, dans ses polémiques, rappelle, encore une fois, les fameux *Mémoires* de Beaumarchais, — il eût laissé le plus étonnant des livres. Et quel auteur de romans historiques il eût fait ! M. Adrien Hébrard l'a prié, bien des fois, de se mettre à l'œuvre. Et quel journaliste, improvisateur de chefs-d'œuvre cursifs !

Ce n'est pas l'heure de juger un homme qui a rempli toute la fin d'un siècle de son nom et qui était encore hier le dernier survivant d'une génération, d'un art qui fit la renommée de la France, le théâtre. Elle a, cette gloire, de jeunes continuateurs dignes

des maîtres disparus. Mais nous ne pouvons nous empêcher de nous souvenir de ce que furent ceux qui ont enchanté notre jeunesse. A travers les hasards et les heurts de la vie, j'avais eu avec celui qui vient de mourir bien des aventures diverses. J'avais combattu pour lui jadis, j'avais combattu à côté de lui il y a quelques années. J'avais gardé pour cet enchanteur une tendresse profonde. Pourquoi n'ai-je pu, cet été, aller comme autrefois à Marly, parler de tout ce qui nous était cher ? Ce ne sont pas les vaines attaques des ennemis, avocats ou pamphlétaires, qui nous attristent. Est-ce que cela compte ? Ce sont les douloureux divorces de l'amitié.

Et on les déplore d'autant plus à l'heure de la séparation définitive. Que sont nos petites querelles devant ces redoutables problèmes, la guerre, la mort — la mort inévitable ? Je me rappelle le Sardou rayonnant, heureux, glorieux de la place de la Bourse, aux soirs de *Nos intimes*. Je me rappelle le Sardou acclamé, un autre soir, aux Bouffes, où l'on donnait une opérette, parce que *Patrie !* avait vaincu, démodé l'opérette. Je me rappelle nos promenades par les bois, alors que nous cherchions ensemble des souvenirs d'André Chénier fugitif. Je me rappelle que nos fils ont grandi ensemble, je revois cette famille nombreuse et charmante, le sourire de la jeune fille qu'il adorait et qui est aujourd'hui la marquise de Flers ; je revois Mme Victorien Sardou, si dévouée et si bonne, et j'envoie à ceux qui pleurent la plus respectueuse et la plus sincère expression de mes douloureux souvenirs.

13 Novembre.

On n'a parlé que de lui pendant les entr'actes de ces examens du Conservatoire où les regards le cherchaient, le retrouvaient à sa place accoutumée, enfoncé dans son fauteuil, un large béret de velours sur la tête et parfois gardant encore le foulard de soie blanche qui lui entourait le cou. Tous les ans, depuis douze années, il s'asseyait là, à l'endroit même où s'était assis le bon, l'excellent Camille Doucet, — le porteur d'heureuse nouvelle qui lui avait annoncé jadis la réception de *La Taverne des Etudiants*, sa première pièce, à l'Odéon, — Camille Doucet à qui il avait succédé le 12 juin 1896 dans le Conseil supérieur des études dramatiques... Et je comptais le nombre des amis et des maîtres qui, devant cette table même, ont paru, donné leur temps, donné leur science du théâtre, écouté, jugé, encouragé les élèves, fait des désespérés et des lauréats, et disparu — pour toujours disparu, depuis cet enthousiaste et pétulant Jules Barbier jusqu'à Ludovic Halévy, le bon conseiller, l'ami dévoué, et Dumas fils, resté si jeune, spirituel, coupant les examens de quelque observation magistrale, de quelque « mot » à la fois incisif et gai... A cette même place, sur ce même fauteuil, tour à tour ils se sont assis, ceux que j'ai aimés ou admirés. Et maintenant à d'autres ! Et me voilà le doyen de ce jury qui, d'année en année, se renouvelle par le choix implacable de la mort.

Et le Victorien Sardou du Conservatoire et des répétitions générales, je le retrouvais tel qu'il était encore il y a si peu de jours, dans le salon où, surmonté d'une palme verte, on a accroché le portrait fait par Lévy-Dhurmer devant le lit mortuaire : le profil affiné d'un Erasme (Paul Hervieu a parlé d'un Holbein dans son discours), la toque de velours, la cravate et le foulard blanc — un chef-d'œuvre du peintre de la figure humaine, — avec ce spirituel sourire plein de pensée que notre ami René de Saint-Marceaux constatait sur la face du maître mort en moulant cette tête immobile, comme je lui ai vu mouler, un soir, à Marly, le masque superbe d'Alexandre Dumas fils, endormi du dernier sommeil.

Erasme ! Ç'avait été une des admirations de Sardou, en sa jeunesse, alors qu'il donnait à la *Biographie Didot* des notices érudites sur Jérôme Cardan et d'autres hommes de la Renaissance, notices qui lui coûtaient des mois de recherches et qui lui rapportaient — quoi ? — trente francs. Il avait écrit un *Erasme*, un travail tout à fait remarquable et entraînant, que j'ai tenu entre mes mains, calligraphié par l'auteur lui-même, d'une écriture très soignée, relié avec soin, et qui ajouterait, s'il était publié, à la gloire du grand dramaturge si populaire et si regretté.

Erasme ! Je songeais précisément à cet *Erasme*, tandis que M. Paul Hervieu prononçait cet admirable discours, plein de tact et plein de cœur, dans ce salon où l'on saluait Sardou mort et où nous

l'avions vu vivant. Si vivant ! Mais il est d'autres œuvres de l'écrivain que l'on pourrait retrouver et réunir, ne fût-ce que ces souvenirs sur les Journées de Juin, parues jadis dans un journal illustré.

Victorien Sardou vient d'être loué par des voix autorisées. « C'était un bon Français ! » a dit M. Doumergue. De tous les éloges, celui-là l'eût touché le plus profondément. Un Français de France, un Parisien de Paris. Le portrait de Lévy-Dhurmer (et de Paul Hervieu), c'est celui de Sardou plein de gloire et plein de jours (de jours qui semblaient devoir être si nombreux et si longs encore) que la génération nouvelle a connu, c'est celui du maître « français ». Le buste qui, dans l'antichambre, se dressait, parmi les fleurs, hardi et juvénile, c'est celui du Parisien alerte, curieux, sans cesse en mouvement, connaissant tout, lisant tout, voyant tout, l'esprit éveillé, sans pose, familier, ami du mouvement et de la vie, vivifiant tout du reste, et donnant l'exemple de l'inlassable activité dans sa verte vieillesse, comme il avait donné l'exemple du labeur acharné dans sa jeunesse.

Ah ! les souvenirs des années d'épreuves, — celles qui trempent, celles qui ont, celles qui gardent leur fierté, — combien de fois Victorien Sardou les a-t-il évoqués devant moi et pour moi !

J'en ai noté autrefois plus d'un trait dans une biographie où il m'a laissé révéler ce qu'il eût mieux conté que moi.

Ah ! le bon temps où l'on ne savait, comme la pauvre Bernerette, comment on dînerait demain !

En 1837 — le petit Parisien né rue Beautreillis avait six ans, — Antoine Sardou, son père, professeur excellent, écrivait des livres d'éducation, une *Tenue des livres*, une *Grammaire*, tout en faisant un cours à l'Ecole de commerce. M. Sardou le père ne nous disait-il pas un jour, fièrement :

— Je suis aujourd'hui le doyen des auteurs de la librairie Hachette !

Il me racontait avoir vu le fondateur de cette grande maison dans une étroite boutique de la rue Pierre-Sarrazin, une blouse par-dessus sa redingote, servant les clients et n'ayant pour tout aide qu'un seul commis.

Et le fils allait en classe rue Juvénal-des-Ursins (ses parents logeaient rue des Vieux-Augustins, tout près du quai), et en allant à son cours s'arrêtait parfois devant le Palais de Justice où l'on exposait encore les condamnés, comme au pilori.

Le vieux Paris revivait dans les « souvenirs parlés » de ce vieux Parisien, amoureux de Paris comme Georges Cain lui-même. N'avait-il pas pu voir encore, place de la Bastille, l'éléphant colossal où le gamin épique de Victor Hugo, le Gavroche des *Misérables*, passait la nuit ?

Et ce Victor Hugo, combien de fois le jeune Victorien Sardou s'est-il arrêté, place Royale, sous le balcon du poète ! Que de fois encore il a vu sortir, par la grande porte cochère du logis, Charles et François-Victor, se rendant, leurs livres sous le bras, au collège Charlemagne, si près de là !

Un jour que l'enfant fut malade de la scarlatine,

le médecin de la famille le sauva, dévoué, venant quatre fois par jour au chevet du petit fiévreux :

— Vous êtes père, docteur, ça se voit, disait alors Antoine Sardou.

Et le médecin :

— Oui, moi aussi j'ai un petit garçon, un garçon qui m'étonnera bien s'il ne devient pas bon chimiste, car il passe ses dimanches de sortie à tripoter mes flacons et à combiner des substances dans mon laboratoire.

Le médecin qui soignait Sardou enfant s'appelait Berthelot, et son « petit garçon » allait devenir le grand Berthelot.

Rien n'est intéressant comme la vie, rien n'est plus surprenant qu'elle.

Sardou fut élève du collège Henri-IV, comme Emile Augier. L'auteur de *L'Aventurière* et l'auteur de *Patrie !* furent « labadens ». En ce temps-là, les parents de Sardou logeaient rue d'Enfer, au n° 47. Dans la maison demeurait Charles Chaplin, ce peintre du dix-huitième siècle égaré dans le dix-neuvième — et aussi Récappé, le futur collectionneur amateur et vendeur de mobiliers antiques.

Je recopie cette note, publiée jadis comme sous la dictée de Sardou :

Il y a de la prédestination. Sardou, ce maître expert en bibelots, eut pour camarade d'enfance un admirable *bibelotier* à venir, et — chose plus curieuse et surprenante encore — c'est dans la vieille étude du père de Récappé, notaire à Argenteuil, oui, c'est chez maître Récappé que seront un jour découvertsles documents sur la fille de Molière, Mme de Montalant, par un moliériste érudit, le savant Eudore Soulié, qui commencera tout justement par Argen-

teuil ses recherches sur Molière et qui sera le père de Mme Victorien Sardou.

Sardou devait étudier plus tard la médecine en compagnie du docteur Guyon qui, ces jours derniers, allait visiter une dernière fois son vieux camarade du quartier latin.

Dans cette même maison de la rue d'Enfer logeait Mme de Bawr, l'auteur d'une pièce demeurée longtemps au répertoire de la Comédie-Française, *La Suite d'un bal masqué*, et entre autres écrits, d'un volume de *Souvenirs* qu'un éditeur ferait bien de réimprimer, comme on remet au jour ceux de Mme d'Abrantès ou de P.-V. Arnault. Ils sont charmants, spirituels, originaux. Mme de Bawr, qui, veuve, avait épousé Saint-Simon, l'apôtre du « saint-simonisme », avait un fils qui jouait la comédie avec Sardou enfant.

Les souvenirs dramatiques de Mme de Bawr, m'écrivait le futur auteur de *Nos intimes*, ses récits d'autrefois ont eu la plus grande influence sur la direction de ma vie.

Tandis que la femme de lettres échenillait son petit jardinet, les enfants pénétraient dans l'appartement, dont les meubles évoquaient le Directoire ou l'Empire. Sardou s'est souvenu de ces vieux salons en mettant en scène *Les Merveilleuses*. Les deux jeunes amis fouillaient dans la garde-robe, y prenaient les turbans, les écharpes, les plumes d'autruche, toute la défroque de séductions mortes, et ils s'en faisaient des costumes de théâtre, les *schalls* devenant des péplos de tragédie.

Un dimanche, après-dîner — Sardou avait gardé présent ce souvenir — le fils de Mme de Bawr jouait, dans le salon rococo de la rue d'Enfer, *Horace* de Corneille.

Vernier (c'était le nom que portait l'enfant du logis) s'était déguisé en Horace et Sardou adolescent, avec ses longs cheveux et son fin visage juvénile, représentait Camille. Le petit Vernier venait de lui dire, en enflant sa voix :

Ma sœur, voici le bras qui vengea nos deux frères !

Et « Camille » commençait déjà ses fameuses imprécations :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment...

lorsque tout à coup, un rire jeune, charmant et clair, une gaie vibration dont le *métal*, le cristal plutôt, est demeuré toujours dans l'oreille de celui qui l'entendit, éclata derrière Sardou. Une main de femme se posa sur l'épaule de « Camille », y attacha par une épingle le péplum sans doute mal drapé, et une vieille dame dit à Mme de Bawr en montrant les petits tragédiens :

— Ah ! ma chère, sont-ils drôles ! Mais sont-ils drôles !

Puis les deux femmes ouvrirent une porte et disparurent.

Celle qui avait ri si joliment, d'un rire frais de jeune fille, la vieille dame devenue un moment l'habilleuse de Victorien Sardou, s'appelait Mlle Mars.

Et les propos, la conversation merveilleuse de Victorien Sardou étaient nourris de ces « faits », et encore une fois, tout un passé, tout un Paris, toute une histoire revivaient avec ce magique évocateur.

Il avait jadis écrit des drames demeurés inédits, un *Bernard Palissy*, une *Reine Ulfra* — une tragédie, s'il vous plaît, — un *Paris à l'envers*, qu'il avait porté à Montigny, qui l'avait montré à Scribe, qui avait rapporté la pièce au directeur du Gymnase en disant en propres termes :

— C'est immonde ! Où allons-nous ?

Ce qui paraissait « immonde » à l'auteur de *Une chaîne*, c'était la scène fameuse que Sardou allait placer dans *Nos intimes*, et qui, jouée par M. Febvre et Mlle Fargueil, fit en grande partie le succès de l'ouvrage.

Plus tard, lorsque *Les Pattes de mouche* furent acclamées au Gymnase, Scribe dit à Montigny :

— C'est exquis, cette comédie. Et d'une adresse ! Qu'est-ce que ce jeune Victorien Sardou ?

— Mon cher ami, c'est l'auteur de *Paris à l'envers*, vous savez, celui qui a signé la « scène immonde ».

La censure fut plus d'une fois, avec Sardou, aussi pudibonde que Scribe. Elle arrêta un moment *Séraphine ou la Dévote*. Elle interdit un *Candide*, écrit pour Virginie Déjazet, trois actes d'alerte comédie que j'ai lus avec infiniment de plaisir autrefois (Il restait encore à Sardou d'en écrire les couplets). Elle ne donna pas sur-le-champ l'autorisation de jouer *Les Ganaches* et même *Les Premières armes de Figaro*.

Enfin elle s'opposa à la représentation sur la scène de la Gaîté d'un drame à spectacle intitulé *La Poudre d'Or* et dont le manuscrit doit se trouver encore dans les cartons du ministère des beaux-arts.

La censure impériale ne voulut point laisser « passer », comme on dit, un type de bandit spirituel et narquois que devait jouer cyniquement Paulin Ménier, le Chopart du *Courrier de Lyon*, et qui semblerait peut-être bon enfant et brave homme, comparé aux Arsène Lupin et aux apaches d'aujourd'hui *filés* par les Sherlock Holmes et les Raffles.

Voici le rapport — document précieux — que firent sur *La Poudre d'Or* les censeurs de 1863, eux qui avaient déjà, à propos des *Mohicans de Paris* de Dumas père, élevé des objections contre la mise à la scène du policier Jackal, une sorte de Vautrin, ancêtre de M. Lecoq et de tous les agents dont a usé et abusé le roman judiciaire (le Javert des *Misérables* n'avait pas encore paru) :

LA POUDRE D'OR

Drame en 5 actes et 7 tableaux

Un vol considérable de poudre d'or, accompagné d'un double assassinat, est commis en Californie au préjudice d'une association de travailleurs. Simon, caissier de cette association, est injustement accusé d'être l'auteur de ces crimes ; toutes les apparences sont contre lui ; la justice sommaire de la loi de Lynch lui est appliquée ; il expire sur un gibet.

Son fils André, jeune médecin venant de France, arrive trop tard pour le défendre et le sauver, mais il jure de le venger, de châtier les vrais coupables, et c'est l'accomplissement de cette tâche qui fournit les éléments, les péripéties du drame.

La persévérance d'André, les moyens qu'il emploie pour atteindre et démasquer le scélérat qu'il poursuit, son amour pour Marianna, dont il soupçonne le père d'être complice du crime imputé à Simon ; les angoisses de cette jeune fille, qui tantôt voit dans

l'homme qu'elle aime le fils d'un voleur, d'un meurtrier, et tantôt croit à la culpabilité de don Carvajal, son père ; des scènes émouvantes de somnambulisme et d'autres incidents dramatiques jettent un intérêt saisissant sur cet ouvrage dont nous n'aurions qu'à proposer l'autorisation, sauf quelques modifications de détails, si nous n'étions arrêtés par un obstacle qui malheureusement nous paraît insurmontable.

Cet obstacle est le personnage de Pougnasse, l'un des véritables assassins et la cheville ouvrière de la pièce, qui la traverse d'un bout à l'autre. Pougnasse, dont le nom suffit pour peindre l'homme qui le porte.

Sorti des prisons de Melun, il est venu chercher fortune en Californie, où il n'a vécu que de rapines jusqu'au moment où le vol de la poudre d'or lui permet de se poser en homme du monde. Il est impossible de se figurer rien de plus ignoble, de plus abject que ce misérable. S'il ne prêche pas les théories perverses de Robert Macaire, il les pratique audacieusement, et il a, en les exagérant encore, les allures, le langage, le cynisme effronté de Chopart dans *Le Courrier de Lyon* : il plaisante avec le vol, il badine avec le meurtre, il folâtre avec le sang ; c'est, en un mot, un type odieux, d'autant plus révoltant qu'il est pris au cynique, et qu'il vous paraîtrait dangereux de le produire sur une scène populaire, alors que Robert Macaire en est chassé, et que Chopart n'y est toléré qu'à regret.

Nous pensons que le personnage de Pougnasse est radicalement impossible ; nous pensons que des modifications, des atténuations seraient insuffisantes pour le rendre admissible, parce qu'elles ne pourraient qu'adoucir la teinte du rôle et que le jeu de l'acteur en ferait infailliblement reparaître la couleur primitive.

En conséquence, nous ne pouvons proposer l'autorisation de ce drame dans son état actuel.

Paulin Ménier eût été, en effet, très remarquable dans ce personnage de Pougnasse dont je me rappelle encore une plaisanterie : « Le doigt de Dieu, disait le bandit, l'œil de la Providence ! Deux choses qui se fourrent souvent l'une dans l'autre ! »

Qu'advint-il de *La Poudre d'Or ?* Victorien Sardou déclara qu'il attendrait des jours meilleurs, et le drame définitivement interdit n'a pas été représenté. L'auteur en voulut faire une nouvelle dont les pre-

miers chapitres ont été donnés au journal *L'Univers illustré*. Il y avait là une saisissante description d'un incendie de San-Francisco, et, comme dans la pièce, un tableau très mouvementé, pittoresque, ironique, amusant de la vie des chercheurs d'or en Californie; un cireur de bottes devenant millionnaire du matin au soir, et un malheureux enrichi à qui l'on dérobait ses pépites se faisant de désespoir sauter la cervelle.

Malheureusement la nouvelle, tout à coup interrompue, n'a pas été continuée. Le drame eût obtenu, à coup sûr, un grand succès. Et je crois bien que Victorien Sardou l'a, sous un titre nouveau, fait jouer en Amérique.

Tous ces souvenirs me revenaient hier pendant le trajet de Paris à Marly, et je me rappelais aussi que lorsque j'eus l'honneur d'être nommé administrateur de la Comédie-Française, nous avions projeté, Sardou et moi, d'écrire un drame qui eût payé les villas que nous voulions (où sont nos rêves ?) faire construire à Montboron, sur un rocher surplombant la route de Nice en Italie. Ce drame, c'était un *Louis XI*, — ou plutôt un *Roy Loys*, — le roy gaulois des *Cent nouvelles*, un Louis XI à la fois goguenard et cruel, le roi des peaussetiers et des joyeux devis, et c'était Taillade qui, à la Porte-Saint-Martin, devait créer le rôle. J'ai dans quelque coin le scénario dicté, — que dis-je ? — joué, mimé par Sardou tandis que je prenais les notes cursives qu'il devait revoir. Rien n'était plus étonnant, plus étourdissant, plus entraînant que cet homme dont les veines roulaient du vif argent et qui allait, venait, improvisait,

jetait un bout de dialogue, lançait des répliques, campait — gestes et paroles — une scène en arpentant la salle où nous étions. Il « vivait » le drame. J'écrivais. Il était à la fois l'inventeur, le metteur en scène, l'acteur. Il peignait, en marchant, les décors, les costumes. Il était Louis XI courbé, cassé, narquois, et la fille de Louis XI, une fille naturelle, née de quelque commère de Touraine, hardie, vaillante, superbe, et dans le cours du drame tenant tête à son père qui, à cette volonté intrépide, reconnaissait, irrité et glorieux à la fois, son enfant.

Je me rappelle le tableau d'un réveillon, le roy Loys attablé avec les bons bourgeois, ses amis, arrosant de saint-avertin l'oie rebondie du repas de Noël et les rillons et rillettes des hôtes. On voyait littéralement tourner le tourne-broche éclairé par les sarments ; on devinait la potence dressée au loin ; on entendait les chants des écoliers, le bruit des brocs, le bruit des armures, la rue en rumeur, le logis en gaieté, toute une mêlée d'intrigues politiques et d'amoureuses joies — quelque chose comme un tableau de Breughel animé de la verve d'un Français. Mon entrée à la Comédie fit que le scénario seul de ce *Roy Loys* fut écrit et, le directeur faisant taire l'auteur, je ne parlai plus à Victorien Sardou que de la pièce qu'il dut longtemps donner rue de Richelieu et qu'il voulait écrire pour Mme Bartet, sa jeune Américaine de *L'Oncle Sam* : — *La Française*.

Une autre fois encore j'avais bien cru que nous allions, le maître dramaturge et moi, travailler ensemble. Il m'avait demandé d'écrire avec lui pour

Ernest Guiraud, l'auteur de *Piccolino*, qu'il aimait beaucoup, un opéra dont le genre eût été tout à fait nouveau à l'Académie de musique. *L'Almée* (c'était le titre de l'œuvre) mettait en scène des soldats, les soldats de la campagne d'Egypte. Lassalle devait représenter Kléber. Guiraud, enchanté, s'exaltait. J'étais heureux de la bonne fortune.

Mais le bon Vaucorbeil, alors directeur de l'Opéra, s'effraya du sujet :

— Des grenadiers à l'Opéra ! Un sujet quasi-moderne !

— Précisément, répondait Sardou. Ce sera le 89 de l'Opéra. Faisons une révolution artistique !

— Mais nos choristes, nos choristes ! Il faudra donc qu'ils coupent leur barbe ?

L'excellent et érudit Régnier, de la Comédie-Française, alors directeur de la scène à l'Opéra, avait beau dire :

— Mais ils ne couperont pas tous leur barbe, monsieur Vaucorbeil. Ceux qui figureront des sapeurs auront des barbes. Les mamelucks et les Turcs auront des barbes. Et, en campagne, les soldats gardent, laissent pousser leur barbe !

Vaucorbeil ne se rendait pas :

— Kléber à l'Opéra ! Trop moderne ! Sujet trop moderne ! Et puis ces barbes !...

L'Alméé en resta là, et le pauvre Guiraud mourut sans avoir écrit la partition projetée.

Que de projets en cette vie ! Et c'est la vie même. On n'achève rien. On s'agite, on va. Un jour tout finit, et on regrette d'autant plus ce qui a fui, l'affec-

tion et le temps perdus. Quarante années de l'existence des rares contemporains rencontrés dans le cimetière de Marly gisaient, semble-t-il, sous cette tombe où les fleurs s'entassaient comme des regrets matérialisés, où, avec le rouge grand-cordon de la Légion d'honneur, était étendu l'habit vert que Victorien Sardou avait revêtu, jeune encore, et qu'il portait si fièrement. Un brouillard léger enveloppait les pierres grises, les croix de pierre. Une buée tombait sur l'herbe humide. Il y avait, eût-on dit, des larmes dans l'air. Les casques jaunes des pompiers de Marly rappelaient ces *Bons Villageois* qui jadis nous avaient fait sourire. Mais nul visage ici ne souriait plus. Le doux Saintine, l'auteur de *Picciola*, couché là tout près, ajoutait, me semblait-il, aux couronnes mortuaires une sorte de petite fleur, la fleur du souvenir donné à son voisin d'autrefois, au maître qui, à Paris, à Louveciennes, à Marly, a ajouté un rayonnement à ce nom : la France.

Et l'on s'est retiré, saluant respectueusement, fidèlement, ceux qui restaient dans le vaste logis familial, en ce triste paysage d'automne ; on s'est séparé, regagnant Paris à travers la forêt où l'or des branches se fondait dans la vapeur argentée du brouillard — et le mot d'Hamlet nous revenait en chemin, le mot éternel : « Le reste est silence ! »

Non, non, il y a encore, après le silence des tombes, non plus le vain bruit des fièvres quotidiennes, mais la grande clameur de la survie, et qui s'appelle la gloire (1).

(1) Mme Favart est morte à quelques jours de distance de Sardou.

Elle eut ses grands soirs et ses grands triomphes. Elle fut doña Sol. elle fut Marion, elle fut l'admirable interprète d'Augier et de tant d'autres. Elle était belle, et Méry, sous son portrait, écrivit un jour ce quatrain :

De ce joli nom de Favart
Deux mots latins sont l'origine ;
En vous voyant on le devine :
La Beauté *favorise l'Art.*

Avec elle aussi, c'est de la renommée qui s'en va.

XXXI

A PROPOS D'UNE COMPLAINTE DE FAUBOURG

4 Décembre.

Je ne voudrais pas plaider les circonstances atténuantes en faveur de cette maladive curiosité publique hypnotisée non plus par la trouée des Vosges, mais par les cordelettes et l'alpenstock de l'impasse Ronsin. Il est certain que nous subissons une crise particulière qu'un jeune avocat, très parisien, appelait l'autre jour la « sherlockolmétite ». On ne s'occupe et ne se préoccupe que de crime, de police et de policiers. La littérature, si je puis m'exprimer ainsi, se délecte au détectivisme, comme la scène elle-même, et on risque de n'être plus ni écouté ni lu, si l'on ne parle point de cette contemporaine — Mme Bovary de roman-feuilleton mariée à un comparse de Dickens — qui désormais est devenue un personnage historique.

> Elle partout, toujours, ou brûlante ou glacée,
> Son image sans cesse absorbe la pensée...

Les gazettes publient des éditions spéciales pour

faire connaître au monde ses *ultima verba.* Il suffit qu'on l'ait entrevue une fois pour qu'on devienne « interviewable » ; les portraits de ses « amis » vont s'étaler bientôt et se montrent déjà à la première page des journaux ; je ne serais pas surpris que quelque biographie écrive, comme pendant au volume d'Hippolyte Babou, *Les Amoureux de Mme de Sévigné*, un livre documenté sous ce titre : *Mme Steinheil, sa Vie et son Temps, d'après sa Correspondance.*

On pourra trouver excessive cette absorption de la pensée d'une ville tout entière — que dis-je ? de la nation même — par un drame intime au total assez boueux. Et les pessimistes, qui ne me déplaisent pas, ont beau jeu pour répéter l'éternel *O temps ! ô mœurs !* Mais il faut bien reconnaître cependant que ce temps-ci n'a pas la spécialité du crime et que les curiosités morbides qu'on lui reproche avec raison ont agité du même prurit de scandale les générations disparues. Rien de nouveau ni sous le soleil ni dans le brouillard. Je rouvrais hier, pour y trouver le texte de la vieille complainte de *Fualdès*, le volume si recherché pour son texte et ses gravures des *Chants et chansons populaires de la France* et j'y rencontrais — à côté de dessins tout à fait galants et charmants de Steinheil précisément, Steinheil le père, illustrant à la manière de Meissonier les romances de Beaumarchais et les rondes du dix-huitième siècle — la notice que Dumersan écrivait en tête de cette complainte fameuse. Or, que disait l'auteur des *Saltimbanques* et du *Soldat laboureur*, ce

vaudevilliste amusant qui était en même temps un savant conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, alors royale ?

Dumersan s'élevait, à propos de la complainte de Fualdès, contre « la société avide d'émotions » qui s'était si fort passionnée pour ou contre les assassins de Fualdès et Mme Manson, témoin du crime dans la maison louche de la mère Bancal. « Ce procès, disait le satirique, eut dans le monde un succès du genre qu'obtient aujourd'hui le roman des *Mystères de Paris.* » Eugène Sue était le Conan Doyle du moment.

C'est une singulière chose, ajoutait Dumersan, que ce goût des gens *les plus parfumés* pour les tableaux de la plus hideuse dépravation ! C'est un contraste pareil à celui d'une petite maîtresse *vêtue de gaze, couronnée de roses,* et savourant un verre de liqueur forte. Les écrits par lesquels on enchante maintenant les esprits qui se disent les plus délicats sont la Morgue de la Littérature.

Et devant les cadavres étalés par le roman à la mode, le vaudevilliste regrettait les guirlandes de Dorat, les madrigaux de Parny, les fadeurs de M. de Boufflers.

On pourrait pousser les mêmes hélas, mais il faut constater que les mêmes avidités bestiales agiteront toujours les foules. On ne se dérangera pas pour visiter le logis où travaille toute une famille. On courra vers la maisonnette où, à travers les fenêtres closes, on croira entrevoir encore quelque cadavre étendu. Si c'est triste, ce n'est pas nouveau et c'est éternel.

Au lendemain de cet assassinat de Fualdès — dont

il ne faudrait pas encore parler trop haut à Rodez, de peur de réveiller les passions assoupies — tout Paris, un tout Paris qui s'appelait alors « tout le monde », ne courait-il pas voir « pour deux sous » la reconstitution même du crime, l'intérieur de la maison Bancal, la victime égorgée, le baquet plein de sang et les assassins, Bastide, Jausion et leurs complices, représentés par des figures de cire? C'était la grande attraction du moment. On se bousculait, cour des Fontaines, pour examiner de près, toucher presque, les illustres canailles dont la complainte célébrait ironiquement les exploits sur l'air du *Maréchal de Saxe :*

> Écoutez, peuple de France,
> Du royaume de Chili,
> Peuple de Russie, aussi,
> Du cap de Bonne-Espérance,
> Le mémorable accident
> D'un crime très conséquent...

Et lorsque Fieschi épouvanta Paris avec sa machine infernale, nos pères n'ont-ils pas avec plaisir assisté à l'exhibition de Nina Lassave, la maîtresse du meurtrier, dans un café du boulevard du Temple? Lacenaire, cabotin du meurtre, n'eut-il pas dans sa cellule une avalanche de billets doux? On ne les comptait pas, les amoureuses de Lacenaire! Lorsqu'on fit à Brive l'analyse des entrailles de Lafarge, empoisonné, disait-on par sa femme, toutes les belles dames, leur flacon de sels sous les narines, n'assistèrent-elles point à l'opération lugubre qui emplissait de sa puanteur la salle du Palais de Justice? Rien ne sent mauvais pour les curiosités malsaines.

La Morgue a ses fervents, comme tout autre lieu de réunion. Les cadavres attirent à la fois les corbeaux et les badauds.

Autres temps, mêmes mœurs.

Et tout naturellement le crime de l'impasse Ronsin a eu du jour au lendemain sa complainte. La complainte, c'est l'ironie se substituant à la pitié, c'est la blague germant dans le sang comme une autre fleur du mal. Ce n'est plus, ainsi qu'au temps d'un Alain Chartier, le gémissement de pauvres gens se plaignant de leur détresse, appel désespéré qu'a renouvelé dans son *Gringoire* Théodore de Banville :

> Aux pauvres gens tout est peine et misère !

Non. C'est comme le sifflement de Gavroche répondant à la question du juge. C'est la justice boulevardière ou faubourienne se substituant à la magistrature officielle. C'est la voix populaire, mais une voix qui se fait narquoise, implacable, insultante...

> Enfin, elle est à Saint-Lazare !

débite le camelot, et Remy Couillard, disait-on, à tort, aurait répété le refrain, devant la maison du meurtre pour les Anglais de l'agence Cook.

> C'était impasse Ronsin
> A minuit des assassins
> Cambriolaient un hôtel
> D'un grand peintre admis pour tel...

chante M. Mayol à la Scala, et le chansonnier Antonin Louis, l'auteur de la *Marche boulangiste* et des *Pioupious d'Auvergne*, — cette *Marseillaise* du bou-

langisme défunt, — après avoir philosophiquement résumé l'aventure :

On ne sait trop rien,
Mais ce qu'on sait bien,
C'est que sur l'affaire
Plane un grand mystère.

prend tout à coup, sur l'air de *Ma petite Bretonne*, des accents accusateurs :

Mais cette femme si belle
Est bien criminelle !

Et Paris chante. Il faut que le Français, à l'exemple de Henri Heine qui faisait « de petites chansons avec ses grandes douleurs », fasse de légers couplets avec les grands crimes ou les grands malheurs. Et toujours il en fut ainsi. On chansonnait Soubise après Rosbach, et après Sedan Napoléon III. Mais les complaintes de jadis avaient je ne sais quelle naïveté un peu voulue qui leur enlevait ce qu'elles ont aujourd'hui d'agressif dans leur colère improvisée. On eût dit qu'elles conservaient l'écho du cantique de *Geneviève de Brabant*, ou plutôt de la vieille complainte du *Juif errant* (illustrée par Steinheil dans les *Chansons populaires*), de cet air lamentable qui semble sortir du fond des siècles et que les pèlerins du moyen âge chantaient au retour de Jérusalem de leur voix dolente, mendiants d'aumônes et de pitié.

Les gens d'esprit, car il faut que l'esprit se mêle de tout et jette sa pincée de sel égalitaire sur les victimes et les bourreaux, ajoutaient quelque plaisanterie aux réquisitoires des procureurs, et c'était bien

souvent du Palais de justice même que sortaient les complaintes les plus drôlement satiriques.

Mais le maître, le roi de cette « littérature patibulaire », comme on a bien fait de la nommer, c'est encore et toujours l'auteur de la complainte de Fualdès, le dentiste Catalan, Catalan de Toulouse, je crois, qui avait débuté par la complainte de l'empoisonneur Trumeau :

Épicier droguiste et barbare !

Catalan, du premier coup, avait trouvé — ou retrouvé — l'espèce de candeur narquoise des complaintes légendaires, la mort de La Palisse ou l'assassinat du « patriote Marat » :

Amis que notre complainte
Retentisse avec éclat !
Ne formons tous qu'une plainte
Sur la perte de Marat.
Chacun est saisi de crainte
Devant ce traître attentat,
Fruit d'un complot scélérat.

L'histoire avait eu dès longtemps ses complaintes. Le tonneau de poudre de la rue Saint-Nicaise eut son poète de carrefour, descriptif comme un abbé Delille :

Au lieu d'eau, l'affreux tonneau
Dans son sein cachait des balles,
Et cette invention d'enfer
Avait des cercles de fer.

Elle ne respecte rien, d'ailleurs, la complainte. Elle peut bien railler Mme Steinheil aujourd'hui. Comme la tragédie, elle s'est volontiers occupée des

rois. Louvel poignarde-t-il le duc de Berry ? La complainte s'empare du drame. Elle nous montre Louis XVIII éperdu, navré...

Et devant son cher neveu
Il s'arrache les cheveux
Qu'il n'avait pas sur la tête,
Puis dit en voyant du sang :
Ça, ce n'est pas du vin blanc !

Complainte anonyme qui devait être de quelque « brigand de la Loire » devenu littérateur.

Fieschi tire sur Louis-Philippe et tue le maréchal Mortier. La complainte nous apprend qu'il est Corse :

Corse dur, au rire amer,
Ile au milieu de la mer !

Même, lorsque quelque « fait divers », fût-il presque banal et d'ordre tout intime, un accident donne pour un jour le frisson aux Parisiens, la complainte s'en empare et Villenave nous a conservé les détails de la mort d'un invalide qui, ayant laissé tomber une pièce d'argent dans la fosse aux ours, au Jardin des Plantes, descendit dans la fosse (M. Edmond Perrier ne le permettrait plus aujourd'hui) et y resta, mangé par l'ours blanc...

Cet ours était trop barbare,
Et fallait-il donc vraiment
Pour un écu de cinq francs
Dévorer un vétéran ?

On assure que Berryer, oui, l'illustre Berryer, s'amusait entre amis à rimer ces complaintes judiciaires. J'ai retenu celle qui courut le Limousin au temps du procès de Mme Lafarge :

En l'an mil huit cent quarante
Lafarge est mort d'arsenic.
Plus traîtresse qu'un aspic
Son épouse séduisante...

Et avant même le verdict du jury, la complainte présidait, réclamait la condamnation de l'accusée. On m'assure qu'aujourd'hui c'est le cinématographe qui, avant même le juge d'instruction, renvoie l'inculpée en cour d'assises. J'aimais encore mieux la complainte. C'était la voix de la rue, voix du peuple parfois « soufflée » par quelque aède de cabinet particulier, « complaintant » ou « couplétant », par exemple, le cocher Colignon sur une table de la Maison Dorée :

Il fut arrêté, dit-on,
Par monsieur P.-J. Proudhon...

Roger de Beauvoir, poète élégant et raffiné, s'amusa, si j'en crois la légende, à ces rimes populaires. Mais tout le talent du monde ne vaut point en pareil cas cette sorte de naïveté et de foi dont je parlais tout à l'heure, et le dentiste Catalan reste, je le répète, et restera jusqu'à nouvel ordre le maître du genre. Le dernier couplet de la *Complainte de Fualdès* (Dernières paroles de l'assassin Jausion à sa femme) touche au sublime :

Épouse sensible et chère,
Qui par mon ordre inhumain,
M'as si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Élève mes chers enfants
Dans tes nobles sentiments !

Et comme les hasards des lectures sont, comme

ceux de la vie même, pleins de rapprochements ironiques et inattendus, voilà qu'avant de fermer le volume où je cherchais ces couplets de Catalan, je rencontre une chanson, une chanson abolie du dix-huitième siècle fort joliment illustrée par Steinheil père, *La Fille du Savetier*, sorte de complainte où la fillette raconte elle-même sa mésaventure mélodramatique. Surprise par son père le savetier, qui tombe sur l'amant, elle voit son amant assommer son père, tandis que prenant un bâton, sa mère à son tour assomme l'amant meurtrier. « Cela se voit tous les jours, dirait un philosophe narquois, dans les meilleures familles. »

Et la « fille du savetier » gémit alors, gémit désespérément :

Pour ce fatal coup de bâton
On conduit ma mère en prison,
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la Salpêtrière...
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !

Les deux verselets sont demeurés proverbiaux ironiquement. Et n'est-il pas curieux de voir, sous le crayon de Steinheil, la jolie fille du savetier conduite entre deux sergents vers le dôme de la Salpêtrière et, comme Mme Marguerite Steinheil elle-même, se cachant le visage sous sa mante noire pour éviter les regards non des reporters, mais des voisins ?...

C'est ainsi qu'on peut redire qu'il n'est rien de nouveau en ce très bas monde, et qu'encore une fois tout finit par des fredons.

Le « fredon » se fait d'ailleurs volontiers cruel, sinistre, sous prétexte de devenir vengeur. Dans le brouillard jaune de ces tristes soirs, les camelots, écumeurs d'actualités, vendent des feuillets de papier où des bras de justiciers montrent des poings farouches à la femme en deuil dressée entre deux cercueils, et le refrain de cette *Lettre à Mme Steinheil*, « chanson-marche », sent la colère et la haine du carrefour :

On n'aurait pas fait tant d'façons pour vous,
Si vous étiez une pauv' femm' sans le sou !

Voilà, cette fois, non pas la complainte, mais la violente colère plébéienne, la révolte instinctive du sentiment public, la comparaison inévitable entre celle qu'une autre femme, ce matin, assimile à la fois à sainte Thérèse et à Mme de Pompadour, et l'ouvrière, l'ouvrière pauvre qui travaille à la robe de bal de la grande dame ou de la comédienne. On voit ce que peut tirer d'un pareil thème, déjà exploité par Félix Pyat dans son *Chiffonnier de Paris*, l'inspiration de la muse des rues :

Dans vot' monde y a bien plus d'vice
Qu'chez l'ouvrièr' qui crèv' de faim !

Et le faubourien chante en allant à l'atelier, sur l'air de *Regardez-vous !* cette « chanson-marche » dont le refrain emplit maintenant les cafés-concerts des quartiers pauvres :

Entendez-vous !
Madame, entendez-vous !

Et en vérité, elle pouvait « entendre » !

Il ne faut pas être tombé en ce monde. Il ne faut pas être accusé. Toutes les rivalités, les envies, les rancunes se déchaînent alors contre vous. C'est la constatation banale, l'éternel *Donec felix eris...*

Et ce « fredon » de haine, qui poursuit ainsi une femme, a du moins sa moralité, comme les pires choses :

> Vos amoureux, nobles seigneurs.
> Sont aujourd'hui nobles lâcheurs !

Oui, et c'est encore la constatation éternelle : les familiers rougissent très vite, lorsque la chute est venue, de relations pourtant toutes simples, et curieux comme je le suis et n'ayant jamais aperçu Mme Steinheil, il m'a été — voilà un fait — presque impossible de rencontrer quelqu'un qui ait été l'ami de « Meg. » On ne l'a pas vue, on ne sait que par les journaux si elle est décidément aussi séduisante qu'on veut bien nous le dire. Personne ou presque personne ne l'a connue ou ne la connaît.

Un seul m'a répondu :

— Oui, je l'ai rencontrée jadis. Mais je la fuyais d'instinct. Elle était trop charmante !

Ce phénomène s'était déjà produit au moment de la disparition de Mme Humbert. De tous les invités de l'avenue de la Grande-Armée ou du castel des Vives-Eaux, il ne restait plus un seul convive. On s'esquivait, on devenait muet.

— Mme Humbert ? Oui, oui, j'ai bien reçu d'elle quelques bouts de carton autrefois ; mais je n'y ai jamais répondu, jamais !

Il est pourtant naturel que des artistes acceptent d'entendre faire de la musique dans un atelier de peintre, et lorsqu'on reçoit une invitation à une exposition de tableaux, on ne peut décemment répondre : « Avant de me rendre chez vous, donnez-moi votre parole que vous ne serez jamais assassiné ! » Je ne sais pas du tout si la jolie femme que je viens de saluer dans la rue ne sera point mêlée demain, comme la Mme de Montespan de Sardou, à une affaire des poisons, et je ne puis décemment réclamer le casier judiciaire de tous les gens qui me demandent un rendez-vous.

Ceux-là sont d'étranges psychologues qui après coup, déclarent en parlant de leurs relations de la veille : « Je me doutais de tout ! J'avais tout deviné ! » Et leur perspicacité aurait pu tout au moins devancer ce que la chanson du faubourg appelle tout crument leur « lâchage ».

Il est établi, par exemple, à l'heure présente que ce fantomatique et problématique Steinheil n'avait aucun talent. Le petit panneau présentement exposé au quai Malaquais et qui s'appelle, je ne sais pourquoi, *L'Atelier d'Albert Dürer*, n'est pourtant pas si méprisable. On le prendrait pour une étude de Meissonier poussée au noir, et je ne suis même pas certain que ce ne soit point une copie et peut-être une raclure de la palette de Meissonier. Mais le peintre ne « vendait » pas ou « vendait » trop, et voilà cet *Atelier d'Albert Dürer*, qui n'est que l'atelier d'un graveur quelconque, avec un effet très recherché de clair-obscur, déclaré, par des critiques qui ne l'ont

probablement pas vu, indigne de figurer dans une galerie.

Que d'encre déjà aura fait verser cette dramatique affaire dont pourtant, ce me semble, on va bientôt se lasser, car on se lasse de tout, même du crime ! N'est-il pas d'autres sujets plus poignants et d'un intérêt plus général ?

— Croyez-vous, me dit M. Joseph Reinach, en me demandant de faire campagne contre l'alcoolisme, qu'il n'est pas d'autres empoisonneurs plus dangereux que ceux qu'on traîne en cour d'assises ?

M. Reinach poursuit également, en effet, son double combat contre la peine de mort, peine de mort par le couteau, peine de mort par l'absinthe. Il ne veut ni de la liqueur rouge ni de la liqueur verte. Et l'alcoolisme mériterait certes d'avoir sa « complainte », comme Mme Lafarge et comme Fualdès.

M. Jean Bernard, qui dans *L'Indépendance belge* étudie la vie parisienne et la vie politique, la découvrira et la publiera, lui, le mieux documenté des « spectateurs », quelque jour.

En attendant, tous les journalistes un peu bien parisiens n'ont point manqué de faire remarquer que depuis plusieurs jours nous vivons dans le brouillard. Brouillard le matin, brouillard le soir. Brouillard au Palais de Justice. Brouillard dans les chancelleries. Brouillard au Reichstag. Brouillard à Prague. Brouillard partout. « Est-ce, disent les uns, l'influence de l'entente cordiale ? Paris est devenu une succursale de Londres. » Est-ce le symbole même

du mystère qui trouble et détraque un peu les esprits ? Est-ce encore l'image de la situation politique européenne, et ces brouillards de la Tamise ne sont-ils pas un peu des brouillards des Balkans ? Ce qui est certain, c'est que nous vivons dans l'incertitude et que la terre tourne un peu au hasard, comme la bille dans une partie de roulette.

Ce brouillard parisien n'est point d'ailleurs sans pittoresque. Les horizons se fondent dans une brume argentée. Détachant sur ce léger lavis leurs branches dénudées, les arbres, avec leurs grêles silhouettes noires, ressemblent à des paysages à l'encre de Chine délicatement peints sur de la soie grise. Paris offre ainsi aux flâneurs une suite charmante de kakémonos imprévus. Hélas ! est-il encore des flâneurs ? Il y aurait un livre en quelque sorte légendaire à écrire : *Paris du temps des piétons*. Quelle vieille histoire ! De la préhistoire !

Mais une flambée d'électricité s'allume dans les Champs-Elysées. C'est le Paris nouveau. C'est le Salon de l'Automobile. Lui seul peut-être serait capable de faire oublier Mme Steinheil. Et si j'ai reparlé de « l'affaire », c'est que dans huit jours, je pense, on n'en parlera plus — et que comme dans *Les Templiers*, « où il y a un beau vers », les complaintes se seront tues et les chants auront cessé (1).

(1) Je me trompais. Les complaintes de la rue n'auront été que la préface de la Cour d'Assises.

XXXII

BUVEURS D'ABSINTHE

11 Décembre.

Puisque la peine de mort est maintenue et qu'elle doit, dit-on, terrifier encore les criminels, — qui ne s'effrayent guère, — il est nécessaire de limiter le nombre des débits de boisson qui font des meurtriers et des débiles. Débitants rime à délinquants. M. Ferdinand Buisson et M. Joseph Reinach ont signé une proposition de loi qui interdirait, à partir du 1er janvier 1910, la fabrication, la circulation et la vente de l'absinthe. C'est un peu bien radical ; mais ce serait fort salutaire. La guerre à l'alcoolisme n'admet pas de conférences de la paix.

« L'alcoolisme, disait Brouardel au Congrès de Londres, est le plus puissant facteur de la propagation de la tuberculose. » Il ne parlait pas de l'aliénation mentale. Plus de 13 p. 100 des aliénés sont des alcooliques, constate le rapport du directeur de l'Assistance publique (juillet 1907). Et c'est le Comité de patronage des hôpitaux de Paris, présidé par

M. Mesureur qui réclame avant certains membres du Parlement la prohibition de l'absinthe.

On va donc livrer bataille à l'absinthisme. Et la rencontre sera chaude. Tant d'intérêts sont en jeu ! D'un côté la question commerciale, qui a son prix ; de l'autre, l'avenir de la race. Il n'y aurait pas à hésiter et il suffirait d'énoncer le problème pour le résoudre aussitôt. Mais les débitants réclament le droit de vivre et leurs habitués le droit de boire. Et l'on verse. Et l'on trinque. Et l'on boit. Et le nombre des fous et de ceux que le docteur Grasset a baptisés des demi-fous augmente. On l'a maintes fois constaté.

— Voulez-vous fermer les prisons ? a dit quelqu'un. Fermez les cabarets.

Le cabaret n'est pas nécessairement l'antichambre de la geôle. Et même la guinguette jadis fut pour le travailleur l'espèce de « cercle » où il se reposait en chantant et « buvant du meilleur ». Mais il ne chante plus ; il parle, il fait de la politique, et tout en trinquant, de la cirrhose du foie. Il en a bien le droit, dira-t-on, et sur le dur chemin de la vie, l'alcool est après tout le viatique du pauvre.

— Ça donne des jambes et ça met du cœur au ventre !

Erreur. Cela débilite et cela tue. Pour quelques colosses qui résistent, combien tombent en route, sont emportés par la phtisie ! Villages normands dépeuplés, bourgades bretonnes décimées. L'eau de feu, qui tuait les sauvages, tue les civilisés, et il semble que la France ait, entre toutes les nations, le vertige, la soif du suicide.

On a l'air de rabâcher à revenir sur un tel sujet, vital entre tous, et à crier : « Casse-cou ! » Je sais des gens de cœur, des savants, des philanthropes qui s'en font un devoir. Mais qu'est-ce que leurs efforts, leurs conférences ou leurs livres, comparés à un discours parlementaire qui peut amener le vote d'une loi ? M. Joseph Reinach, député des Basses-Alpes, a rédigé récemment avec M. Schmidt (des Vosges) un amendement sur la limitation des débits d'alcool, interdiction d'en ouvrir de nouveaux sans autorisations soumises à des conditions très étroites.

Il y a quatorze ans que M. Reinach avait déposé cette proposition. En 1894, elle ne fut pas même discutée.

— Que va-t-on attenter à la liberté des marchands de vin ! Et tout citoyen français n'a-t-il pas le droit de se saouler tout à son aise ?

Il y avait alors en France 450,000 débits de boisson, ce qui était déjà « présentable ». Nous en avons aujourd'hui plus de 500,000. Elle monte, la marée des boissons. Si la proposition de M. Joseph Reinach avait été votée, nous aurions 50,000 débits de moins. Et combien d'hommes sains et robustes de plus ?

En 1894, la consommation de l'alcool était de 37 millions d'hectolitres. En 1906, elle s'élevait à 50 millions, sans compter l'énorme fraude. La nation française s'imbibe en quelque sorte d'alcool.

Je m'excuse de citer des chiffres, mais les chiffres valent bien les phrases.

La criminalité augmente avec la « beuverie ». La

folie ? En 1893, on compte 59,000 fous. En 1904, 70,000. Et la progression des suicides est analogue. L' « eau-de-vie » monte à la tête et pousse à la mort. Il y a cinquante-sept ans, en 1851, sous le régime de l'autorisation des cabarets, on compte 3,500 suicides. En 1903, 8,800, marche annuelle progressive accrue depuis la loi de 1881 qui a fait libre le commerce des boissons.

Et la tuberculose, encore une fois, et le rachitisme, qui influent si terriblement sur nos effectifs militaires (les départements où les consommateurs d'alcool sont les plus nombreux, sont aussi ceux-là où le nombre des réformés est le plus considérable). L'alcool fait des nains par la taille, des débiles par le cerveau.

Ah ! ces épileptiques, ces idiots dont parle le docteur Roubinovitch, médecin de la Salpêtrière ! Ces pauvres êtres, nés du cognac ou de l'absinthe, et que le docteur appelle de ce sinistre nom : « les enfants du dimanche », les petits conçus entre deux hoquets, dans un prurit d'amour bestial, au lendemain du jour de paye. Les enfants du dimanche, jour de joie ! Baisers empestés. Malheureux à venir, voués à la douleur.

On a remarqué que bien des anarchistes militants ont en eux, sur eux, quelque tare physique. Leur souffrance ou leur infirmité corporelle les pousse à la révolte au nom des souffrances de tous. Cet étrange et éloquent Libertad, qui vient de mourir, se traînait comme une façon de béquillard, pour jeter aux réunions publiques ses paroles enflammées. Né

sans nom, il s'en donnait un, qui était en un seul mot un programme. Albert devenait Libertad. Esclave de son corps torturé, il voulait s'affranchir de la douleur par la révolte. C'était peut-être aussi, cet Antony de l'anarchie, un « enfant du dimanche ». Et l'on dit qu'ils naissent en beauté, les enfants de l'amour !

Or, le pire alcoolisme est l'absinthisme. L'absinthe a son attrait spécial, irrésistible, attirant comme un gouffre. Barbey d'Aurevilly a chanté la *maîtresse rousse*. Musset fit plus que chanter la *maîtresse verte*. Il l'appelait *Madame l'Oubli*. Il retrouvait au fond du verre les fantômes de Venise ou la *femme à l'œil sombre*, la belle Belgiojoso, la *morte*. « L'absinthe ? On en boit toujours, toujours, et de plus en plus quand on en a bu. C'est plus doux encore que l'amour d'une femme. »

Est-ce lui ou Alfred Delvau qui surnommait l'absinthe la « fée verte » ? Caresses morbides que ces féeries d'hallucinés. La science est moins poétique et plus décisive.

La *fée verte ?* Berthelot répond : « Je suis d'accord avec tous les physiologistes, hygiénistes et médecins pour déclarer l'absinthe un poison destructeur de la santé et de l'intelligence des personnes qui en font un usage habituel. » Et d'Arsonval ? Oh ! d'Arsonval est plus énergique encore : « Maintenir, dit-il, la vente d'un poison aussi précieux que l'absinthe est un crime de lèse-patrie et de lèse-humanité. »

— Vous voulez donc, s'écrieront les amateurs, nous condamner à l'orgeat ?

Non. Mais arracher à l'absinthé le verre qui le tue,

c'est une autre façon d'abolir la peine de mort, — la peine de mort volontaire.

Je sais bien : il y a la liberté, la liberté de vivre à sa guise. La Belgique et la Suisse ont interdit la vente et la fabrication de l'absinthe — l'absinthe suisse ! — et pourtant ce sont des pays libres. Les Conseils généraux de la Seine, des Vosges, de la Haute-Loire, de la Seine-Inférieure, de la Loire-Inférieure, de la Corse ont émis des vœux pour l'interdiction de la vente et de la fabrication de l'absinthe — et ce ne sont pas des esprits rétrogrades.

Et l'évêque de Châlons, — vous me direz que c'est un évêque, — Mgr Latty a écrit énergiquement : « Il y a un crime plus grand que l'usage de l'absinthe, c'est celui du législateur qui aurait peur de le réprimer. »

Eh ! oui, car la peur des coups n'est rien comparée à la peur de l'impopularité, à la peur de la non-réélection. Impopularité imméritée, disait M. Reinach dans son discours du 3 juillet dernier, car il s'agit d'essayer de sauver la race malgré elle-même, de la protéger contre elle-même.

Au début de la législature, MM. Edouard Lockroy, Buisson, Guieysse, Aynard, Paschal Grousset, l'abbé Lemire et J. Reinach — il ne s'agit plus de divergences politiques — ont déposé une proposition tendant à combattre l'absinthisme en interdisant la vente et la fabrication de l'absinthe. MM. Vaillant et Breton avaient presque en même temps rédigé une proposition analogue. La Commission d'hygiène s'est prononcée contre. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? Voyez Mgr Latty.

Alors M. Reinach, tenace en ces idées et poursuivant sa campagne salutaire, s'est décidé, avec M. F. Buisson, à saisir de la question la Chambre des députés. Le débat auquel nous allons assister ne manquera ni d'intérêt ni de grandeur.

Il n'est plus question là, encore une fois, de politique, mais de santé matérielle et morale. Les orateurs citeront aussi des chiffres, ces chiffres avec lesquels on ne discute pas.

Non seulement, disait Gœthe, les chiffres gouvernent le monde, mais ils enseignent comment le monde est gouverné.

Eh bien, de 1901 à 1904, la consommation de l'absinthe s'est élevée de 297,000 hectolitres à 359,000 ! En quatre ans ! Et depuis elle a dû augmenter encore. La moyenne annuelle représente un litre d'absinthe par habitant, chiffre qu'aucun pays du monde n'atteint. Oui, tout Français en moyenne boit son litre annuel. Voudrait-on, en vérité, que la France, la France de la vigne et de la chanson, devînt une nation d'*absinthés* ?

Les députés qui vont mener campagne contre la « maîtresse verte » peuvent s'attendre à de rudes assauts. Débitants et fabricants vont s'armer et se défendre. Et attaquer.

— Plusieurs d'entre nous, me disait un des plus résolus parmi ces « antialcoolistes », pourront être battus aux élections. Mais il faut sauver le pays, la race, encore une fois, la race qui s'étiole, l'armée dont les effectifs diminuent !

Et souriant en citant Corneille :

Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux !

Les « dieux », ce sont les électeurs. Quand ils auront entendu les voix les plus différentes et les plus autorisées, des voix de tous les partis, depuis MM. Ribot, Aynard et Lockroy jusqu'à M. Vaillant et M. Jaurès, lorsqu'ils auront vu l'abbé Lemire s'unir à M. Joseph Reinach pour cette œuvre de salut, les « dieux » se diront peut-être que l'on parle et que l'on agit là pour leur bien, et que la folie, la tuberculose et le crétinisme ne sont pas précisément la fin à laquelle doivent aboutir les hommes.

— Et pourtant, que voulez-vous ? Il faut bien échapper à la réalité, qui n'est pas gaie. Je bois pour m'étourdir. Je bois pour oublier.

C'est une réponse trop souvent entendue. A vrai dire, c'est la proclamation même du droit au-suicide continu.

— Mon corps est à moi. J'en fais ce que je veux. Je bois parce qu'il me plaît de boire.

Soit. Vous avez le droit à l'ivresse. Mais vous n'avez pas le droit de condamner à une vie précaire, maladive, douloureuse, les êtres qui peuvent naître de vous. C'est, je le répète, une autre espèce d'abolition de la peine de mort que réclament à la fois les hygiénistes et les moralistes.

Oh ! je sais bien ! La liberté ! Et ce n'est pas moi qui demanderai qu'on mette à la liberté des entraves. Cette pauvre liberté individuelle, chaque jour quelque loi nouvelle menace de la ligoter, comme on a, sur son lit, ficelé la veuve de l'impasse Ronsin. On

traite la liberté comme Mme Steinheil. Mais, encore une fois, la liberté ne consiste pas non seulement à se suicider, mais encore à doter son pays de générations condamnées.

J'entends bien :

— Laissez-nous tranquilles avec vos avertissements, vos prophéties de malheur et votre pessimisme. Nous voulons, comme les héroïnes d'Ibsen, vivre notre vie, nous aussi, fût-ce le verre d'absinthe à la main ! Vous dites que l'absinthe engendre tous les maux, et c'est même de ce pessimisme, fléau de l'esprit contemporain, que l'accuse un philosophe qui n'est pas le premier venu. Eh bien, c'est précisément pour fuir ce pessimisme, pour se consoler, pour se griser (le mot est joli si la chose vous paraît laide), oui, pour se griser d'un présent ou d'un avenir couleur d'espérance que le buveur d'absinthe *fait son absinthe*, avec une gravité sacerdotale, le geste solennel et rythmique ; et tous vos sermons n'empêcheront pas que la fée verte ne lui plaise, ne l'entraîne et ne le rende heureux ! Bonheur factice, soit. Bonheur fugitif, c'est entendu. Mais toute la vie en est là. C'est une succession de minutes évaporées. C'est une fuite d'heures emportées comme des feuilles mortes. Demandez à Schopenhauer la différence qu'il y a entre le rêve et la réalité ! Alors, laissez-nous l'illusion, les spectres, les fantômes de joie !

Et *vive le flacon* qui nous donne l'ivresse !

Cette griserie, cette ivresse que les savants con-

damnent et que les législateurs vont poursuivre, il faut bien reconnaître qu'elles ont pour elles les poètes. Certains poètes. Mais, depuis Anacréon, « aimable buveur », jusqu'à Béranger et Richepin, tous les chantres de la gaieté.

D'être heureux mieux qu'Aristippe
J'ai trouvé le vrai moyen :
Je m'endors le verre en main.
Quel chagrin ne se dissipe
Par le sommeil ou le vin?

C'est Poinsinet de Sivry, le Poinsinet du *Cercle*, qui traduit ainsi une ode du chantre de la vigne, mort étranglé, dit-on, par un grain de raisin. Anacréon, aujourd'hui, remplacerait peut-être le vin d'Ionie par l'absinthe — et il continuerait à chanter le sommeil et l'ivresse.

Les vieux anas nous ont rapporté assez drôlement les gaietés de l'ivrognerie. Toute une littérature bachique célèbre les bienfaits du vin. Les bons mots des buveurs sont aussi célèbres que ceux des « plaisants qu'on mène pendre ». *Ivrogniana* est le *De Viris* des fervents

De la dive bouteille
Et du jus de la treille !

Et, en vérité, l'ivresse a ses joies spéciales, et l'école de Salerne vous dira que de temps à autre un grain de folie n'est pas nuisible. Il existe, de Balzac, en tête d'une édition de Brillat-Savarin, un *Traité des excitants modernes*, où l'auteur de *La Comédie humaine* décrit, d'après ses propres sensations, le plaisir de la griserie et aussi son péril.

Balzac a étudié et décrit l'ivresse en se prenant soi-même pour modèle. Il sort d'un bon repas. Il a bu des vins capiteux. Il monte avec une allégresse chancelante l'escalier de l'Opéra. Il entre, joyeux et fier, dans la loge où lui donne l'hospitalité quelque duchesse de Maufrigneuse. Il s'assied, il regarde et tout lui paraît étrange et fantastique sous le lustre du théâtre, aux fauteuils d'orchestre, au delà de la rampe. Il ne sait où il est. Ce ne sont pas seulement les danseuses qui dansent, là-bas, devant lui. Autour de lui tout danse. C'est la ronde d'un aimable sabbat. Il se croît transporté en quelque paradis artificiel. Et cependant il garde le sentiment qu'il est ivre, qu'il ne doit point parler, de peur de dire une sottise. Il est pris entre l'envie de rire et l'obligation de se taire, par prudence. Pris de vin : l'expression populaire est juste.

Et alors, après la joie, la honte, la terreur de faire involontairement quelque geste déplacé s'emparent de Balzac. La griserie devient une souffrance. Toute cette page est admirable de précision et de pittoresque. Ce n'est pas la confession d'un ivrogne, c'est, par un buveur d'aventure, la contribution à une étude de l'ivrognerie.

Paradis artificiel ! Baudelaire qui chanta le *vin de l'assassin*, nous les a ouverts, ces paradis morbides d'où l'hygiène a raison de vouloir nous chasser. L'homme en sort dégradé et les filles d'Eve y trouvent l'abêtissement et la misère physique. Car il y a les absintheuses ou, comme on voudra, les absinthées, faces blêmes qui passent dans la vie comme

des spectres de la beauté. Félicien Rops a laissé un chef-d'œuvre tragique en immortalisant de son burin, hypnotisée par la liqueur opaline, immobile et sinistre, une *Buveuse d'absinthe* attablée devant une table de marbre funèbre comme la pierre d'un tombeau.

La femme va toujours plus loin que l'homme dans l'amour ou dans le crime. L'absintheuse, comme l'éthéromane, comme la morphinomane, pousse sa passion à l'extrême. On a vu des buveuses d'alcool avaler jusqu'à leur eau de toilette. Dans nos campagnes, la médecine dite de « bonne femme » a des remèdes paradoxaux. Un petit enfant est-il menacé de convulsions ?

— C'est qu'il doit avoir des vers !

— Des vers ? Alors faites-lui boire une décoction d'absinthe. Ou de l'absinthe, tout uniment. L'absinthe est un vermifuge.

Et, dès ses premiers pas, le petit, qui fait d'abord la grimace, s'habitue au parfum grisant, au goût de la liqueur verte. Il l'épelle, si je puis le dire, avant son alphabet.

Ces mères parfois sont stupides. Je sais des coins de Normandie où l'on nourrit les petits avec de la soupe à l'eau-de-vie.

— Un peu de calvados dans le bouillon, ça donne des forces !

Notre *chabraud* ou *chabrol* périgourdin est moins féroce. C'est le vin pur qui s'ajoute au potage. Encore une fois, l'excès seul est nuisible en toutes choses.

Le docteur Goubert, sauveur des estomacs et

grand bibliophile devant l'Eternel, me disait l'autre soir, comme je dînais à ses côtés au banquet du *Livre contemporain* :

— Point de viande, le soir, ni de vin !

Et ce disant, il se laissait verser un grand verre de bordeaux.

— Faites ce que je dis et ne faites pas ce que je fais, hé ! docteur ?

— Mais non. L'exception confirme la règle. Je me donne par hasard, de temps à autre, le plaisir d'un verre pareil à celui-ci. Ce n'est pas nuisible. Ce qui est fatal, c'est la continuité. Jour par jour, même avec une petite quantité d'alcool, on s'intoxique. Qui a bu boira, dit le proverbe. Et c'est pourquoi il ne faut pas boire !

Soit. Mais ce n'est pas facile. Et je me rappelle une pensée d'Alphonse Karr, cet Alphonse Karr, le maître ironiste, très tendre sous ses sarcasmes, et dont on vient de célébrer par quelques articles émus le centenaire :

On ne triomphe que des passions que l'on n'a pas ou de celles que l'on n'a plus.

Axiome qu'en écrivant un petit livre sur *L'Absinthe et les absintheurs* un M. Henri Balesta complétait ainsi :

On triomphe des passions que l'on a, jamais de celles qui nous ont.

Et elle *a* vraiment l'absintheur, cette passion de l'absinthe. Elle le tient. Elle le tord. L'absinthomanie est, comme le tabagisme, un vice invétéré. Vainc-

ment, comme M. Purgon faisant pleuvoir sur la tête du malheureux Argan toutes les maladies imaginées pour terrifier le malade imaginaire, la science s'acharne-t-elle à répéter :

— Prenez garde ! On ne vous parle pas seulement de sénilité précoce ou de vieillesse désolée par les infirmités. Vous êtes menacé d'apoplexie, de paralysie, d'hydropisie, d'épilepsie, de stérilité ; vous tomberez des maladies de l'estomac aux maladies des intestins...

— Monsieur Purgon !

— Des maladies de l'intestin dans les maladies du cerveau...

— Monsieur Purgon !

— Des maladies du cerveau dans les maladies incroyables, et peut-être dans la combustion spontanée, où vous aura conduit votre folie, votre folie, votre folie !

La combustion spontanée, le cas semble fort romanesque. Mais la combustion interne, les organes corrodés, certes, ce n'est pas niable. Il y a longtemps, il y a quarante-six ans, que le docteur Anselmier publia un travail qui fit grand tapage : *De l'empoisonnement par l'absinthe*. M. Joseph Reinach pourrait le relire. Coupeau aurait dû le méditer.

Je ne m'excuse pas d'avoir traité une fois encore un sujet qui intéresse, on l'a dit et redit, l'avenir même de la patrie. Les drames de l'alcool et de la misère valent bien l'attention qu'on donne aux drames de la police. Et puisque des orateurs informés et autorisés vont officiellement s'occuper de la

question, il n'était peut-être pas mauvais que « la Vie à Paris » s'inquiétât de ce qui intéresse la vie de la France. Et puis, en vérité, on ne peut pas toujours parler de Mme Steinheil (1).

(1) Cet article nous valut la lettre que voici :

Paris, 19 décembre.

« Monsieur le directeur,

« Dans une chronique de M. Jules Claretie, insérée dans votre journal et attaquant avec violence l'alcool — ce qui est son droit, sans examiner s'il a raison, — M. Claretie écrit que « débitants rime à délinquants ».

« Permettez-nous de protester contre cette assimilation iujurieuse et fausse contre laquelle nous protestons très énergiquement. L'État ne nous a jamais considérés comme des délinquants, et de 1872 à fin 1907 il a été très heureux d'encaisser les 12 *milliards* que nous lui avons versés sous formes de taxes et d'impôts.

« Comptant sur votre impartialité, nous vous prions donc, monsieur le directeur, d'insérer notre protestation et d'agréer l'expression de nos sentiments distingués.

Le président de la Fédération nationale du commerce en détail des boissons, restaurateurs et hôteliers :

L. Girardin, 32, rue Mathis.

« *P.-S.* — M. Jules Claretie est si peu documenté qu'il prétend que la consommation de l'alcool, de 37 millions d'hectolitres, s'est élevée en 1906 à 50 millions. Or, il s'agit, dans ces chiffres, du vin, et non pas de l'alcool. Est-ce une erreur voulue ?

Et je répondis :

« L'honorable Président de la Fédération nationale s'est trompé en attribuant au mot *délinquant* un sens qu'il n'a point dans le cas présent. « Débitants rime à délinquants » ne veut pas dire que les débitants commettent des délits, mais que l'alcool fait ce que la science moderne nomme des délinquants. Depuis le beau livre de Cesare Lombroso, *L'Uomo deliquente*, le terme est entré dans la langue scientifique. L'*uomo deliquente* naît de l'homme dipsomane, voilà tout ce que j'ai voulu dire. Et ajoutons en passant que littérairement, d'ailleurs, « débi*tants* » rimerait assez mal avec « délin*quants* ».

« Quant au chiffre sur la consommation de l'alcool, il m'a été donné par un éloquent député qui le rectifiera lorsqu'il portera le débat à la tribune. Je commets parfois des erreurs ; je n'ai jamais commis d'erreur *voulue*. Elle porterait un autre nom.

«Je sais très bien tout ce qu'il y a de pénible à froisser des intérêts matériels qui méritent des égards ; mais je n'ai parlé de l'alcool qu'en moraliste, laissant aux médecins le soin d'en parler en physiologistes. J'ai plaidé « pour la race », sans vouloir viser ni injurier personne. J'ai fait ce que l'auteur admirable de *La Bouteille,* le terrible Cruikshank, ce que l'auteur populaire des *Drames du cabaret,* ce que le romancier de *L'Assommoir,* ce que M. Pottecher, en donnant dans les Vosges son *Diable vendeur de goutte,* ont fait. Et simple spectateur de ce qui se passe, — et de ce qui passe, — je me demande, puisque l'État a matériellement encaissé 12 milliards de ces impôts et de ces taxes que les détaillants ont loyalement versés, ce qu'en vingt-cinq ans ces 12 milliards ont moralement coûté à la France. »

XXXIII

CAUSERIES PARISIENNES A PROPOS DES MŒURS ET DES AÉROPLANES

24 Décembre.

Nous causions hier après dîner, entre camarades, — de ceux qui se disent « essentiellement Parisiens » et se piquent de tout connaître et de parler en experts de toutes choses. Les uns prenaient leur café, les autres leur camomille, car la camomille est fort à la mode et personne ne rirait plus en entendant un héros de comédie parler à Francillon de la tisane qu'il vient de déguster. La camomille est un signe des temps.

— Vous rappelez-vous, disait un savant déjà vieux, cette première exposition de l'électricité, à une date déjà lointaine, dans le palais de l'Industrie aujourd'hui démoli ? C'était une exhibition bien sommaire des instruments fabriqués par nos électriciens réunissant là leurs efforts, montrant leurs découvertes pour la première fois. Je me souviens d'avoir pris froid dans ces longues galeries un peu vides. On grelottait autour des machines électriques, et la lu-

mière éclairait faiblement les profondeurs du palais. Ce qui amusait, attirait la foule, faisait le succès de l'exposition, c'était un joujou alors presque aussi nouveau que les « actualités » bimbelotières que je viens d'apercevoir dans les baraques du boulevard et qu'on appelait le théâtrophone. Le théâtrophone divertissait infiniment les visiteurs. On se pressait pour entendre, de loin, les chanteurs de l'Opéra ou les artistes de la Comédie-Française, et les amateurs de nouveautés qui n'avaient pu trouver de places pour *Le Monde où l'on s'ennuie*, alors dans sa toute première vogue, écoutaient ravis l'écho des voix aimées, le clairon de M. Coquelin aîné, et le délicieux air de flûte de Mlle Reichenberg.

Viens ! une flûte invisible
Soupire dans les vergers...

Notre savant continua :

— Le téléphone et le phonographe nous semblaient alors des miracles. Aujourd'hui nos petits enfants manient les récepteurs à l'âge où nous découpions encore des images, et ils récitent téléphoniquement le compliment légendaire des jours de fêtes à leurs grands-parents. L'Electricité, depuis ce modeste étalage, a conquis le monde. Et l'exposition dont je parle fut une date dans la vie moderne. Il en sera de même de ce premier Salon de l'Aéronautique qui ouvre aujourd'hui. Notez ce jour, mes chers amis, sur le calendrier que vous allez jeter bientôt, pour le remplacer par un autre : *jeudi 24 décembre 1908*. C'est l'entrée du ballon dirigeable, de

l'aéroplane ou de l'aéronef dans la vie courante. Ce qui était hier un motif à expériences devient déjà un moyen de locomotion. Exercice de hardiesse aujourd'hui, ce sera demain un véhicule pratique. Je ne fais point de paradoxe : j'entrevois une exposition future (et peut-être prochaine) où les aéroplanes seront accessibles à tous ainsi que les automobiles. « Nos petits-neveux sont bien heureux, disait Voltaire à demi-mourant : ils verront de belles choses ! »

» Nous en voyons déjà de fort belles et de fort étonnantes. Le patriarche de l'aérostation, Nadar, qui loge tout près du Grand Palais, pourra, lui, voir son rêve en partie réalisé, lorsqu'il contemplera ces machines volantes qui ressemblent à des dessins de Robida mis en œuvre par des ingénieurs. L'année qui va finir restera l'*Année Aéronautique*. En dépit de tout, le nom des frères Wright restera plus longtemps célèbre que celui des époux Steinheil. Avec ces aéronefs, nous oublions la chronique scandaleuse qui affole les cerveaux, pour nous occuper de l'histoire qui les instruit.

Alors, l'un de nous, complétant l'affirmation :

— Parfaitement. Mme Bartet, naguère, dans une représentation donnée en l'honneur du Congrès de la route, disait, comme elle sait dire, des vers d'un poète anonyme (et en vérité, je n'ai pu savoir son nom) sur la Route, la route qui appelle, entraîne, séduit les automobilistes, et après les bataillons en marche pour la guerre, voit passer les voyageurs, les touristes de la paix. Mais cette route de terre va devenir banale et trop fréquentée. On finira par trou-

ver qu'on s'y heurte trop facilement comme dans certains carrefours trop encombrés. On réclamera, on fréquentera une autre route, la route sans limites, et sans bornes de pierre, et M. Gustave Rives demandera bientôt à Mme Bartet de célébrer la route de l'air. Croyez bien que cela viendra vite. L'air libre, l'union libre, la polémique libre, tout va de pair. Mais l'aéronautique ne détruit que les bornes, ne supprime que les distances.

Le savant reprit :

—Au prochain salon de l'Aéronautique, on devrait exposer les bustes des précurseurs de cet admirable mouvement, qui en quelque sorte donne des ailes à l'humanité. Je salue les intrépides aviateurs d'aujourd'hui. Mais puis-je oublier que c'est mon ami Marey, le plus modeste et le plus charmant des chercheurs, qui étudia le premier le problème et montra la route en étudiant le vol des oiseaux ? Nous sommes et serons toujours ingrats envers les pionniers. Ce sont eux qui font la besogne la plus dure. Et les autres arrivent et passent sous les acclamations. N'est-ce pas Charles Cros qui inventa, avant Edison, le phonographe dont je parlais tout à l'heure ?

— Oui, dit quelqu'un, mais il ne l'appliqua pas. Et qu'est-ce que le rêve quand la réalité seule importe ?

Puis se tournant vers celui qui, à propos de la conquête de l'air, avait parlé de l'union libre :

— Et pourquoi, à propos d'aéroplanes, nous parlez-vous de libres polémiques et de libres unions ? Les conquêtes de la science ont-elles quelque chose

à voir avec les conquêtes de la morale ? Vous trouvez fort beau ce résultat : la terre complétée par l'air, l'univers agrandi par l'aéronef. Pourquoi ne verriez-vous pas un affranchissement, un agrandissement de vie dans cette union libre que le public des répétitions générales et des premières — le plus intelligent et le plus vibrant des publics — acclame quand il en entend parler dans les pièces qu'il aime ?

— Je ne sais pas exactement, dit le savant, de quoi vous voulez parler.

—N'avez-vous pas lu l'excellent feuilleton de notre ami Adolphe Brisson sur *Le Lys*, la dernière comédie applaudie au Vaudeville ? Vous verrez que la proclamation de l'union libre a tout à fait séduit les auditeurs et que la jeune fille — oui, la jeune fille qu'on reprochait au théâtre contemporain de ne pas assez souvent mettre en scène — vient d'y faire irruption d'une façon tout à fait révolutionnaire en déclarant qu'elle a le droit de vivre à sa guise, de suivre qui bon lui semble et, comme disent et redisent les héroïnes d'Ibsen, de « vivre sa vie ». C'est après la Déclaration des Droits de l'homme, un peu vétuste, la Déclaration des Droits de la jeune fille. Ah ! nous sommes loin des ingénues du Gymnase et même des jeunes filles héroïques d'Augier, la fille de l'inventeur pauvre ou du banquier trop riche ! M. Léon Blum trouvait déjà que la jeune fille avait droit à l' « essai loyal » et développait cette thèse avec infiniment de talent...

— Et s'inquiétait-il de « l'essai déloyal », qui en amour est au moins aussi fréquent que l'autre ?

— Ne m'interrompez pas. Je ne suis pas orateur et vous me feriez perdre la route...

— La route de l'air !

— Non, la route de terre. Celle de l'humble piéton et du moraliste un peu attardé, mais gardant pour le chemin ce bon bâton de voyage, le bon sens. La jeune fille a le droit de vivre sa vie. Sans doute. Mais si tout le monde réclame le droit de vivre comme il lui plaît, en ne parlant que de ses droits et en oubliant ce vieux mot, le devoir, où irons-nous ? J'entends : n'irons-nous pas plus vite sur notre globe terraqué que les aéronefs dans l'air libre ? Je sais bien que la famille, l'esprit de famille, le sacrifice à ses proches, etc., sont des vertus pesantes. Mais que sont donc celles qui les pratiquent ? Des dupes alors. Il est souvent plus sûr d'être des dupes vivant leur vie sacrifiée que des affranchies allant au hasard et, d'essais en essais, tombant au ruisseau.

Notre ami continua en s'animant :

— Car enfin, si l'union libre donnait la certitude ou l'espoir de bonheur que promet et que donne le mariage plus souvent qu'on ne croit et que les romanciers ne disent, ce serait fort bien. Mais ce bonheur dont se soucient avec raison mais avec fureur les créatures mortelles que nous sommes, le trouve-t-on plus sûrement dans l'union libre que dans la « cage hyménéenne », comme disait l'auteur des *Iambes* devenu surclassique, la « cage hyménéenne » dont le divorce tient la porte entr'ouverte ? L'union libre, l'accouplement. Les oiseaux en usent au fond des bois, disait l'autre jour un critique qui est un déli-

cieux poète. Les chiens aussi. L'union de deux êtres humains n'est pas seulement cela. Et si l'amour ne doit être qu'une suite d'essais, il reste toujours l'amour, mais comme Icare, ce précurseur de l'aéronautique, il perd ses ailes. Je sais bien, l'humanité a des pieds, elle n'a pas besoin d'ailes (en dehors des aéroplanes). J'aime trop l'illusion et la chimère pour être de cet avis.

Mon ami Pierre, qui est un vieux romantique impénitent, interrompit tout à coup en posant sa tasse sur le plateau (il n'avait rien dit encore parce qu'il fumait religieusement son cigare) :

— Tout cela, c'est la faute de Racine !

— Vous dites ?

— Je dis que Racine, poète de l'amour, a pris dans les admirations contemporaines la place que Corneille occupait autrefois, et que son influence a succédé à celle de l'auteur d'*Horace*. Au *Qu'il mourût !* qui poussait les gens à la frontière il a substitué le *Qu'il aimât !* qui les fait rêver à l'alcôve.

— Vous êtes fou !

— Non, non, je sais ce que j'affirme. Je n'ai pas contre Racine la haine stupide des romantiques de la première heure qui dansèrent autour de son buste la danse du scalp ; mais je constate avec chagrin que le vieux Corneille parle moins au cœur de nos contemporains — et surtout de nos contemporaines — que le tendre Racine. De cette tendresse il nous pénètre, il nous imprègne. Son théâtre est aussi un théâtre d'amour. Et le « vieux Pierre de Rouen », risque de passer maintenant, avec sa morale trop

rude, pour un féroce bourgeois de Rome et un militariste forcené. *Qu'il mourût!* J'ai entendu à ce mot, oui, j'ai entendu un spectateur irrité répondre : *Vieille baderne!* Tandis que Racine, ah ! Racine !... Vous avez vu les auditrices le « découvrir » grâce à M. Jules Lemaître, comme elles avaient du reste « découvert » Jean-Jacques. Je me demande si le poète du devoir les eût aussi intéressées. Car il a cette faiblesse, le vieux Corneille, il a cette barbarie : il parle du devoir. Du devoir encore, toujours du devoir. C'est un gêneur, c'est un raseur. L'argot parisien ne le « lui enverrait pas dire ». Et c'est pourquoi je l'aime. Il est le poète de l'honneur.

— L'honneur... dit en riant un peintre fort lettré qui connaît ses vieux satiriques,

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

« Voilà longtemps, mon cher Pierre (tiens, au fait, vous aimez Corneille parce que vous portez son prénom), voilà fort longtemps que les pessimistes ont proclamé, comme on dirait à présent, la faillite de l'honneur. Exagération. Il y a toujours eu des gens d'honneur en ce monde et toujours des coquins. Ceux-ci même ont été constamment en minorité et la preuve en est que le monde a duré et qu'il dure. Mais reste à savoir où l'on place l'honneur.

— Oh ! dit notre ami Pierre, c'est bien simple. Pour peu que cela continue, l'honneur ne sortira pas des cercles : il consistera simplement à payer ses dettes de jeu. Le reste : l'honneur de la jeune fille, l'honneur du mari, l'honneur de la famille (quels

vieux vocables !) ne seront pas des dettes d'honneur. Parlez-moi des parties de cartes ! Ça, par exemple, c'est sacré, c'est intangible ! Je vous défie de mettre au théâtre un homme qui dirait : « J'ai perdu hier. Oui, j'ai perdu ; mais qu'est-ce qu'une parole ? Je ne paye pas ! » En attendant, il n'y a plus de jeunes filles, il y a à peine des jeunes femmes, et je me demande s'il y a encore des mères !

« Dans tous les cas, fit-il, il y a des enfants. Il y a l'enfant. Et que deviendra-t-il dans le système de l' « essai loyal » ? Qui le gardera, l'élèvera, le passant ou la passante, ces amours libres et poétiques comme ceux des colombes pouvant durer à peine une saison ? Car en vérité, on ne parle jamais de l'enfant. Jamais : tous nos amants de théâtre sont stériles. L'enfant a pourtant le droit de « vivre sa vie » lui aussi. Mais non. Il semble que l'enfant doive pousser comme une salade et n'avoir point place dans la fameuse « Déclaration des Droits ». Il en a tout autant que les citoyennes pourtant, ce petit citoyen. Il est même dans les drames domestiques le plus intéressant des personnages. F. Vandérem a beau avoir écrit ce joli roman narquois *La Victime*, la victime n'en est pas moins l'innocent qui grandit tiraillé et comme déchiré entre deux parents qui se sont aimés et qui ne s'aiment plus. L'enfant, dans le voyage de la vie, ne doit pas être pour les amoureux le bagage encombrant qu'on laisse à la consigne. Et pourtant on dirait vraiment qu'il n'est que cela. On étonnerait bien la charmante et cordiale Cousine Yvonne, une Française de la bonne roche, la fille de Sarcey, en lui

disant que l'enfant ne compte pas et que la jeune fille peut, s'il lui plaît, s'échapper du logis comme le moineau du nid quand elle a des plumes...

— Et pour avoir des plumes au chapeau !

— Ah ! c'est que personne aujourd'hui ne veut être dupe et que rien ne paraît sot, stupide, naïf, bête comme le sacrifice, sacrifice à une idée, à une personne, à une foi ! Barbès semblerait aussi attardé que Malesherbes.

— Peut-être. Mais, mon cher Pierre, dites-vous qu'il y a peut-être dans tout sceptique une dupe qui sommeille. J'entends une noble et vaillante dupe, car il est des dupes héroïques et des négateurs qui ne dédaignent pas le sacrifice. Avez-vous lu la *Préface philosophique* des *Misérables* que M. Gustave Simon publie pour la première fois dans son admirable édition définitive de Victor Hugo ? Lisez-la. Le poète raconte dans ces pages inconnues une visite qu'il reçut à Bruxelles au début de son exil. Un homme jeune, élégant, une fleur à la boutonnière et un jonc à la main, vint visiter le proscrit : « Je me nomme « Anatole Leray et je suis prêtre. Ou plutôt je l'ai « été. Je viens vous consulter. »

« Et entre les deux hommes, l'homme de cinquante ans et l'homme de vingt-cinq ans, un dialogue s'engage. Le poète est spiritualiste, le prêtre évadé de l'Eglise est athée. Celui-ci parle d'ôter du monde le surnaturalisme ; celui-là défend le rêve et l'idéal. Duel de paroles. « Quel est donc, à votre sens, le but de l'homme sur la terre ? » demande Hugo. Le prêtre d'hier répond : « Le bonheur. — Soit. Mais si le bon-

heur d'un homme doit être immolé au bonheur d'un autre homme ? — Un homme n'a jamais aucune raison pour se sacrifier à un autre. — Mais s'il s'agit du bonheur du genre humain ? — Ah ! fait Anatole Leray, c'est différent. — Pourquoi ? Le total d'une addition de zéros, c'est zéro ! » Et Victor Hugo va plus loin dans la pensée d'autrui : « A ce compte, un homme jeune et bien portant qui donne sa vie pour un ou plusieurs hommes, atomes comme lui, qu'est-ce que cet homme ? — Une dupe », répond le prêtre d'hier. Le poète alors, résumant l'entrevue : « Nous nous quittâmes froidement. » Or, Anatole Leray partit, un beau matin, pour l'Angleterre puis pour l'Australie. Cinq mois de traversée. Le jour du débarquement, une tempête jeta le steamer à la côte. On gagna des rochers comme on put. Trois femmes restaient dans une embarcation. Elle chavira. Aucun plongeur, aucun secours, les matelots effarés. Anatole Leray se jette à la mer démontée : il ramène une femme sur le bord. Il nage encore : une seconde malheureuse arrachée à l'écume. Il est épuisé, sanglant. « Assez ! lui dit-on. — Pourquoi assez ? Il y en a encore une ». Il se précipita dans la mer. On ne le revit plus. Et Victor Hugo ne conclut pas. Mais la conclusion, c'est que tous les fanfarons de scepticisme, lorsqu'il s'agit de certains sentiments innés, se retrouvent — comme les nigauds — dans les rangs des dupes — et des héros — lorsqu'il s'agit de quelque sacrifice impulsif, d'un mouvement de pitié, d'un geste de courage. Nous nous calomnions, mes chers amis, et ceux-là qui applaudissent, acclament l'amour libre, sont les

premiers à saluer bien bas les honnêtes filles qui vieillissent sans amertume, et se résignent, sœurs de charités de l'amour, chères *tatas* qui servent de mères aux petits, à ces petits délaissés dont le sort vous inquiète et qui trouvent des cœurs de mères chez des « mamans » qu'ils n'attendaient pas.

— Alors ?

— Alors, c'est bien simple. Nous souffrons d'un mal très particulier, très douloureux et très dangereux : le mal de calomnie. Quand nous ne calomnions pas les autres, nous nous calomnions nous-mêmes. La famille française n'est point telle encore qu'on la montre à nous, et il ne faut pas croire la société du vingtième siècle aussi « quatorzième siècle » que nous le disent quotidiennement les journaux. A lire le tableau de la vie parisienne tracé par les polémistes, on croirait prendre connaissance d'un compte rendu d'*Angelo* ou de *Lucrèce Borgia*. Comme le podestat de Padoue, les reporters « entendent des pas dans tous les murs ». Vraiment, j'aime autant lire les *Chroniques italiennes* de Stendhal. C'est aussi dramatique, c'est moins incroyable et c'est plus simple.

— Et tout cela est la faute des romans policiers !

— C'est la faute de tout le monde, de la curiosité et de la crédulité publiques. On affole le public avec ces romans-feuilletons à la grosse. On s'hypnotise sur les crimes et voilà qu'on parle d'hypnotiser les criminels. Il ne manquerait plus que ça !

— Et, reprit l'ami Pierre, la langue même s'altère. La France, pays de la pensée, de la clarté, de l'expansion artistique, perd de sa puissance verbale.

Nos livres, déshonorés par une littérature sans nom, mettent le public étranger en défiance. Comme la joie, cette littérature de joie fait peur. M. Couyba a trouvé une énergique et pittoresque expression pour caractériser l'état de la diminution d'influence de notre langue, la déperdition de sa popularité « mondiale », comme on dit — fort mal — aujourd'hui : il déclare que sa destinée menace d'être celle de la *Peau de chagrin* de Balzac, qui va se rétrécissant chaque jour. Rappelez-vous Raphaël, tirant de dessous son chevet le lambeau, fragile et petit comme la feuille d'une pervenche, de sa magique peau de chagrin, et le montrant à Pauline : « Belle image de ma belle vie, disons-nous adieu ! » Nous n'en sommes pās là ; mais il faut songer à la peau de chagrin et sauver le morceau précieux qui nous en reste. La langue française, aussi belle que la belle vie du héros de Balzac, est le patrimoine non seulement de notre pays, mais de tout ce qui vit, pense, écrit dans le monde. Il s'agit aussi de la défendre. C'est encore une frontière, — où plutôt ce serait, ce devrait être comme un porte-voix faisant entendre au monde des paroles de vérité, de paix et d'honneur du haut d'un dirigeable !

— Ah ! nous revenons aux aéroplanes !

— Eh ! parbleu c'est la grande préoccupation du jour ! Une date, je vous le dis, une date dans l'histoire de nos mœurs ! Rappelez-vous le dirigeable *Clément-Bayard* évoluant au-dessus du Grand Palais le jour de l'inauguration du Salon de l'Automobile. Il semblait, du haut des airs, narguer les autos et les

voiturettes. « Rampez, moi je plane ! » Aujourd'hui le dirigeable a fait son entrée dans le palais, sous ses formes diverses, insectes ou poissons, phoques volants ou libellules. Et de ce jour, comme disait Gœthe au soir de Valmy, date sans doute une ère nouvelle ! En route hors des routes ! Des ailes ! des ailes ! Messieurs les voyageurs pour l'éther, en *aéro !*

A ce moment, la porte du fumoir s'ouvrit. La maîtresse de maison apparut.

— En vérité, messieurs, vous devriez avoir fini vos cigares. Vous nous laissez seules comme de pauvres abandonnées. Venez vite. Nous voulons savoir de vous quel est le dernier « compromis » dans l'affaire de l'impasse Ronsin. C'est le petit jeu à la mode. Nous en avons déjà compté cent vingt-trois. Aidez-nous à trouver les autres !

Et nous passâmes au salon où, quoi qu'en eût dit le pessimiste, il y avait encore de vraies jeunes filles et de vraies Françaises.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

B

C

R

S

6180-09. — Corbeil. Imprimerie Crété.

12409. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.